REVUE

DES

DEUX MONDES

XXVe ANNÉE

SECONDE SERIE DE LA NOUVELLE PÉRIODE

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE
RUE SAINT-BENOÎT, 7.

REVUE

DES

DEUX MONDES

XXVe ANNÉE

SECONDE SÉRIE DE LA NOUVELLE PÉRIODE

C

TOME DOUZIÈME

60,659

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE SAINT-BENOÎT, 20

1855

LA
RÉGENCE DE TRIPOLI

LES RÉVOLUTIONS DE LA RÉGENCE. — LES DEYS DE TRIPOLI, LES PACHAS TURCS ET LES CHEFS ARABES.

Malgré les sinistres prédictions qu'on ne lui ménage guère, la Turquie donne encore, même dans les pays où sa domination est le plus menacée, des preuves d'énergie et de vitalité dont il faut tenir compte. Sur les côtes de l'Afrique septentrionale, si elle a vu l'un des états barbaresques devenir l'Algérie française, et l'autre, Tunis, rester dans son indépendance de fait, elle a ressaisi le troisième, et ne néglige aucun effort pour y maintenir son autorité. Cet état, c'est celui de Tripoli, autrefois compté parmi les régences barbaresques et maintenant tombé au rang d'*eyalet*, ou simple province de l'empire ottoman. Raconter les vicissitudes qui ont accompagné un tel changement et qui ne semblent pas toucher à leur terme, ce serait jeter quelque lumière, nous le croyons, sur les graves difficultés que rencontre cet empire, même parmi les populations vouées à l'islamisme; ce serait montrer aussi dans quelle mesure il peut les combattre et les surmonter. L'histoire ne saurait cependant à elle seule offrir ici toutes les indications désirables : la description du pays doit précéder l'exposé des faits, et quelques détails sur sa situation actuelle, sur ses relations avec l'Europe d'une part, l'Afrique centrale de l'autre, serviront de conclusion naturelle au récit.

I. — LES VILLES ET LES TERRITOIRES HABITÉS DE LA RÉGENCE DE TRIPOLI.

Le territoire de l'ancienne régence de Tripoli comprend, de l'est à l'ouest, les contrées désignées il y a plusieurs siècles sous les dénominations de *Cyrénaïque*, *Subventana* ou *Tripolitana*, *pays des Psylles* et des *Garamantes*. Il s'étend au sud jusqu'au tropique du cancer, à plus de deux cents lieues de la ville de Tripoli, et par conséquent bien au-delà des limites méridionales de l'Algérie, de Tunis et même de l'empire du Maroc. Il présente sur la Méditerranée un développement de côtes de trois cent cinquante à quatre cents lieues, coupé vers le milieu par le célèbre golfe de la Grande-Syrte. Cette superficie territoriale, plus considérable que celle des plus grands états de l'Europe, la Russie exceptée, n'offre, il est vrai, qu'une quantité assez restreinte de localités habitables, séparées par de vastes solitudes où il serait aussi difficile à l'administration la meilleure et la plus perfectionnée de faire vivre des hommes qu'il est impossible à la nature d'y faire pousser des arbres.

Les contrées habitées et habitables forment quatre groupes, celui de la Cyrénaïque et des oasis lybiennes, celui de Tripoli, celui de Gadamès, celui du Fezzan.

La Cyrénaïque, ou l'ancienne pentapole grecque, est formée des plateaux, des flancs et des vallées d'un admirable massif de montagnes désigné par les Arabes sous le nom, parfaitement justifié, de *Djebel-Akhdar* (la *montagne verte*). Que ceux qui connaissent l'Algérie se figurent, sur une plus grande échelle, les collines de Moustapha et le mont Bouzaréa, près de la capitale de notre belle colonie, et ils auront une idée exacte de cette délicieuse contrée. Il existe même un rapprochement dans les noms, car le premier plateau qu'on rencontre dans la Cyrénaïque en arrivant du côté de l'Égypte s'appelle aussi *Zaréa*. De là au plateau qui domine Bengazi, à soixante lieues à l'est, règne une suite de gorges et de vallons débouchant sur la mer, tous surchargés d'une vigoureuse végétation et rafraîchis par d'innombrables sources et de pittoresques cascades. Ces vallons et ces gorges partent tous du plateau cyrénéen, qui couronne le Djebel-Akhdar; mais ce plateau même n'a pas la monotonie d'une plaine : il est sillonné par de vastes ondulations, qui forment entre elles des vallées peu profondes et parfaitement propres à la culture des céréales, ainsi qu'à l'élève du bétail. A mesure qu'on s'avance vers le sud, les ondulations deviennent moins marquées, les vallées moins dessinées, et enfin les pentes, s'abaissant toujours, viennent se terminer brusquement à une ligne de falaises qui borne de ce côté la région des oasis lybiennes. Cette

disposition du terrain de la Cyrénaïque me porterait à croire, si j'avais à hasarder des conjectures géologiques, que le Djebel-Akhdar a dû former une île séparée du continent auquel il appartient actuellement par un bras de mer s'étendant de Bomba jusqu'au sud de Bengazi.

Bomba est une localité que recommande à l'attention des marins et des géographes une m gnifique rade, la plus belle et la plus sûre que l'on puisse trouver dans tout le nord de l'Afrique. Il n'en existe pas en France que je sache de reconnaissance nautique et détaillée; mais les Anglais s'en sont occupés, et sous Catherine II, alors que les Russes rêvaient un établissement maritime dans la Méditerranée, la rade de Bomba excita leur convoitise. En 1793, les agens secrets de la tsarine entamèrent à ce sujet une négociation avec le pacha de Tripoli, alors momentanément réfugié à Tunis. Le pacha parut s'y prêter; puis, une fois rentré à Tripoli, il ne voulut plus en entendre parler. Le consul de France songea alors à l'acquisition de ce point par voie d'échange contre notre établissement de La Calle. Le gouvernement républicain parut goûter le projet, mais la chose n'alla pas plus loin.

A une journée de marche à l'ouest de Bomba, on trouve, sur le littoral, la petite ville de Derna, partagée, comme beaucoup d'autres de la Barbarie, en bourgs distincts, quelquefois rivaux et même ennemis. Derna en a cinq qui sont : la ville proprement dite ou *Médinah*, puis *El-Djébeli*, *El-Megarah*, *Mansour-el-Fokhani* et *Mansour-el-Tahtani*, où se trouve le port. Tout cela forme un ensemble assez gracieux et assez pittoresque, surtout pour ceux qui ont traversé, avant d'y arriver, l'aride et sauvage Marmarique. Derna eut la gloire de repousser, par sa seule attitude hostile, un débarquement de troupes françaises en 1801. Il est bon d'expliquer le fait. L'amiral Ganteaume, qui avait mission de conduire nos troupes en Égypte, croyant ne pouvoir atteindre Alexandrie à cause des croisières anglaises, voulut les débarquer à Derna pour leur faire suivre leur route par terre. Un traité, qui prévoyait cette éventualité, avait bien été passé entre la France et le pacha de Tripoli; mais comme les gens de Derna n'avaient été prévenus de rien, ils se mirent en état de défense en voyant les dispositions des Français, et l'amiral Ganteaume, rencontrant la guerre là où il attendait un concours pacifique, n'insista pas et se retira. Ainsi, tout compte fait, la gloire des habitans de Derna ne fut que négative.

Quelques années après, les Américains parurent à Derna comme auxiliaires ou protecteurs d'un prétendant au trône de Tripoli. C'est un épisode inconnu ou oublié de l'histoire du XIXe siècle; on nous permettra d'en dire un mot. Aussitôt après la proclamation de leur in-

dépendance, les Américains s'étaient trouvés en guerre avec les Barbaresques par la seule raison qu'ils n'avaient pas encore de traité avec eux. On sait que les musulmans avaient autrefois pour principe qu'ils étaient en état permanent et très légitime de guerre contre tous les peuples chrétiens, que seulement ils devaient s'abstenir de tout acte d'hostilité envers ceux avec qui ils étaient liés par des traités particuliers, lesquels cependant ils ne regardaient jamais que comme des trèves. En vertu de ce principe, ils avaient attaqué le pavillon de la jeune république, qui dut faire quelques sacrifices pour mettre fin à un état de choses nuisible à son commerce naissant. Un traité avait donc été signé et un consul américain envoyé à Tripoli, ce qui avait eu lieu également pour les autres états barbaresques; mais en 1800 la paix avait été rompue, et les efforts du consul-général de France furent impuissans à la rétablir. Les hostilités entre les Américains et la régence durèrent quatre ans. Durant ce temps, le port de Tripoli fut presque continuellement bloqué. Plusieurs attaques, conduites par le commodore Prèble, causèrent plus de mal aux Américains qu'à leurs ennemis. Dans la première, les assaillans perdirent une frégate qui échoua sur des rochers à l'entrée du port; trois cents hommes qui la montaient tombèrent au pouvoir des Barbaresques, ce qui rendit le rétablissement de la paix plus difficile à cause des prétentions énormes qu'éleva le pacha pour leur rançon. Les Américains, voyant le peu de succès de leurs attaques sur Tripoli, négocièrent avec Sidi-Ahmed, frère du pacha, qui s'était vu chassé du trône et forcé de se réfugier en Égypte. Le but des Américains était d'allumer la guerre civile dans le pays et de vaincre par cette diversion l'opiniâtreté du prince africain. Ce moyen leur réussit : Sidi-Ahmed, appuyé par les troupes du commodore, s'empara de Derna, et son frère, effrayé, se hâta de conclure un traité à des conditions raisonnables. La paix fut signée le 3 juin 1805. Ce résultat obtenu, les Américains plantèrent là leur allié et abandonnèrent Derna, y laissant pour souvenir de leur présence quelques fortifications et un moulin. Tel est le résumé de cette guerre des Américains contre la régence de Tripoli, qui fut aux gigantesques opérations militaires de la période où elle eut lieu ce que la *Batrachomyomachie* est à l'Iliade.

On compte six ou sept journées de marche, par les plateaux, de Derna à Bengazi, ville de chétive apparence, située à l'autre extrémité de la Cyrénaïque et chef-lieu de toute cette contrée. Dans ce trajet, on ne rencontre pas un seul centre fixe de population (1).

(1) En 1852, les Turcs ont construit un fort dans une localité appelée Saleh, à une journée de Derna, en tirant vers Bengazi.

Derna et Bengazi sont les seules villes du pays, qui est habité par soixante-dix-neuf tribus d'Arabes à tentes, ne présentant pas à elles toutes plus de 50,000 âmes de population. Le grand fractionnement de ces nomades, qui dans les plaines s'agglomèrent en général en groupes plus compactes, tient ici à la nature du sol, dont les nombreuses petites vallées sont autant de centres d'attraction pour un nombre limité de tentes; on trouve même dans certains vallons resserrés des familles complétement isolées, qui semblent s'y être fixées héréditairement, et qui cependant ne songent pas à s'y construire des demeures stables. Je comprends et j'aime l'existence de la tente, dont je puis parler avec connaissance de cause; seulement il faut qu'elle soit en harmonie avec le sol. Or ces jolis vallons de la Cyrénaïque expliquent bien le fractionnement de la population, mais ils ne justifient nullement la conservation traditionnelle de la maison mobile des fils d'Ismaël. Au milieu d'un horizon bien découvert, dans de vastes savanes, sur de larges plateaux, la tente est parfaitement à sa place. Il n'en est pas de même dans un site étroit, au milieu de grands arbres, au pied d'un rocher moussu, en face d'une cascade : là on ne comprend que le chalet suisse ou le *bordj* mauresque.

Bengazi est une ville maritime qui a un assez mauvais port et que défend un château également mauvais. Elle est séparée des montagnes par un territoire aride et sablonneux. C'est un assez triste séjour; mais sous le point de vue du commerce elle n'est pas sans importance.

Il ne serait pas convenable de quitter l'hellénique pentapole dont Bengazi est l'entrée ou la sortie, suivant qu'on y arrive par l'Égypte ou par Tripoli, il ne serait pas convenable, dis-je, de s'en éloigner sans avoir rien dit des nombreuses traces qu'y ont laissées les colonies grecques qui l'ont rendue justement célèbre. Hérodote, le père de l'histoire ou plutôt des historiens, raconte avec assez de détails dans le quatrième livre de son pittoresque et immortel ouvrage la fondation de Cyrène par Battus de l'île de Théra, dont les descendans, appelés alternativement Battus et Arcésilas, y régnèrent pendant huit générations. Dans cette période, Cyrène poussa de nombreux rejetons, c'est-à-dire fonda des sous-colonies qui répandirent la civilisation dans toute cette partie de la Lybie, dont Hérodote donne une description fort exacte. Cette monarchie de la famille de Battus était fort modérée, comme l'a toujours été chez les Grecs le gouvernement des rois, quand ils en ont eu; cependant les Cyrénéens finirent par adopter une forme de gouvernement toute démocratique. Ils demandèrent plus tard une constitution à Platon, qui, content d'avoir enfanté sa république imaginaire, déclina l'honneur

de donner des lois à Cyrène. Dans cette période de leur histoire, les Cyrénéens furent très puissans et très heureux. Après la grande commotion donnée au monde par Alexandre, la Cyrénaïque passa sous la domination des Ptolémées. Ptolémée Physcon en fit l'apanage de son fils cadet, Apion, qui en mourant la donna par testament au peuple romain. Celui-ci affecta de ne pas vouloir de la succession, et rendit d'abord à la Cyrénaïque sa liberté républicaine et son indépendance politique; mais plus tard il crut s'apercevoir que l'anarchie s'était emparée du pays, qui ne savait plus faire usage de son libre arbitre, de sorte que par amour de l'ordre il se résigna philanthropiquement à l'absorber. La Cyrénaïque resta sous la domination romaine jusqu'à la conquête des Arabes. Dans cette longue suite de siècles de civilisation grecque et romaine, elle se fit remarquer par ses richesses et son industrie, aussi bien que par son goût des arts et des choses de l'esprit. Parmi ses plus illustres enfans, on doit citer le philosophe Aristippe, le poète Callimaque et l'évêque Synésius, tout à la fois philosophe et poète, une des plus suaves figures de la belle époque du christianisme.

Quoiqu'il y eût un grand nombre de villes dans la Cyrénaïque, on en distinguait surtout cinq, ce qui fait souvent désigner cette contrée sous le nom de *pentapole*. Ces villes étaient Cyrène, Apollonie, Ptolémaïs, Arsinoé et Bérénice. On trouve les ruines de Cyrène à droite de la route que suivent le plus habituellement les caravanes qui vont de Derna à Bengazi, et à quelques lieues de la mer. Son port était Apollonie, appelée actuellement Sousa, dont les ruines sont considérables. Bérénice est la Bengazi moderne. Ptolémaïs et Arsinoé étaient situées sur le littoral entre Apollonie et Bérénice. Les ruines de la première portent le nom de Tolometta, celles de la seconde celui de Teukria, qui était le nom lybien de la ville que les Grecs appelèrent Arsinoé. Dernis et Barca étaient encore des villes très considérables de la Cyrénaïque. La première est aujourd'hui Derna. La seconde, dont il ne reste plus que des ruines, fut quelque temps la rivale de Cyrène, et partagea avec elle la gloire de donner son nom à la contrée, qu'on appelle souvent *pays de Barca*.

Les ruines éparses sur le sol de la pentapole sont nombreuses et considérables, surtout à Djerana, qui occupe l'emplacement de l'antique Cyrène; mais comme si cette contrée, où le cyprès abonde, conservait mieux les souvenirs de mort que ceux de ses anciennes voluptés, ce sont principalement des tombeaux et des hypogées qu'on y trouve. Ces galeries souterraines, creusées dans les flancs des ravins, présentent généralement de belles façades taillées dans le roc vif. Il y existe de nombreuses inscriptions. Les ruines de la Cyrénaïque ont été bien étudiées dans ce siècle par le docteur Della Cella, Pié-

montais, puis et surtout par notre compatriote Pacho, dont le beau travail est un magnifique monument élevé à l'archéologie. Ensuite est venu M. Vatier de Bourville, agent consulaire de France à Bengazi, dont le zèle infatigable et éclairé a enrichi le musée du Louvre d'une foule de vases peints, d'inscriptions, de bas-reliefs et autres objets d'art antique provenant de la Cyrénaïque. Cette mine n'est pas du reste au moment de s'épuiser, car j'en ai rapporté en 1852 près de deux cents pièces provenant de fouilles postérieures à celles de M. de Bourville.

Au sud du Djebel-Akhdar, à huit journées de marche de Bengazi (1), on trouve l'oasis d'Aud ilah, bien connue depuis Hérodote, qui en donne une description exacte et la désigne sous le nom qu'elle porte encore. Cette oasis se compose de quelques villages ou hameaux épars dans un bois de palmiers, et n'est guère arrosée que par de l'eau de puits, car il n'y existe qu'une petite source située à trois lieues au nord du village principal. La population en est de dix mille âmes, et une partie seulement se livre à l'agriculture, simple et très peu pénible dans les oasis. Le reste se consacre au commerce de transport des caravanes entre l'Égypte et divers points de la régence de Tripoli. Les gens d'Audjilah trouvent dans cette industrie une source de richesses relatives; ce sont les Hollandais du désert lybique. Le chef de cette oasis portait le titre de bey au temps de l'indépendance de Tripoli. Lorsque Pacho la visita, ce bey était un renégat français appelé Abou-Zeith-Abdallah, ancien tambour de l'armée d'Égypte, fait prisonnier à l'âge de douze ans. En 1851, un journal ayant annoncé la mort d'un bey d'Audjilah, du nom de Tamar, né Français sous celui de Souchon, et, comme l'Abou-Zeith de Pacho, ancien tambour de l'armée d'Égypte, le consulat général de France à Tripoli fut, pendant plusieurs mois, assailli de lettres de prétendus parens de ce Tamar-Bey, qui réclamaient son héritage, qu'on disait être considérable. Malheureusement il fut impossible d'avoir aucun renseignement sur cet être fantastique; mais ce qui peut consoler ses héritiers chrétiens, c'est que, quand même son existence aurait été réelle, ils n'auraient eu, d'après la loi du pays, aucun droit à sa succession.

On compte huit jours de marche d'Audjilah au fond de la Grande-Syrte, qui est à l'ouest, tirant un peu vers le nord. Cette distance est coupée, à peu près vers le milieu, par l'oasis peu importante de Meradah. A l'est, et à neuf journées d'Audjilah, on trouve l'oasis de Siouah, si célèbre dans l'antiquité par le temple et l'oracle de Jupiter

(1) Les Turcs ont construit un petit fort sur cette ligne, en 1853, dans une localité appelée Merdje.

Ammon. Cette oasis relève de l'Égypte. La Cyrénaïque finit vers l'est à Bomba. De là en Égypte il y a encore cent cinquante lieues de côtes. Ce pays, qui forme l'antique Marmarique, est une zone d'une épaisseur d'une quinzaine de lieues, d'un terrain maigre, pauvre, mais encore susceptible de culture, au sud duquel règnent les sables du désert. Cette zone est habitée à l'est par la grande tribu des Oulad-Ali, qui sont censés dépendre du pacha d'Égypte, et à l'ouest par celle un peu moins considérable des Haribi, que le pacha de Tripoli prétend avoir dans son gouvernement. En fait, ces deux tribus n'obéissent à personne, et rendent assez dangereux le voyage par terre d'Alexandrie à Derna.

Si de Bengazi on tire à l'ouest une ligne idéale à travers la mer, on atteindra ainsi Mezurate, localité habitée du groupe de Tripoli. Ces deux points se trouvent à quatre-vingt lieues marines de distance en face l'un de l'autre, à l'entrée du golfe de la Grande-Syrte, qui pénètre dans le continent africain jusqu'à quarante lieues au sud de la ligne que je viens de supposer. Tout le littoral de Bengazi à Mezurate n'est guère qu'un désert dont la profonde solitude garantit la sûreté du voyageur qui veut parcourir ce pays désolé; mais on comprend qu'il faut tout porter avec soi, si ce n'est l'eau, qui n'y est pas trop rare. Dans ces derniers temps, les Turcs ont bâti un château au fond du golfe, près d'un mouillage qui paraît offrir quelque sécurité aux petits navires du pays. Il y a non loin de là des mines de soufre.

La *grande* et la *petite* Syrte sont des parages maritimes dont les anciens se sont beaucoup préoccupés, non seulement les géographes, mais encore les poètes :

> Syrtes, vel, primam mundo natura figuram
> Quum daret, in dubio pelagi terræque reliquit...

a dit Lucain. Ce sol, qui n'est ni terre ni eau, est bien celui qu'offre encore sur plusieurs points le littoral des deux Syrtes; mais il devait paraître manquer de fixité aux anciens plus qu'à nous, à cause des effets de la marée, qui y est très forte, et à laquelle ils n'étaient pas habitués. La marée est, on le sait, à peu près insensible dans la Méditerranée; mais dans les deux Syrtes elle est presque aussi marquée que dans l'Océan. Elle se fait moins sentir sur la côte qui s'étend de l'une à l'autre (1), et qui est celle de Tripoli; cependant je l'ai vue s'élever encore très haut à l'entrée du lac des Bibans, aux confins de la régence de Tunis et de celle de Tripoli.

Au sud de Mezurate commence une chaîne de montagnes qui

(1) La Petite-Syrte est le golfe actuel de Gabès dans la partie méridionale de la régence de Tunis.

s'étendent du sud-est au nord-ouest, et vont se rattacher à celles d'Ouderna de la régence de Tunis. Cette chaîne se divise en trois districts. Le plus occidental s'appelle proprement le *Djebel* (la montagne); on appelle *Gharian* celui du milieu, et *Binbelad* (les mille villages, expression qu'il ne faudrait pas prendre à la lettre) le plus voisin de la Grande-Syrte. Cette chaîne, peu élevée et couronnée par un vaste plateau, présente un aspect assez uniforme : c'est une suite de petites vallées débouchant dans la plaine, ayant pour la plupart, sur les hauteurs qui en dominent l'entrée, des villages ou des hameaux (1).

Le Djebel est un district riche et bien peuplé, fertile en oliviers et produisant des céréales, de l'orge surtout. Les habitans de cette contrée sont de la secte des *khouamès* ou *quinquistes*, qui, placés entre les chiites et les sunnites, rejettent tout aussi bien Ali que les trois premiers califes, et ne commencent qu'au cinquième, dont la légitimité n'est contestée par personne, la série de l'imamat. Cette secte, à laquelle appartiennent aussi les habitans de l'île tunisienne de Djerbah et les Mezabites de l'Algérie, n'a pas fait grande fortune dans le monde musulman, où elle est assez peu répandue. Elle a eu le sort de tous les tiers-partis, celui de tous les hommes modérés qui, comme Érasme au temps de la réforme, veulent s'interposer entre les extrêmes, et que presque personne n'écoute, parce qu'ils ont la simplicité de vouloir que la raison conduise les hommes, tandis qu'elle n'a de puissance que pour les forcer de reconnaître quelquefois les sottises qu'ils ont faites, et presque toujours lorsqu'il n'y a plus de remède. Les *khouamès* sont maintenant moins connus du vulgaire par la manière dont ils ont tranché la question des califes que par l'usage qu'ils ont de se dépouiller, pour prier Dieu, de ce vêtement qu'on ne saurait nommer devant une dame anglaise sans faire naître en elle une pudique horreur.

Le district de Gharian, à deux journées et tout à fait au sud de Tripoli, est moins considérable que celui dont nous venons de nous occuper; mais c'est absolument la même nature de sol, et les villages, disposés de la même manière, n'y sont pas moins nombreux. Les principaux sont Beni-Abbès et Taasat, auprès du château de Gharian, qui a donné son nom à la contrée. Des montagnes de Gharian se détache vers le nord-est, à peu près dans la direction de Lebda, un éperon ou contrefort qui forme le canton de Takhouna avec un village du même nom. Un peu plus à l'est est le canton de

(1) Les principaux sont de l'ouest à l'est, dans le district du Djebel, El-Haouamed, Nalout, Cabaou, Haraba, El-Rahibat, Ksar-Djadou, principale localité de la tribu de Fessaton, qui compte, dit-on, deux mille guerriers, — Rodjebane, Ifren, résidence du kaïmacan avec un château turc et une petite garnison.

Mezurate, qui compte seize villages et un petit château ou *casbah*, servant de résidence au caïd. De là au district de Binbelad il y a deux journées de marche. Ce district, appelé aussi Bénioulid, était autrefois beaucoup plus peuplé qu'il ne l'est maintenant. On y voit encore cependant plusieurs villages et une tribu à tentes, les Orfila. Parmi les villages, on distingue Torba et Serar, où les Turcs ont bâti un château. On cultive l'olivier à Benioulid avec beaucoup de profit, comme dans tous les autres districts des montagnes. Les habitans sont très ingénieux pour tirer le meilleur parti possible de l'eau des pluies, qu'ils empêchent de s'écouler trop promptement et retiennent auprès des arbres par de petites levées de terre. Les puits sont nombreux dans le pays, mais les sources y sont très rares, et les cours d'eau qui descendent des montagnes, souvent terribles dans la saison pluvieuse, sont à sec le reste de l'année.

Les plaines qui s'étendent depuis les frontières de Tunis jusqu'à Mezurate, entre les montagnes et la mer, sont coupées en deux parties à peu près égales par le méridien de Tripoli. Cette ville est située à 32° 46′ de latitude septentrionale, et à 13° 11′ de longitude à l'est du méridien de Paris. Elle occupe un promontoire dont la pointe est surmontée par un château en assez mauvais état, flanqué par des batteries médiocrement armées. Celle de ces batteries qui est le plus à l'est, et qui est aussi la plus considérable, est construite sur un rocher allongé qui couvre le port. De là part une longue ligne de petits îlots rapprochés les uns des autres, et qui seraient une excellente digue pour ce même port, si les vides qui les séparent étaient comblés. C'est exactement la même disposition que l'on remarque à notre mouillage de Djidjeli, que Duquesne avait jugé susceptible de devenir très bon, grâce à des travaux bien dirigés. Dans l'état actuel des choses, Tripoli et Djidjeli ne sont que de très médiocres positions maritimes.

Tripoli est une petite ville de dix à douze mille habitans qui n'a rien de désagréable; elle est même assez propre et pimpante, excepté dans le quartier des Juifs. Elle est entourée d'un mauvais mur à tours et créneaux, et n'a que deux portes ouvertes sur la campagne, très rapprochées l'une de l'autre. Près de ces portes est le château du pacha, masure hideuse à voir et à habiter. On ne peut y monter un escalier sans courir risque de se casser le cou, ni en parcourir une salle sans s'exposer à tomber dans les pièces de l'étage inférieur à travers le plancher. Voltaire a plaisanté sur le *pocoeurantisme* des Italiens; celui des Turcs passe toute imagination. Il n'y a rien qu'ils ne mettent hors de service au bout de huit jours d'usage.

Quand on est sorti de Tripoli, on a d'abord à traverser une zone

d'un kilomètre environ d'un terrain sablonneux, au-delà duquel on trouve une campagne admirable. C'est la Méchiah, ravissante oasis où croissent mêlés le palmier, l'olivier, l'oranger, et tous les arbres et arbustes à fruits et à fleurs de l'Europe et de l'Afrique. Il n'y manque que de l'eau courante; mais les puits y sont extrêmement nombreux et peu profonds, de sorte que les moyens d'irrigation ne font jamais défaut. Le système de puisage est le grand seau de cuir à bascule, comme dans un grand nombre d'autres localités de l'Orient. La population de la Méchiah est un peu plus considérable que celle de la ville; elle est honnête, laborieuse et extrêmement polie. Je dois dire, à la honte de la civilisation européenne, que je n'ai trouvé nulle part des paysans aussi affables que chez les musulmans. Les habitations de la Méchiah sont fort disséminées. Dans le nombre, il en est de vraiment belles, où de riches Maures s'abandonnent avec délices à cette calme existence orientale, qui serait peut-être la plus désirable, si les choses de l'esprit n'y étaient pas trop négligées. Ce n'est pas cependant que la vie intellectuelle n'existe pas pour les musulmans, car on rencontre même des Turcs ayant quelque teinture des lettres : c'est extrêmement rare, mais enfin cela se voit. Ces phénomènes sont beaucoup plus communs chez les Arabes, que la nature a doués d'une extrême aptitude à toute chose et d'une riche imagination. J'ai trouvé dans les admirables oasis du Djerid, où j'ai fait un assez long séjour, des hommes dont l'esprit avait reçu toute la culture que peut donner l'étude de la littérature et de la science arabe, telles qu'elles étaient lorsque le mouvement intellectuel s'arrêta chez cette forte race. Un jour, en allant de Touzer à Oudiana, je joignis un vieillard qui cheminait lentement devant moi, monté sur une mule et suivi par un nègre. Il avait une paire de lunettes sur le nez et un livre à la main. Je crus que c'était quelque maître d'école qui repassait son Coran; mais non, c'était un amateur de littérature qui parcourait un recueil de vers profanes. Il habitait à Oudiana une maison isolée, douce retraite où il avait quelques livres et une vieille Baucis dont il était le Philémon. A Gafsa, j'ai connu un autre Arabe plus jeune qui en savait autant en cosmologie et en physique que nous en savions en Europe il y a trois siècles. Ces savans fossiles me font l'effet d'autant d'Épiménides qui ont dormi pendant que le monde marchait.

La ville actuelle de Tripoli s'appelait OEta dans l'antiquité; elle fut une des trois cités qui firent donner à la contrée où elles étaient situées la dénomination de Tripolitaine; les autres étaient Sabrata et Leptis-Major. Parmi les restes qu'on voit encore de l'antique OEta, le seul un peu remarquable est un arc de triomphe situé non loin de la porte de la Marine. L'ingénieux Apulée, l'auteur du célèbre roman

latin de *l'Ane d'or*, habita longtemps OEta, où il épousa une riche veuve appelée Pudentilla, ce qui lui attira un procès dont son *Apologie* a fait passer l'histoire à la postérité.

Au sud de la Méchiah et à une petite lieue de Tripoli règne une vaste plaine de sable qui donne une idée fort exacte des déserts de l'intérieur de l'Afrique, mais que le voyageur qui se rend au Gharian traverse en quelques heures de marche. Au-delà de ce pays aride, entre lui et les montagnes, campe la tribu des Djouari, divisée en deux fractions, les Akara et les Requiat. A l'ouest de ceux-ci, on trouve les Ourchifana, dans la plaine de Djefara. Viennent ensuite les Sian, puis les Noaïl, tribu turbulente sans cesse en hostilité avec les Arabes de la frontière tunisienne, ce qui amène souvent des sujets de discussions assez aigres entre les Turcs de Tripoli et le gouvernement de Tunis. En revenant de cette frontière sur Tripoli par le littoral, on rencontre successivement les salines de Bréga, qui furent très fréquentées par les Vénitiens, les petites villes ou bourgs de Zouarah, Zouaghah, Zaouiah et Zarzour. Zouaghah est aussi appelé le *vieux Tripoli*, parce que c'est auprès de cette localité que l'on trouve les ruines de Sabrata; celles de Leptis-Major sont dans la localité appelée Lebda, à une quinzaine de lieues à l'est de Tripoli : elles sont fort considérables. Leptis-Major fut la patrie de l'empereur Septime-Sévère, qui contribua sans doute à l'embellir. Il paraît qu'avant lui cette ville était fort barbare, et que le latin y était à peine parlé, car sa sœur, qu'il fit venir à Rome après son avénement, l'estropiait si bien, qu'il la renvoya dans sa province parce qu'elle lui faisait honte. Quant à lui, il ne manquait pas de littérature; il parlait éloquemment le latin et avait complétement oublié le patois punique, ce qui lui rendit sans doute plus insupportable le jargon de sa sœur.

Entre Tripoli et Lebda, mais beaucoup plus près de Tripoli, on trouve la petite ville de Tadjoura sur les bords d'un lac et dans un canton très giboyeux. A l'est de Lebda est celle de Slitin. Tout ce littoral porte le nom générique de *sahel*, que la géographie algérienne nous a rendu familier. A quelque distance au-delà de Slitin commence l'important district de Mezurate, très riche en céréales et en huile, et dont la localité principale est la petite ville de Ksar-Ahmed. Toute la partie du pays située à l'est de Tadjoura forme sous l'administration actuelle un *liva* ou *sandjak* (1) dont le chef-lieu est le château de Khoms, résidence du kaïmacan.

Pour avoir une idée complète du territoire tripolitain, il faut maintenant traverser le vaste plateau pierreux qui couronne les monta-

(1) Subdivision de l'*eyalet* ou gouvernement général.

gnes. A la dérive de ce plateau, on trouvera à plusieurs journées de distance, de l'est à l'ouest, les localités habitées de Boudjem, sur la route du Fezzan, de Mezdah et de Derdj. Les Turcs ont bâti à Boudjem, qu'ils nomment Akara-Medjidia, un château où ils entretiennent une petite garnison. Le village qui s'est élevé auprès comptait quatre-vingts maisons en 1852. Je n'ai rien à dire de particulier de Mezdah. Quant à Derdj, c'est une oasis de quatre villages à deux journées de marche au nord de Ghadamès. Cette dernière localité, qui jouit d'une certaine célébrité en Afrique, et dont le nom est un de ceux qui ont le privilége d'être retenus par les Européens, est en effet un point commercial très important. Ghadamès n'est pas, comme Audjilah ou Siouah, une ville dans une oasis : c'est plutôt une oasis dans une ville, c'est-à-dire que les maisons y entourent les jardins, au lieu d'en être entourées. Les rues sont recouvertes par les étages supérieurs, dont les terrasses, qui se touchent, sont réservées aux femmes, tandis que les rez-de-chaussée et les rues restent aux hommes. On peut presque dire qu'il y a deux villes superposées, l'une aérienne pour le beau sexe, et l'autre terrestre et obscure pour le sexe qui n'a nulle part, mais à Ghadamès moins qu'ailleurs, le droit de prendre cette qualification. Les Anglais entretiennent un agent consulaire à Ghadamès. Ce poste était occupé en 1852 par M. Charles Dickson, jeune homme doué de toutes les qualités qui pourraient le faire briller sur un moins triste théâtre. Il appartient à une famille écossaise établie depuis longtemps à Tripoli, où il est né, ainsi que tous ses frères et sœurs, qui sont nombreux. On ne devrait pas s'attendre à trouver dans une ville presque perdue de la Barbarie, dont les communications avec l'Europe sont rares et difficiles, une réunion de personnes aussi distinguées sous tous les rapports que celle que présente cette aimable famille. Rien ne surprend plus agréablement que de rencontrer dans cette population européenne du Levant, habituellement absorbée par les soins tout matériels d'un petit négoce, des gens qui ne sont étrangers à aucun des arts et des travaux intellectuels de notre patrie commune, qu'ils semblent porter avec eux et en eux. Au souvenir des Dickson se joint dans mon cœur, plus encore que dans ma mémoire, celui d'un homme aussi remarquable par la noblesse de ses sentimens que par son instruction littéraire et scientifique, M. Pistoretti de Soussa.

Il ne me reste plus qu'à parler du Fezzan, l'ancien pays des Garamantes, vaste archipel du désert, composé de plusieurs oasis comprenant à elles toutes un très grand nombre de villages ou petites villes. Les Arabes prétendent qu'il y en a cent un; mais c'est là une expression vague, qui n'a rien de plus déterminé dans leur esprit que le *sexcenta* des Latins et le *myria* des Grecs. Mourzouk est la capi-

tale du Fezzan. Les Turcs y ont un château et une garnison composée d'un bataillon d'infanterie, d'un escadron de cavalerie et d'un peu d'artillerie. Cela suffit pour maintenir dans l'obéissance la population, qui est paisible et nullement guerrière. Les Anglais ont un agent consulaire à Mourzouk. Le bourg le plus septentrional du Fezzan est Sokena, à dix-sept jours de marche de Tripoli, et le plus méridional est Ghad, ce qui donne à cette contrée une longueur de plus de cent lieues du nord au sud. Sa largeur de l'est à l'ouest, depuis Temissa jusqu'à Benghed, est à peu près aussi considérable.

On vient de parcourir les quatre grandes divisions de la régence de Tripoli, la Cyrénaïque, Tripoli et ses environs, Ghadamès et le Fezzan. La configuration des lieux étant ainsi précisée, le récit des événemens qui s'y sont accomplis, le tableau des intérêts qui s'y débattent gagneront, je l'espère, en intérêt comme en clarté.

II. — LA PIRATERIE A TRIPOLI. — DOMINATION DES CARAMANLI. — INSTALLATION DES PACHAS TURCS ET INSURRECTION ARABE.

Après la chute de la dynastie d'Abd-el-Moumen, que nous appelons en Europe dynastie des Almohades, Tripoli fut longtemps gouvernée par la famille des Beni-Amer. Abou-Farez, roi de Tunis, en fit ensuite la conquête; mais la régence tripolitaine avait recouvré son indépendance lorsque les Espagnols s'en emparèrent sous la conduite de Pierre Navarre, en 1510 (1). En 1530, Charles-Quint la céda, en même temps que l'île de Malte, aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, qui l'occupèrent jusqu'en 1551, où elle leur fut enlevée de vive force par les Turcs, commandés par Sinan-Pacha. Elle devint alors un pachalik de l'empire ottoman, comme le devinrent dans le même siècle Alger et Tunis; mais, comme Alger et Tunis, ce pachalik ne tarda pas à se rendre indépendant, sinon de droit, au moins de fait. Cependant Tripoli, plus que les autres régences barbaresques, eut de certains retours à la soumission directe jusqu'en 1714. Cette année-là, le pacha régnant ayant fait un voyage à Constantinople, Ahmed Caramanli, qui commandait sous lui les tribus arabes avec le titre de bey, profita de son absence pour s'emparer du pouvoir suprême. Il expulsa les Turcs après avoir massacré par trahison tous leurs officiers. La Porte, à qui il fit quelques soumissions apparentes et envoya des présens, accepta, comme presque toujours,

(1) Tripoli avait été déjà, longtemps avant cette époque, possédée par les chrétiens. En 1146, Roger, ce grand roi normand de Sicile, s'en était emparé, ainsi que d'une grande partie du littoral africain. Après sa mort, Abd-el-Moumen enleva aux Siciliens toutes leurs conquêtes.

le fait accompli, et le nomma lui-même pacha. La famille des Caramanli a régné à Tripoli de 1714 à 1835.

Les Barbaresques de Tripoli se livrèrent, comme ceux des autres régences, à la course contre les chrétiens; mais pendant longtemps la France n'eut pas à s'en plaindre autant que des Algériens et des Tunisiens. Cependant, vers l'an 1683, ils se permirent des insolences que Duquesne punit par la destruction d'un grand nombre de leurs corsaires. Ils s'humilièrent et demandèrent la paix, qu'ils obtinrent. Comme ils ne tardèrent pas à la violer, le maréchal d'Estrées reçut ordre d'aller les mettre à la raison en 1685. Il arriva devant Tripoli le 19 juin et commença le bombardement le 22. Le 24, il envoya reconnaître à terre un emplacement pour y établir une batterie; mais les Tripolitains effrayés se hâtèrent de faire leur soumission. Tous les esclaves furent rendus, et la ville paya une contribution de 500,000 fr. La paix fut signée le 29 juin.

Malgré les leçons que les Tripolitains avaient reçues, ils violèrent encore ce traité. Par suite de cette nouvelle rupture, notre consul fut arrêté, resta six mois en prison, et la France dut armer de nouveau en 1692 contre ces insolens barbares, qui, forcés de céder, conclurent le 5 juin 1693 un nouveau traité, lequel fut renouvelé le 4 juin 1720. En 1728, la guerre ayant recommencé, une division navale, commandée par M. de Grandpré, bombarda Tripoli. Les hostilités continuèrent jusqu'à l'année suivante. Les Tripolitains, craignant une destruction totale, demandèrent alors la paix avec les plus vives instances; le traité fut signé le 2 août 1729. Le style de cet acte est remarquable; il y est dit que le roi de France, *en conséquence du repentir que le pacha-dey, le divan et la milice de Tripoli ont témoigné des infractions qu'ils ont commises au dernier traité de paix et du pardon qu'ils demandent, veut bien leur accorder la paix.*

Une clause de ce traité, comme du précédent, établit que les corsaires tripolitains recevraient des passeports de notre consul, moyennant quoi ils seraient respectés par nos bâtimens de guerre et admis dans nos ports, à la condition de ne pas faire de prises sur leurs ennemis à moins de dix lieues de nos côtes. Le droit de visiter ces corsaires est accordé à notre marine militaire, mais réciproquement le droit de visiter nos bâtimens marchands est accordé aux corsaires. Ce principe était de droit public avec toutes les régences barbaresques; il prouve que les grandes puissances d'alors méritaient le reproche qu'on leur a adressé de vouloir laisser exister la piraterie pour gêner le commerce des petites. La manière dont le droit de visite était exercé par les Tripolitains finit par entraîner de tels abus, que la France dut en exiger la répression. Le 25 mai 1752, un article, négocié par notre consul, M. Caulet, fut ajouté au traité de 1729,

Il prescrivait des peines contre les raïs qui useraient du droit de visite d'une manière vexatoire pour notre commerce. Toutefois les abus reprirent bientôt le dessus, et en 1766 une escadre, commandée par le prince de Listenois, se présenta à Tripoli pour exiger le redressement de quelques griefs. Sous Louis XVI, à une époque où la guerre d'Amérique nous relevait de notre affaissement de la paix de 1763, les Tripolitains ayant capturé dans les eaux de la Provence un bâtiment génois, une réparation fut énergiquement exigée. On signa à cette occasion cinq nouvelles additions au traité de 1729. Nos rapports avec la régence de Tripoli continuèrent ainsi jusqu'à la période révolutionnaire.

Au commencement de cette période, Ali, fils d'Ahmed Caramanli, régnait à Tripoli dans un âge fort avancé. Son règne avait été longtemps prospère, mais la fin en fut marquée par de cruels chagrins. En 1790, son fils aîné fut tué par Yousef, son troisième fils. Ce fratricide fut sur le point d'amener une guerre civile. La guerre fut conjurée et la paix rétablie entre les partis; mais, nouveau David, Sidi-Ali, le vieux pacha, fut obligé de recevoir en grâce son coupable fils. Dans l'été de 1793, on vit subitement paraître un jour devant Tripoli une flottille assez considérable composée de quelques bricks armés et d'un certain nombre de transports, le tout portant pavillon ottoman. Le bruit se répandit sur-le-champ en ville que c'était un armement envoyé par la Porte pour chasser les Caramanli, et que le pacha qui devait les remplacer était à bord. Aussitôt le vieil Ali-Caramanli s'effraie, perd la tête, et, sans tenter la moindre résistance, s'enfuit avec sa famille vers la frontière, d'où il devait gagner plus tard Tunis. Le chef de la mystérieuse expédition débarqua sans obstacle, s'installa au château, et fit reconnaître son autorité dans tout le pays avec une facilité merveilleuse. Or ce n'était pas un pacha envoyé officiellement par la Porte; c'était un simple aventurier appelé Ali-Bourgoul, qui avait conçu et exécuté à ses risques et périls cette audacieuse entreprise, appuyé sous main, il est vrai, par le capitan-pacha, et par conséquent à peu près sûr d'être avoué par la Porte s'il réussissait. La rapidité de ses premiers succès lui donna, malheureusement pour lui, tant de confiance dans sa fortune, qu'il chercha peu après à se rendre maître de l'île tunisienne de Djerbah. Non-seulement il en fut repoussé, mais le bey de Tunis, indigné de cette attaque, résolut de rétablir les Caramanli à Tripoli, ce qu'il exécuta sans grandes difficultés. Les troupes qu'il fit marcher ne rencontrèrent presque pas de résistance, et la restauration des Caramanli fut presque aussi rapide que l'avait été leur chute. Le vieux pacha Ali revint de Tunis; mais il ne voulut pas reprendre le pouvoir, qu'il laissa à son fils Ahmed. Quant à Ali-Bourgoul, il passa à

Derna sur un bâtiment marchand français, et se rendit de là en Égypte auprès de Mourad-Bey (1). Si bizarres qu'ils paraissent, de tels épisodes ne sont pas rares dans l'histoire des petits états d'Orient.

Ahmed jouit peu de la souveraine puissance, car il fut bientôt chassé par son frère Yousef, dont le long règne devait commencer et finir dans les orages. Lorsque l'expédition d'Égypte eut rompu la paix qui avait toujours existé entre la France et la Turquie, la Porte entraîna contre nous les régences d'Alger et de Tunis; mais le pacha de Tripoli, Yousef, resta d'abord, autant qu'il le put, attaché à nos intérêts, favorisant en tout ce qui dépendait de lui l'approvisionnement de Malte et la correspondance que le général Bonaparte n'avait pas tardé à nouer avec notre consul (2). Lorsque le général Vaubois, qui commandait à Malte, se vit assiégé par terre et bloqué par mer, il demanda avec instance des vivres à Tripoli. Il y envoya à cet effet un agent actif, qui parvint, malgré le blocus, à lui faire passer quelques navires chargés de bœufs achetés dans la Tripolitaine. Pour nous priver de cette ressource, les Anglais sommèrent Yousef-Pacha d'expulser tous les Français de ses états. Yousef s'y étant refusé, la violence trancha la question. Le commodore anglais Campbell, expédié par l'amiral Nelson avec un vaisseau portugais, vint forcer le pacha, après l'incendie d'un de ses bâtimens et la prise de deux autres, de lui livrer M. Beaussier, notre consul, et tous les Français résidant à Tripoli. On ne les fit pas prisonniers, mais on les conduisit à Gênes, d'où ils purent gagner Marseille.

Lorsque le général Bonaparte, devenu premier consul, se trouva à la tête du gouvernement de la France, il s'occupa naturellement de l'armée qu'il avait laissée en Égypte. Parmi les moyens qui se présentèrent à son esprit pour se mettre en communication avec elle, il songea tout d'abord à Tripoli. Yousef-Pacha avait dû subir la violence des Anglais et déclarer ostensiblement la guerre à la république; mais on savait que son inclination le portait toujours à favoriser nos intérêts, et que même il avait enjoint à ses corsaires

(1) Il fut, en 1803, nommé pacha d'Égypte par la Porte et massacré par les mamelucks.

(2) Cette correspondance eut lieu de plusieurs manières. Le premier paquet arriva par terre et par une caravane de pèlerins de La Mecque, qui se louaient hautement de la manière généreuse dont ils avaient été traités par les Français en Égypte. On vit ensuite arriver une petite tartane, puis un brick. Celui-ci avait à bord un négociant français d'Alexandrie, appelé Arnaud, très versé dans la langue arabe, que le général Bonaparte avait chargé de lui apporter à tout prix des nouvelles de l'Europe. Notre consul, qui était alors M. Beaussier, lui ayant donné toutes celles qu'on put recueillir et le brick n'ayant pas cru pouvoir retourner en Égypte à cause des croisières anglaises, M. Arnaud repartit par terre et périt tragiquement en route, victime de son patriotisme et de son dévouement.

de respecter le pavillon tricolore. En conséquence, le premier consul résolut d'entrer en négociation avec lui. Ne voulant pas cependant employer dans cette affaire un agent revêtu d'un caractère p blic, ce qui aurait pu donner l'éveil aux Anglais, il fit choix d'un Maltais intelligent, appelé Xavier Naudi, lequel avait partagé le sort de M. Beaussier et se trouvait en France avec lui. Cet agent se rendit secrètement à Tripoli, muni des pleins pouvoirs nécessaires, et signa, le 18 juin 1801, un traité de paix sur les bases de celui de 1729. Trois articles particuliers de ce traité assuraient aux Français la liberté de communication pour les personnes et les marchandises entre la régence et l'Égypte : c'était là le but que la France s'était proposé en négociant; mais l'évacuation de l'Égypte rendit ces stipulations superflues. La paix étant faite, le consul de France retourna à son poste, et tout alla le mieux du monde pendant quelque temps entre le pacha et lui. Néanmoins, après la rupture de la paix d'Amiens et nos désastres maritimes, les Anglais prirent une telle influence à Tripoli, que la position de notre représentant y devint fort triste. Les succès prodigieux que nous obtînmes sur terre pendant quelques années ne pouvaient compenser notre infériorité maritime auprès de gens habitués à mesurer surtout à ce dernier point de vue la puissance des Européens. Il y a plus : ces mêmes succès étaient pour les Barbaresques une cause d'irritation contre nous, car l'adjonction de plusieurs petits états maritimes à l'empire français les privait des véritables tributs que, sous des noms plus ou moins déguisés, leur payaient jadis ces puissances pour la sûreté de leur commerce.

Le retour des Bourbons ne rendit pas d'abord à la France dans le monde musulman son ancienne prépondérance. Néanmoins on commença à tenir un peu plus compte d'elle à Tripoli lorsqu'on vit ses représentans, en 1819, agir sur le pied de l'égalité avec les Anglais pour signifier aux états barbaresques une décision du congrès d'Aix-la-Chapelle qui les concernait. Les Barbaresques, malgré l'expédition de lord Exmouth en 1816, continuaient à s'arroger le droit de courir sus aux navires des puissances avec lesquelles ils n'avaient pas de traités, et qui étaient la Toscane, les états romains, les villes anséatiques, la Prusse et enfin le Hanovre. Cet état de choses attira l'attention du congrès d'Aix-la-Chapelle, et les puissances européennes qui y étaient représentées convinrent d'interdire une fois pour toutes et de la manière la plus formelle aux Barbaresques d'armer contre les chrétiens. La France et l'Angleterre furent chargées d'exécuter cette décision. Ce fut conformément à cette mesure que le 8 octobre 1819 les escadres combinées, anglaise et française, commandées par MM. les vice-amiraux Freemaulte et Jurien de La Gravière, jetèrent l'ancre devant Tripoli pour intimer à Yousef-Pacha les or-

dres de l'Europe. La soumission du prince africain fut complète : il prit de la manière la plus formelle l'engagement que l'on exigeait de lui. Alger et Tunis ne furent pas d'aussi facile composition. Quant à Yousef-Pacha, il craignait qu'on ne voulût le forcer à renoncer à la traite des noirs; voyant que l'on n'abordait pas cette question, il fut ravi d'en être quitte à si bon marché, et cela le rendit coulant pour tout le reste.

Dans les années qui suivirent, Yousef fit quelques expéditions dans l'intérieur du pays pour comprimer des tribus arabes révoltées au sujet des impôts, dont il s'était mis à les accabler afin de combler les vides faits dans ses revenus par la cessation de la course. Il dut aussi faire marcher des troupes contre son propre fils, qui s'était révolté à Bengazi, dont il lui avait donné le gouvernement. Ce fils rebelle fut contraint de s'enfuir en Égypte. Enfin en 1825 Yousef avait réussi à effacer l'humiliation de 1819; d'ailleurs l'insurrection de la Grèce ayant mis le pacha dans le cas d'armer pour aller au secours de l'islamisme menacé, ainsi que les deux autres régences, il en était résulté de la part de ces barbares un retour de jactance et quelques actes de demi-piraterie. Leur insolence se porta d'abord contre la Sardaigne. Le cupide pacha voulut exiger du vice-consul de cette puissance, qui gérait le consulat par intérim, le présent qu'il était d'usage de lui faire à chaque changement de titulaire. Sur le refus de cet agent, il fit abattre son pavillon et déclara la guerre à son gouvernement. La cour de Turin mit alors en mer ses forces navales, qui se présentèrent devant Tripoli le 25 septembre. Le pacha voulut négocier par l'intermédiaire du consul d'Angleterre; mais ayant eu la démence de demander avant tout un cadeau de 30,000 piastres, le chevalier Sivoli, commandant de l'escadre sarde, indigné de cet excès d'insolence, répondit qu'il n'avait à la disposition du pacha que trente mille boulets, et fit sur-le-champ commencer l'attaque. L'affaire fut conduite avec tant de vigueur, que le pacha effrayé en passa par ce que voulurent les Sardes, qui montrèrent dans cette circonstance toute l'énergie dont cette brave nation a donné de tout temps et donne encore tant de preuves (1).

En 1826, la France envoya à son tour devant Tripoli une division navale, commandée par M. Arnous des Saulsays, pour exiger la restitution de trois navires romains capturés par des corsaires de cette ville, au mépris de l'engagement de 1819. Le pacha n'attendit pas pour les rendre l'effet des boulets français; il dut payer en outre une forte indemnité aux sujets du saint-siége qui avaient été lésés

(1) Les Napolitains, par des raisons analogues à celles qui avaient fait agir les Sardes, dirigèrent aussi quelque temps après une attaque contre Tripoli; mais ils la conduisirent si mollement, qu'elle ne produisit aucun effet.

par cet acte de piraterie. Yousef conserva rancune de cette affaire à M. Rousseau, qui était alors notre consul-général à Tripoli. Le jour de la fête du roi, il crut avoir trouvé une occasion de lui être personnellement désagréable; mais il s'y prit si gauchement, que sa conduite put et dut paraître une insolence dirigée contre le gouvernement français. M. Rousseau, l'ayant pris ainsi, amena son pavillon et s'embarqua. Le pacha, fort effrayé alors des suites que pouvait avoir cette affaire, descendit pour l'étouffer aux plus humbles réparations; mais sa haine pour le consul s'en accrut d'autant : une occasion de la satisfaire se présenta un peu plus tard, et il ne la laissa pas échapper.

Il n'est personne qui ne connaisse les voyages et la fin déplorable du major anglais Laing, massacré par une bande de Fellatas à son retour de Tombouctou en 1826. Cette catastrophe fut d'abord connue de M. Rousseau, que ses habitudes d'orientaliste avaient mis en relations avec plusieurs Arabes lettrés, non-seulement de Tripoli, mais encore de l'intérieur, surtout de Ghadamès, par où arriva la nouvelle de la mort du major Laing. Le consul d'Angleterre refusa longtemps d'y croire; mais lorsqu'il en eut enfin la conviction, il fit au pacha les plus étranges algarades, voulant le rendre responsable d'un crime commis, à plus de quatre cents lieues de son extrême frontière, par des individus appartenant à un peuple dont il connaissait à peine le nom. Le gouvernement anglais n'ayant pas approuvé les violences de son agent, celui-ci fut contraint de reprendre avec le pacha les relations officielles qu'il avait interrompues; mais il se mit à le harceler pour qu'au moins il s'employât à la recherche des papiers du célèbre voyageur. Or un des correspondans arabes de M. Rousseau lui avait écrit que ces papiers avaient été détruits par les Fellatas. C'était là un fait probable dont notre consul ne crut pas devoir faire un mystère. Là-dessus de méchans esprits se mirent à édifier une infâme calomnie que le pacha accueillit avec avidité pour nuire à M. Rousseau et écarter les importunités du consul d'Angleterre. S'appuyant sur un odieux mensonge, il déclara que les papiers que l'on cherchait étaient entre les mains du consul de France, laissant entendre que cet agent pourrait bien ne pas être étranger à l'assassinat du major Laing. Le consul anglais, s'appuyant à son tour sur cette déclaration, réclama de M. Rousseau les papiers qu'on l'accusait d'avoir entre les mains. M. Rousseau indigné exigea sur-le-champ une rétractation solennelle du pacha, menaçant de quitter Tripoli, s'il ne la recevait pas avant la nuit. Cette menace étant restée sans effet, il amena son pavillon et s'embarqua pour Marseille.

Le rapport que le consul d'Angleterre fit à son gouvernement sur cette affaire était un acte d'accusation contre M. Rousseau. Le cabi-

net de Londres en fit le sujet d'une communication diplomatique à celui de Paris. Ce dernier, qui connaissait très bien les bases mensongères du rapport, voulut néanmoins qu'une enquête solennelle eût lieu pour que l'honneur de son agent reçût une éclatante réparation. Cette enquête mit au grand jour l'innocence de M. Rousseau et l'infamie ou l'aveuglement passionné de ses accusateurs. Le pacha de Tripoli s'étant imprudemment mis du nombre, le gouvernement français résolut d'arracher à ce barbare une satisfaction exemplaire. Le 9 août 1830, par conséquent un mois après la prise d'Alger, qui avait répandu l'effroi dans tout le nord de l'Afrique, une division de notre armée navale, commandée par M. le contre-amiral Rosamel, arriva devant Tripoli. Cet officier-général avait mission non de négocier, mais d'imposer par la force : 1° la rétractation de l'accusation calomnieuse portée contre M. Rousseau et d'humbles excuses contenues dans une lettre du pacha au roi, excuses qu'un fils ou gendre de ce prince renouvellerait de vive voix à notre consul-général à son retour à Tripoli; 2° une contribution de guerre et l'acquittement de quelques créances françaises depuis longtemps en souffrance; 3° l'abolition définitive de l'esclavage des chrétiens et de la course; 4° celle des monopoles commerciaux; 5° celle des tributs encore payés par certaines puissances et la renonciation aux présens appelés *donatives* qu'il était d'usage de faire aux changemens de consuls et au renouvellement des traités. Ces conditions furent acceptées avec terreur et résignation. Un traité rédigé dans ce sens fut signé le 11 août 1830, et la contribution fixée à 800,000 francs, sur quoi la France dut désintéresser ses nationaux créanciers du pacha. Du reste elle ne se réserva aucun avantage commercial exclusif; il fut seulement réglé qu'elle serait toujours traitée sur le pied de la nation la plus favorisée. On stipula également que la contribution serait payée en deux fois, une moitié comptant et une moitié au 20 décembre de l'année courante (1).

Cette rude leçon coïncidait avec un affaiblissement de l'autorité souveraine à Tripoli qui rendait inévitable une révolution. En effet Yousef-Pacha touchait à la fin de son long règne, et sa dynastie était elle-même à la veille de sa chute. Ce petit prince avait pris depuis longtemps des habitudes de prodigalité, et depuis quelques années surtout, l'âge et les excès de boisson l'ayant beaucoup affaibli, le gaspillage avait atteint dans son intérieur des proportions effrayantes. Pour faire face à ses dépenses personnelles, à celles de son admi-

(1) Le paiement de cette seconde moitié ne se fit pas sans difficulté. Il fallut l'arracher en quelque sorte sou par sou, comme on dit vulgairement. Encore restait-il à la fin de 1831 un reliquat de 140,000 francs pour le solde duquel Yousef-Pacha dut faire l'abandon du revenu de Bengazi.

nistration, pour s'acquitter envers la France et envers ses créanciers anglais, devenus très pressans depuis que nos nationaux étaient payés, il dut se montrer de plus en plus exigeant envers les tribus arabes. Il en résulta un sourd mécontentement qu'un puissant chef indigène, Abd-el-Djelil, résolut d'exploiter pour tâcher d'asseoir sa domination sur les ruines de celle des Caramanli.

Cet Abd-el-Djelil était cheikh des Beni-Soliman, forte tribu qui occupait au sud de Tripoli une partie du vaste plateau qu'il faut traverser pour se rendre dans le Fezzan. Il avait passé presque toute sa jeunesse auprès des princes Caramanli; il connaissait donc leurs caractères, les embarras de leur position, tous les secrets, toutes les misères du palais. Le vieux Yousef lui ayant montré une méfiance de mauvais augure, Abd-el-Djelil prit les armes dans l'été de 1831. Le pacha chercha à le combattre en excitant contre lui les tribus ennemies de la sienne; mais Abd-el-Djelil vainquit les unes, rallia à lui les autres, et fit marcher ses frères avec une partie de ses forces contre le Fezzan, qui, après la facile prise de Mourzouk, se rangea sous sa domination, pendant que le chef rebelle tenait lui-même en échec, par un heureux choix de positions, le peu de troupes que Yousef-Pacha s'était décidé à envoyer contre lui sous la conduite de ses deux fils, Sidi-Ali et Sidi-Ibrahim. Ces troupes se composaient des milices du Sahel et de la Méchiah et d'une partie de la garnison permanente et soldée de Tripoli.

Au moment où le pacha Yousef apprenait la perte du Fezzan, les Anglais menaçaient de lui déclarer la guerre, s'il ne payait pas ce qu'il devait aux marchands de leur nation. Cette position, déjà si critique, se compliqua bientôt de la révolte du Gharian, qui força Sidi-Ali et Sidi-Ibrahim, dont elle compromettait les derrières, de rentrer à Tripoli. Réduit aux abois par les demandes d'argent que lui faisaient les Anglais à une époque précisément où, ses rentrées étant partout entravées, il lui restait à peine de quoi soutenir sa garde et sa maison, le malheureux pacha se mit à vendre au commerce européen jusqu'aux canons de bronze qui armaient ses forts. Comme tous les princes musulmans, il avait eu déjà plusieurs fois recours à l'altération des monnaies; mais cet expédient ruineux était usé et ne pouvait plus rien produire. Il ne savait vraiment où donner de la tête, lorsque dans le mois de juillet 1832 il lui tomba sur les bras une escadre anglaise sous les ordres du commodore Dundas, qui le somma de payer 200,000 piastres fortes en quarante-huit heures. Le pacha, fort effrayé, exposa son impuissance dans les termes les plus humbles, offrant de livrer le peu de richesses conservées dans son palais et demandant du temps pour le reste. Le commodore Dundas, lié par ses instructions, fut inflexible. Les quarante-huit heures s'é-

tant écoulées, le consul-général d'Angleterre amena son pavillon et s'embarqua avec tous ses nationaux, annonçant ainsi une guerre imminente.

Pendant que les Anglais poursuivaient avec cette dureté le paiement de leurs créances, le consul-général de France envoyait au pacha une protestation contre toute mesure qui tendrait à les satisfaire avant qu'il eût entièrement réglé ses comptes avec nous, car le reliquat des 140,000 francs n'était point entièrement soldé par les revenus de Bengazi, sur lesquels les autorités locales avaient fait des retenues frauduleuses. Dans les terribles conjonctures où il se trouvait, Yousef-Pacha prit une détermination qui le perdit : il frappa une contribution sur les Arabes de la Méchiah, qui avaient toujours été exempts d'impôts et qui n'étaient tenus qu'au service militaire. Aussitôt cette population exaspérée courut aux armes, prononça la déchéance de Yousef, et proclama pacha à sa place Sidi-Mohammed, son petit-fils (1). Le vieux Yousef révoqua alors ses ordres malencontreux; mais il était trop tard. Les insurgés commencèrent la guerre et bloquèrent hermétiquement Tripoli. Le pacha, voyant qu'il n'avait pu conjurer l'orage, y fit d'abord tête avec fermeté. Il avait douze cents soldats sur la fidélité desquels il pouvait compter, plus la milice urbaine, qui avait un intérêt direct à défendre la ville, que les insurgés auraient indubitablement pillée, s'ils y étaient entrés; il espérait aussi que les Arabes du Sahel se déclareraient pour lui. Dans cette pensée, il envoya par mer deux de ses fils, Sidi-Ibrahim et Sidi-Moustapha, à Slitin et à Zoara pour faire prendre les armes aux Arabes; mais ces deux jeunes princes les virent au contraire se prononcer pour les insurgés, et ils eurent même quelque peine à regagner Tripoli. Yousef, cédant alors à la fortune et aux conseils des notables tripolitains, abdiqua solennellement en faveur de son fils Sidi-Ali, mesure extrême qui ne satisfit pas les rebelles, décidés à ne reconnaître d'autre pacha que Sidi-Mohammed.

La nouvelle de la révolte de la Méchiah et de l'abdication de Yousef-Pacha jeta le trouble dans toute la régence. Il y eut à Bengazi des désordres assez graves pour que le bey ou gouverneur de la Cyrénaïque crût devoir abandonner son poste et rentrer à Tripoli. Abd-el-Djelil, mettant les circonstances à profit et évitant de se prononcer pour l'un ou pour l'autre des deux pachas, se trouva de fait le personnage le plus important du moment. Les consuls européens, surtout celui de France, n'hésitèrent pas cependant, après l'abdication de Yousef Caramanli, à se mettre en communication avec

(1) Il était né du premier fils de Yousef, mort en Égypte, où il s'était réfugié après la révolte de Bengazi dont il a été parlé.

Sidi-Ali, que la loi de succession rendait son légitime héritier. Le consul d'Angleterre revint à son poste, comme si le changement de règne devait suspendre l'effet des menaces faites à l'ancien pacha. Seulement, au lieu d'habiter la ville même, il s'établit à sa maison de campagne dans la Méchiah, au milieu même des insurgés. Ceux-ci en conclurent que leur cause serait soutenue par le gouvernement britannique, ce qui augmenta leur audace et neutralisa les efforts que fit le consul-général de France pour amener une transaction entre les deux partis.

Le consul de France comprenait fort bien que cette guerre intestine, nuisible en elle-même au commerce européen, pourrait avoir pour résultat d'amener les Ottomans à Tripoli, ce qui, sous plusieurs points de vue, serait contraire à nos intérêts politiques. Le gouvernement anglais de son côté devait craindre un pareil dénoûment. C'est de Tripoli qu'il tire la plus grande partie des approvisionnemens de la garnison de Malte. Il était donc désirable pour l'Angleterre d'avoir presque sous le canon de cette île un petit prince qu'elle pouvait faire trembler à sa volonté, plutôt qu'une province d'un grand empire avec lequel il faut toujours bien un peu compter, quelque peu de consistance qu'on lui accorde. D'après ces considérations, le gouvernement anglais se détermina à prescrire à son représentant à Tripoli d'agir d'accord avec le nôtre pour mettre fin aux troubles. Par malheur, cet agent, qui penchait en réalité pour les insurgés, ne prêta pas à notre consul un concours assez efficace, et les quelques démarches qu'il fit dans le sens des instructions qui lui furent envoyées ne détruisirent point l'effet produit par sa présence dans la Méchiah. Les insurgés continuèrent à croire que, les vœux des Anglais étant pour eux, ils finiraient par triompher, et par conséquent ils ne se prêtèrent à aucun accommodement. Il y eut plus: Mohammed-Bit-el-Mal, le ministre le plus influent de l'ancien pacha, qui s'était retiré à Malte, où il attendait prudemment les événemens, partagea si bien cette opinion, qu'il ne craignit pas d'offrir ses services aux insurgés. Ceux-ci les acceptèrent et le chargèrent de leur procurer trois petits navires de guerre et les moyens de bombarder Tripoli. Au bout de quelques mois, vers la fin de 1833, Mohammed-Bit-el-Mal leur envoya pour leur argent un petit brick, un schooner et un chebek. Cet armement était commandé par un capitaine au cabotage corse appelé Mattei, homme peu cultivé, mais intelligent et très énergique. Mattei s'était présenté audacieusement devant Tripoli pour en bloquer le port, quand un coup de vent le força presque aussitôt de s'éloigner. Le chebek ne tarda pas à reparaître toutefois: il débarqua à la Méchiah un mortier, quelques centaines de bombes, et El-Hadj-Mohammed-Bit-el-Mal, appelé à devenir ministre du chef

insurgé Sidi-Mohammed Caramanli. A peine cette opération était-elle terminée, que le chebek fut pris par les chaloupes canonnières du pacha. Le brick et le schooner, qui avaient été séparés du chebek, reparurent quelque temps après; mais les consuls n'ayant pas reconnu le blocus, et le stationnaire français qui était dans le port de Tripoli se disposant à les repousser par la force, ils s'éloignèrent pour ne plus revenir. El-Hadj-Mohammed-Bit-el-Mal les fit vendre dans le Levant. Quant à l'attaque de la ville, elle se borna à la projection de quelques bombes qui ne firent pas grand mal.

Ces diverses circonstances étaient heureuses pour le parti de Sidi-Ali. Il se produisit à l'intérieur du pays un autre incident qui lui donna de plus grandes espérances. Gumma, chef puissant d'une tribu du Djebel, se mit en relation avec lui et lui fournit un petit renfort de troupes pour la défense de Tripoli. A la demande de Gumma, le pacha Sidi-Ali fit partir pour le Djebel son frère Sidi-Ibrahim, pensant que la présence de ce prince augmenterait encore dans cette partie du pays le nombre de ses partisans. Le rebelle Sidi-Mohammed, alarmé du départ de Sidi-Ibrahim, alla s'établir à Zaouiah pour tenir tête aux ennemis qui le menaçaient du côté du Djebel. Il y eut là quelques petits combats dans lesquels l'avantage resta à Gumma. Quoique ce chef n'en eût pas profité autant qu'il l'aurait pu, le résultat n'en causa pas moins un peu de perturbation parmi les insurgés, que Sidi-Ali harcelait de son côté par des sorties journalières. La ville de Bengazi, après quelques journées de trouble et d'anarchie, se soumit au pacha légitime, qui y envoya pour gouverneur Sidi-Othman, un de ses frères. Abd-el-Djelil lui-même fit des ouvertures de rapprochement aux partisans de Sidi-Ali. Enfin peu de temps après cette démarche Sidi-Ibrahim et Gumma attaquèrent Sidi-Mohammed à Zaouiah, l'en chassèrent et firent occuper cette ville, qui devint dès lors une menace contre la Méchiah. Il est hors de doute que si, dans ce moment favorable, les consuls de France et d'Angleterre eussent agi avec un parfait accord, les insurgés se seraient soumis moyennant des conditions convenables. Il n'en fut rien malheureusement, et les luttes intestines de la régence s'aggravèrent bientôt de façon à préparer, comme on aurait dû le prévoir, la ruine de son indépendance.

Après la prise de Zaouiah, Gumma, loin de poursuivre ses avantages, rentra dans l'inaction. Abd-el-Djelil en fit autant et ne donna aucune suite à ses offres. La diplomatie européenne en conclut que ces deux chefs n'avaient d'autre but que de laisser les deux Caramanli se déchirer, afin d'asseoir leur autorité sur les ruines du pouvoir central. Pour prévenir ce résultat, elle crut devoir engager la Porte-Ottomane à se prononcer en faveur de Sidi-Ali, espérant que

ce secours moral le ferait triompher de son concurrent. C'était agir contrairement à l'ancienne politique, qui avait toujours travaillé à rendre nulle l'action de la Turquie sur les régences barbaresques. Quoi qu'il en soit, la Porte se prêta avec empressement à ce qu'on lui demandait. Elle envoya d'abord en mission à Tripoli un de ses officiers, Chekir-Bey, pour s'assurer de la réalité de l'abdication de Yousef-Pacha et de l'état des esprits. Sur le rapport que fit cet officier à son retour à Constantinople, elle se décida à reconnaître Sidi-Ali, et fit repartir Chekir-Bey avec le firman d'investiture et l'ordre de sommer les insurgés de se soumettre immédiatement, sous peine d'y être contraints par la force. On était alors dans le mois de septembre 1834. Les insurgés n'en persistèrent pas moins dans leur entreprise et n'eurent aucun égard pour la sommation de Chekir-Bey. A peine cet envoyé de la Porte fut-il reparti, qu'ils se mirent de nouveau à lancer des bombes sur Tripoli; ils poussèrent même l'insolence jusqu'à proclamer une seconde fois le blocus du port de cette ville et à tirer sur un navire autrichien qui ne s'y soumettait pas. Le consul de France les fit alors canonner par notre stationnaire, mais cela ne changea rien à leurs dispositions.

La Porte-Ottomane, une fois engagée dans cette affaire de Tripoli, ne voulut pas en avoir le démenti : elle fit partir une flotte avec 6,000 hommes de débarquement. D'après ce qu'elle dit ou laissa croire aux ministres des puissances européennes, son but n'était que de faire reconnaître l'autorité de Sidi-Ali en mettant à exécution les menaces adressées en son nom aux insurgés par Chekir-Bey; mais dans le fond elle en poursuivait un autre, qui n'était rien moins que la réduction de la régence de Tripo i à l'état de simple province de l'empire turc. Tout le monde y fut trompé, les Français comme les Anglais. La flotte turque arriva devant Tripoli au mois de mai 1835. L'expédition était commandée par Moustapha-Nedjib-Pacha. Sidi-Ali, sans méfiance, se rendit auprès de lui et fut reçu avec tous les honneurs dus à son rang. De plus en plus rassuré, il laissa débarquer les troupes turques, qui occupèrent les forts. Tout cela se passa le 25, le 26 et le 27 mai. Le 28, Sidi-Ali se rendit de nouveau à bord de la flotte pour ramener à terre Nedjib-Pacha, qui avait annoncé qu'il débarquerait de sa personne ce jour-là; mais, retenu sur la flotte, il se vit déclarer déchu, et peu de jours après fut envoyé à Constantinople. Quant à Nedjib, il s'installa au château et fit publier le firman qui le nommait lui-même pacha de Tripoli. Le chef turc fit ensuite ouvrir les portes de la ville et proclamer la fin des troubles, qui cessèrent en effet comme par enchantement. Les Arabes de la Méchiah et les habitans de la ville se rapprochèrent comme si aucun sujet de haine n'avait jamais existé entre eux. Quant à Sidi-

Mohammed, il s'enfuit à Mezurate, où il se donna la mort. Ainsi finit, au grand ébahissement des représentans de la France et de l'Angleterre, un état de choses dans lequel l'intervention turque, exercée comme elle le fut, était évidemment contraire aux intérêts de ces deux puissances, à ceux de la France surtout, à cause de l'Algérie.

La paix était rétablie entre la Méchiah et la ville, qu'une surprise venait de placer sous l'autorité des Turcs; mais au-delà de la banlieue de Tripoli, les Arabes, tout en protestant de leur respect pour le grand-seigneur, ne paraissaient nullement disposés à se rapprocher du gouverneur qu'il venait de leur envoyer. Abd-el-Djelil, content de l'indépendance de fait dont il jouissait depuis quatre ans, s'isola de plus en plus. L'aga de Mezurate écrivit une lettre respectueuse, et ne fit rien de plus. Gumma seul vint faire une visite au nouveau pacha; Sidi-Ibrahim l'accompagna et exprima le désir de vivre en simple particulier à Tripoli. Nedjib-Pacha lui accorda sa demande, et confirma même un autre Caramanli, Sidi-Othman, dans les fonctions de bey de Bengazi. Nedjib mit en même temps Mohammed-Bit-el-Mal à la tête de l'administration. Il avait grand besoin que cet homme, qui ne manquait pas d'habileté, lui créât quelques ressources locales. La Porte l'avait fait partir presque sans argent, de sorte qu'il n'avait pas tardé à être embarrassé pour la solde et l'entretien de ses troupes. Heureusement pour lui, le bey de Tunis, auprès duquel Chekir-Bey avait été envoyé en mission, lui fournit quelques secours en vivres et en argent.

A l'époque où commençaient les troubles qui amenèrent sa chute, le gouvernement tripolitain devait encore à la France plus de 100,000 francs. Depuis ce temps (1830), Yousef Caramanli et son fils Ali avaient contracté de nouvelles dettes envers plusieurs négocians français. Le consul de France eut grand soin de réclamer auprès de Nedjib-Pacha le remboursement de ces deux catégories de créances, en faisant observer que la première, ayant pour origine un traité diplomatique, ne souffrait pas de discussion. Les Anglais, de leur côté, réclamèrent avec beaucoup d'âpreté les 200,000 piastres fortes qu'ils avaient d'abord demandées à Yousef-Pacha. Nedjib-Pacha ne put que transmettre ces diverses réclamations à la Porte, qui s'aperçut que l'héritage des Caramanli ne serait pas tout bénéfice pour elle. Elle fut même un instant sur le point de le restituer à Sidi-Ali; mais enfin elle finit par se décider à persévérer dans la voie où elle s'était engagée.

Nedjib-Pacha fut remplacé, trois mois après son arrivée, par Méhémed-Raïf-Pacha, ancien gouverneur des Dardanelles. Le premier ordre de la Porte que celui-ci eut à faire exécuter fut l'envoi forcé à Constantinople de tous les Caramanli, à l'exception du vieux Yousef

et de ceux de ses enfans qui étaient mulâtres. En apprenant cette nouvelle, Sidi-Othman s'enfuit de Bengazi et se réfugia à Malte, où il était il y a quelques années et où il est peut-être encore. Méhémed-Raïf le remplaça à Bengazi par son propre frère. Le successeur de Nedjib-Pacha déploya beaucoup d'activité. Voyant que les Arabes du Sahel, sans se mettre ouvertement en révolte, lui opposaient partout une force d'inertie, qu'ils affectaient de ne plus paraître au marché de Tripoli et de se réunir de préférence à celui de Tadjoura, il fit marcher contre cette petite ville un corps de troupes qui, ayant été reçu à coups de fusil, y entra de vive force et la mit à sac. Une partie de la milice de la Méchiah marcha avec les Turcs dans cette expédition, dont le retentissement amena la soumission de Zarzour, Zaouiah et de quelques autres localités; mais là s'arrêtèrent les succès de la Porte. Abd-el-Djelil régnait en souverain depuis les rives de la Syrte jusqu'au Fezzan inclusivement. Othman, aga de Mezurate, affectait la plus complète indépendance, et Gumma, après avoir passé quelque temps à Tripoli, était retourné dans ses montagnes, où sa position était pour le moins équivoque. Cet état de choses ne présageait rien de satisfaisant pour les Turcs. Néanmoins le gouvernement du sultan résolut d'envoyer une seconde expédition dans la Tripolitaine. C'était contre l'aga de Mezurate, Othman, qu'on voulait frapper les premiers coups. Le capitan-pacha qui la commandait, Taher, avait en outre la mission de tenter, s'il le pouvait avec quelques chances de succès, un coup de main sur Tunis. Il arriva devant Tripoli dans le mois de juin 1836. Après y avoir pris langue, il fit voile pour Mezurate, où il fut immédiatement suivi par le contre-amiral Hugon, accouru avec une partie de la flotte française pour s'assurer de ses intentions. Le gouvernement français croyait, non sans raison, qu'il entrait dans les instructions du capitan-pacha, après avoir complété la soumission de la régence de Tripoli, non-seulement de remettre celle de Tunis sous le joug ottoman, comme je viens de le dire, mais de tâcher, par un moyen quelconque, de porter secours au bey de Constantine, menacé par le maréchal Clauzel. Taher-Pacha assura, avec l'aplomb d'un Turc qui ment, que sa mission se bornait à la Tripolitaine, et l'amiral français se retira.

Cependant Othman, l'aga de Mezurate, sans se laisser intimider par l'orage qui venait fondre sur lui, opposa au capitan-pacha une résistance à laquelle on ne s'attendait point. Il est vrai que Taher-Pacha ne déploya dans cette affaire ni talent militaire, ni résolution. Ayant débarqué ses troupes à peu de distance de la ville, il établit un camp où les Arabes vinrent le harceler, de sorte qu'au lieu d'être assiégeant, il se trouva assiégé. Enfin ses intrigues furent plus heureuses que ses armes : il parvint, par ses émissaires, à gagner tant

de gens aux Turcs dans l'intérieur de la ville, qu'Othman, craignant une défection, abandonna la partie et s'enfuit chez les Arabes du dehors, qui ne tardèrent pas à le livrer. La ville ouvrit ses portes, et les Turcs en prirent possession le 9 août 1836. Taher-Pacha rentra triomphant à Tripoli. Il était encore à son camp de Mezurate, lorsque parut auprès de lui un homme destiné à payer de sa tête les relations qu'il eut à cette époque avec la Turquie. Cet homme était Chekir, *sahab-tabah* ou premier ministre (littéralement *garde-du-sceau*) du bey de Tunis, qui lui fit don de 200 chevaux, plus en son nom qu'en celui de son maître, qu'il trahissait.

De retour à Tripoli, le capitan-pacha prit en main les rênes de l'administration, quoique Méhémed-Raïf fût toujours officiellement pacha de la province. Il se montra en tout malveillant pour les Européens, superbe, insolent même envers les consuls, affectant de considérer comme nuls les anciens traités passés avec les Caramanli. Il établit des droits de consommation sur tout, et voulut même élever à 10 pour 100 les droits de douane, fixés à 3 par ces mêmes traités; mais il fut obligé de céder sur ce point aux énergiques protestations du consul de France. L'échec que nous éprouvâmes devant Constantine au mois d'octobre 1836 rendit Taher-Pacha plus insolent que jamais envers les Européens. Il annonçait publiquement qu'Abd-el-Kader d'un côté et Ahmed-Bey de l'autre ne tarderaient pas à chasser les Français de l'Algérie, qui rentrerait sous la domination de la Porte. Il se mit en rapport direct avec le bey de Constantine, et machina avec le *sahab-tabah* Chekir des projets aussi contraires à nos intérêts qu'à ceux du petit souverain de Tunis, dont ils menaçaient l'existence politique. Au printemps de 1837, il marcha en personne contre le Gharian. Sa position venait de changer : il n'était plus capitan-pacha, mais bien gouverneur-général de la Tripolitaine en remplacement de Méhémed-Raïf. Il n'eut pas grand succès, et rentra au bout de quelque temps sans avoir pu ébranler la position de Gumma. Peu après, il fut remplacé dans le gouvernement de Tripoli par Hassan-Pacha. Taher était un Turc de la vieille roche, féroce et ignorant. Un jour, pendant qu'il donnait en son palais audience à des négocians européens, on lui amena un soldat qui avait fait quelque bruit dans la ville : il le fit aussitôt précipiter de la terrasse où il se trouvait, et reprit sa conversation.

Le rappel de Taher n'était motivé que par le peu d'habileté qu'il avait déployé dans son commandement, car la Porte ne renonçait pas à ses projets sur Tunis et sur Constantine, dont Taher avait le secret. Vers la fin d'août 1837, Ahmed-Muchir, nouveau capitan-pacha, arriva à Tripoli avec une forte division de la flotte ottomane. Il avait avec lui Othman, l'ancien aga de Mezurate, que Taher avait conduit

comme prisonnier à Constantinople, mais que la Porte renvoyait dans ses foyers, libre et comblé de présens. Cet acte de générosité tenait à un nouveau système dont la Porte voulait essayer pour se populariser parmi les indigènes, qu'elle espérait en outre rallier à sa cause par le sentiment religieux, en leur faisant entrevoir en perspective la guerre sainte contre les infidèles établis en l'Algérie. Elle n'avait pas caché qu'Ahmed-Muchir se rendrait à Tunis très probablement. « Ce serait, disait-elle aux représentans des puissances européennes, pour rassurer le bey sur les craintes que le langage de l'ex-capitan-pacha aurait pu lui faire concevoir. » Comme il était parfaitement permis de croire le contraire, la prudence ordonnait de prendre des mesures pour que la présence de l'escadre ottomane dans les eaux de Tunis n'y amenât aucun événement qui pût être préjudiciable à la France. Ces mesures furent prises en effet : l'active surveillance que fit exercer sur le littoral africain M. le vice-amiral Lalande, commandant de nos forces navales dans la Méditerranée, la présence à Tunis de cet officier-général lui-même, déjouèrent les projets des Turcs, qui n'eurent d'autre résultat que la fin tragique de Chekir le *sahab-tabah*, mis à mort par ordre de son maître, informé de ses relations coupables avec les agens de la Porte. Le capitan-pacha rentra à Constantinople après cet échec. D'ailleurs la prise de Constantine coupa court aux étranges espérances du divan. Le bey Ahmed, errant et fugitif, continua, il est vrai, sa correspondance avec les Turcs de Tripoli, mais ce qu'il demandait au grand-seigneur n'était qu'un refuge sur ses terres. Peu satisfait de l'accueil qu'on fit à sa requête, le malheureux bey renonça à rien solliciter des Osmanlis, et après plusieurs années de la vie la plus pénible, c'est à Alger même, sous la sauve-garde d'un vainqueur généreux, qu'il vint reposer sa tête (1).

Pendant que le capitan-pacha Ahmed-Muchir échouait dans sa mission équivoque, Hassan, qui avait remplacé Taher dans le gouvernement de Tripoli, avait mis en vigueur le système de modération que la Porte semblait avoir adopté. Laissant Gumma trôner à son aise dans ses montagnes, il songea à négocier avec Abd-el-Djelil, qu'il espérait lui opposer. La base de la négociation fut la reconnaissance officielle de ce chef comme émir du Fezzan et du reste du pays qu'il occupait, moyennant un tribut annuel de 25,000 piastres fortes. Abd-el-Djelil se serait engagé à les payer, sauf à n'en rien faire plus tard, afin de s'ouvrir pour un peu de temps le marché de Tripoli, dont il avait besoin; mais Hassan, pressé par le manque d'argent, ayant demandé en outre le paiement immédiat de l'arriéré des anciens tributs

(1) Ahmed y est mort paisiblement en 1851.

dont Abd-el-Djelil s'était affranchi, ce dernier le refusa, et les négociations furent rompues. Abd-el-Djelil et Gumma réunirent alors leurs intérêts. Le premier s'empara de la petite ville de Taourgha, que les Turcs occupaient depuis quelque temps. Moins de deux mois cependant après ce succès, ces deux chefs firent avec Askar-Pacha, que la Porte venait de donner pour successeur à Hassan, un traité par lequel ils restaient l'un et l'autre en possession du territoire qui reconnaissait leur autorité, moyennant un tribut de 25,000 piastres fortes pour le premier et de 3,000 pour le second. C'étaient les conditions d'abord proposées par Hassan-Pacha, moins l'arriéré des contributions, auquel Askar renonça.

Cet arrangement ne fut pas de longue durée, car au moment de la récolte de 1839, lorsque les époques de paiement arrivèrent, les Arabes ne voulurent rien donner, et les hostilités recommencèrent avec des péripéties variées : les Turcs battirent Abd-el-Djelil à Miscolata, mais ils furent battus par Gumma dans le Gharian. La guerre se prolongea ainsi assez mollement le reste de l'année et l'année suivante. Enfin en 1841 Askar-Pacha, qui savait qu'on intriguait contre lui à Constantinople, secondé par un habile général, Ahmed-Pacha, déploya plus d'activité. Il occupa militairement Khoms, d'où il pouvait prendre à revers les montagnes de Takhouna et de Gharian, qui dominent les positions arabes. Des avantages marqués furent la conséquence de ce mouvement; tout le district de Takhouna fut bientôt soumis par Ahmed-Pacha. L'année suivante, de nouveaux succès furent obtenus. Depuis les coups frappés par Ahmed-Pacha, Abd-el-Djelil se tenait prudemment hors de son atteinte; mais le consul d'Angleterre lui ayant fait exprimer le désir d'avoir une entrevue avec lui sur un point du littoral, il y consentit dans l'espoir d'obtenir quelque appui du gouvernement britannique, et, abandonnant ses positions de l'intérieur, il vint camper au bord de la mer. Il y vit le consul, qui se contenta de le presser de mettre fin, autant qu'il dépendrait de lui, à la traite des noirs, en étalant à ses yeux tous les avantages qu'il pourrait retirer de la satisfaction de l'Angleterre, s'il s'engageait franchement dans cette voie. A peine cet agent eut-il quitté le malheureux Abd-el-Djelil, qui n'avait pas compris grand'chose à ses exhortations, que le chef arabe fut surpris dans son camp par les Turcs, sous les ordres d'un intrépide officier, le *miralaï* Hassan bel-Aziz (1). Sa troupe fut taillée en pièces; il périt lui-même, et sa tête, envoyée à Tripoli, fut exposée à la porte du château.

La chute d'Abd-el-Djelil coïncida avec le rappel d'Askar-Pacha, qui

(1) Ce Hassan était un Arabe de Zaouiah, fort intelligent et très brave. On le nomma plus tard pacha du Fezzan. C'est le poste qu'il occupait lorsque je quittai le pays il y a deux ans.

fut remplacé par Méhémet-Pacha. Ce nouveau gouverneur arriva à Tripoli dans le courant de juillet 1842. Recueillant tout aussitôt les fruits des succès de son prédécesseur, il reçut la soumission de Gumma et celle d'Adad, autre cheikh arabe, qui se maintenait encore en état d'insurrection dans un coin de la Cyrénaïque. Au bout de quelques mois, ayant conçu des soupçons sur la fidélité du premier, il l'attira en ville, le fit arrêter et l'envoya prisonnier à Constantinople. Cet acte déloyal fit naître dans le Djebel une nouvelle insurrection dans la répression de laquelle les Turcs commirent beaucoup de cruautés et de nouvelles perfidies. Ahmed-Pacha commandait l'expédition dirigée contre les insurgés. Ayant attiré les principaux cheikhs à une conférence, il les fit tous massacrer dans le mois de mai 1843 : soixante têtes furent envoyées et exposées à Tripoli, où Ahmed-Pacha rentra triomphant, après avoir soumis le Djebel, y avoir bâti un fort et établi une bonne garnison.

Le Fezzan, immédiatement après la mort d'Abd-el-Djelil, avait reconnu l'autorité des Turcs, qui y envoyèrent d'abord pour gouverneur un certain Beker, et un peu plus tard Hassan-bel-Aziz, élevé à la dignité de pacha de seconde classe en récompense de ses éminens services. Ghadamès avait reconnu aussi l'autorité des Turcs; mais Hassan, le premier caïd qu'ils y envoyèrent, fut assassiné en route. On le remplaça par le nègre Bouhouba, homme intelligent et énergique, qui s'installa solidement. Ce fut à peu près à la même époque que les Turcs construisirent le fort qu'ils occupent encore au fond du golfe de la Syrte, dans une localité appelée Sert, non loin de l'emplacement de la ville ruinée de Sort, célèbre dans le moyen âge.

En 1844, une nouvelle insurrection éclata dans le Djebel et fut, comme la première, comprimée par Ahmed-Pacha. Elle eut pour instigateur et pour chef l'ancien lieutenant de Gumma, le cheikh Miloud, qui avait été envoyé avec lui à Constantinople et de là déporté comme lui à Trébizonde. Au bout d'un an, Miloud avait obtenu sa liberté et s'était retiré dans l'île de Djerbah, d'où il ne tarda pas à partir pour aller agiter le Djebel. Il revint dans cette île après sa défaite. Le bey de Tunis ayant refusé son extradition, que le pacha de Tripoli lui demanda, les Turcs s'en montrèrent fort irrités, ce qui fit répandre de nouveau le bruit, non dénué de tout fondement, d'une expédition qu'ils méditaient contre la régence de Tunis. Ce bruit ayant pris une grande consistance les années suivantes, la France envoya en 1846 à Tripoli son escadre de la Méditerranée, commandée par M. le prince de Joinville, qui déc'ara au pacha, dans les termes les plus propres à faire impression sur lui, que nous étions décidés à maintenir, par tous les moyens dont nous pouvions disposer, le *statu quo* existant à Tunis.

Depuis cette époque, chaque année a vu se manifester un peu d'agitation parmi les Arabes de Tripoli; mais il n'en était résulté jusqu'à présent rien de bien grave, car il leur manquait un centre autour duquel ils pussent se rallier. La famille d'Abd-el-Djelil était éteinte ou dispersée, et quoiqu'il y eût encore dans le pays deux membres mulâtres de la famille des Caramanli, c'étaient des gens paisibles qui ne se mêlaient de rien. Cette année cependant le chef qui manquait aux Arabes dans leurs révoltes vient de leur être donné : Gumma, échappé de Trébizonde, lieu de son exil, a reparu dans la Tripolitaine. Aussi l'insurrection qui a éclaté il y a bien peu de temps est-elle plus redoutable qu'aucune de celles qui l'ont précédée. Les Turcs ont d'abord éprouvé quelques pertes, mais des renforts leur arrivent malgré la formidable lutte où la Porte-Ottomane se trouve engagée ailleurs. On peut donc prévoir que l'ancienne régence de Tripoli restera une province turque. C'est dans cette nouvelle phase de son existence, c'est-à-dire dans sa situation actuelle, qu'il nous reste à l'observer.

III. — TRIPOLI SOUS L'ADMINISTRATION TURQUE. — POPULATION ET MOEURS. — RELATIONS AVEC L'AFRIQUE CENTRALE.

Depuis que les Turcs sont maîtres de la Tripolitaine, ils y ont graduellement introduit le système administratif qu'ils cherchent à faire prévaloir dans tout leur empire. On connaît ce régime, trop uniforme dans son application pour bien se prêter aux besoins de tant de races et de peuples divers qui forment le vaste ensemble qu'on appelle l'empire ottoman. Une réforme, il est vrai, s'est opérée en Turquie; mais les effets en sont encore très peu appréciables. Il faut reconnaître cependant que deux avantages incontestables en sont résultés. D'abord les pachas, étant dépouillés du terrible droit de vie et de mort, ne font plus de leur vestibule une espèce de charnier de victimes humaines, comme cela se voyait trop souvent autrefois; puis la division des pouvoirs rend plus difficiles les révoltes des gouverneurs de province, si fréquentes dans d'autres temps et dont on n'entend plus parler dans celui-ci. On ne peut accueillir le premier de ces résultats qu'avec une satisfaction complète (1). Quant au se-

(1) A ce propos, il y a cependant quelques observations à faire. Il est sans doute très convenable de pousser aussi loin que possible le respect pour la vie humaine; mais ce serait mal l'entendre que de compromettre l'existence des gens paisibles par des scrupules hors de saison envers les brigands. Or je crois qu'on est un peu tombé dans cet excès en ne laissant exécuter aucune sentence capitale sans le consentement du souverain lui-même. Il y a certainement des cas (on l'a vu récemment à Smyrne) où une justice prompte et inexorable est nécessaire. Au reste, le système adopté pour l'administration de la justice, appliqué en ce moment à la Tripolitaine, y est assez en harmonie

cond, il fait payer ses bons effets par quelques inconvéniens : il entraîne souvent de la lenteur dans l'expédition des affaires: mais enfin le gouverneur d'une province n'ayant plus le commandement des troupes, qui est, comme chez nous, dans les mains d'un général indépendant, ni le maniement des fonds, confié à un *mudir* ou à un *defterdar*, sorte d'intendant civil comptable seulement envers la Porte, ce gouverneur, dis-je, ainsi réduit, n'est ni plus puissant ni plus redoutable qu'un de nos préfets. Quant au général commandant les troupes, s'il dispose des soldats dans de certaines limites, il ne dispose pas des écus, et d'ailleurs il n'a pas d'initiative à prendre; ainsi son pouvoir se trouve suffisamment balancé. Pour l'intendant civil, il est trop évident qu'il ne peut rien contre l'état, sinon le voler par-ci par-là. Une révolte ne serait possible que si ces trois fonctionnaires s'entendaient, et cela est toujours bien difficile.

La population ainsi administrée se compose d'Arabes, les uns sédentaires, les autres nomades. On a souvent remarqué la transformation complète que la vie sédentaire fait subir aux Arabes. Les habitudes paisibles, la résignation servile des fellahs de l'Égypte sont connues de tout le monde. Eh bien! un grand nombre de ces serfs soumis descendent des tribus inquiètes et pillardes du désert de Lybie, qui furent établies au dernier siècle dans cette vallée du Nil qu'elles avaient souvent ravagée. Dans toutes les contrées habitées par les Arabes, on peut faire des observations, des rapprochemens analogues entre l'habitant de la tente et l'homme à demeure fixe;

avec le caractère doux des habitans. Il est à remarquer que dans tout le nord de l'Afrique, la férocité des mœurs et le fanatisme vont sans cesse en s'affaiblissant depuis le Maroc jusqu'à l'Égypte. Les Arabes de la Tripolitaine sont vraiment les meilleures gens du monde, quoique n'ayant pas la mollesse des fellahs d'Égypte et se montrant même braves et résolus. Ils ont assez généralement des principes de probité qui se démentent rarement. Je puis en donner un exemple assez frappant. Un capitaine marchand européen, qui voyageait pour son compte dans un moment où il espérait réaliser de gros bénéfices en transportant, dans un délai déterminé, un chargement de blé à je ne sais plus quel port, arriva à Bengazi avec les valeurs nécessaires, et malheureusement ne trouva plus un grain de blé disponible. Il s'en montrait fort contrarié, lorsque quelques Arabes lui promirent, s'il voulait leur confier son argent, de lui rapporter à jour fixe les céréales dont il avait besoin. L'affaire était scabreuse, car ces Arabes appartenaient à des tribus de l'intérieur et pouvaient disparaître avec l'argent sans qu'il y eût la moindre chance de les rattraper jamais. Néanmoins le capitaine eut confiance en eux et fit le marché; mais ils avaient à peine quitté Bengazi, qu'il s'en repentit. Il passa fort tristement les dix jours que ces hommes avaient demandés pour faire leur opération. La dernière nuit étant venue sans qu'il eût vu rien paraître, il se coucha plus tristement encore dans un logement qu'il occupait en ville. Il n'avait pas fermé les yeux, lorsqu'un peu avant minuit il entendit dans la rue un grand bruit de mulets et de chameaux : c'était son blé que les Arabes lui apportaient en s'excusant d'arriver si tard. On conçoit avec quelle cordialité furent reçus ces braves gens, à qui notre homme se garda bien de parler de ses soupçons injurieux.

mais heureusement l'oppression n'ayant pas réduit partout l'agriculteur à la servitude abjecte qui est sa misérable condition en Égypte, il a pu conserver ailleurs qu'aux bords du Nil son énergie native, tempérée, mais non détruite, par les habitudes d'une existence régulière. Ceci se remarque principalement dans la régence de Tripoli. Il est difficile de ne pas éprouver une certaine affection pour cette population laborieuse et morale de la Méchiah et du Sahel, qui unit, comme les dignes enfans de nos campagnes de France, les qualités du soldat à celles de l'agriculteur, et chez laquelle les exceptions fâcheuses sont certainement bien plus rares qu'en Europe. J'ai beaucoup vécu parmi les populations musulmanes, où l'action de l'autorité est bien moins incessante que chez nous, quoique souvent dure et tyrannique. Or, en voyant combien les crimes, les délits, les moindres désordres même y sont peu fréquens, je me suis demandé ce qu'il adviendrait du plus innocent de nos cantons, si la police judiciaire cessait seulement huit jours de s'y faire sentir, et il m'a bien fallu reconnaître qu'il s'y commettrait plus d'actions coupables que dans une tribu arabe où la nul ité de la police est à peu près l'état normal.

Il faut bien distinguer l'existence intérieure des Arabes des rapports souvent hostiles qu'ont entre eux les Arabes de diverses tribus ou de diverses bourgades. Sous ce dernier point de vue, ils en sont encore à ces haines de voisinage des temps de notre féodalité européenne, et dont on retrouve des traces même de nos jours. Les gouvernemens musulmans ne font rien pour les éteindre, parce qu'ils aiment mieux voir les tribus se battre entre elles que de s'unir contre eux. C'est le *divide et impera*, que la politique orientale a toujours si bien connu et pratiqué. Le but unique de cette politique est la soumission et surtout le tribut, qui en est le signe et la conséquence. Cela obtenu, elle ne s'occupe pas du reste, son affaire n'étant pas d'administrer. Voilà pourquoi en Orient les races dominatrices ont toujours laissé leur autonomie aux races vaincues. Dans ces contrées, on ne se fait aucune idée bien nette de cette chaîne sociale et gouvernementale qui réunit chez nous en un faisceau tous les membres de l'état, de telle sorte que c'est la société tout entière qui est en cause lorsqu'un crime est commis, et que c'est elle qui en poursuit la répression par l'organe d'agens spéciaux. Rien de tel dans le monde musulman : tout y est individuel dans la vie civile. Aussi, sans la forte constitution de la famille, sans le pouvoir du père et le respect dont il est entouré, la société serait sans lien; mais ce pouvoir de la famille est assez fort pour suppléer à tous les autres.

On a porté des jugemens bien contradictoires sur la famille musulmane. Tantôt on la compare à celle des patriarches, tantôt on en fait une sorte de *lupanar* où de jeunes femmes remplacent de temps

à autre les vieilles et où le père connaît à peine les enfans. Ces deux tableaux sont également vrais; mais le second est l'exception et la grande exception, car enfin il n'est pas difficile de comprendre que la pluralité des femmes est un genre de luxe que tout le monde ne peut pas se permettre. Parmi ceux qui pourraient se le passer, il en est même un fort grand nombre qui s'en abstiennent et ne cherchent pas à donner de rivales à une première épouse. Si l'on considère sans prévention ce qui se passe trop souvent dans l'intérieur de nos familles occidentales, on reconnaîtra aisément que la différence dans les relations de sexe entre les musulmans et nous est plus dans les mots que dans les choses. Sous le point de vue social, l'avantage est même du côté du musulman, en ce sens que la polygamie lui fournissant un moyen légal de satisfaire ses faiblesses, sa considération personnelle en souffre moins. C'est une des causes qui conservent intacte dans toutes les positions la dignité du chef de famille, dont on peut dire que l'autorité morale dépasse le pouvoir, déjà très grand, qu'il tient de la loi et des traditions. Dans une famille arabe, le père est une espèce de dieu; les enfans n'osent sans sa permission s'asseoir en sa présence; ils le servent à table, et ne se permettraient devant lui aucun geste, aucun propos trop familier. Voilà le véritable et vénérable lien qui, au sein de tant d'habitudes et d'élémens anarchiques, soutient la société arabe depuis les temps bibliques, et la soutient dans un état qui n'a rien à envier aux autres sociétés, non certes pour la grandeur et l'éclat, mais pour le bonheur du plus grand nombre.

Les Arabes à demeure fixe sont presque des sybarites comparativement aux nomades, qui, dans la Tripolitaine plus qu'ailleurs peut-être, ont réduit la vie matérielle à sa plus simple expression. La plus considérable tribu de ces nomades était, avant les troubles qui ont agité si longtemps la contrée, celle des Beni-Soliman, qui, après la mort d'Abd-el-Djelil, abandonna son ancien territoire et s'enfonça dans les vastes plaines qui s'étendent au sud-ouest du Fezzan. Elle rencontra là les Touariks, sur lesquels ses armes à feu lui donnèrent longtemps l'avantage, de sorte qu'elle domina ce pays brûlé et se rendit redoutable aux caravanes. A la longue cependant les fusils des Beni-Soliman se détraquèrent, et comme ils n'avaient pas d'armuriers pour les réparer, l'avantage passa à leurs adversaires, qui étaient plus nombreux. La position n'étant plus tenable, ils se soumirent au gouverneur de Tripoli, et ils purent venir reprendre les campemens qu'ils avaient abandonnés entre le golfe de la Syrte et Socna.

Nomades ou sédentaires, les musulmans de la régence de Tripoli sont tout à fait exempts de fanatisme. Je puis citer à ce sujet un exemple curieux. Il y a une quarantaine d'années, un Wahabite du

Nedjed appelé Sidi-el-Arabi, voyant sa secte vaincue et dispersée par les troupes de Méhémet-Ali, abandonna son pays; après plusieurs aventures, il arriva à Fez avec quelques-uns des siens, et s'y établit. Il commençait à y faire des prosélytes, lorsqu'il mourut, laissant la conduite de la petite église qu'il avait fondée sous la direction de Mohammed-el-Medani, un de ses compagnons. Celui-ci, ayant excité les soupçons du gouvernement marocain, fut obligé de quitter le pays. Il se rendit à Alger avec les siens, mais la manière dont il y fut accueilli par les Turcs, alors dans l'année qui devait être la dernière de leur domination, ne lui permettant pas de s'y fixer, il poussa jusqu'à Tunis, où il ne fut pas mieux reçu. Enfin il trouva le repos qu'il cherchait à Mezurate, dans la régence de Tripoli, ce pays plus tolérant en matière de religion qu'aucune contrée musulmane. Il s'occupa là à propager sa doctrine, qui, s'étendant de proche en proche, fit invasion dans les états tunisiens et même en Algérie, où elle se maintient encore.

Les Wahabites d'Afrique ou *Medaniah*, — ainsi appelés de leur chef Mohammed-el-Medani, — professent le déisme, mais un déisme moins froid que le déisme philosophique, car ils ont l'esprit religieux, c'est-à-dire la croyance dans les rapports de l'homme avec Dieu, manifestés par la prière et développés par la contemplation. Seulement ils ne tiennent pas à la forme. Ils n'admettent d'autres dogmes que l'unité de Dieu, l'immortalité de l'âme, les peines et les récompenses de l'autre vie. Comme ce sont là les bases de toutes les religions raisonnables, ils regardent celles-ci comme toutes également bonnes, et sont du reste d'une grande indifférence pour le culte extérieur. Ils en veulent bien un, mais n'importe lequel; cependant, étant en pays musulman, ils suivent le culte musulman à quelques modifications près. Seulement ils repoussent bien loin toute pensée d'exclusion, de violence, d'intolérance, et proclament la fraternité universelle. Je dois dire qu'il y a un peu de vague dans la manière dont ils expliquent leur doctrine, et que leur langage offre quelque différence suivant qu'ils parlent à un chrétien ou à un musulman. Il n'en est pas moins certain qu'ils appartiennent, autant qu'on peut le dire d'hommes à demi barbares, à cette classe de penseurs ou de rêveurs, si l'on veut, qui croient que toutes les formules religieuses, même les plus contradictoires en apparence, sont conciliables dans le fond, puisqu'elles ont toutes pour but l'expression des grandes vérités primordiales, intuitives et indémontrables. L'école musulmane de Mezurate se rapproche singulièrement de l'école chrétienne des unitaires d'Amérique; c'est de part et d'autre l'éclectisme religieux. Les Medaniah sont des gens d'une vie très régulière. Je les ai principalement connus à Soussa, que j'ai longtemps habité, et où

ils sont très nombreux. Leur moralité fait honneur à leur doctrine.

L'élément musulman est à peu près le seul dont il faille tenir compte quand on s'occupe de la population tripolitaine. Cette population ne dépasse pas cinq cent mille âmes, et à l'exception de deux ou trois mille juifs, elle est toute vouée à l'islamisme, car il est à remarquer qu'il n'existe pas de chrétiens indigènes dans les provinces barbaresques. Ceux qu'on y voit sont venus d'Europe et ont conservé leur langue et leur nationalité, quoique quelques-uns appartiennent à des familles établies dans le pays depuis plusieurs générations. On compte à Tripoli près de douze cents de ces chrétiens, et de cent cinquante à deux cents à Bengazi; les Maltais en forment la grande majorité. Tous vivent sous la protection de leur consul et ne sont justiciables que de lui seul. Je ferai observer à ce sujet que d'après la règle établie par l'usage, et que l'on peut considérer comme consacrée par les traités ou capitulations, dans les affaires criminelles ou civiles mixtes, c'est-à-dire celles où une partie est chrétienne franque et l'autre musulmane, la cause est portée devant le juge du défendeur. Il résulte de ce principe qu'un sujet de la Porte peut se trouver obligé de poursuivre dans son propre pays la répression d'un crime ou délit devant un juge étranger, et même, quand il s'agit d'un crime, devant un tribunal non-seulement étranger, mais siégeant en pays étranger, la cour d'Aix par exemple en ce qui concerne la France. C'est là certainement une coutume qui peut paraître monstrueuse en théorie, mais qui en réalité n'entraîne pas de grands inconvéniens dans des contrées où toutes les affaires peuvent aboutir à des réparations pécuniaires et s'arranger ainsi à l'amiable. D'ailleurs, à l'époque où cette règle fut établie, l'administration de la justice était telle en Turquie, que les Européens n'auraient pu y vivre en sûreté sans ces garanties. De nos jours, les choses semblent tendre à s'améliorer. La Porte a voulu essayer, pour les affaires mixtes, d'un régime plus conservateur de ses droits de gouvernement indépendant. Elle cherche à établir, partout où besoin est, une sorte de cour présidée par le pacha gouverneur de la province pour juger les Européens poursuivis par ses sujets; mais la sentence est soumise au *veto* du consul, qui en définitive reste ainsi le juge suprême. Du reste, il est dit que tout témoignage sera reçu devant cette cour, contrairement à l'ancienne loi qui rejette celui des chrétiens. On ne peut nier que le gouvernement de Constantinople ne fasse en ce moment de très louables efforts pour faire disparaître de l'administration de la justice toute anomalie choquante, toute exception humiliante pour les chrétiens. S'il n'est pas toujours parfaitement secondé dans les provinces, c'est moins souvent peut-être par mauvais vouloir de

la part de ses fonctionnaires que par suite d'une certaine confusion d'idées qui existe encore dans plus d'une vieille tête turque (1).

J'ai déjà dit qu'une très faible partie du vaste sol de la Tripolitaine est cultivable. Je dois ajouter ici que cette partie est loin d'être toute cultivée; mais là où elle l'est, elle l'est assez bien. Les produits les plus abondans du pays sont les céréales (blé et orge), l'huile d'olive et le bétail (race bovine); les dattes des oasis n'ont point la réputation de celles du Djerid tunisien, qu'en effet elles ne valent pas. Le commerce maritime de la Tripolitaine est presque exclusivement entre les mains des Européens, à l'exception de celui des esclaves. Il est alimenté par les produits du pays et par ceux qui lui arrivent de l'Afrique centrale (2). Les céréales, les huiles, le beurre, forment la base de ce commerce. Autrefois les Vénitiens chargeaient des quantités assez notables de sel aux salines de Bréga, d'où depuis assez longtemps il ne s'en exporte plus. Tripoli fournissait aussi au commerce d'exportation de la barille ou cendre de soude, mais la fabrication de la soude artificielle a détruit cette branche d'industrie et de commerce. Lorsqu'elle existait, elle était monopolisée par le gouvernement tripolitain. Elle aurait pu être remplacée avantageusement par les mines de soufre de la Syrte. A l'époque où le gouvernement napolitain voulut monopoliser les soufres de la Sicile, le commerce européen se préoccupa vivement de chercher ailleurs des dépôts de ce minéral. Les Arabes de la Tripolitaine connaissaient parfaitement l'existence de terrains sulfureux au fond du golfe de la Syrte, non loin du lieu où les Turcs ont construit un fort dont j'ai déjà parlé; mais ce fait était alors complétement ignoré en Europe. Ce fut M. Robert, négociant fran-

(1) Ainsi on m'a cité un magistrat musulman, fort bonhomme d'ailleurs, qui repoussait le témoignage d'une femme chrétienne, et qui, sur l'observation qu'on lui fit que les ordres formels du sultan prescrivaient de recevoir celui de toute espèce de personnes, répondit qu'il en était ainsi en effet, mais qu'une femme n'est pas une personne.

(2) Voici quelle a été, en 1850, l'exportation des principaux produits du sol tripolitain en quantité et en valeur :

Céréales.....	212,700 hectolitres.....	1,496,000 fr.
Huiles.....	1,375,800 kilogrammes.....	742,000
Animaux vivans.....	11,787 têtes.....	408,000
Beurre.....	406,000 kilogrammes.....	406,000

Les produits arrivés de l'Afrique centrale ont consisté principalement en 2,708 esclaves noirs, présentant sur le marché d'exportation une valeur de 759,000 fr. Il y a eu de plus :

Ivoire.....	77,000 kilogrammes.....	754,000 fr.
Poudre d'or.....	109,000 grammes.....	360,000

En masse, les exportations de 1850 se sont élevées à une valeur de 5,450,000 fr. Les articles que je ne détaille pas à cause de leur peu d'importance à l'exportation sont la laine, les dattes et autres fruits, le savon, les plumes d'autruche et le séné.

çais établi dans le pays, qui le divulgua le premier, et ce fut d'après ses indications qu'une compagnie d'exploitation se forma à Marseille. Les agens de cette compagnie, s'étant transportés sur les lieux, où dominait alors Abd-el-Djelil, passèrent avec ce chef arabe un traité par lequel celui-ci fit cession des mines de soufre à la compagnie marseillaise. Malheureusement, lorsque cette compagnie fut en mesure de commencer l'exploitation, Abd-el-Djelil avait disparu de la scène, et les Turcs, maîtres du pays, refusèrent de reconnaître le traité. L'affaire en resta là jusqu'en 1846; le gouvernement napolitain ayant abandonné son projet de monopolisation des soufres de Sicile, elle ne paraissait plus promettre assez d'avantages pour qu'on prît la peine de lutter contre les difficultés qui se présentaient du côté des Turcs. En 1846 toutefois, la compagnie marseillaise s'étant fondue avec une autre, qui prit le titre de *compagnie anglo-française pour l'exploitation des mines de soufre d'Afrique*, cette nouvelle société fit si bien et fut si efficacement soutenue, que la Porte, qui s'obstina à ne pas vouloir permettre l'exploitation, dut, par une transaction librement discutée et acceptée, désintéresser la société par une indemnité de 350,000 francs, qui fut payée moitié à Constantinople et moitié à Tripoli. Depuis lors, il n'a plus été question des mines de la Syrte, qui sont restées inexploitées; mais dans le vaste empire ottoman on trouve bien d'autres sources de richesses dont les Turcs ne savent tirer aucun parti.

Il est à remarquer que dans les provinces barbaresques les importations dépassent toujours de beaucoup les exportations, ce qui tient à l'extrême imperfection de leur industrie. On demandera avec quoi elles comblent le déficit, car enfin on ne peut admettre qu'un pays achète sans cesse plus qu'il ne vend. Il faut que d'une manière ou d'une autre les choses s'équilibrent. Après avoir longtemps et sérieusement étudié cette question, il est deux points que j'ai pu établir. D'abord, le commerce par terre dans le nord de l'Afrique échappant en très grande partie aux investigations statistiques, les élémens avec lesquels on établit les états commerciaux comparatifs ne concernent que le commerce maritime, et par conséquent il nous manque certaines données qui, si nous les avions, rapprocheraient de quelque chose le chiffre des exportations de celui des importations; puis les déprédations de l'ancienne piraterie barbaresque avaient accumulé dans cette contrée de grandes richesses mobilières qui s'en échappent graduellement depuis une trentaine d'années pour payer une partie notable de ses besoins. Je n'ai jamais pu avoir de chiffres bien précis sur ce qui sort annuellement de Tunis et de Tripoli en bijoux et en pierreries; mais certainement la somme est considérable. Il n'est pas de négocians européens qui n'en reçoivent chaque jour en paiement ou en nantissement. En 1830, il en sortit de Tripoli pour 300,000 fr.,

par suite de la contribution imposée par la France à Yousef-Pacha.

Le commerce maritime se fait presque exclusivement par les deux ports de Tripoli et de Bengazi. Les autres points du littoral ne font guère que le cabotage intérieur. Néanmoins Zoara a quelques relations directes avec la régence de Tunis, et Derna avec l'Égypte et la Crète. En 1851, une dizaine de navires chargèrent à Mezurate des grains pour Malte. C'est avec ce dernier pays que la Tripolitaine a ses plus grandes relations commerciales, c'est là qu'elle expédie la majeure partie des céréales et à peu près tous les animaux vivans qu'elle exporte. Après Malte viennent, dans l'ordre de l'importance des relations de commerce, la Turquie d'Europe et d'Asie, la régence de Tunis, la Toscane, l'Égypte, la France et l'Algérie. En 1850, l'intercourse entre la Tripolitaine et la France a été de 308,000 fr.; elle était bien moindre avant 1789, mais alors la navigation appelée *la caravane*, qui était exclusivement entre les mains des Français, formait une source de grands profits pour notre marine marchande. On désignait ainsi l'intercourse entre les diverses parties de l'empire ottoman. L'espèce de monopole qui nous était reconnu à cet égard était une suite de cet antique privilége, que nous avions obtenu dès le règne de François Ier, de couvrir de notre pavillon le commerce des *Harbi*, c'est-à-dire des peuples chrétiens qui n'avaient pas encore de traité particulier avec la Porte. Il fut un temps, en effet, où aucun pavillon européen, à l'exception de ceux de France et de Raguse, ne pouvait flotter dans les mers de la Turquie. Sous Henri IV, on comptait habituellement plus de mille navires portant nos couleurs dans ces parages. La plupart des puissances chrétiennes ayant successivement traité avec la Turquie, cet état de choses fut profondément modifié; mais il nous restait encore, dans le dernier siècle, ce privilége de *la caravane*, que nos querelles avec la Porte à l'époque de l'expédition d'Égypte nous firent perdre. Les Grecs nous succédèrent dans ce grand cabotage du Levant, et ce fut en partie à cette circonstance qu'ils durent les richesses qui leur permirent de soutenir plus tard l'héroïque lutte de leur indépendance (1).

(1) A l'occasion de toute cette affaire des pavillons, on me permettra de parler du pavillon de Jérusalem, dont je ne me rappelle pas qu'aucun voyageur se soit occupé. Par une de ces bizarreries qu'on ne voit que dans le Levant, et qui tiennent à des causes qu'il serait trop long de développer, la Porte reconnaît le droit de conférer ce pavillon au supérieur des pères de Terre-Sainte, qui en délivre des patentes à des armateurs catholiques de n'importe quelle nation. Ces patentes sont admises par nous comme pièces de bord et donnent droit à la protection de nos agens, sous la police desquels naviguent les navires de Jérusalem, peu nombreux en ce moment, mais qui l'ont été beaucoup plus en temps de guerre maritime, à cause de la neutralité que, par une sorte d'accord tacite, les puissances chrétiennes et la Porte elle-même ont toujours respectée en eux. Le pavillon de Jérusalem est celui des croisés, blanc parsemé de croix rouges. C'est une vénérable relique d'un temps de toute manière bien loin de nous.

Tripoli est le principal *emporium* qui mette l'Afrique centrale en communication avec le bassin de la Méditerranée. Tous les ans une caravane du Bournou transporte au Fezzan les diverses marchandises que cette mystérieuse contrée peut fournir aux nôtres, en échange direct ou indirect de celles qu'elle en reçoit. Du Fezzan, ces marchandises sont portées à Tripoli, où elles se partagent entre l'Occident et l'Orient : c'est l'Orient qui a la plus grosse part, puisque c'est lui qui reçoit tous les esclaves, branche principale de ce commerce. Quand on songe à toutes les dépenses que l'Angleterre et la France ont faites, à tous les embarras que ces deux puissances se sont philanthropiquement donnés pour empêcher la traite des noirs sur les côtes sauvages de l'Afrique occidentale, on a droit d'être un peu surpris qu'elles la tolèrent dans la Méditerranée, presqu'en vue de l'Algérie et de Malte. Les Anglais paraissent avoir compris ce qu'une telle conduite a d'inconséquent, car ils ont quelquefois cherché à discréditer ce commerce, mais seulement par voie de conseils et d'insinuations. En attendant que leurs prédications portent fruit, ils se résignent à envoyer dans le Fezzan la plus grande partie des marchandises qui alimentent la traite.

Les esclaves qui arrivent dans la Tripolitaine proviennent tous des courses ou *razzias* opérées sur les peuplades noires encore idolâtres par les Touariks et autres tribus maures, et même par des nègres musulmans, car il faut bien remarquer qu'il ne serait pas de bonne guerre ni de bonne prise d'enlever, par ces actes de violence, des noirs convertis à l'islamisme. Il en résulte que les musulmans attachent à la traite une idée de propagande religieuse, attendu que les esclaves qu'ils se procurent ainsi deviennent tous musulmans. Au surplus, il y a une différence immense entre le sort des esclaves chez les musulmans et celui des malheureux noirs qu'exploitent les chrétiens de l'Amérique. L'existence des premiers paraîtra vraiment assez supportable, si l'on ne considère pas la vie d'un point de vue trop élevé, et qui ne saurait être celui de ces pauvres créatures. Les femmes surtout, qui n'arrivent sur les marchés d'exportation que fort jeunes, car on ne s'embarrasse pas des autres, peuvent espérer un avenir moins dur que celui qu'elles auraient eu dans leurs tristes foyers. Assez souvent elles épousent leurs maîtres, et les enfans qui proviennent de ces unions, ceux même qui doivent le jour à des rapprochemens moins solennels, ont les mêmes droits que les blancs, les préjugés de la peau n'existant pas dans le monde de l'islamisme. Je ne veux point au reste chanter ici les douceurs de l'esclavage, qui peut avoir divers degrés de misère, mais qui ne saurait cesser d'être un mal. Mon intention est seulement d'établir un fait qu'aucune personne connaissant l'Orient ne pourra nier, c'est que cette institution monstrueuse outrage moins l'humanité

chez les musulmans que chez les chrétiens qui ont le malheur de la consacrer chez eux, comme les Russes et les Américains. Il ne faut pas oublier non plus qu'en 1844, c'est-à-dire à une époque où nous hésitions encore à abolir l'esclavage dans nos colonies et où nous le tolérions en Algérie, un petit prince musulman, le bey de Tunis, le fit radicalement et complétement cesser dans ses états.

Les produits de l'Afrique centrale n'arrivent pas tous à Tripoli même; Ghadamès et Bengazi en ont leur part. Ghadamès reçoit les produits de l'Afrique centrale, soit de seconde main par le Fezzan et le grand marché de Graat, soit directement de Kano et de Tombouctou. Bengazi, qui a été longtemps sans communication avec ces lointaines contrées, reçoit maintenant des caravanes de l'Ouaday. L'Ouaday est un état nègre musulman situé au nord-est du Bournou, dont il est limitrophe, et sous le même méridien que la Cyrénaïque, dont le séparent trois cent cinquante lieues de désert. Au commencement de ce siècle, cette contrée était gouvernée par une sorte de réformateur, le sultan Saboun, qui cherchait à introduire chez lui quelque chose de l'industrie européenne. Il s'était mis, par le Fezzan, en relations commerciales assez suivies avec Tripoli. Après sa mort, en 1816, l'Ouaday fut pendant plusieurs années en proie à de violentes guerres civiles, et les opérations des caravanes furent suspendues. L'ordre ayant été rétabli par Mohammed-Salah, surnommé le *sultan chérif*, qui régnait encore dans l'Ouaday lorsque j'ai quitté l'Afrique en 1852, on voulut les reprendre; mais lors de l'avénement de Mohammed, Tripoli et le Fezzan étaient eux-mêmes agités par les troubles qui amenèrent la chute des Caramanli : la caravane se dirigea donc sur Bengazi à travers l'affreux désert de Lybie, en passant par Kébabo (1). Elle périt presque tout entière dans ce dangereux parcours, qu'elle ne connaissait pas bien. Ce désastre ne découragea pas Mohammed-Salah, qui, en 1836, fit partir pour Bengazi une caravane d'exploration beaucoup moins nombreuse et beaucoup mieux pourvue que la première. Celle-ci arriva heureusement à sa destination; mais elle ne trouva pas à Bengazi les ressources commerciales qu'y cherchaient les gens de l'Ouaday. Probablement le rapport qu'elle en aurait fait à son retour aurait détourné à jamais les caravanes de cette échelle, si M. Robert, négociant français, dont j'ai eu occasion de parler au sujet des soufres de la Syrte, ne se fût engagé à y faire arriver les marchandises dont elles avaient besoin. La ligne de communication s'établit donc; mais quoiqu'une expérience chèrement achetée tende sans cesse à la rectifier, elle est encore sujette à de terribles accidens,

(1) Ce point est désigné sous le nom de Febabo sur les cartes d'Afrique. Cela tient sans doute à ce que, en Barbarie, le *kaf*, qui est la première lettre du mot Kebabo, s'écrit avec un seul point diacritique superposé, ce qui en fait le *fa* de l'alphabet asiatique.

qui, par leur nature, rappellent le sinistre de l'armée de Cambyse.

Depuis la fin du dernier siècle, les Anglais ont entrepris par le Fezzan de nombreux voyages de découverte dans l'intérieur de l'Afrique avec cette intelligence et cette persévérance d'investigation qui les caractérisent. Je citerai d'abord celui d'Hornemann, jeune Allemand, agent de la société géographique de Londres, qui se rendit au Fezzan par l'Égypte et les oasis. Nos troupes occupaient alors l'Égypte, et quoique nous fussions en guerre contre les Anglais, le général Bonaparte, ne consultant que l'intérêt de la science, favorisa ce voyage de tout son pouvoir. Vint plus tard le voyage de Ritchie et de Lions, qui ne réussit pas. Ritchie, qui devait séjourner quelque temps dans le Fezzan pour se créer des intelligences avec l'intérieur, et qui avait reçu à cet effet le titre de vice-consul d'Angleterre à Mourzouk, y mourut au bout de quelques mois, et son compagnon dut retourner en Europe. On eut ensuite l'expédition que dirigeait le docteur Oudney, qui mourut dans le Bournou, et dont faisaient partie le major Denham, le célèbre Clapperton, mort dans un second voyage, et M. Teret, qui reçut, comme son prédécesseur Ritchie, le titre de vice-consul à Mourzouk. Cette série de voyages fut close par celui du savant et intrépide Laing, qui mourut glorieusement en refusant d'abjurer sa foi de chrétien. Après cet événement, les voyages dans l'Afrique centrale par la Tripolitaine furent longtemps interrompus. Ils recommencèrent en 1844 avec celui qu'entreprit, par Ghadamès, M. Richardson. Ce voyageur n'alla pas cette fois beaucoup au-delà de cette ville saharienne; mais en 1850 il fut mis, par le gouvernement anglais, à la tête d'une expédition qui a fait d'importantes découvertes, et à laquelle s'étaient joints deux jeunes savans allemands, MM. Owerveg et Barth. Le premier a péri ainsi que M. Richardson. Le retour en Europe du docteur Barth est aujourd'hui certain.

Quel sera le sort de la régence de Tripoli? Placée aujourd'hui sous la domination des Turcs, la population de cette partie de l'Afrique formera-t-elle enfin un groupe laborieux et pacifique au milieu de l'empire ottoman? Les habitudes sédentaires y prévaudront-elles sur les instincts nomades? Nous ne savons, mais il est un élément d'ordre que le gouvernement des Osmanlis a trop négligé jusqu'ici, et dont l'Europe doit se préoccuper à défaut de la Turquie : c'est le commerce, ce sont les relations fécondes que Tripoli peut entretenir d'une part avec la France et l'Angleterre, de l'autre avec l'Afrique centrale. Le caractère des Tripolitains n'oppose aucun obstacle à ces relations. Espérons que rien ne sera négligé pour les développer et pour assurer ainsi à l'une des plus intéressantes parties de l'empire ottoman de solides garanties de paix et de prospérité.

E. Pellissier de Reynaud.

CHARLES BONNET

SA VIE ET SES TRAVAUX

D'APRÈS UNE CORRESPONDANCE INÉDITE

Dans le temps où Voltaire, devenu châtelain et seigneur magnifique, recevait à Ferney la foule chaque jour renouvelée de ses hôtes et les curieux de toute l'Europe, plus d'un étranger, qui avait fait le voyage pour voir face à face l'homme le plus célèbre du siècle, prenait, en quittant l'illustre patriarche, le chemin qui descend de Ferney à Genthod, vers les bords du lac de Genève. S'arrêtant à l'entrée d'une maison de noble apparence placée en face des Alpes et du lac, si riant en cet endroit, il demandait à saluer le maître de ces beaux lieux, le naturaliste célèbre, le contemplateur religieux des lois de la création, le compatriote de Jean-Jacques Rousseau, Charles Bonnet. C'est là, dans cette tranquille retraite de Genthod, que cet observateur de génie, devenu métaphysicien par nécessité, se consolait de ne plus étudier la nature dans ses productions ignorées, en cherchant à pénétrer le secret de ses plus vastes desseins. Ses regards, affaiblis par l'abus du microscope et réduits à ne percevoir que des clartés incertaines, ne pouvaient jouir du beau paysage qui se déployait devant ses fenêtres; mais en été, respirant l'air pur de ces coteaux et promenant ses rêveries sous l'ombre des grands marronniers ou des frais noyers de son avenue, — en hiver, appuyé de longues heures au poêle de sa bibliothèque, auprès de Mme Bonnet, souffrante aussi, étendue sur une chaise longue, silencieux, mais

non solitaire, — il goûtait les voluptés réservées aux âmes qui méditent. Devant la vue intérieure de son esprit attentif et satisfait se déroulait alors une chaîne infinie de tableaux, de raisonnemens, de vérités et d'illusions. Arrangeant l'univers et composant l'homme en physicien, Bonnet concevait l'ordre providentiel en disciple de Leibnitz, et, conciliateur plus intrépide que l'auteur de la *Théodicée*, il trouvait moyen de tirer d'un sensualisme complet les conclusions spiritualistes les plus élevées, en dérobant à la destruction finale de chaque être créé je ne sais quel germe imperceptible, berceau des êtres nouveaux destinés à vivre éternellement sous une autre économie. Au-dessus de cette métaphysique périlleuse planait dans ses pensées un sentiment religieux très énergique et essentiellement chrétien, qui lui faisait défendre les miracles contre Rousseau et la Providence contre Voltaire.

Ce rôle de philosophe à la fois sensualiste et religieux, d'observateur et de penseur, de naturaliste et de chrétien, assure à Bonnet une place à part dans l'histoire littéraire de son temps, où il figurera toujours, quel que soit le sort définitif réservé à ses systèmes, comme un grand contemplateur de la nature et comme un sage. La tête méditative de ce courageux aveugle, sa physionomie tout empreinte de force intérieure et de bonté intéresseront encore lorsqu'on aura cessé de lire les dix-huit volumes de ses œuvres, où se pressent les vues, les idées, les inductions heureuses, et qui mériteraient peut-être qu'on fît pour le naturaliste genevois ce qu'un savant, qui est aussi un écrivain, a fait avec autant d'à-propos que de talent pour Buffon et pour Cuvier.

Peu de vies de philosophes assurément ont été plus uniformes que celle de Bonnet, qui, prolongée jusqu'aux limites de la dernière vieillesse, s'est écoulée tout entière, du premier au dernier jour, dans la petite république où il était né, à la campagne, dans le commerce étroit de sa famille et de quelques amis. Cependant, si la véritable histoire des savans et des penseurs de génie est l'histoire de leurs pensées et de leurs découvertes, la vie de Bonnet est assez riche en événemens pour mériter l'attention de ceux que les méditations de Descartes au fond de ses quartiers d'hiver frappent bien plus que son voyage à la cour de Suède, et qui préfèrent à l'auteur des *Provinciales* Pascal disputant à la souffrance et aux langueurs l'énergie de sa foi, le ressouvenir de ses pensées chrétiennes. D'ailleurs Bonnet a obtenu de son temps une part considérable de célébrité et de sympathie; il a eu ses contradicteurs violens et ses admirateurs enthousiastes; il a tout à la fois servi et fécondé, contredit et contenu l'esprit de son siècle. On peut même l'affirmer, l'influence de ses vues religieuses sur la création a pénétré plus qu'on ne s'en rend compte

dans la société cultivée de l'Europe; elle y a déposé et conservé au sein des familles un fonds inappréciable de sentimens religieux que le grand ouragan n'a pu détruire et entraîner.

Seraient-ce là des traits à effacer de la physionomie d'une époque comme inutiles ou trop insignifians? Serait-il donc vrai que les sentimens du XVIIIe siècle sur la religion se résument absolument dans le *Système de la nature* et dans la haine folle que l'auteur du *Dictionnaire philosophique* avait vouée au christianisme? Non sans doute, et il est certain qu'aujourd'hui encore on est loin d'avoir une notion complète et vraie de tout ce qu'une époque si riche en belles intelligences a senti et pensé sur ces grandes matières. Malgré les pages éloquentes que M. Villemain a consacrées aux Bonnet et aux Abauzit dans son *Tableau de la littérature française*, la part des hommes religieux du XVIIIe siècle n'a pas encore été faite aussi largement que celle de leurs adversaires; il n'est que juste de le rappeler quand l'occasion s'en présente. En attendant que les idées religieuses de cette époque trouvent leur historien, nous espérons montrer ce que pourrait offrir d'intérêt une telle étude en racontant la vie studieuse de Bonnet, en indiquant surtout quelle a été l'influence de ses ouvrages sur l'esprit de ses contemporains, particulièrement en France, en Suisse et dans le nord de l'Europe. Sa correspondance, restée à peu près inédite (1), nous a fourni des renseignemens encore inconnus que nous avons relevés avec soin, des confidences curieuses et des pages de prix que nous laisserons souvent parler à notre place. Sur la fin de sa vie, Bonnet, qui avait soutenu avec les savans de toute l'Europe un commerce épistolaire considérable, qui avait des correspondans à deux pas de Genthod comme à l'île de France et en Suède, parmi les naturalistes et parmi les philosophes, s'occupa de rassembler les débris de cette vaste correspondance, qui avait été une des distractions les plus douces de sa longue carrière d'infirmités et de travail, qui lui rappelait le souvenir d'amitiés précieuses, et où aujourd'hui, avec un plaisir et une émotion que nous ne voulons pas cacher, nous retrouvons, pleines de vie et de sentiment, des physionomies de penseurs dont notre âge a oublié le nom, mais qu'il s'honorerait d'avoir connues. Au centre de ce petit groupe d'amis familiers qui font échange d'idées, le philosophe de Genthod lui-même, les yeux éteints, mais la tête pensive, n'est pas celui dont les lettres intéressent le moins. Sa manière est prolixe : on trouve rarement

(1) De cette correspondance, qui fait partie de la collection des manuscrits de Ch. Bonnet conservée à la bibliothèque publique de Genève, il n'a été publié que quelques lettres de J. de Müller et les lettres à l'abbé Spallanzani et d'autres naturalistes recueillies dans le tome XII des *Œuvres de Bonnet*. Plus récemment quelques lettres de Haller ont vu le jour.

chez lui le trait vif et la rapidité qui sont la grâce de la langue épistolaire, mais l'homme n'y dément pas le philosophe, et l'on y retrouve toujours ce sage qui, pour emprunter les paroles de M. Villemain, « s'étant partagé entre la plus minutieuse observation des faits et la spéculation la plus haute, coula ses jours en paix dans l'étude de la nature et la méditation du grand Être. »

I.

Le grand Haller ayant demandé un jour à Charles Bonnet l'histoire de sa vie, Bonnet céda au désir de son illustre ami, et, dans une suite de lettres qui n'ont jamais vu le jour, lui raconta à loisir et en grand détail les aventures de sa jeunesse. Quelles aventures! quelle jeunesse! Il n'en fut jamais de moins romanesque, mais ne disons pas de moins poétique. Qu'y a-t-il de plus poétique que l'amour de la nature, la passion de l'étude et la passion de la gloire dans un cœur de jeune homme, quand ses ardeurs sont si tôt satisfaites?

A vingt ans, Bonnet s'était déjà signalé par d'importantes découvertes en histoire naturelle, et l'Académie des Sciences le nommait son correspondant. De telles aventures ont quelque chose de rare et en valent bien d'autres. Le jeune héros en faisait honneur, non à son génie précoce, mais aux maîtres qui avaient enseigné sa jeunesse, et d'abord à l'étude des belles-lettres. « Le professeur qui remplissait alors la chaire d'humanités, écrit-il à Haller, était un homme plein de douceur, d'aménité et de goût, qui semblait avoir puisé dans le commerce des anciens cette urbanité que nous ne connaissons guère que de nom... Ce fut alors surtout que mon goût pour les bonnes choses commença à se développer et à se fortifier. Je compris mieux encore tout ce que valaient les plaisirs de l'étude. Je sentis naître au dedans de moi cette émulation, si désirable dans la jeunesse, qui n'était pas proprement l'amour de la gloire ou de la renommée, mais qui devait me l'inspirer un jour. Népos et Salluste parmi les prosateurs, Phèdre et Horace parmi les poètes, furent mes favoris. Je m'appliquai aussi à l'histoire ancienne, et je ne la possédais pas mal. »

Bonnet fut encore assez heureux pour étudier la physique, qui l'attirait si puissamment, et la métaphysique, dont il n'avait pas le goût, sous deux professeurs qui, sans le convertir, firent servir admirablement l'une et l'autre science à l'éducation de son jugement. C'étaient Cramer et Calandrini, deux hommes d'un mérite supérieur, dont Buffon, qui avait suivi les leçons du premier pendant un séjour à Genève, conservait encore à la fin de sa vie le plus tendre souve-

nir. Retraçant la manière d'enseigner de ces habiles professeurs, leur ancien élève ajoute comme dernière louange : « Tous deux étaient attachés de cœur et d'esprit à la révélation; comme ils étaient laïques et qu'ils jouissaient de la plus grande réputation dans notre académie, ce qu'ils disaient en faveur de la révélation ne manquait point de frapper les écoliers, et ne contribuait pas peu à les prémunir contre les dangereux sophismes de l'incrédulité. »

Cependant le jeune étudiant lisait et relisait les *Mondes* de Fontenelle, revenait souvent aux notions pratiques de la *Logique* de Port-Royal, laissant le reste; en même temps il étudiait avec Cramer dans l'ouvrage de Voltaire les élémens de la philosophie newtonienne, Cramer lui en faisant le commentaire. Il était tout de feu pour ces études, mais la philosophie rationnelle repoussait ce jeune esprit, qui devait être un si hardi voyageur dans l'empire des abstractions métaphysiques. Lui-même en fait l'aveu dans une page remarquable.

« Je ne parvenais qu'avec beaucoup de peine à saisir un peu les notions abstraites et à les arranger dans mon cerveau. Elles étaient pour moi trop fugitives ou trop éthérées; quand je croyais les tenir à peu près, elles m'échappaient. C'était donc toujours avec répugnance, et uniquement pour satisfaire au devoir d'écolier ou aux statuts académiques, que je revenais à m'occuper de philosophie rationnelle. J'étais rebuté de cette foule de définitions, de distinctions qu'elle présente, et dont je ne découvrais pas le mérite ni le but. En un mot, mon esprit n'avait que peu ou point de prise sur ces choses-là. Eussiez-vous deviné, mon illustre ami, que ce jeune homme qui montrait si peu de dispositions pour la philosophie spéculative composerait un jour un *Essai analytique sur les facultés de l'âme?* Voyez combien on doit se défier des jugemens que portent les pères et les maîtres sur les talens de la jeunesse. Il est de ces talens qui demeurent longtemps cachés, et qui ne se développent qu'à l'aide de certaines circonstances qu'on ne saurait prévoir. Il en est de ces talens comme de ces graines qui demeurent ensevelies sous terre pendant plusieurs années sans germer et sans se corrompre, et qui, ramenées vers la surface par divers accidens, participent enfin aux bénignes influences du soleil et des pluies, et fructifient avec abondance. »

La vocation de l'observateur naturaliste se fit moins attendre. Ayant un jour ouvert le *Spectacle de la Nature* aux pages où le bon abbé Pluche décrit, en l'embellissant un peu, la belliqueuse et savante industrie du fourmilion, « je sentis à l'instant, dit-il, une sensation que je ne puis comparer qu'à celle que Malebranche éprouva à la lecture de *l'Homme* de Descartes. Je ne lus pas le livre, je le dévorai. Il me sembla qu'il se développait chez moi un nouveau sens ou de nouvelles facultés, et j'aurais dit volontiers que je ne faisais que commencer à vivre. »

La lecture du premier volume des *Mémoires de Réaumur pour servir à l'histoire des Insectes* fut une seconde révélation, et plus décisive encore; mais le précieux tome, qu'il avait découvert un jour sur la table d'un professeur, que de rebuffades et d'efforts infructueux avant de le tenir entre ses mains! — Que voulez-vous faire de ce livre? lui disait-on à la bibliothèque publique; lisez le *Spectacle de la Nature*. Les *Mémoires de Réaumur* sont trop savans pour vous; nous ne prêtons point de semblables livres à des jeunes gens. — Enfin le bibliothécaire se laissa attendrir, et Bonnet put à son aise passer les jours et les nuits sur ces récits de Réaumur, écrits sans grande élégance ni correction, un peu diffus, mais pleins de vérité et de naturel, qu'aujourd'hui encore on ne lit pas sans plaisir.

A cette époque, le père de Bonnet passait la plus grande partie de l'année dans sa campagne de Thonex, petit village de Savoie, à trois quarts de lieue au levant de Genève, et dont les environs présentaient les plus rians aspects, offrant de tous côtés d'agréables promenades. Chaque matin, le studieux Bonnet, qui avait alors dix-huit ans, se rendait à cheval à la ville, assistait aux leçons de l'académie et regagnait le soir sa retraite champêtre, impatient de retrouver ses fourmilières et ses chenilles, qu'il laissait dans sa chambre se livrer en liberté à leur industrie. Il vit bientôt des faits qui avaient échappé à Réaumur lui-même, parce qu'il n'observait que des captifs désorientés, et il se hasarda à lui envoyer ses observations. L'illustre naturaliste reconnut tout de suite dans le jeune observateur un disciple destiné à devenir son égal, et lui écrivit de Paris, en 1738, une noble lettre qui honore autant, ce nous semble, l'histoire des savans que l'histoire de la science. « Si vous ne m'eussiez pas appris, monsieur, que vous n'êtes encore qu'étudiant en philosophie, lui disait-il, je ne m'en serais pas douté. Vous me paraissez déjà un maître dans l'art d'observer les insectes. Puisque vous voulez bien vous dire mon élève, vous êtes un élève que je me ferai toujours gloire d'avouer. Il faut que vous ayez une raison bien supérieure à celle qu'on a coutume d'avoir à votre âge, pour préférer des plaisirs qui n'en peuvent être que pour l'esprit à tant d'espèces d'amusemens qu'on ne pourrait pas vous reprocher, quoiqu'ils ne soient pas de ceux qui peuvent augmenter nos connaissances. » On devine la joie du jeune observateur. « Je me sentis, dit il, embrasé du désir de mériter les éloges dont M. de Réaumur me comblait, et rien ne me paraissait préférable aux plaisirs qui accompagnent l'étude de la nature et à la gloire réservée aux découvertes. Hélas! je ne prévoyais pas que j'achèterais un jour cette gloire au prix d'un des plus grands biens de la vie, et que j'aurais un jour à regretter d'avoir trop vu. »

Au printemps de 1740, Charles Bonnet entreprend de répéter une

expérience que Réaumur avait tentée sans succès, pour découvrir si les pucerons se reproduisent sans mariage. Il s'enferme avec une puceronne androgyne pendant trente-quatre jours; Argus plus vigilant que celui de la fable, c'est lui qui parle, il ne perd pas de vue son captif, et constate cette découverte importante pour l'histoire naturelle, que la loi de l'accouplement n'est pas une loi générale. Dans un récit plein d'intérêt, digne de Réaumur lui-même, il a raconté ensuite ses observations sur ces fécondes puceronnes qui, vierges et solitaires, accouchèrent sous ses yeux de tant de générations successives. Qui le croirait? ce tableau, animé et relevé par-ci par-là d'allusions mythologiques, alarma la pudeur des bons religieux de Trévoux, et dans leur journal, tout en louant l'exactitude du jeune auteur, on lui reprocha de « n'avoir pas assez ménagé la sage délicatesse du lecteur en traitant des amours des pucerons. » Abauzit s'amusa beaucoup du scrupule des savans jésuites. « Demandez aux pères de Trévoux, disait-il en riant à Bonnet, si leur père Sanchez a mieux ménagé la délicatesse du lecteur dans son traité de *l'Immaculée Conception de la Vierge?* »

Réaumur avait communiqué cette découverte si curieuse du naturaliste genevois à l'Académie des Sciences, qui, sans s'arrêter à l'âge du jeune auteur, comme nous l'avons déjà vu, le nomma son correspondant. Les lettres de nomination étaient signées de la main de Fontenelle, tout charmé de récompenser chez un savant de vingt ans « l'exemple d'une patience dans le travail et d'une constance héroïque qui, disait-il, n'est pas toujours accordée à ceux qui ont beaucoup d'esprit. » C'était pour la dernière fois, et Bonnet n'oublie pas de le remarquer, que « ce grand homme signait comme secrétaire perpétuel de l'Académie. »

Une distinction si flatteuse était faite pour tourner la tête d'un simple étudiant qu'elle venait surprendre sur les bancs de l'école. Bonnet fut enivré, et il s'en accuse en termes touchans : « Vous imaginez assez, mon excellent ami (c'est Haller qui reçoit la confession), quelle émulation une distinction littéraire si précoce dut faire naître dans l'âme d'un jeune homme de vingt ans. Je me sentis embrasé de la soif de la réputation et du désir de mériter de nouvelles distinctions littéraires. Il s'en fallait peu que je me crusse déjà sur le chemin de l'immortalité. Je vous ouvre mon âme, et vous y voyez un amour trop vif de la gloire qui devait bientôt me conduire à des excès nuisibles à ma santé. Je les déplore aujourd'hui, et je contemple cette sorte d'ivresse de ma jeunesse d'un œil que je n'oserais nommer philosophique, parce que la philosophie ne consiste pas à mépriser la gloire quand on en jouit, mais à ne la rechercher qu'avec cette modération que la raison devrait toujours inspirer et qui carac-

térise la véritable sagesse. Je ne fus point sage, et je ne suis parvenu à l'être que dans un âge où il n'y a aucun mérite d'y parvenir. »

A partir de ce moment, une ardeur de recherches que rien ne peut arrêter, qu'un mot suffit pour exalter encore, livre la jeunesse de Bonnet à un genre d'excès dont les moralistes ont oublié de parler. Un de ses compatriotes, autre observateur admirable, Trembley, alors à La Haye, ayant eu le malheur de lui écrire : « Qui sait si un accouplement ne suffit pas à plusieurs générations de pucerons? » Bonnet, troublé, recommence toutes ses expériences, les multiplie, les entoure de précautions exagérées, l'œil constamment appliqué au microscope, et poussant la folie jusqu'à dresser des tables exactes des jours et heures des accouchemens. Puis vient la découverte de Trembley lui-même sur les polypes d'eau douce, qui se reproduisent de bouture; Bonnet reprend pour son compte les expériences que son ami lui communique, et en fait de pareilles sur les vers. Bien malgré lui, le correspondant de l'Académie des Sciences ne fatiguait pas seulement ses yeux à observer des insectes avec l'aide de la loupe et du microscope, à tenir un minutieux journal de ses observations : il avait encore à suivre des cours de jurisprudence selon l'usage des jeunes gens de sa condition. Le droit romain était alors enseigné avec une préoccupation de détails qui ne souffrait pas les à-peu-près. Enfin, à la suite d'épreuves où l'on s'aperçut bien que l'élève de Réaumur n'était pas celui de Justinien, Bonnet, reçu docteur en droit, se vit libre de donner toute carrière à ses goûts et publia l'*Insectologie*, son premier ouvrage, où comme naturaliste il s'attache aux pas de Réaumur, et comme écrivain s'efforce d'atteindre à l'exposition élégante, si claire et si facile, de Fontenelle, son auteur favori, dont il ne se lasse pas de relire les *Éloges* et l'*Histoire de l'Académie*. L'ouvrage fut bien accueilli et loué par de bons juges.

Cependant le pauvre Bonnet payait chèrement le succès de ses recherches et sa célébrité précoce. Plus tôt et plus cruellement frappé que Pascal, il voyait, comme le grand géomètre, sa santé défaillir : il souffrait des mêmes maux et de la même langueur, auxquels s'ajoutaient des infirmités redoutables. Comme Pascal aussi, dans sa détresse, la religion le secourut. Laissons Bonnet raconter lui-même à Haller cette époque douloureuse de sa vie :

« Ma santé, que j'avais trop peu ménagée, avait commencé à s'altérer en janvier 1744. J'étais devenu maigre et je paraissais menacé d'une langueur. Mes yeux, que j'avais mis à de si rudes épreuves et à des épreuves si longtemps continuées, me faisaient souffrir des douleurs plus ou moins vives à chaque variation du baromètre. En 1745, je ne pouvais plus lire ni écrire sans une extrême fatigue et même sans douleur. Il était survenu dans l'or-

gane un dérangement dont je ne pouvais déterminer le siége et la cause prochaine. Il me semblait voir voltiger dans l'air des filamens déliés qui montaient et descendaient ou allaient de droite à gauche ou de gauche à droite suivant les mouvemens de ma tête. Je voyais plusieurs de ces filamens : ils étaient tous bien déterminés, et leur figure était très variée. J'en vins à craindre une cataracte sur mes deux yeux, car j'avais lu dans un auteur de médecine que ces sortes de filamens étaient les avant-coureurs de la cataracte. Je fus forcé de renoncer à toute espèce de travail, et ce qui fut pour moi un sacrifice bien plus douloureux, je fus contraint de renoncer entièrement à l'étude des insectes et à l'usage du microscope. Je fus donc privé en entier de ce qui avait fait jusqu'alors mes plus chères délices. Cette belle nature que j'aimais avec tant de passion sembla s'anéantir à mes yeux, et avec elle la source la plus féconde de mon bonheur. Je tombai dans une sorte de mélancolie qui m'aurait probablement jeté dans une maladie dangereuse, si la religion à laquelle j'étais très attaché ne fût venue à mon secours. Il y avait déjà plusieurs années que j'en avais étudié les preuves dans quelques-uns des meilleurs apologistes, et cette étude chère à mon cœur avait produit chez moi l'heureuse conviction de la vérité et de la beauté de cette doctrine de vie. J'y puisai des consolations qui furent bien plus efficaces que n'auraient pu l'être celles que j'aurais puisées dans la seule philosophie : c'est qu'il me fallait la bonne parole du maître, et ce fut cette parole, dont je me saisis, qui ramena le calme dans mon âme et m'inspira une résignation réfléchie qui me rendit supérieur à mon infortune. »

Bonnet passa ainsi deux années dans une abstinence totale de travail, tourmenté de maux d'yeux et de maux de dents atroces, ne regardant plus ses insectes que du coin de l'œil, et trop légitimement brouillé avec son microscope, dont la vue, avoue-t-il, réveillait toujours en lui un sentiment douloureux. Il trouva quelque temps une distraction heureuse à tenter des essais sur la végétation des plantes dans la mousse, et la science doit à son malheur des *Recherches sur l'usage des feuilles* qui marquent une date importante dans l'histoire de la physiologie végétale. Déjà cependant la curiosité de son esprit commençait à se porter sur d'autres objets; la méditation des éternels problèmes de la philosophie offrait d'assez vifs plaisirs à sa belle intelligence pour lui faire oublier ceux qu'elle avait perdus. L'observateur avait fait place au penseur, le naturaliste au philosophe; Charles Bonnet était converti à la métaphysique. Il revenait de loin, comme on va voir. « J'étais entré, avait-il écrit quelques années auparavant, dans une société d'amis où l'on s'était mis à lire, la plume à la main, l'*Essai sur l'entendement humain* du célèbre Locke. J'assistais quelquefois à ces savantes conférences de métaphysique, et j'y bâillais toujours. Je ne pouvais comprendre quel profit on pouvait tirer de l'examen de cette ténébreuse question, si la substance s'identifie ou non avec ses attributs. Je ne comprenais rien à tout cela et ne voulais rien y comprendre. Je ne comprenais

pas mieux ce qui constitue l'essence des facultés de notre âme, et je déplorais le temps que mes amis perdaient à discourir sur des sujets si creux. Je leur disais en haussant les épaules qu'ils apprendraient plus de vérités en se plaçant un quart d'heure à mon microscope qu'en discourant des mois sur les substances et sur les attributs. »

Maintenant il ne tenait plus le même langage, et les vérités qu'il cherchait du regard de la pensée dans les profondeurs de l'âme humaine offraient à sa curiosité un attrait bien autrement puissant que les mœurs des chenilles et le célibat fécond de ses puceronnes solitaires. Les faits nouveaux dont Bonnet a enrichi les sciences naturelles sont sûrs et prouvés. « Je sais, lui disait le président de Brosses, que vous mettez dans la physique la même exactitude et la même droiture que dans la morale, et qu'il n'est pas besoin de répéter une expérience que vous avez faite. » Les découvertes qu'il espérait avoir faites en psychologie ne sont au contraire que des systèmes sujets à contradiction, comme tous les systèmes de métaphysique : personne aujourd'hui n'y va chercher son flambeau pour éclairer ces éternels mystères; mais aussi à quelles hauteurs ne s'est pas élevée l'intelligence de Bonnet dans cette contemplation intérieure qui, de vue en vue, d'induction en induction, acheminant sa raison vers les convictions les plus consolantes, lui faisait rejoindre à la fin sur les sommets de la philosophie les enseignements du christianisme, les persuasions et les espérances de la foi! Et de son temps, combien d'âmes ébranlées n'a-t-il pas consolées et raffermies avec lui, combien d'esprits n'a-t-il pas enlevés au scepticisme et à l'incrédulité? Quelles que soient les erreurs de la route, de tels résultats valent bien les conquêtes du microscope. Respectons la joie de Bonnet à la vue du monde intérieur que la métaphysique ouvre à son intelligence.

Toutefois, comme tant d'autres avant lui, il entra par le doute dans ces pays nouveaux. A la suite d'un entretien qu'il eut avec des amis sur la grande matière de la liberté humaine, il ne put s'empêcher de rêver sur les sources des déterminations de notre âme. Effrayé de la rigueur des principes vers lesquels il se sentait entraîné et qui lui semblaient porter atteinte à cette religion, sa meilleure consolatrice, « que les services qu'il en recevait chaque jour lui rendaient plus chère, » il envoya ses réflexions à Gabriel Cramer, alors établi à Paris, dans l'espérance que son ancien professeur lui déférait son propre ouvrage. La réponse de Cramer était de nature à rassurer son disciple, mais c'est à Leibnitz que Bonnet dut à la fois et l'apaisement de ses doutes et la révélation de son aptitude pour les méditations de la philosophie. Il a raconté lui-même ce qu'il ap-

pelle une des principales époques de sa vie pensante : « Dans l'hiver de 1748, il m'arriva de lire pour la première fois la fameuse *Théodicée*, que je ne connaissais un peu que par le bel éloge que l'historien de l'Académie des Sciences avait fait de son immortel auteur. Cette lecture agrandit merveilleusement le champ de ma vision et me fournit une riche matière pour des spéculations d'un ordre plus relevé. La *Théodicée* fut pour mon esprit une espèce de télescope qui me découvrit un autre univers dont la vue me parut une perspective enchantée, je dirais presque magique. Je ne pouvais quitter ce palais des destinées où j'étais entré avec le grand-prêtre de Jupiter; j'y recueillais avec avidité les oracles de la sagesse, et je m'efforçais d'en pénétrer le sens profond. Je ne me lassais point d'admirer la sublimité et la fécondité des principes qu'ils enveloppaient. Toutes les difficultés sur l'origine du mal physique et du mal moral, qui avaient souvent torturé mon esprit, semblaient s'aplanir à mes yeux, et déjà je croyais tenir le mot de cette grande énigme. Vous pensez bien pourtant, mon illustre ami, que je ne saisissais pas également toutes les parties de la *Théodicée* : il y en avait où je ne comprenais à peu près rien, et d'autres où je n'entrevoyais que confusément la pensée de l'auteur. Ce ne fut proprement que la *liberté* et l'*optimisme* que je saisis fortement dans la *Théodicée;* une doctrine si consolante était bien faite pour s'incorporer à mon être, car elle était merveilleusement appropriée à mes circonstances individuelles. Je la goûtais même d'autant plus qu'elle me donnait les plus hautes idées de la sagesse et de la bonté du Grand-Être qui avait réglé de toute éternité les destinées de tous les êtres. J'étais enchanté d'entendre notre Platon moderne déclarer dans les sentimens de la piété la plus éclairée que c'était très philosophiquement, et même dans toute la rigueur philosophique, que le Sauveur du monde avait dit *qu'un passereau ne tombait pas en terre sans la permission de notre Père, et que tous les cheveux de notre tête étaient comptés.* Au reste, quoique les parties les plus transcendantes de la *Théodicée* ne fussent pas encore à ma portée, elles ne laissèrent pas de me familiariser un peu plus avec les abstractions, et mon entendement en acquit une certaine force qui ne tarda pas à se déployer dans d'autres méditations. Je voudrais que les gens de lettres qui écrivent leur propre vie ne négligeassent pas de faire connaître tous les auteurs auxquels ils ont dû quelque chose; ce ne serait pas seulement un tribut de reconnaissance qu'ils paieraient à leurs bienfaiteurs, ce seraient encore des particularités intéressantes pour les lecteurs philosophes qui se plaisent à contempler dans l'histoire littéraire la marche de l'esprit humain. »

Bonnet a raison; mais lui-même est là pour nous apprendre par

son exemple combien cette marche est quelquefois tortueuse et difficile à suivre. C'est au sortir de cette lecture du plus spiritualiste des philosophes qu'il dicta le plan d'une psychologie qui l'était bien peu, sinon d'intention, du moins à en presser les conséquences. Il s'est expliqué depuis sur ce premier essai, qu'il n'avoua que bien des années après. Il avait eu la prétention de combattre les fatalistes modernes avec leurs propres armes, en leur prouvant qu'il était un genre de fatalisme qui pouvait se concilier avec les doctrines les plus épurées du christianisme. Ses intentions ne furent pas comprises, et il était assez difficile de les deviner sous un langage d'une précision affectée et d'un dogmatisme dur, sans parler de certaines hardiesses peu orthodoxes qui révoltèrent bien des gens. Bonnet comprit et se reprocha son imprudence, rassuré pourtant par le témoignage que rendait sa conscience à la droiture de ses intentions, et gardant en son cœur un reste de tendresse pour ce premier essai, où d'ailleurs toutes les grandes pièces de son système se laissent entrevoir.

Mais avant d'aller plus loin, il faut revenir un instant au grand homme qui avait provoqué les confidences philosophiques de Bonnet. Haller était avide de ces mémoires épistolaires; il ne voulait pas que son ami lui épargnât un détail. « Chaque mot que vous écarteriez, lui disait-il, serait une perte pour moi. » Après ce qu'on vient d'en lire, on n'imaginerait pas que la lecture de cette autobiographie si sereine du sage de Genthod pût être pour le religieux naturaliste bernois d'un intérêt presque poignant : c'est que, livré déjà à la mélancolie qui par instans troubla sa vieillesse, Haller ne pouvait s'empêcher de comparer son passé à celui de Bonnet et de le lui envier. Entre ces deux savans de génie qui s'aimaient si noblement et se ressemblaient si peu, quel contraste!

« Je n'ai point senti cet amour de la gloire; je n'en espérais pas, écrit Haller. Vous avez été bien heureux d'avoir eu des conducteurs dans votre jeunesse. Pour moi, orphelin à l'âge de douze ans, j'ai été abandonné à moi-même. Sans conseils, sans directions, on n'a eu soin que de mon physique. Désespéré de voir le temps se passer sans que je me formasse pour aucun genre de vie, j'allai voyager à l'âge de quinze ans. J'en perdis bien deux avant que j'y parvinsse, et je choisis mal ma première université. Je me laissai aller à la poursuite du vrai, qui avait fait de tout temps ma passion... J'ai toujours aimé M. de Réaumur; je l'aime davantage depuis que j'apprends que nous devons en partie à ses encouragemens les excellentes recherches que vous avez faites sur les insectes et sur les plantes. Pour moi, j'ai eu à ramer contre le vent et la marée. Il a fallu me vouer à l'anatomie avec une aversion extrême contre les mauvaises odeurs, et j'ai cultivé la botanique étant myope. Il m'a fallu forcer la nature pour tout : c'était au sanctuaire qu'elle m'avait destiné. Mes parens ne voulurent jamais s'en apercevoir, quoique je le sentisse bien vivement... Je vous trouve heureux en-

core d'avoir donné à la nature un temps que la jeunesse la plus studieuse donne trop à la lecture. J'ai senti cet inconvénient par instinct, et me suis rapproché de la nature contre la coutume des Allemands. Je compare la nature à une mine : on n'a qu'à la creuser pour y trouver des minéraux utiles. Le savoir est une caisse pleine d'argent monnayé; rien ne se produit au comptant des richesses déjà existantes. Le savant allemand n'est qu'un caissier. »

Haller mort, Charles Bonnet adressa la suite de ses confidences biographiques à son parent et compatriote Trembley, l'historien des polypes, un autre maître dans l'art d'observer la nature et de n'y voir que ce qui y est. Trembley avait voyagé, il avait vécu en Hollande et en Angleterre, séjourné en France; dans ses lettres, il entretenait Bonnet des savans illustres avec lesquels il avait lié commerce. Montesquieu était du nombre; revenant de La Brède dans l'automne de 1752, le naturaliste genevois écrivait à Bonnet : « J'ai passé trois jours à la campagne chez M. de Montesquieu. Je ne puis vous exprimer, mon cher ami, les délices que j'ai goûtées pendant ce séjour. Que de belles, que d'agréables choses j'ai entendues! Que penserez-vous de conversations avec un tel homme, qui commençaient à une heure après midi et qui ne finissaient qu'à onze heures du soir? Tantôt vous auriez entendu traiter les sujets les plus relevés, et tantôt vous auriez entendu rire de grand cœur à l'occasion de quelque conte exquis. Nous avons traité quelques matières qui m'ont bien fait penser à vous. J'ai beaucoup parlé agriculture avec M. de Montesquieu. Si mademoiselle votre sœur savait comment il pense sur la vie des champs, elle serait bien glorieuse. Dans une conversation que nous avions sur ce sujet, il s'écria : *O fortunatos!...* Il ajouta ensuite : « J'ai souvent pensé à mettre ces paroles au frontispice de ma maison. »

On doit croire que ces détails sur Montesquieu trouvaient bon accueil chez Bonnet. Nous avons vu le jeune naturaliste bâiller de bon cœur aux entretiens de ses amis sur la métaphysique; maintenant il y prenait le plus vif intérêt. Il faisait partie de deux sociétés philosophiques que Genève possédait alors, où d'excellens esprits débattaient familièrement entre eux des questions de philosophie. L'une de ces sociétés, composée de Bonnet et de trois de ses amis, se réunissait chaque samedi pour traiter les sujets les plus importans de la philosophie, de la morale et de la religion; l'autre comptait quelques-uns des hommes les plus distingués de cette aristocratie de Genève, qui était alors avant tout une aristocratie vraiment brillante de talens et d'esprits supérieurs. Tels étaient, avec Bonnet, les professeurs Calandrini, Cramer et Jallabert, physicien connu par ses observations importantes sur l'électricité, et enfin le procureur-général Tronchin, le même à qui Rousseau s'adresse dans ses *Lettres de la Montagne*. Un soir, dans une des assemblées de ce

cénacle philosophique, on apporta quelques chapitres d'un ouvrage que l'auteur, dont on taisait le nom, faisait imprimer à Genève : c'étaient les chapitres de l'*Esprit des Lois* où Montesquieu traite de la religion. On ne pouvait mieux choisir, car rien n'est plus beau. A cette lecture, Bonnet sentit, nous dit-il, se développer chez lui cette belle faculté par laquelle nous généralisons de plus en plus nos idées de tout genre : la *Théodicée* de Leibnitz ne lui avait pas causé tant de joie et de transports (1).

« Je ne vous dis point combien on y applaudit : vous l'imaginez assez; mais ce qu'il m'est impossible de vous exprimer, c'est l'impression que cette lecture fit sur mon esprit et sur mon cœur. J'éprouvai presqu'à la fois une multitude de sensations nouvelles, toutes plus vives et plus délicieuses les unes que les autres. J'étais transporté de joie, de surprise et d'admiration. Il me semblait que j'écoutais les instructions d'une intelligence supérieure à l'homme, et qui me faisaient passer tout d'un coup de l'état d'enfance à celui d'homme fait. Je me persuadai que je n'avais encore rien lu, rien pensé, rien écrit. J'étais tout en feu et comme possédé de l'esprit de l'auteur. Je ne trouvais point qu'on eût assez applaudi; tous mes confrères me paraissaient froids en comparaison de ce que je sentais intérieurement, et, transporté d'enthousiasme, je me mis à prédire que cet ouvrage étonnant causerait une grande révolution dans le monde pensant. C'était surtout la manière inimitable de l'auteur qui m'enchantait : j'y découvrais une multitude de choses qui me paraissaient toutes à lui et qui caractérisaient le génie le plus profond et le plus original. J'étais encore vivement touché de l'humanité de l'auteur, de son équité, de son respect pour la religion et de la manière noble et grande dont il peignait les vérités sublimes qu'elle révèle aux mortels, et dont il la vengeait des insultes de l'incrédulité. Faut-il ajouter que je dévorai le livre lorsqu'il parut? Je le lus et relus bien des fois, sans me flatter jamais d'en saisir tout l'ensemble. Je voyais bien la chaîne d'or qui liait les principes fondamentaux et leurs conséquences les plus immédiates; mais cette chaîne devenait çà et là un fil si délié, qu'il échappait à ma vue. Je le supposais néanmoins lors même que je ne l'apercevais plus, et je ne m'avisais pas de présumer que là où je ne découvrais point de liaison, il n'y en eût point en effet. Je croyais encore reconnaître très distinctement que la chaîne n'était pas étendue en ligne droite, mais qu'elle se pliait et se repliait de mille et mille manières sur elle-même; je n'avais point la présomption de penser que je parviendrais à la suivre dans toutes ses circonvolutions. Je ne me lassais point d'admirer la merveilleuse fécondité du petit nombre de principes que l'auteur avait fait entrer dans la composition de son ouvrage et l'art prodigieux avec lequel il savait les appliquer. Je n'admirais pas moins l'emploi plein de goût et d'intérêt qu'il savait faire de sa vaste lecture, et je m'étonnais que son génie n'eût point été écrasé sous le poids d'une telle érudition. Que vous dirai-je

(1) Bonnet place la date de cette lecture à la fin de 1749. Ainsi la première édition de l'*Esprit des Lois*, qui parut sans date ni nom d'auteur, n'aurait été terminée qu'alors, et non à la fin de 1748, comme on le lit dans toutes les préfaces; mais la mémoire de Bonnet peut l'avoir trompé.

enfin? Il me semblait que je saisissais au moins jusqu'à un certain point l'art secret de l'écrivain; je dirai mieux, la sorte de magie par laquelle il attache si fortement. J'entrevoyais assez qu'elle consistait principalement à substituer les images aux abstractions, à faire sentir autant que penser, et à flatter l'esprit en ne lui montrant qu'un des côtés d'une chose et en lui laissant deviner tous les autres. Un écrivain médiocre offusque l'idée principale par tous ses accessoires : le grand écrivain ne présente que cette idée, mais de manière qu'elle réveille tous ses accessoires Il ne frappe qu'un seul coup, et ce coup va résonner dans l'âme par une multitude d'impressions qu'elle sent à la fois, et qu'elle aime d'autant plus à sentir, qu'elles sont plus claires, plus vives et plus multipliées. »

L'enthousiasme de Bonnet pour Montesquieu marque bien par quels côtés et quelles dispositions de son esprit il appartient à son siècle. Il y a plus d'une manière d'être de son temps, l'esprit d'aucune époque n'est tout d'une pièce : cette impétuosité d'opinion, qui en France nous permet de transporter en un clin d'œil une masse énorme d'exagération d'un point extrême d'une idée sur l'idée opposée, trouve son compte à ces excès de généralisation qui personnifient une époque dans un homme. Il faut pourtant bien reconnaître qu'on peut être du XVIIIe siècle et assez différemment, suivant qu'on l'est avec Montesquieu, avec Jean-Jacques Rousseau, ou avec Voltaire. Des vœux communs, des tendances analogues les rapprochent; mais que de différences aussi les séparent! comme ils obtiennent notre sympathie par des motifs divers et souvent opposés! Bonnet, qui exalte Montesquieu, n'avait de goût ni pour Rousseau, son compatriote, ni pour Voltaire, son voisin; il a été maltraité par l'un et par l'autre, et ne le leur a pas rendu en indulgence. Rousseau, par certaines préférences de sentiment et d'imagination, lui aurait convenu davantage; mais les dissentimens politiques tracèrent tout de suite entre eux un fossé profond. Quant à Voltaire, si bien accueilli par l'aristocratie genevoise, à laquelle Bonnet appartenait d'affection et de naissance, il inspirait au philosophe de Genthod un éloignement invincible. Rien, à vrai dire, dans leur caractère et la nature de leur intelligence n'était fait pour les rapprocher : c'est ce que répondait Bonnet à ses amis, lorsqu'ils le pressaient de voir Voltaire établi depuis six mois aux Délices, où il répondait à l'empressement des Genevois avec une séduisante bonhomie de manières, surtout en se montrant enchanté de leur pays, en célébrant leur lac et leur liberté dans ces beaux vers que chacun sait :

O maison d'Aristippe, ô jardins d'Épicure!

Voltaire aux Délices bâtissait, plantait de sa main des espaliers, et ne parlait que des douceurs de la retraite et de la vie champêtre; on eût dit qu'il avait dépouillé à jamais toute malice et abjuré les opinions qui auraient pu alarmer les sages de Genève. Bonnet résistait

toujours : à la fin, averti que Voltaire se proposait de lui rendre une visite, il se décida à le prévenir. Dans une lettre à Trembley, il a raconté cette visite un peu longuement et sans beaucoup de grâce; mais le seul entretien qu'aient eu jamais ces deux célèbres personnages, qui allaient passer vingt ans de leur vie l'un près de l'autre sans se voir, ne saurait être oublié. Voltaire d'ailleurs y exécuta un de ses tours de force avec une adresse qui scandalisa le consciencieux visiteur, et qui aujourd'hui probablement ne scandaliserait personne.

« M. Tronchin, qui le voyait souvent, me proposa d'aller avec lui, et je cédai à ses instances. M. de Beaumont, qui l'avait déjà vu, nous accompagna. Nous arrivâmes chez le poète sur les neuf heures du matin (mai 1755). Il ne faisait que de sortir du lit, et il nous reçut en robe de chambre et en bonnet de nuit. Il me fit un de ces complimens qu'il savait si bien faire, et me témoigna le désir qu'il avait eu de me voir. Il nous avait reçus dans sa galerie : au milieu était une table sur laquelle était un livre que j'ouvris machinalement. C'était ce même écrit de M. de Condillac dont je m'étais occupé quelques mois auparavant. « Ah ! monsieur, dis-je au poète, je suis charmé de trouver ce livre sur votre table; je m'en suis un peu occupé : il s'y trouve de bonne métaphysique; mais avez-vous pris garde à quelques méprises singulières qui ont échappé à l'auteur ? Il faut que je vous les montre et que je vous en fasse juge. » Tandis que je parlais, je m'aperçus que le personnage changeait de visage et qu'il avait l'air d'un homme embarrassé; il me répondit avec une sorte de vivacité : *Je ne me mêle point de cela; je fais quelques mauvais vers, et c'est tout.* A cette réponse et à son ton, je compris que je manquerais à la politesse si j'insistais. Je changeai donc de conversation. Quelques momens après, le poète entra dans une chambre qui était au bout de la galerie. Je l'y suivis. La porte en était demeurée ouverte, et à côté de cette porte dans la galerie était un sopha où mes deux amis s'étaient assis. Vous allez voir que ce petit détail n'est pas indifférent. A peine fus-je resté quelques momens dans la chambre avec mon personnage, qu'il se mit à me parler du livre de l'abbé de Condillac comme aurait pu faire le meilleur philosophe. Il apprécia avec beaucoup de jugement les avantages et les inconvéniens de la méthode que l'auteur avait choisie, et me dit sur tout cela des choses si bien pensées, qu'il me jeta dans le plus grand étonnement et que je n'eus qu'à lui applaudir. Je ne pouvais comprendre néanmoins pourquoi cet homme, qui avait refusé quelques momens auparavant de s'expliquer sur ce livre, et qui s'en était excusé sur son ignorance, était venu tout d'un coup à m'en parler avec tant de discernement. De retour au logis avec M. de Beaumont, il me demanda si je m'étais bien amusé chez le poète ? Je lui répondis que je n'étais pas fâché de l'avoir vu et ouï. « Je me suis bien plus amusé que vous, » ajouta-t-il en souriant. M. de Beaumont me rendit alors de point en point ce que le poète m'avait dit, et finit par m'apprendre que celui-ci ne faisait que me répéter mot pour mot ce qu'il disait lui-même du livre à l'ami qui nous avait accompagnés, et qui lui en demandait son jugement. Le poète savait que j'avais l'ouïe dure, et il ne savait pas que M. de Beaumont l'avait alors d'une finesse extrême. — Vous

conviendrez, mon bon ami, que ce plagiat est d'une espèce bien nouvelle, et qu'un écrivain qui savait piller ainsi ne se refusait pas sans doute à piller d'une manière plus commune. »

On contestera peut-être l'authenticité de ce plagiat si lestement improvisé. Bonnet n'a-t-il pas accueilli avec trop de crédulité quelque vanterie de pédant? Et qu'est-ce d'abord que ce M. de Beaumont qui résumait et jugeait ainsi Condillac au pied levé? Je puis répondre. C'était un amateur de métaphysique distingué, et j'ai de lui sous les yeux un petit écrit de morale qui dénote une rare habileté à résumer une doctrine et à généraliser des idées : son rôle dans cette conversation philosophique en partie double n'a rien d'invraisemblable. Il est certain d'ailleurs qu'à la date de cette visite de Bonnet aux Délices, Voltaire n'avait pas encore lu l'ouvrage de Condillac; c'est lui-même qui nous l'apprend dans une lettre datée de janvier 1756 :

« Vous serez peut-être étonné, monsieur, que je vous fasse si tard des remerciemens que je vous dois depuis si longtemps; plus je les ai différés, et plus ils vous sont dus. Je n'ai voulu avoir l'honneur de vous écrire qu'après avoir lu de suite tous vos ouvrages. Il m'a fallu passer une année entière au milieu des ouvriers et des histrions. Les ajustemens de ma campagne, les événemens contingens de ce monde, et je ne sais quel *Orphelin de la Chine* qui s'est venu jeter à la traverse, ne m'avaient pas permis de rentrer dans le labyrinthe de la métaphysique. Enfin j'ai trouvé le temps de vous lire avec l'attention que vous méritez. »

Voltaire enfin estimait assez les philosophes de Genève pour prendre de confiance leurs jugemens tout faits. Dans cette même lettre où il invite Condillac à venir reposer ses yeux et philosopher auprès de lui : « Je serais votre vieux disciple, ajoute-t-il; vous en auriez un plus jeune dans Mme Denis, et nous verrions tous trois ensemble ce que c'est que l'âme... Vous ne manqueriez point ici de gens qui écriraient sous votre dictée. Nous sommes d'ailleurs près d'une ville où l'on trouve de tout, jusqu'à de bons métaphysiciens. »

Les relations de Bonnet avec les Délices se bornèrent à cette visite, qui n'était pas de nature à le faire revenir de ses préventions, justes ou mal fondées. Ses débuts avec Rousseau sont de la même année, et ne furent pas plus heureux. Le discours de *l'Inégalité des conditions* venait de paraître. Bonnet, révolté des paradoxes sur lesquels Rousseau appuie sa thèse, prit la plume, et dans une lettre courte et honnête que le *Mercure de France* publia en octobre 1755, sous le nom de *Philopolis, citoyen de Genève*, il démontra que l'établissement des sociétés et tout ce qui en découle sont une suite aussi nécessaire des facultés de l'homme et de leur perfectibilité que la

chute des corps l'est de la gravitation universelle, que par conséquent les véhémentes déclamations de l'auteur du discours contre l'état des sociétés choquaient autant le sens commun que la philosophie. Rousseau ne répondit plus tard à ses contradicteurs que par des plaisanteries.

Vers cette époque, Charles Bonnet, encore jeune, était plus du monde qu'il ne le fut à aucune autre époque de sa vie. Membre des conseils, il s'occupait avec activité du gouvernement de la république. Enfin, à trente-six ans, il se maria, non sans avoir, selon la coutume genevoise de ce temps, cherché à obtenir d'abord le cœur de la jeune personne objet de son choix. Mlle de La Rive, femme distinguée par l'esprit et des premières familles de l'aristocratie genevoise, oubliant les infirmités prématurées, ne voyant que le mérite du savant illustre et la belle âme de ce jeune sage, associa courageusement son sort à celui de Charles Bonnet. C'est à partir de son mariage que Bonnet commença à habiter Genthod, où la famille de sa femme possédait cette belle campagne qu'il devait rendre célèbre. Il jouissait vivement de son bonheur lorsqu'en faisant une promenade en voiture avec Mme Bonnet, une roue du carrosse se rompit. Cet accident ébranla la santé délicate de la jeune femme, et la jeta dans une langueur dont elle ne se remit jamais tout à fait. La philosophie chrétienne vint encore une fois au secours de Bonnet, et lui montra des dédommagemens qu'il n'envisageait point, c'est lui qui parle, sans se sentir supérieur à son infortune. Ces dédommagemens, c'étaient la méditation et l'observation intérieure. « La composition (il s'y était remis) fut, dit-il, une diversion utile aux chagrins que je ressentais, et lorsque dans ma longue épreuve et dans une solitude profonde, je me retirais dans mon cerveau pour y étudier les opérations de mon âme, je sentais moins vivement les privations de mon cœur et les impressions douloureuses qu'il recevait du dehors. »

Depuis que cette épineuse question de la liberté lui avait ouvert le champ des contemplations philosophiques, Bonnet avait voulu avoir le cœur net de bien d'autres mystères, et pour commencer il avait cherché à se rendre compte de l'origine de nos idées. Sans se douter que l'abbé Condillac l'avait prévenu, il avait imaginé une statue humaine qu'il animerait à volonté pour suivre ce qui se passerait en elle, à mesure qu'il mettrait en exercice l'un ou l'autre de ses sens. L'*Essai analytique sur les facultés de l'âme* parut à Copenhague en 1760, publié sous les auspices du roi de Danemark, qui en était venu à partager l'admiration de son ministre, le comte de Bernstorf, pour le naturaliste philosophe. A Genève, l'ouvrage fut d'abord accueilli avec hésitation; il inquiétait les scrupules dog-

matiques et la susceptibilité d'opinions toujours en éveil chez les compatriotes de Bonnet. Le rôle si considérable accordé à la sensation et à l'organisation, ces fibres et ces paquets de fibres correspondant à autant d'idées simples et d'idées composées, tout, dans ce système, semblait tendre et aboutir au matérialisme. Autour de Bonnet, parmi ses amis même, on n'admirait pas sans un peu de consternation cet édifice si naïvement élevé à la sensation par un tel esprit, si éloigné des opinions qu'une pareille doctrine suppose. Vainement faisait-il survivre à la mort la subtile matière de l'âme : l'agréable et facile idée qu'il présentait de la résurrection ne balançait pas l'impression produite par ces malheureuses fibres qui revenaient continuellement dans son langage, où, en réalité, elles occupaient plus de place que dans son système. Évidemment ses amis éprouvaient plus d'inquiétude et d'embarras que de satisfaction, et Bonnet put se dire aussi que le goût de la métaphysique les abandonnait bien mal à propos pour lui. Les penseurs qui s'étaient sentis attirés vers lui semblaient s'être donné le mot pour écrire à l'auteur de l'*Essai analytique*, l'un « qu'il avait vu l'abus et l'inutilité de ces questions, qu'elles commençaient à ne plus lui plaire, » l'autre : « Comme, depuis trente ans et plus que je me suis attaché à la métaphysique, j'ai vu peu de fruit de ces conversations, j'ai renoncé entièrement à toute illusion de ce genre. »

Des témoignages d'admiration moins réservés lui vinrent du dehors. L'*Essai* prenait place, dans l'opinion des experts, au rang des meilleurs ouvrages philosophiques : quelques juges le mettaient hardiment au-dessus du livre de Condillac. Le président de Brosses, cet homme de tant d'esprit et si franc avec ses amis, lui écrivait : « Je n'ai pas laissé que de lire votre analyse de l'âme avec d'autant plus de satisfaction que j'ai eu autrefois aussi la passion de la métaphysique; j'ai même écrit là-dessus dans ma jeunesse beaucoup de choses, aujourd'hui mises à l'écart, et qui ne valent pas votre traité. Il est exact, didactique, bien suivi et très profond, sans que la clarté m'ait paru manquer en ce sujet si abstrait, et où elle est si difficile à donner. Vos idées se rencontrent en divers points avec celles de l'abbé de Condillac, qui a fait aussi sur cette matière un ouvrage qui a de la réputation, mais auquel le vôtre me paraît préférable, comme moins hypothétique, plus simple, plus complet et mieux déduit. » Condillac lui-même reçut avec bonne grâce l'envoi de l'*Essai analytique*. « Je vous suivrai avec plaisir, monsieur, dans la nouvelle route que vous vous êtes frayée, et je serai charmé d'y faire des découvertes, fussent-elles contre les observations que je crois avoir faites, car j'aime mieux une vérité dans mon esprit que des erreurs dans mes livres. »

Dans les *Considérations sur les corps organisés*, qui suivirent de

près l'*Essai analytique*, Bonnet aborde le grand et mystérieux problème de la génération. C'était revenir à l'histoire naturelle, mais cette fois avec l'imagination pour microscope, car, bien qu'il s'appuyât sur ses anciennes expériences et qu'il ait eu pour lui les observations de son ami Haller, sa théorie de l'emboîtement des êtres, brillante expansion de l'idée de Malebranche sur la préexistence des germes, échappe à la démonstration physique, et Bonnet entrait ici, toutes voiles déployées, dans l'océan sans rives et sans port des hypothèses philosophiques. En son ancienne qualité d'observateur exact et consciencieux, s'il avait jamais eu quelques doutes sur l'usage légitime de l'hypothèse dans les sciences expérimentales, il s'était bien défait de ces scrupules : il était persuadé et déclarait hardiment que les conjectures sont les étincelles au feu desquelles la bonne physique allume le flambeau de l'expérience. Et au moment d'exposer ce qu'il appelle lui-même ses songes sur la génération, il se justifie d'avance : « Je loue la modeste timidité des physiciens qui s'en tiennent aux faits, mais je ne saurais blâmer la hardiesse ingénieuse de ceux qui entreprennent quelquefois de pénétrer au-delà. Laissons agir l'imagination, mais que la raison tienne toujours la bride de ce coursier dangereux. Tournons-nous de tous les côtés, formons de nouvelles conjectures, enfantons de nouvelles hypothèses, mais souvenons-nous toujours que ce ne sont que des conjectures et des hypothèses, et ne les mettons jamais à la place des faits. » Ailleurs il dit encore : « Inquiète, ardente, active, la raison ne peut s'arrêter aux effets. Elle veut voir au-delà. Craignons de la trop gêner dans ses mouvemens. Son activité pourrait en recevoir de fâcheuses atteintes. Il vaut mieux que la raison s'écarte quelquefois en cherchant le vrai que si elle était moins ardente à le chercher. Ne nous refusons donc point à l'esprit de système, cultivons même cet esprit jusqu'à un certain point : c'est souvent une très bonne lunette qui nous aide à découvrir des objets fort éloignés. » C'est bien parler pour la science : elle doit beaucoup aux écarts des génies aventureux, mais ces utiles téméraires paient d'un grand prix les services qu'ils lui rendent; leurs erreurs ne restent pas, ou l'on ne s'en souvient qu'aux dépens de leur mémoire; les molécules organiques, l'emboîtement des germes, l'échelle des êtres, où Buffon et Bonnet ont épuisé les efforts de leur grande intelligence, n'ont laissé ni à l'un ni à l'autre toute la gloire qu'ils méritaient.

Le système de Bonnet venait se heurter tout droit contre les molécules organiques de Buffon, doctrine que l'illustre historien de la nature préférait à tous les autres enfans de sa magnifique et vaste imagination. Le président de Brosses, à qui Bonnet avait annoncé d'avance son travail sur les corps organisés, lui écrivait : « J'attends votre traité et vos expériences avec autant d'impatience que

de curiosité. Je serais bien fâché qu'elles vous missent en dispute avec M. Buffon. C'est mon intime ami. C'est sans prévention que je le regarde comme le plus beau génie, l'esprit le plus sublime, le plus net, le plus métaphysique, qui voit et saisit le mieux les choses dans le grand et dans l'ensemble, et qui excelle à généraliser les idées, — comme l'écrivain le plus éloquent et le plus clair qu'il y ait aujourd'hui en France; mais je voudrais (et je le lui ai dit) qu'il se livrât moins à sa riche imagination et qu'il fût moins ambitieux d'être chef de secte. » On voit que le président n'était pas très rassuré, et en effet Buffon, troublé dans ses molécules, fut toujours de glace pour Bonnet; il ne lui pardonnait pas sa contradiction. Cependant il faut dire, à la louange des deux concurrens, que ni l'un ni l'autre ils ne firent de leurs divergences en cette matière un sujet de querelle, de dispute et de ressentimens à traîner avec éclat devant le public. Il y eut même échange de courtoisies entre les deux savans, Bonnet faisant les avances, Buffon, il est vrai, n'y répondant pas toujours et gardant ses préventions (1).

Encore un mot sur ce livre des *Corps organisés*. En France, la circonspection des censeurs royaux jugea utile d'en interdire le débit. On ne le croirait pas, si M. de Malesherbes lui-même, un peu honteux, n'avait écrit de sa main au correspondant de l'Académie des Sciences pour annoncer cette décision adoucie par quelques exceptions. « Votre ouvrage, monsieur, disait-il, a été examiné par les censeurs commis à cet effet, et ils ont pensé qu'il ne devait pas être permis en France; mais cela n'empêche pas qu'on ne laisse parvenir à leur destination le petit nombre d'exemplaires que vous destinez aux savans avec lesquels vous êtes en relation. On en laissera aussi entrer un petit nombre que le libraire vendra pour son compte, en justifiant du nom des personnes à qui il les aura fournis. La délicatesse des matières traitées dans un ouvrage de métaphysique peut

(1) De ces préventions, il en est une qu'on ne peut s'empêcher de trouver peu digne d'un si noble génie. Les grands hommes ne devraient pas croire aux petitesses, encore moins en imaginer. « M. de Buffon (raconte Bonnet) disait un jour à feu M. Philibert Cramer, qui me l'avait rapporté, qu'il présumait que j'avais été excité à le critiquer parce qu'il avait attribué à Leuwenhoëk la découverte de la génération des pucerons, que je croyais m'appartenir. Le meilleur de la chose est que lorsque je relevais M. de Buffon dans les *Considérations sur les corps organisés*, j'ignorais entièrement qu'il eût fait ce cadeau à l'observateur hollandais, et à l'heure que je vous écris, j'ignore encore dans quel endroit de son *Histoire naturelle* se trouve cet article singulier sur les pucerons. Il est au moins bien certain que Leuwenhoëk ne s'était point assuré par des expériences que ces petits insectes multipliaient sans accouplement : il n'avait eu là-dessus que de pures conjectures, comme l'a remarqué M. de Réaumur dans ses *Mémoires sur les Insectes*. M. de Buffon s'était donc fort trompé sur ce sujet, et il ne se trompait pas moins assurément sur le motif secret qu'il prêtait à ma critique, et qui contrastait autant avec mon caractère qu'avec les sentimens qu'il m'avait lui-même témoignés. ».

en rendre la lecture dangereuse pour le public, quoique cette même lecture soit nécessaire aux physiciens, et un ouvrage dont vous êtes l'auteur est surtout trop utile aux physiciens et aux naturalistes pour les en priver. » Bonnet fut d'autant plus froissé, que la condamnation portée contre son livre l'atteignait dans le temps même que son parti venait de traiter l'*Émile* avec la dernière rigueur. Il se refusa aux démarches que ses amis offraient de tenter pour obtenir main-levée de la sentence, et il répondit à M. de Malesherbes : « N'ayez aucun égard, monsieur, à toutes ces sollicitations, je viens vous en conjurer. Jugez-moi sur mon livre, et, quand les personnes les plus élevées en dignité intercéderaient pour moi, n'écoutez encore que mon livre. Je ne veux absolument point de faveur ni de grâce, mais je demande justice, et je ne veux devoir qu'à la bonté de mes principes la levée d'une interdiction que mon ouvrage n'a jamais pu mériter (1). »

Les *Considérations sur les corps organisés* sont le dernier pas de Bonnet dans sa carrière scientifique : dorénavant la nature continuera à être le thème de ses pensées et l'objet de ses contemplations; mais le philosophe n'aspirera qu'à deviner le secret de ses lois générales et le système de l'architecture universelle. En quittant, ouvrier mutilé, le théâtre de ses premiers travaux, il laissait la trace de son trop court passage. L'art d'observer, si nouveau encore avant lui, est devenu un art si savant, si sûr et si maître de ses méthodes, que les études de Bonnet sur les insectes et sur les feuilles ont peut-être beaucoup perdu de leur mérite, et sans doute les naturalistes de notre temps n'y voient et n'y cherchent plus des modèles. L'honneur n'en reste pas moins à l'*Insectologie* et aux *Recherches sur l'usage des feuilles* d'avoir grandement contribué au développement des sciences naturelles en faisant aimer l'étude de la nature, et en donnant aux naturalistes futurs l'exemple de la conscience dans les observations et du dévouement à la vérité. Dans l'histoire des sciences, de tels services doivent compter deux fois.

II.

Nous arrivons à la partie de la vie de Charles Bonnet qui fut pour lui la plus agitée et la plus remplie : agitée par les troubles civils qui déchiraient alors sa patrie, remplie par la composition de ses derniers et de ses plus importans ouvrages, la *Contemplation de la Nature* et la *Palingénésie philosophique*. Ce n'est pas ici le lieu de raconter les dissensions intestines, la guerre de plume et de rue auxquelles se livrèrent les citoyens de Genève, partagés en deux

(1) Plus tard, M. de Malesherbes fit lever cette défense ridicule.

camps, un troisième parti, celui des étrangers et de leurs fils, plus nombreux et plus menaçant, prêtant tour à tour aux uns et aux autres l'appui de sa force et de son ambition. Cette tempête, pour souffler dans un verre d'eau, n'en eut pas moins de sérieuses conséquences. Qu'il me suffise de dire ici que Bonnet et ses amis succombèrent dans la lutte malgré l'intervention et peut-être à cause de l'intervention des cantons et de la France, et que l'aristocratie, c'est-à-dire la magistrature genevoise, humiliée par les bourgeois, tomba pour un temps dans la dépendance de ses adversaires, qui lui firent assez durement sentir son humiliation pour qu'elle cherchât bientôt à s'y soustraire aux dépens de la paix publique.

Dans ces graves conjonctures, Bonnet, membre des conseils, fit entendre sa voix en plus d'une occasion: la dernière fois, ce fut pour déposer des fonctions qu'il ne se croyait plus permis de conserver après la chute d'une constitution qui, dans sa conviction profonde, avait fait le bonheur de la république. L'illustre aveugle commença son discours par une réflexion religieuse, écho des graves pensées qui l'occupaient alors : « Il est un temps marqué dans les décrets de *l'ancien des jours* pour l'élévation et l'abaissement des états, pour la prospérité et l'adversité des peuples. Les causes qui doivent opérer cette révolution, que l'histoire consacre dans ses annales, ont été ménagées de loin par cette intelligence adorable, pour qui le passé, le présent et l'avenir ne sont qu'un instant, qui ne prévoit pas l'avenir, mais qui le voit, qui ne prépare pas dans les temps, mais qui a préparé de toute éternité les destinées des états. » En terminant, Charles Bonnet supplia ses collègues de le rendre à la liberté et à ses travaux : « En me soumettant avec la plus profonde résignation à tout ce que la Providence juge à propos d'ordonner de moi, et en me condamnant à la vie de l'homme privé, je ne me condamne pas à une honteuse oisiveté qu'on aurait justement à me reprocher. Me sera-t-il permis de le dire ici? Je crois avoir payé à la société mon petit contingent, un contingent proportionné à ma faible portée. Vos seigneuries feront de moi un beaucoup meilleur emploi en me laissant dans mon cabinet : j'y servirai plus utilement ma patrie que je ne le ferais dans le conseil. J'ai entrepris des recherches sur la matière la plus importante de toutes celles qui peuvent occuper un philosophe, je parle de cette religion dont le sentiment s'affaiblit trop parmi nous. Si la faiblesse de ma santé me permet d'achever cet ouvrage, je le consacrerai à l'utilité de la patrie et à celle du public. »

Tous ses amis du dehors apprirent sa retraite avec une satisfaction qu'ils ne lui cachèrent pas, au risque de blesser ses sentimens patriotiques. Par le fait, il était moins qu'on ne le croyait absorbé par les préoccupations politiques. Il n'avait jamais perdu de vue les

ouvrages qu'il avait mis sur le métier; les méditations philosophiques et religieuses étaient toujours son repos et les seules jouissances de sa vie incomplète. « Au milieu de ces occupations que m'imposait le patriotisme, je ne laissais pas, écrit-il à de Saussure, de me retirer de temps en temps dans mon cabinet pour y méditer sur des sujets philosophiques, et quand je vous parle de mon cabinet, je vous parle aussi de la campagne, qui était toujours pour moi un grand cabinet où je rêvais plus à mon aise encore. Je promenais mes rêves dans les jardins, dans les prairies, sur les grands chemins, et je ne rentrais point chez moi sans avoir composé quelques paragraphes ou même quelques pages de méditations que j'allais dicter à mon secrétaire. »

C'est ainsi que la *Contemplation de la Nature*, la *Palingénésie* et les *Recherches sur les preuves du Christianisme* ont été composées en partie pendant les cinq années que durèrent les troubles populaires de Genève.

De tous les ouvrages spéculatifs de Bonnet, la *Contemplation de la Nature* est celui qui a le mieux tenu contre les révolutions inévitables de la curiosité et de la science. Le naturaliste et le philosophe y ont réuni et présenté, sous une forme dépouillée d'appareil scientifique et intelligible à tous les esprits, l'un ses recherches et ses découvertes, ses théories et ses hypothèses physiologiques, l'autre ses systèmes sur l'origine de nos idées, le jeu des facultés, la destinée de tous les êtres de la création, enfin l'avenir de nos âmes. Si Bonnet avait voulu exprimer par le titre de son livre toute sa pensée, ou, si l'on veut, toute son ambition, il l'aurait appelé *Esprit de la Nature*, comme Montesquieu avait appelé le sien *Esprit des Lois*. On a remarqué que la plupart des conceptions du naturaliste métaphysicien se retrouvent en germe chez ses devanciers, obscurément entrevues ou ébauchées à peine, mais qu'il les a rendues siennes en toute propriété par l'étendue et la précision des développemens que sa méditation leur a donnés. Avant lui, l'idée d'une échelle continue des êtres s'était présentée à l'esprit d'Aristote, de Leibnitz, de Buffon, de Linné; mais avant lui personne n'avait entrepris de construire l'immense pyramide où s'étagent, enchaînés les uns aux autres, tous les ordres de la création, tous les règnes de la nature, liés par des transitions dont les polypes d'eau douce, observés par Trembley, et les vers observés par Bonnet lui-même, sont un échantillon suffisant pour faire deviner l'essence du système entier. C'est ainsi encore que Réaumur l'avait mis sur la trace de sa première découverte sur la reproduction des pucerons sans mariage, qui le conduisit à édifier le système de l'emboîtement des germes, dont Malebranche s'était montré le partisan. De même encore ce fut évidemment l'*Esprit des Lois* qui lui inspira le dessein de son monument de la *Contemplation*, tel

du moins qu'il l'a exécuté. Et ce qui mérite surtout d'être remarqué, c'est que, en tenant compte de la différence des sujets, et en supposant admis les systèmes partiels par lesquels Bonnet s'expliquait la génération et la distribution des êtres dans l'univers, son système général est bien plus solidement et sérieusement construit que celui de Montesquieu. Comme architecte, Bonnet est supérieur au président. En effet, si les traits de lumière, les profondes observations, les fortes pensées, les doctrines élevées, généreuses, sont semées à profusion dans l'*Esprit des Lois*, et en font un ouvrage immortel, quelle intelligence est fortement saisie par cet enchaînement de chapitres, dont la nécessité vous échappe, et qui vous suivent dans votre lecture comme un poids rendu à chaque pas plus lourd, plus inquiétant, oserai-je dire plus importun? Le voyageur qui s'approche d'une ville dans les ombres d'une soirée obscure cherche en vain à se représenter, par les lumières qui brillent éparses aux fenêtres des maisons, l'étendue et la configuration de la cité.

Chez Bonnet, tout dans les parties de sa vaste synthèse est nettement agencé; l'œil, loin de s'égarer, remonte si facilement et par une série d'objets si sensibles de la base au sommet de l'édifice, qu'on a regret de savoir que le dernier mot de la science n'ait pas été celui-là. Ce tableau déroulé par une main religieuse, commençant par Dieu qui pourvoit chaque être sorti de ses mains des élémens de son existence présente et de son existence à venir, et couronné par une promotion universelle des âmes ressuscitées avec la mémoire du passé, — ce tableau de l'œuvre divine où nous tenons notre place n'a rien qui éveille d'abord l'inquiétude et la répugnance; le matérialisme et le fatalisme qui s'y montrent ont un aspect de candeur et de spiritualisme parfaits. Qu'importe en effet que l'âme ne soit pas d'essence spirituelle, pourvu qu'elle ne meure pas et possède en elle-même les élémens de résurrections sans fin? La philosophie ne saurait accepter sans contrôle les conséquences logiques d'une telle doctrine, mais les âmes qui se sentent édifiées par ces belles erreurs en font leur profit, surtout quand un cœur religieux comme celui de Bonnet les épure et les sanctifie.

L'univers physique occupe la grande place dans l'ouvrage; les lois qui le régissent, les élémens qui le composent dans l'harmonieuse variété de leurs phénomènes, les êtres de tout ordre qui l'habitent, et les modifications infinies de la matière créée, tout ce grand ensemble se déroule sous la main du naturaliste, qui sur chaque point reproduit consciencieusement les découvertes de la science. C'est cette partie de la *Contemplation* qui fut surtout admirée des contemporains et qui a maintenu la popularité du livre jusqu'au moment, si récent encore, où, les sciences physiques ayant pris un développement immense, le tableau de Bonnet s'est trouvé incomplet. Son

œuvre alors a été reprise avec toutes les ressources de nos connaissances modernes, le *Cosmos* a remplacé la *Contemplation;* mais le livre de Bonnet n'en conserve pas moins dans l'histoire littéraire sa date et une place honorable.

Dirons-nous que dans ses descriptions de naturaliste, Bonnet est grand peintre et grand poète? Ce serait donner une idée bien inexacte du genre particulier de talent qu'il déploie dans cette partie de ses écrits; ce serait surtout l'exposer à une comparaison par trop dangereuse avec Buffon et Bernardin de Saint-Pierre, dont, comme écrivain, il n'a certainement ni la puissance, ni l'éclat, ni la couleur, ni le charme. Admirablement clair, facile et coulant, son style est en général prolixe, trop fleuri, un peu diffus, et manque de nerf. Comme l'auteur des *Études*, quelquefois aussi il s'approche d'un écueil que lui avait signalé le président de Brosses: le trop d'admiration dans les récits, et la disposition à solenniser les petites merveilles. Il semble par exemple tout près d'attribuer à ses chenilles l'intelligence et les desseins que d'autres écrivains naturalistes accordaient de son temps aux animaux industrieux avec un enthousiasme qui révoltait Buffon; mais ce sont de pures licences de langage et d'imagination : sur le fond de la question, il pense en philosophe et s'explique en observateur (1). Comme Buffon encore et séduit par l'éclat de sa grande manière, il aime la majesté, mais il la conçoit trop riche, trop ornée, et ne réussit jamais mieux à peindre en poète que lorsqu'il emprunte les couleurs mêmes de son illustre rival, par exemple lorsqu'il raconte d'après lui les évolutions des grues voyageant de nuit, en phalange, un chef à leur tête, qui fait entendre fréquemment une voix de réclame, pour avertir de la route qu'il tient, ou dans leurs haltes à terre se gardant militairement. « La troupe dort la tête cachée sous l'aile, mais le chef veille la tête haute, etc. » De son propre fonds Bonnet est essentiellement un historien de la nature, et tel doit être le naturaliste. Ce qu'on lui demande, c'est de raconter avec précision et fidélité le petit drame des existences que sa curiosité observe. S'il a vraiment de l'imagination, la poésie vient alors d'elle-même sous sa plume; son imagination intéressée intéresse la nôtre. Il y a beaucoup de ce mérite dans Bonnet, et particulièrement dans son *Insectologie*, et il a fait par là autant

(1) « Ce ne serait pas, dit-il quelque part, du but que nous découvrons dans l'ouvrage d'un animal industrieux que je voudrais partir pour rendre raison de cet ouvrage. Je ne dirais pas : L'araignée tend une toile pour prendre des mouches; mais je dirais : L'araignée prend des mouches parce qu'elle tend une toile, et elle tend une toile parce qu'elle a besoin de filer. Le but n'en est pas moins certain, moins évident; seulement ce n'est pas l'animal qui se l'est proposé, c'est l'auteur de l'animal. Par cette manière philosophique de raisonner, que perdrait la théologie actuelle? N'y gagnerait-elle pas au contraire plus d'exactitude, plus de précision? Raisonnons donc sur les opérations des animaux comme sur leur structure. »

de naturalistes que Réaumur son maître. On trouvera un bon exemple du talent et des procédés descriptifs propres à Bonnet dans ses chapitres sur les mœurs des chenilles qui vivent en société temporaire ou perpétuelle, sur les chenilles processionnaires que l'on voit sortir de leur nid au soleil couchant et marcher en procession sous la conduite d'un chef dont elles suivent tous les mouvemens, et sur ces autres chenilles qu'il appelle républicaines, vivant réunies, mais sans chef, qui se construisent des hamacs ou campent à la manière des Arabes sous des tentes, et vont recommencer plus loin quand elles ont dévoré tout le pays d'alentour.

On a souvent cité la méthode de Charles Bonnet comme un exemple de grande mémoire et de force de tête, et lui-même l'a décrite plus d'une fois dans ses lettres : « J'écris dans mon cerveau comme sur du papier. Je transcris ensuite de mon cerveau sur le papier en dictant à mon secrétaire. Ainsi peu ou point de ratures sur le papier, elles se font dans mon cerveau. Le croiriez-vous? Il n'y a pas une seule rature dans le manuscrit original de mon *Essai analytique*. Ne regardez pas ceci néanmoins comme un prodige : ce serait chose commune, si la plupart des gens de lettres étaient privés, par des maux d'yeux habituels, de la facilité d'écrire eux-mêmes. Ils en contracteraient bientôt l'habitude de méditer plus profondément, de se rendre maîtres de leurs idées, de les ranger à leur gré dans leur cerveau, de les y retenir des jours et des semaines entiers dans le même ordre, sans qu'il leur échappât un seul mot, et de les coucher sur le papier quand il leur plairait. Que ne peut point la nécessité aidée d'une certaine organisation et d'une certaine activité d'esprit! »

On entrevoit très bien, sans que Bonnet le dise, que la composition était pour lui une véritable improvisation oratoire, avec tous les avantages de facilité, d'abondance cadencée, et aussi tous les inconvéniens de prolixité, de diffusion, qui appartiennent à la parole improvisée. Après cela, on doit moins s'étonner peut-être de rencontrer dans les pages dictées par Bonnet l'emphase oratoire et la phraséologie sentimentale chères à son temps, mais dont les grands écrivains du XVIIIe siècle ont su mieux se défendre. Ce n'est pas un écrivain de génie qui, pour annoncer avec majesté le chef-d'œuvre de la création terrestre, l'homme pour tout dire, a trouvé cette exclamation faible et banale : « Contemplateurs des œuvres du Tout-Puissant, votre admiration s'épuise à la vue de ce merveilleux ouvrage. Pénétrés de la noblesse du sujet, vous voudriez en exprimer fortement toutes les beautés; mais votre pinceau trop faible ne répond pas à la vivacité de vos conceptions..... »

Et lorsque le contemplateur, frappé de tout ce que l'âme reçoit du sens de la vue, faisant un retour sur lui-même, plaint le malheur des

hommes dont les yeux sont fermés à la lumière, Bonnet n'a trouvé pour plaindre le malheur de ces infortunés qu'une amplification travaillée où les mots n'ont rien gardé de l'émotion trop naturelle qui devait les dicter. « Aveugles infortunés qu'un sort trop rigoureux a privés dès la naissance de l'usage de cet incomparable sens, je ne puis assez m'attendrir sur votre malheur! Hélas! le plus beau jour ne diffère point pour vous de la nuit la plus sombre. La lumière ne porta jamais la joie dans vos cœurs..... » Non, la cécité n'aura pas eu un de ses grands poètes dans l'aveugle de Genthod. Quelle différence entre cette tirade fleurie et les touchantes et admirables paroles qu'un malheur jusque-là sans poésie et sans poète, la surdité, a inspirées à une petite-nièce de Charles Bonnet, frappée de cette infirmité avant l'âge qui l'apporte! « Ah! quand ce mal flétrit la vie, dit Mme Necker de Saussure, quand le tendre bégaiement des enfans, quand les mots les plus chers ne sont plus entendus, le monde qu'on aimait encore devient un désert, et un désert peuplé d'ombres décevantes qui errent autour de vous sans vous aborder. Plus tard, cette mort partielle est une préparation à la grande mort. Dans le silence universel, la voix de Dieu se fait entendre encore à l'âme affligée : *Je l'attirerai dans le désert,* lui dit-il, *et je lui parlerai selon son cœur.* Ah! puisse-t-il en être ainsi lorsque descendront les dernières ombres! »

C'est assez insister sur les imperfections de l'écrivain, qui ont contribué bien plus que les erreurs du métaphysicien à faire descendre Charles Bonnet au-dessous du rang qui lui appartient légitimement dans l'histoire littéraire de son siècle. Il y a dans *la Contemplation de la Nature* des qualités rares et même des beautés qui ne permettront pas à cette œuvre de tomber dans l'oubli, si elles ne suffisent pas à lui rendre l'admiration et le succès dont elle jouit auprès des contemporains.

La *Contemplation de la Nature* obtint plus que du succès et du respect : elle excita des sympathies et de l'enthousiasme, non en France à la vérité, mais dans le reste de l'Europe, surtout en Allemagne. L'ouvrage fut traduit en allemand par Lavater et en italien par Spallanzani, qui le prit pour texte d'un cours à l'université de Pavie. Cinq ans plus tard, et quand la popularité du livre ne faisait que s'accroître, en 1769, la *Palingénésie* parut. C'était comme une suite nécessaire de la *Contemplation.* Les idées sur la résurrection étaient reprises et poussées à l'état de système complet dans ce nouvel et dernier ouvrage de Bonnet. Il faut toujours bien se souvenir, en lisant Bonnet, qu'à ses yeux la foi est complétement désintéressée dans les recherches de la philosophie et de la science sur les ressorts de la machine humaine et les facultés de l'âme qui la dirige.

Quand il serait vrai que l'homme tout entier n'est que matière, il n'en serait pas moins appelé à être heureux ou malheureux dans une autre vie, relativement à la nature de ses actions : voilà le nœud de la métaphysique de Bonnet. Selon lui, l'auteur de l'univers, qui conserve l'univers lui-même, cette grande machine si prodigieusement composée, manquerait-il de moyens pour conserver l'homme purement matériel? Mais l'homme n'a pas seulement un corps, il a une âme, sans laquelle on ne saurait rendre raison de tous les phénomènes de l'homme, et en particulier du sentiment si clair et si simple qu'il a de son moi. Ce corps grossier et terrestre, que nous voyons et que nous palpons, renferme comme en un étui le germe d'un nouveau corps, destiné dès l'origine des choses à perfectionner toutes les facultés de l'homme dans une nouvelle vie. Et les animaux eux-mêmes contiennent les élémens de l'état perfectionné qui leur est réservé dans la nouvelle révolution que notre planète doit subir après toutes celles qu'elle a déjà subies, tous les êtres organisés recevant à chaque révolution une organisation supérieure à la précédente. En un mot, « il y aura de l'avancement pour tout le monde, » comme on l'a dit spirituellement (1). « L'opinion commune qui condamne à une mort éternelle tous les êtres organisés, à l'exception de l'homme, appauvrit l'univers. Elle précipite pour toujours dans l'abîme du néant une multitude innombrable d'êtres sentans, capables d'un accroissement considérable de bonheur, et qui, en repeuplant et en embellissant une nouvelle terre, exalteraient les perfections adorables du Créateur. L'opinion plus philosophique que je propose répond mieux aux grandes idées que la raison se forme de l'univers et de son divin auteur : elle conserve tous ces êtres et leur donne une permanence qui les soustrait aux révolutions des siècles, au choc des élémens, et les fera survivre à cette catastrophe générale qui changera un jour la face de notre monde. »

L'homme ressuscitera donc, et il ressuscitera tout entier, c'est-à-dire avec le souvenir de ses états passés, capable par conséquent de les juger et de comprendre le jugement qui en sera porté. Ce qui est assez singulier, c'est que le fondement de cette personnalité, c'est la mémoire, qui a son siége dans le cerveau, mais qui lie par des nœuds secrets le cerveau périssable au germe impérissable. Au reste Bonnet s'avance dans son système les saintes Écritures en main. Loin d'y rien trouver qui le contrarie, il n'y voit que des preuves dont il s'empare avec respect. La foi personnelle de Bonnet n'est pas marquée au coin d'une orthodoxie très pure : il destine l'homme à être jugé dans l'éternité sur le mérite de ses actions, et il ne cher-

(1) M. Villemain, *Cours de Littérature française au dix-huitième siècle.*

che pas à concilier le dogme de la rédemption avec sa théorie; mais l'on conçoit très bien que le fond du système en est indépendant. Tout ce qu'il permet à sa raison, c'est d'expliquer philosophiquement le dogme chrétien de la résurrection, et de donner aux espérances de l'homme cet appui nouveau que la philosophie ne s'était pas mise en peine de lui procurer (1).

En tirant du christianisme une partie de ses argumens, Bonnet s'était d'avance obligé à établir les preuves de la religion chrétienne; il n'y a pas manqué. Les derniers efforts de cette forte et sereine intelligence, au milieu des ténèbres croissantes qui allaient s'épaississant devant ses regards, furent consacrés à cette tâche du philosophe et du chrétien. Peut-être le terrible coup qu'avaient porté à la cause de son parti les *Lettres de la Montagne* lui fit-il envisager comme un dernier devoir à remplir envers sa patrie la réfutation des raisonnemens de Rousseau contre la révélation. Ce qui est plus certain, c'est qu'il resta sur les hauteurs que sa calme intelligence parcourait d'un pas si assuré, et qu'il ne descendit pas aux récriminations et aux réfutations amères. Ses raisonnemens sur ce sujet se résument en une conclusion qui est tout l'opposé de ce pas en arrière que fait Rousseau dans la *Profession du Vicaire savoyard*, lorsqu'après son admirable aveu sur la sainteté des Évangiles, il se détourne subitement du christianisme. « Je ne dirai point que la vérité du christianisme est *démontrée*, cette expression, admise et répétée avec trop de complaisance par les meilleurs apologistes, serait assurément impropre; mais je dirai simplement que les faits qui fondent la crédibilité du christianisme me paraissent d'une telle probabilité, que si je les rejetais, je croirais choquer les règles les plus sûres de la logique et renoncer aux maximes les plus communes de la raison. »

Les recherches sur le christianisme sont le couronnement de la *Palingénésie* et des travaux de Charles Bonnet. En repos sur les grandes questions qui intéressaient son âme, et bien abrité désormais dans l'édifice de ses convictions contre les doutes et les vents du siècle, il ne s'occupa plus qu'à revoir attentivement ses œuvres pour l'édition qu'on en publiait à Neuchatel et à écrire à ses amis (2).

(1) Les philosophes de son temps n'avaient pas de pareils soucis; Bonnet le leur reproche avec cette réserve et cette douceur qui ne l'abandonnent guère, même en face de ses plus vifs contradicteurs : « Lorsque les philosophes entreprennent de détruire ce qu'ils nomment des *préjugés*, il serait très convenable qu'ils leur substituassent des choses d'une utilité équivalente. Il ne faut pas que le philosophe ressemble à la mort, qu'on peint armée d'une faux; mais, si le philosophe peut quelquefois être représenté armé d'une faux, il doit au moins porter dans l'autre main une truelle. »

(2) S'il en avait eu le temps, il aurait peut-être écrit encore un ouvrage dont il avai tracé l'esquisse dans sa tête : c'était un *Essai sur l'Histoire de la Providence*, où, en

Cela suffit pour remplir les vingt-trois dernières années de sa vieillesse, qui s'éteignit en 1793, au milieu des agitations révolutionnaires de sa patrie.

Une dernière épreuve lui avait été réservée. La fin de sa vie fut une lutte pleine d'angoisses contre les maladies graves et douloureuses qui vinrent se joindre à ses infirmités. « Souvent nous avons cru l'avoir sauvé, disait son neveu de Saussure, témoin de ses souffrances et de sa résignation. Ah! qu'il était touchant, qu'il était intéressant de le suivre pendant ce long et pénible combat! Comme son cerveau avait été fatigué par une contention soutenue pendant toute sa vie, il lui arriva ce que Newton, Pascal et tant d'autres beaux génies ont éprouvé : sa maladie se portait quelquefois sur les nerfs; alors il avait des visions qui le trompaient d'abord, mais dont ensuite il reconnaissait l'illusion. Mais au milieu de ces affligeantes erreurs, la bonté de son cœur brillait toujours de l'éclat le plus pur.

« Son intelligence même, quoique couverte alors d'un voile sur quelques-unes de ses parties, avait dans tout le reste conservé la plus parfaite clarté. Souvent, dans ces momens pénibles, je lui communiquais pour le distraire quelques observations nouvelles de physique ou d'histoire naturelle, ou quelque idée de métaphysique : alors, si son attention se portait sur ces objets, il en parlait avec une suite, une présence d'esprit admirables, rappelant ce que les savans avaient pensé sur ces objets et comparant leurs opinions aussi bien et peut-être mieux qu'il ne l'aurait fait dans la santé la plus parfaite. Cependant, quoiqu'il eût encore quelques momens vraiment heureux, ses angoisses devinrent si fréquentes et si pénibles, qu'il en désirait ardemment la fin, et que, malgré la résignation la plus religieuse, il demandait souvent à Dieu de le rappeler à lui. Ses vœux furent exaucés. »

Une longue carrière de soixante-douze ans, tout entière écoulée sur un théâtre si borné pour une intelligence de cet ordre; une jeunesse laborieuse, souffrante, sans plaisirs, suivie de quarante années passées dans la retraite, au milieu des ombres de la cécité et du silence plus redoutable que la surdité fait autour de nous, — quelle image d'une vie heureuse! Telle fut pourtant la vie que Bonnet accepta sans murmure, et qui parut douce et belle à son âme, soutenue par la religion et satisfaite de penser. Nous voudrions savoir une plus certaine et plus rayonnante démonstration de la spiritualité de notre âme, une plus belle victoire du roseau pensant. Plus d'un sceptique

parcourant rapidement les révolutions physiques et morales de notre planète, il aurait tenté de découvrir les vues de la sagesse divine dans ces révolutions. Voyez une lettre de Bonnet à J. de Müller dans les *Œuvres complètes* de l'historien allemand, tome XV, page 324.

soupçonnera peut-être Bonnet d'avoir joué au sage et mis plus de philosophie dans ses livres qu'il n'en avait au fond du cœur, d'avoir été soutenu, dans le vide d'une existence si dépouillée, par la vanité ordinaire des esprits systématiques bien plus que par des convictions et des principes. Au besoin, le témoignage de ses contemporains et la tradition qui en est restée répondraient pour lui. Sa conduite politique a été quelquefois accusée par l'esprit de parti, ses systèmes ont été vivement attaqués; mais dans les écrits si passionnés d'alors nous n'avons jamais rencontré la moindre insinuation contre la sincérité de ses sentimens religieux, l'inébranlable sérénité de son âme, la vérité de son caractère et la bonté de son cœur. Pas un murmure ne s'éleva pour contredire de Saussure lorsque, devant ses concitoyens de tous les partis rassemblés pour entendre l'éloge funèbre de Charles Bonnet, il en vint à cet endroit de son discours : « Il fut heureux par la source du plus grand bonheur dont l'homme soit susceptible, celui d'aimer et d'être aimé. Il n'y eut jamais de cœur plus aimant que le sien : les amis de son enfance ont été ceux de sa vieillesse; jamais aucun nuage, aucun trouble n'a terni son amitié ni sa vie domestique. » Un jour George Lesage, autre philosophe d'humeur hardie et très indépendante, l'avertit qu'un Genevois, homme de beaucoup d'esprit, s'apprêtait à faire voir dans l'*Essai analytique* un fatalisme destructif de la morale et incompatible avec le christianisme, dont Bonnet faisait profession publique. « Quelques personnes de poids, ajoutait Lesage, avaient essayé de détourner l'homme d'esprit de cet infâme projet, en l'assurant de l'indignation publique s'il l'exécutait, mais elles n'avaient encore rien gagné sur son esprit. — Non, mon cher philosophe, répondit Bonnet, cet homme d'esprit ne fera point la critique de mon *Essai*, il n'en extraira pas des poisons qui n'y sont point, ou s'il le faisait, lui seul serait l'empoisonneur. Je compte assez sur l'estime de ceux dont j'ai l'avantage d'être connu pour n'avoir pas à redouter les interprétations odieuses qu'on voudrait donner à mes principes. Si l'on peut calomnier mon esprit, je me flatte au moins qu'on ne saurait calomnier mon cœur, et j'en appellerais au besoin à ma conduite, qui serait la meilleure apologie... Je suis donc fort tranquille sur cette entreprise vraie ou prétendue, et je ne prendrai à cet égard aucune précaution, parce que je n'en dois prendre aucune. Si la brochure paraît, je la lirai, je plaindrai l'auteur, et ne me vengerai qu'en pardonnant, heureux après cela de trouver quelque occasion de le convaincre de la sincérité du pardon et de la vérité de mon christianisme. »

La correspondance entière de Bonnet atteste qu'un tel langage lui était permis. On pouvait tout lui dire, et il pardonnait tout : les

lettres de ses amis sont d'une franchise et quelquefois d'une rigueur à ne laisser aucun doute sur ce point. Bien qu'un peu *auteur* sur le chapitre de la composition et du style, il écoutait les contradictions, il supportait la critique de ses idées les plus chères avec une sérénité et une déférence que l'amour-propre, si habile qu'il soit à ce jeu, ne saurait contrefaire sans se trahir quelquefois, et qui ne se démentaient jamais. Trembley, qui ne lui avait pas épargné des observations très dures sur sa *psychologie,* s'écriait, après avoir lu la réponse de Bonnet : « Va, tu n'auras pas à te garantir des injures; j'en réponds, je te le dis parce que je le vois, la religion et l'excellent cœur, l'homme moral, pénètrent dans tout ton ouvrage, et l'ami sent bien qui tu es. » — « Je ne souhaite, disait Jallabert à son tour, qu'une chose pour moi, mes enfans, mes amis, mes concitoyens : c'est que nous soyons tous autant hommes de bien, craignant Dieu et bons chrétiens que vous l'êtes. »

C'est tellement dans cette rare et aimable humilité de Bonnet qu'est, à notre sens, la preuve de sa sincérité philosophique et religieuse, que nous ne craindrons pas d'en rapporter encore un trait, qui pourrait paraître insignifiant, si l'on ne savait pas avec quelle jalouse susceptibilité les hommes d'un savoir illustre défendent leurs moindres conceptions. Bonnet, dans un de ses ouvrages, avait fait dépendre l'indestructibilité des germes de leur transparence. De Saussure, qui ne trouvait pas l'explication très bonne, lui proposa la sienne, bien confus ensuite d'apprendre que son oncle, non content de le remercier comme un disciple remercie son maître, avait envoyé ses remarques à Spallanzani pour être imprimées dans un ouvrage du savant abbé. Très jeune encore, De Saussure ne put s'empêcher de lui reprocher respectueusement l'excès de sa déférence : « Vous faites, mon cher oncle, lui écrivit-il, beaucoup trop de cas de mes petites observations, et le ton beaucoup trop modeste de votre lettre me ferait craindre d'avoir eu dans la mienne un ton précisément opposé, si je ne connaissais bien mes sentimens pour vous. »

Tel fut Bonnet jusqu'à la fin de sa vie, penseur hardi, esprit sage, candide et humble cœur, digne à tous les titres de l'admiration et du respect qui entouraient son nom au XVIIIe siècle, et assurèrent à sa personne comme à ses ouvrages une légitime et considérable influence. C'est la portée de cette influence qu'il nous reste à caractériser, et c'est la correspondance inédite de Bonnet qui nous aidera encore dans cette dernière partie de notre tâche.

ANDRÉ SAVOUS.

L'AGRICULTURE

LES PRODUITS ET LES MACHINES AGRICOLES

A L'EXPOSITION

A l'exposition universelle de Londres, en 1851, la Russie et l'Amérique du Nord figuraient en face l'une de l'autre. On admirait, dans le compartiment russe, des meubles en malachite, des mosaïques, des étoffes splendides, des tissus d'or et d'argent. Le compartiment américain n'offrait au contraire que des balles de coton, des épis de maïs, des tas de porc salé. Jamais contraste plus frappant. Aux yeux du passant superficiel et distrait, tout l'avantage était pour la magnificence apparente de l'un contre la modestie et presque l'indigence de l'autre; mais, pour quiconque réfléchissait un moment, la république américaine reprenait bien vite le pas sur l'empire slave, l'industrie utile et véritablement productive sur l'industrie de luxe et d'apparat. Ces meubles somptueux ne peuvent servir qu'aux palais du tsar et des grands de sa cour, tandis que ce coton, ce maïs, ces jambons, vêtissent et nourrissent une population qui croît à vue d'œil, et alimentent une exportation immense. La puissance et la richesse des États-Unis reposent sur cette simple base, et qui oserait comparer cette expansion indéfinie de la race humaine du Canada au Mississipi, ces villes qui s'élèvent par enchantement, ces déserts qui se peuplent en une saison, ces vaisseaux innombrables, ces chemins de fer, tout ce tumulte de la vie, à la morne immobilité de la nation rivale?

Je ne veux pas établir tout à fait la même opposition entre les parties de l'exposition française de 1855 consacrées aux objets de luxe et celles qui contiennent les produits agricoles et les matières premières en général. Je sais que le luxe est dans le génie de la France, et que nos arts élégans, en imposant aux autres peuples notre goût et nos modes, ont fini par former un des plus beaux fleurons de notre couronne industrielle. Il faut du luxe dans un grand état, c'est le signe de sa prospérité et la décoration de son travail; seulement il n'en faut pas trop. Le luxe est l'ennemi de la véritable richesse; comme la guerre, il consomme et ne produit pas. De tout temps, nous avons tendu à l'excès en ce genre, et nous y tombons aujourd'hui plus que jamais. Quand Voltaire disait sous Louis XV :

> Cette splendeur, cette pompe mondaine,
> D'un règne heureux sont la marque certaine,

il flattait le roi et la cour; mais il mentait : il savait très bien que le luxe de Versailles et de Paris n'était obtenu qu'aux dépens de la nation tout entière.

Traversons donc ce magnifique étalage de glaces, de tapis, de bronzes, de porcelaines, de dentelles, de diamans, de cristaux, où s'arrête bien assez sans nous la foule émerveillée, et recherchons, dans les coins les plus reculés, les plus obscurs, les plus abandonnés, de notre exposition universelle, ce qui rend possible cet amas de trésors. L'homme ne vit pas seulement de pain, je le sais; mais il vit de pain avant tout. Nous savons tous combien était embarrassé de sa personne ce roi de la fable qui ne pouvait toucher à rien sans le transformer en or, et qui mourait de faim au milieu de ses richesses. Supposez qu'une petite plante bien grêle vienne à manquer, meubles et parures perdront beaucoup de leur intérêt. C'est ce que n'oublie pas la race anglo-saxonne, beaucoup mieux avisée que nous. Partout où elle va, son premier soin est de s'assurer de quoi vivre. Ses industries les plus estimées satisfont à ce besoin vulgaire, mais essentiel. De là la plus grande cause de sa supériorité. D'autres nations, puissantes autrefois, sont tombées en décadence pour l'avoir négligé : elle seule grandit sans cesse et couvre le monde de ses enfans parce qu'elle mange. *Cereris sunt omnia munus.*

I.

A tout seigneur, tout honneur; commençons par les produits agricoles anglais. La place qui leur est accordée est petite et attire peu les regards. On y voit d'abord d'énormes fromages et de gigantesques jambons. Les Anglais n'entendent pas raillerie sur ces deux

articles; ils y mettent un amour-propre national parfaitement justifié. Il n'y a rien de supérieur aux fromages de Glocester et aux jambons du Yorkshire, et il suffit, pour juger de leur quantité, de voir une de ces boutiques anglaises de comestibles où ils forment de véritables montagnes qui font tressaillir d'aise les passans. Le reste de leur bétail est figuré par des têtes de bœufs suspendues le long des murs et appartenant aux principales races de l'Angleterre et de l'Écosse, les courtes cornes, les hereford, les angus, et par des peintures représentant des moutons comme on n'en aurait jamais cru de possibles, si l'on n'avait vu cette année même les modèles en chair et en os à l'exposition des animaux reproducteurs. Je m'étonne qu'ils n'y aient pas joint la représentation de quelque colossal *roast-beef* ou de quelque moitié de mouton rôti comme il en paraît sur leurs tables aristocratiques, et notamment sur celle de la reine, aux fêtes de Noël. Ainsi dans l'Iliade antique on mesure l'importance des chefs à l'énormité des parts qu'ils se taillent dans des bœufs qu'ils dépècent eux-mêmes tout entiers.

Une collection complète de leurs laines permet de s'assurer que, si les Anglais ont renoncé dans un intérêt d'alimentation à la production de la laine fine, ils ont au moins, par le nombre et l'énormité de leurs animaux, conservé la quantité; la plupart de leurs espèces ont d'ailleurs des qualités spéciales, c'est ce qu'on appelle des laines longues.

La collection de leurs plantes cultivées a été mise en ordre par les soins de M. Wilson, ancien directeur du collége royal agricole de Cirencester, maintenant professeur d'agriculture à l'université d'Édimbourg, en remplacement de l'illustre David Low, qui a pris sa retraite l'année dernière. Là même, le nombre n'est pas considérable, faute de place : on est bien loin de l'immense exposition de MM. Peter Lawson à Londres en 1851, qui ne contenait pas moins de quatre cents variétés de céréales; mais ce qui s'y trouve suffit. On y voit rangées méthodiquement, représentées par des poignées d'épis et des échantillons de grains, les principales espèces de froment, d'orge et d'avoine cultivées dans les trois royaumes, avec les plantes fourragères et les racines. Une étiquette porte le lieu où chaque échantillon a été recueilli, la quantité de semence par boisseau et de produit par acre, le poids. La plupart viennent des environs d'Édimbourg, où se trouvent en effet les meilleures cultures de la Grande-Bretagne.

Les botanistes distinguent sept espèces de froment, dont quatre l'emportent sur les autres, le froment ordinaire, *triticum sativum*, le gros ou poulard, *triticum turgidum*, le blé dur, *triticum durum*, et l'épeautre, *triticum spelta*. Les Anglais ne cultivent ni le blé dur

ni l'épeautre; le premier ne vient que dans les régions les plus méridionales, le second n'est cultivé qu'en Suisse et en Allemagne. Restent le *triticum sativum* et le *triticum turgidum*. Les principales variétés anglaises et écossaises de ces deux espèces sont maintenant bien connues en France comme plus productives que les nôtres, et elles commencent à se répandre parmi les meilleurs cultivateurs de la Flandre et de la Picardie. Je signalerai entr'autres une espèce de poulard, dite *common rivet*, qui rapporte d'ordinaire, sur un sol bien préparé, de 30 à 40 hectolitres à l'hectare.

Un des signes les plus caractéristiques d'une mauvaise culture est l'indifférence sur la qualité des semences. Il en est des espèces végétales comme des animales : si les soins hygiéniques et la bonne nourriture font beaucoup, un bon choix de reproducteurs n'a pas moins d'importance. Quand on confie à la terre des semences avariées, mélangées de substances étrangères et de graines parasites, ou seulement d'une maturité douteuse et d'une nature abâtardie, on doit s'attendre à de grands déficits de récolte. Quand au contraire on se sert de semences triées avec soin, parfaitement propres, saines, vigoureuses, appartenant à des espèces supérieures, on est récompensé au centuple. La production et la vente des bonnes semences forment une industrie comme une autre, qui se perfectionne en se spécialisant. Plus la culture est avancée dans un pays, plus le commerce des graines de semence y prospère.

Je sais que l'expérience de cette année n'a pas été favorable aux blés d'origine anglaise qui s'introduisaient dans le nord de la France. L'hiver ayant été plus rude que ceux de leur île, la plupart ont gelé. C'est une preuve entre mille de l'extrême prudence qu'il faut apporter à toute importation agricole, ce n'est pas une raison pour douter du principe. Cherchons à rendre ces variétés moins sensibles au froid, choisissons parmi les nôtres celles qui produisent le plus; tous les moyens sont bons, pourvu que le but soit atteint. Tandis que, dans certaines parties de la France, le blé rend six ou sept hectolitres à l'hectare ou trois fois la semence seulement, un propriétaire des environs de Dunkerque, M. Vandercolme, expose cette année un blé d'Australie, venu chez lui, qui lui a donné 66 hectolitres, c'est-à-dire dix fois plus. Si prodigieux qu'il soit, ce rendement ne paraît pas impossible quand on étudie la végétation du froment. On a vu tel grain, appartenant à la variété la plus productive et placé dans les conditions les plus favorables, produire 100 épis de 100 grains chacun, ou 10,000 grains en tout. Pline parle d'une gerbe envoyée à Auguste qui contenait 400 tiges sorties d'un seul pied.

Les variétés anglaises d'avoine et d'orge présentent les mêmes

caractères. Une des avoines exposées, la *blanche de Tartarie*, a donné 80 hectolitres à l'hectare. Toutes ces plantes se distinguent par la force et la longueur de la paille en même temps que par la beauté de l'épi; il est regrettable qu'on n'ait pas pu montrer aussi les racines : nos cultivateurs auraient vu à quelles profondeurs elles descendent dans un sol suffisamment ameubli.

Parmi les graines fourragères, celle qui figure au premier rang est le *ray-grass* ou ivraie d'Italie, *lolium italicum*. La vogue de cette plante fait toujours des progrès en Angleterre et en Écosse, on en raconte de plus en plus des prodiges. On en a vu, dit-on, qui, coupée six fois dans une année, avait, à chaque coupe, quatre pieds anglais de haut, ce qui fait vingt-quatre pieds en tout. Dans une réunion agricole, M. Caird, l'auteur des *Lettres sur l'agriculture anglaise* publiées par le *Times*, ayant affirmé que, dans la ferme de *Meyer-Mill*, le ray-grass d'Italie avait produit jusqu'à 25 tonnes de foin sec par acre d'Écosse ou 50,000 kilos par hectare, on a crié à l'impossible, même en Angleterre; vérification faite, il s'est trouvé que si l'assertion n'était pas complétement exacte, elle n'était pas non plus très exagérée. Qu'il y ait un peu de légende dans tout ceci, c'est possible; mais pour que les Anglais et les Écossais, qui sont gens positifs, s'enthousiasment comme ils le font, il faut qu'il y ait aussi beaucoup de vrai. Ajoutons que, pour obtenir ces beaux résultats, l'arrosage avec l'engrais liquide est nécessaire.

Ce ray-grass laisse bien loin derrière lui tous les fourrages. Cependant, comme il ne peut pas être cultivé partout, nous trouvons dans la collection les autres plantes moins exigeantes qui composent encore la plus grande partie des prairies anglaises, tant naturelles qu'artificielles. Tels sont le trèfle, assez estimé pour que l'un des trois royaumes, l'Irlande, l'ait choisi pour emblème; le ray-grass ordinaire, *lolium perenne*, qui forme les célèbres gazons anglais et qui n'a pu être dépassé que par son frère d'Italie; le *Thimothy grass*, qu'on appelle chez nous la fléole des prés; le *fiorin* ou *agrostis* stolonifère, etc. Tout cela sans doute n'est que du foin, et on s'étonnera que, dans une exposition des merveilles de l'industrie, les Anglais aient imaginé de donner une place à ces humbles herbes que nous foulons aux pieds; mais ces herbes qui viennent partout, mêlées à d'autres inutiles ou nuisibles, ils les ont choisies, triées, fortifiées, transformées par la culture; ce foin, c'est pour eux de la viande, de la laine, du lait, du fumier, du blé, et par conséquent de la population et de la puissance.

Les turneps, les pommes de terre, les féverolles, quelques betteraves champêtres, complètent la série. Est-ce là tout? Oui, sans doute. Quoi! pas une plante industrielle? Pas la moindre. Ni bet-

terave à sucre, ni tabac, pas même de colza; c'est à peine s'ils font un peu de houblon, et ils ont laissé à l'Irlande le monopole du lin. Rien ne les détourne de ce puissant enchaînement de la culture alterne, qui tend à accroître dans une proportion indéfinie la production de la viande et du grain, poursuivi avec cet acharnement dans l'idée fixe qui caractérise leur race.

L'exposition des produits agricoles français présente un spectacle tout différent. Ici au contraire, la variété domine. Laines, soies, grains, huiles, vins, légumes, fruits, plantes textiles, tinctoriales, saccharifères, on ne finirait pas si l'on voulait énumérer tous ces produits. Rien ne montre le génie français sous un jour aussi favorable qu'une exposition; là en effet la quantité qu'on obtient d'une denrée ne compte pour rien, la qualité et l'originalité sont tout. L'exposition française est beaucoup plus brillante que l'exposition anglaise; malheureusement sous ces belles apparences se cache une bien moindre richesse réelle, parce que tous ces trésors ne sont que des exceptions. En veut-on un exemple? Une des plus belles collections est celle de la ferme-école de Paillerols, dans les Basses-Alpes. A côté d'une précieuse espèce de froment, appelée *touzelle blanche*, qui donne peut-être la plus belle farine connue, on y voit de superbes échantillons de légumes et de fruits secs, des garances, des huiles, des cocons admirables, des vins de liqueur, enfin tout ce qui annonce la plus riche culture. Le pays d'où viennent ces fruits merveilleux est cependant le plus pauvre de France et un des plus pauvres de l'Europe; la moitié du sol reste absolument inculte, et l'autre moitié a beaucoup de peine à nourrir une population clair-semée, qui diminue au lieu de s'accroître.

Cette réserve faite, je reconnais bien volontiers tout ce que notre exposition agricole renferme de remarquable. Pour les céréales, j'ai déjà cité M. Vandercolme; j'en pourrais citer beaucoup d'autres. De tous les points de la France, on a envoyé des fromens, des orges, des avoines, des maïs et même des riz magnifiques. La plupart des laines, des soies, des huiles, des vins, méritent les mêmes éloges. Parmi les cultures industrielles, la betterave occupe plus que jamais le premier rang. Ce n'est plus seulement du sucre, c'est de l'alcool que cette racine précieuse fournit maintenant au génie de nos inventeurs, et elle donne tous ces trésors sans rien perdre presque de ses ressources alimentaires : après avoir livré sa matière sucrée, sa pulpe nourrit encore un nombreux bétail et rend ainsi à la terre la plupart des élémens qu'elle lui a pris.

Les plus grands de nos établissemens agricoles reposent sur elle. Dans le département du Pas-de-Calais, un seul entrepreneur, M. Crespel de Lisse, cultive tous les ans 1,000 hectares en betteraves,

nourrit avec les pulpes 1,000 têtes de gros bétail, et produit ainsi assez d'engrais pour récolter 10,000 hectolitres de blé : il n'y a rien en Angleterre de plus gigantesque. Dans le département de l'Oise, à Bresles, une société s'est formée, au capital de 800,000 fr., pour une exploitation du même genre; elle a cultivé l'année dernière 500 hectares en betteraves, dont elle a fait du sucre et de l'alcool, a engraissé avec les pulpes je ne sais combien d'animaux, a récolté 3,000 hectolitres de froment, et après un mouvement de fonds de plusieurs millions en recette et en dépense, a donné, dit-on, à ses actionnaires 15 pour 100 de leur argent. L'état prend sa part de ces énormes produits, car un hectare de betteraves rapporte au fisc, par l'impôt sur le sucre indigène, près d'un millier de francs, et cependant le sucre est à plus bas prix que jamais. Tels sont les prodiges de la chimie moderne.

Voici maintenant le revers de la médaille : cette culture si belle a des bornes assez étroites. Elle couvre tout au plus le millième du sol, et ne peut guère s'étendre au-delà; elle n'a pu réussir jusqu'ici dans la moitié méridionale de la France ; elle n'est possible que dans des terres riches, fraîches, parfaitement ameublies; elle suppose des capitaux énormes et souvent renouvelés pour l'établissement des sucreries et distilleries, et, ce qui est plus grave, ses débouchés ne sont pas inépuisables. Les fléaux qui ont atteint la vigne ont pu seuls donner faveur à l'alcool de betteraves; qu'ils viennent à cesser, cette branche de produits sera tout au moins fort menacée. Quant au sucre, rien n'assure que son prix ne baissera pas encore, et il ne peut être comparé, pour l'importance de la consommation, aux denrées alimentaires. Le véritable objet de l'agriculture, sa base indestructible, c'est la production de la viande et du pain.

Les autres cultures industrielles sont encore plus attaquables sous ce rapport. J'admire comme un autre ces tabacs, ces lins, ces colzas, ces garances, mais je me demande quelquefois si le travail et l'engrais qu'ils consomment ne pourraient pas être plus utilement employés. Leur principal défaut est dans tous les cas d'attirer l'attention de nos cultivateurs vers les récoltes qui épuisent plus que vers celles qui fertilisent. On ne se douterait pas, en voyant toutes ces richesses, que le pays qui les produit souffre depuis trois ans d'une disette persistante, et qu'en temps ordinaire il peut à peine nourrir une population spécifique inférieure de moitié à la population anglaise; telle est pourtant la vérité. Il y a bien des causes à cette anomalie; le goût des cultures exceptionnelles n'y est-il pas pour quelque chose? Moins exclusif que les Anglais, j'admets volontiers ces beaux produits comme le couronnement d'une agriculture perfectionnée, je veux seulement rappeler qu'ils ne peuvent être que des accidens; le

fond de la culture est ailleurs, et il faut bien que nous l'ayons négligé, puisque nous n'arrivons pas au but.

Quelques nouvelles plantes ont fait cette année leur apparition. Au premier rang, il faut placer le sorgho à sucre, rapporté de Chine par M. de Montigny, consul de France à Sanghaï, et qui est déjà devenu l'objet d'essais fort sérieux. On s'en est beaucoup occupé dans le Var et les Bouches-du-Rhône : M. Sicard de Marseille a exposé du sucre, de la mélasse, du vin, de l'eau-de-vie, du vinaigre et du cidre de sorgho; que dis-je? il y a encore de la farine, de la fécule et de la semoule de sorgho, et pour mettre le comble aux qualités de cette plante encyclopédique, de l'acide sorghique, du carmin, de la sépia, des teintures diverses sur soie et laine avec des couleurs tirées du sorgho. Voilà, j'espère, un brillant début. On raconte que Parmentier, voulant populariser la pomme de terre, donna un jour un grand dîner, dont ce tubercule avait fait tous les frais depuis le potage jusqu'au dessert. M. Sicard va du premier coup plus loin que Parmentier. Nous verrons ce que deviendront ces espérances. Le sorgho sucré est une espèce de millet à balai qui s'élève à deux mètres de hauteur, et dont la culture ne paraît pas difficile. Son acclimatation n'est pas douteuse. On en a semé sur plusieurs points de la France, et il est venu partout. Ses tiges produisent la matière sucrée; la matière farineuse est contenue dans ses graines. Il est depuis longtemps connu des nègres de la Sénégambie, qui en tirent à la fois des liqueurs enivrantes et des bouillies alimentaires, d'où l'on peut conclure qu'il réussira surtout en Afrique.

Nous devons encore à M. de Montigny, outre les yaks, ces bœufs à toison laineuse du Thibet, qu'on tente en ce moment de naturaliser dans les montagnes du Jura, une nouvelle racine, l'igname de Chine, qui pourra, dit-on, remplacer la pomme de terre, si la maladie ne s'arrête pas. Des expériences faites au Jardin des Plantes paraissent avoir réussi. « Cuite sous la cendre, dit M. Decaisne, elle prend une consistance qui rappelle par l'aspect et la saveur la meilleure pomme de terre; par la dessiccation, il sera facile de la convertir en une véritable farine, portant avec elle un gluten qui manque à la fécule. » Je ne demande pas mieux que de croire à tous les mérites de ces nouvelles acquisitions. Je doute cependant que le sorgho sucré vaille beaucoup mieux que le maïs, qui vient dans les mêmes conditions, et l'igname de la Chine aura quelque peine à dépasser le topinambour, qui remplace très bien la pomme de terre, au moins pour les animaux. Le directeur de la ferme-école de Beyrie (Landes) affirme avoir obtenu 100 hectolitres de maïs à l'hectare; j'ai moi-même compté 700 grains sur des épis envoyés à l'exposition.

J'ai parlé immédiatement de la France en quittant la Grande-Bre-

tagne parce que le sentiment national m'a emporté; *dear, dear land,* comme dit Shakspeare. J'aurais dû, pour être juste, faire passer avant nous les pays qui, sans égaler tout à fait l'Angleterre, nous sont encore supérieurs. La Belgique, les Pays-Bas, la Suisse, la Saxe, la Lombardie, la Bohême, forment un groupe de trente millions d'hectares qui se rapproche beaucoup de la Grande-Bretagne pour la production; la population moyenne y est égale à 100 habitans par 100 hectares, tandis que la nôtre n'est que de 68. La France n'occupe en réalité que le troisième rang.

Le produit brut moyen de la Belgique est égal au produit anglais, bien qu'il soit obtenu par d'autres procédés, car c'est par excellence le pays de la petite propriété et de la petite culture. La viande et le grain y constituent les cinq sixièmes de la production, un sixième est formé de plantes industrielles; ce sont ces dernières qui ont les honneurs de l'exposition, car on se résout peu en général à exposer de la paille et du foin, comme l'ont fait sans façon les Anglais. Les lins surtout sont d'une beauté rare. J'ai remarqué en même temps avec plaisir des céréales, des légumes et des fourrages obtenus dans les parties les plus arides de la Flandre et du Luxembourg. La Belgique a entrepris depuis peu de mettre en valeur ses terres incultes, et elle y réussit rapidement, grâce à un ensemble de mesures dont l'exemple serait bon à suivre, si notre orgueil national nous permettait d'emprunter quelque chose à qui nous a tant emprunté. Heureux pays, qui, dans les dernières convulsions de l'Europe, a su conserver l'ordre, la liberté et la paix, et qui ne souffre que du mal des pays prospères, l'excès de population!

La richesse principale des Pays-Bas consiste dans leurs pâturages et conséquemment dans leur bétail; leur véritable exposition a donc eu lieu au concours des animaux reproducteurs, où leurs vaches, les plus belles du monde, ont excité une légitime admiration. Ils n'ont à peu près rien envoyé au palais de l'industrie en fait de produits agricoles. C'est dommage, car la nation hollandaise ne connaît de supérieure en culture que la nation anglaise, et elle a la gloire de l'avoir devancée; l'Angleterre a tout appris à son école, même la liberté, qui est la mère du reste. La Suisse a sans doute pensé aussi que l'exposition de son bétail suffisait. Le royaume de Saxe est représenté par la plus belle de ses productions agricoles, la laine fine de la célèbre race ovine de Negretti. L'Allemagne rhénane a envoyé ses épeautres en grains et en farines, ses tabacs, ses chanvres, ses vins du Rhin, ses houblons, son kirch de la Forêt-Noire, ses eaux-de-vie de grains, de prunes, de pommes de terre, ses sucres et ses alcools de betterave, car cette industrie française y est maintenant naturalisée; la Lombardie, ses riz, ses maïs, ses soies et ses

fromages; la Bohême, ses laines, qui rivalisent avec celles de Saxe, et ses sucres de betterave, qui rivalisent avec les nôtres. Ces échantillons donnent une haute idée de l'état de l'agriculture dans ces contrées.

Déduction faite de la Lombardie, le reste de l'Italie vient, avec la France, au troisième rang. Sur quelques points de la presqu'île, comme la Rivière de Gênes et le duché de Lucques, la culture a atteint un haut degré de perfection; sur d'autres, comme la Sardaigne et la Sicile, elle languit misérablement. Somme toute, le développement agricole moyen doit être le même que chez nous, et la population spécifique est plus nombreuse. C'est ce qui reste à l'Italie de son ancienne splendeur. Sans l'académie des géorgophiles de Florence, qui nous a donné une collection complète des produits toscans, l'agriculture italienne serait absente de l'exposition; son état présent n'est pourtant pas à dédaigner, et quand elle n'aurait rien de nouveau à nous apprendre, le nom de l'Italie ne doit jamais manquer, quand il s'agit d'une revue des œuvres de la civilisation. Il n'y a pas déjà si longtemps que l'agriculture italienne était la première de l'Europe. Châteauvieux et Sismondi en ont parlé dans les termes les plus enthousiastes. Le portrait tracé par Sismondi était embelli, nous le savons maintenant; il avait pris un seul point, le val de Nievole, comme type de toute une contrée, et sa passion contre le système de fermage à prix d'argent, qui prévalait en Angleterre, lui a caché les inconvéniens du métayage usité en Toscane. Les publications de MM. Ridolfi, dans les actes des géorgophiles, ne laissent plus aucun doute sur ces erreurs. Il n'en reste pas moins beaucoup de vrai dans ce qu'il a écrit, et si l'adoption de l'assolement quadriennal, le développement de la mécanique, de la chimie et des autres sciences appliquées à la culture, l'accumulation des capitaux, ont fini par élever l'agriculture anglaise à une plus grande hauteur, si la France a fait en trente ans de paix et de liberté des progrès qui ont comblé l'intervalle, il n'en est pas moins certain que l'Italie a eu les devans, non-seulement aux XVe et XVIe siècles, mais dans des temps plus rapprochés. N'oublions pas que la Lombardie, bien que détachée par la conquête, fait naturellement partie de la péninsule.

La France et l'Italie terminent la série des pays passablement cultivés, et comme tout n'y est pas également en valeur, on peut estimer à 40 millions d'hectares le contingent qu'elles apportent à elles deux, de sorte qu'il n'y a dans toute l'Europe que 100 millions d'hectares qui produisent à peu près ce qu'ils peuvent produire dans l'état actuel des connaissances agricoles.

On peut diviser le reste en deux nouveaux groupes qui deviendraient alors le quatrième et le cinquième dans l'ordre décroissant.

Le quatrième comprend la péninsule ibérique, c'est-à-dire l'Espagne et le Portugal, toute l'Europe centrale, ou la plus grande partie de l'empire d'Autriche, la Prusse proprement dite, le Hanovre, les deux Mecklembourg, et les états du Nord, c'est-à-dire le Danemark et la partie cultivable de la péninsule scandinave. L'étendue totale de ce groupe est de 200 millions d'hectares, et la population moyenne de 40 habitans par kilomètre carré. Le sixième et dernier est formé par l'Europe orientale, comprenant la Turquie et la Russie d'Europe, dont l'immense étendue (500 millions d'hectares) ne compte que 15 habitans sur la même surface. La Belgique en a dix fois plus.

Il est sans doute étrange de placer sur la même ligne l'ardent Portugal et le froid Danemark; la vérité le veut ainsi. La production de ces deux pays ne se compose pas des mêmes élémens; mais dans l'ensemble elle est égale, c'est-à-dire un peu plus de moitié de la nôtre. L'Espagne et le Portugal ont envoyé des maïs, des vins, des légumes secs, des huiles, qui font regretter que ces régions favorisées du soleil soient si délaissées par le travail. L'Espagne y a joint des laines de son ancienne race mérine, la souche de toutes les races à laine fine de l'Europe; mais soit que les moutons espagnols aient dégénéré, soit qu'ils n'aient eu d'autre tort que de rester stationnaires pendant que leurs descendans étrangers s'amélioraient, ces laines ne peuvent plus soutenir la comparaison, ni avec les nôtres, ni avec celles de Saxe et de Bohême. La Prusse proprement dite n'a fourni que peu de produits, qu'elle a abrités sous le grand nom de Thaer, fondateur de l'institut agricole de Mœglin, dans les sables du Brandebourg. L'Autriche a fait beaucoup plus; c'est après la France l'état qui a pris la plus grande part à l'exposition, ses vins surtout forment une pyramide qui frappe tous les yeux.

Quand on examine cette belle exposition de la monarchie autrichienne, qui comprend la Lombardie et la Bohême, deux des plus riches pays du monde, et qui contient en même temps des régions aussi fertiles que la Hongrie, on s'étonne que le développement agricole moyen n'y soit pas plus avancé. Elle aussi possède tous les climats, et si l'agriculture y était partout aussi florissante qu'à ses deux extrémités, elle pourrait nourrir cent millions d'habitans. Elle n'en a pourtant pas plus que la France, bien que son étendue soit très supérieure. Si l'on en juge par les exemples que nous avons sous les yeux, il y règne aujourd'hui une grande émulation. L'aristocratie, qui possède d'immenses terres, paraît avoir l'ambition de marcher sur les traces de la grande propriété anglaise, et à côté des écoles impériales d'agriculture figurent sur la liste des exposans les noms des plus grands seigneurs.

L'empire ottoman, plus vaste encore que l'empire d'Autriche, n'est

représenté que par un petit nombre d'échantillons plus curieux qu'utiles. Je ne voudrais pas dire trop de mal des Turcs, qui sont aujourd'hui nos alliés; mais en vérité, quand on songe à ce qu'ils ont fait du plus magnifique territoire, on ne peut s'empêcher de leur en vouloir. *Partout où un Turc met le pied,* dit un proverbe syrien, *la terre reste stérile pendant cent ans.* Il faut espérer qu'à la suite de la guerre actuelle, l'Europe civilisée imposera à la barbarie ottomane d'autres principes de gouvernement, et que les populations chrétiennes, les seules qui travaillent, auront vu enfin sonner l'heure de leur affranchissement définitif. La prospérité de ces belles contrées n'est possible qu'à cette condition.

La pauvre et petite Grèce a voulu offrir son contingent. Malheureusement ce que ses produits ont de plus beau, c'est leur nom: blés de Sparte, orges de Thèbes, maïs d'Olympie, haricots d'Argos, fèves de Mantinée, garances de Scyros, amandes d'Égine, soies de Messénie, tabacs d'Épidaure, raisins de Corinthe, miels de l'Hymette, vins du Pirée, olives d'Athènes : il est impossible de ne pas tressaillir en lisant sur une humble étiquette ces mots magiques. Plus le passé est grand, plus le présent paraît pénible. Fragment à peine détaché de la Turquie, la Grèce porte encore le sceau funeste que des siècles d'oppression ont imprimé sur elle. Depuis quelques années, elle jouit de la liberté; mais qu'est-ce qu'un quart de siècle pour réparer des ravages si anciens et si profonds? Presque partout la terre même a été détruite, et le roc paraît à nu.

La Russie, en guerre avec nous, n'a rien exposé; ce n'est pas un bien grand malheur. L'agriculture n'y fait pas beaucoup plus de progrès qu'en Turquie. Tout le monde connaît le mot profond de Montesquieu : *Quand les sauvages de la Louisiane veulent avoir un fruit, ils coupent l'arbre au pied; voilà l'image du despotisme.* Les tsars semblent avoir pris à tâche de justifier cette définition célèbre. Pour entretenir le luxe d'une capitale factice et mal placée, que les eaux débordées de la Néva emporteront quelque jour, pour entretenir en même temps un état militaire excessif, instrument d'une autorité divinisée et d'une ambition sans limites, ils ont épuisé leur empire d'hommes et d'argent, et sacrifié la réalité à l'apparence. Même dans la Russie méridionale, le faible excédant de céréales qu'on vendait à l'Occident n'était obtenu que par une culture misérable; la zone qui le produit est si vaste et d'une fertilité telle qu'elle pourrait rapporter de quoi nourrir la population actuelle de l'Europe entière, tandis qu'elle a peine à fournir à l'exportation 4 ou 5 millions d'hectolitres, souvent supprimés par les hasards des saisons.

Ainsi, sans parler des régions désertes de l'Asie, de l'Afrique et de

l'Amérique, la seule Europe pourrait entretenir, avec les produits agricoles les plus ordinaires, cinq ou six fois plus d'habitans qu'elle n'en possède aujourd'hui. En prenant pour maximum l'état actuel de la Belgique et de l'Angleterre, le reste a d'immenses pas à faire avant de les regagner; l'Italie et l'Allemagne peuvent tiercer leur population, la France doubler la sienne, l'Espagne, le Portugal, la Hongrie, la Pologne, la Prusse, tripler la leur, la Turquie et la Russie presque la décupler, et en supposant, ce qui est vrai, que la Belgique et l'Angleterre peuvent faire encore des progrès, une carrière bien autrement vaste s'ouvre devant les autres peuples. D'où vient donc que la population européenne ne marche pas plus vite? Hélas! des erreurs et des passions des hommes, qui font de ce vaste champ, si bien disposé pour le travail, un théâtre éternel de violences.

Quand on jette les yeux sur une carte et qu'on mesure par la pensée le fameux pays de *terre noire* par exemple, qui forme une grande partie de l'Europe orientale et dont la fertilité naturelle passe pour inouie, on s'étonne que les cinq cent mille émigrans qui partent tous les ans d'Allemagne et d'Angleterre pour l'Amérique et l'Australie ne se tournent pas vers ces régions infiniment plus voisines que rapprochent tous les jours des lignes de chemins de fer et des bateaux à vapeur. Une famille rhénane peut être rendue sur le Bas-Danube en aussi peu de temps qu'il lui en faut pour s'embarquer à Southampton, et elle n'y va pas; pourquoi? c'est que, même quand la guerre n'y sévit pas comme aujourd'hui, la liberté et la sécurité y manquent. L'insalubrité, compagne de la barbarie, y répand ses invisibles poisons, et pour lutter contre la nature sauvage, l'homme a besoin de se sentir défendu contre les fléaux qui viennent des hommes. *Liberty, peace and safety,* voilà la devise américaine qui fait passer les mers.

Les peuples de la vieille Europe tombent presque tous dans la même erreur que ces propriétaires qui aiment mieux accroître l'étendue de leurs terres que leur capital d'exploitation. On veut s'étendre, s'arrondir, et pour avoir le bien d'autrui, on sacrifie son propre héritage. Les révolutions, les tyrannies et les guerres qui ont rempli, remplissent et rempliront l'histoire du monde, n'ont pas d'autre origine. On ne sait pas que la vraie source de la puissance des nations, c'est moins la grandeur du territoire qui s'achète par la guerre que la multiplication des capitaux qui s'obtient par la paix. La petite Angleterre avec ses 13 millions d'hectares est aussi forte que l'immense Russie, qui en a cent fois plus. L'Espagne de Philippe II a fait, pour arriver à la monarchie universelle, un effort gigantesque et vain qui l'a réduite pour des siècles à l'impuissance. Même quand on réussit, on ne s'en trouve guère mieux. On serait probablement

fort mal reçu du gouvernement autrichien, si l'on essayait de lui démontrer que ses sacrifices séculaires pour assujettir l'Italie n'ont pas moins nui à l'Autriche elle-même qu'au peuple vaincu; rien n'est pourtant plus évident, l'histoire à la main : elle a perdu par la guerre sur son propre sol plus d'hommes et de capitaux qu'elle n'en a gagné sur le sol voisin.

En attendant que la paix et la justice règnent parmi les hommes, ce qui ne paraît pas près d'arriver, sortons de l'Europe et voyons où en est l'agriculture dans les autres parties du monde. Nous n'apercevons que quelques points épars habités et cultivés, le reste est le royaume de la solitude. Commençons par ce qui nous touche le plus, les possessions françaises, et en particulier la plus proche, la plus grande et la plus récente de toutes, l'Algérie.

L'exposition de ses produits a été arrangée avec un art coquet par les soins du ministère de la guerre; elle aurait pu, à beaucoup d'égards, se passer de cette parure. La culture fait décidément des progrès dans cette coûteuse colonie, et il commence à en sortir autre chose que les envois du jardin d'essai, si habilement dirigé par M. Hardy. En sus de sa propre consommation, l'Algérie en 1854 a exporté 1 million d'hectolitres de blé, 500,000 hectolitres d'orge, 2 millions de kilos de farine, près de 3 millions de kilos de pain et de biscuit. En soi, c'est encore bien peu; mais quand on songe qu'elle tirait il y a peu d'années son pain de l'étranger, on ne peut méconnaître un grand pas. Les échantillons de ses blés et de ses farines sont les plus beaux peut-être de l'exposition; il y en a à la fois de blé tendre et de blé dur, mais le blé dur l'emporte, au moins pour le nombre, comme plus approprié au climat, et il ne faut pas s'en plaindre, car la farine qui en provient est plus nourrissante, et elle a une valeur spéciale pour la confection des pâtes alimentaires. De plus, il est bien constaté que la récolte du froment s'y fait dès le commencement de juin, ce qui lui donne une grande avance sur la nôtre, et permet de satisfaire des besoins pressans, quand les greniers de la mère-patrie commencent à s'épuiser.

La production actuelle du froment en Algérie est d'environ 5 millions d'hectolitres; le blé tendre n'y figure que pour 200,000, ou pour un vingt-cinquième environ, il est presque tout entier obtenu par les colons; le blé dur au contraire est presque tout récolté par les indigènes, ce qui donne la proportion entre la culture européenne et la culture arabe; la première est à la seconde comme un à vingt-cinq. Les deux réunies s'appliquent tout au plus à un million d'hectares, ou au quarantième de la surface totale. Malgré cette exiguité, la colonie française d'Afrique présente déjà une variété au moins égale à celle de la France elle-même. Outre leurs blés et leurs

orges, nos colons ont envoyé des produits empruntés à toutes les régions du monde : le coton, l'olivier, la cochenille, le ricin, l'arachide du Brésil, le carthame, l'opium, les oranges, les pamplemousses, le safran, la garance, le tabac, la soie, l'ortie blanche, le gingembre, l'indigo, le riz sec de Chine, le *madia* du Chili, la mauve textile, le chanvre de Chine, le sésame, les patates, le café, le thé, la *colocase* du Mexique, la banane, la canne à sucre, le bambou, les vins, les essences, les alcools d'asphodèle, etc. La plupart de ces produits ont une valeur fort restreinte; il en est quelques-uns dont on espère beaucoup, tels que le coton, la soie, l'huile, le tabac et les fruits.

Si l'on jugeait de l'importance d'une culture par la beauté de ses produits, il n'y aurait rien de plus riche que le coton d'Algérie. De l'aveu même des Américains les plus compétens et les plus intéressés, les qualités superfines de coton, dites *sea island*, obtenues en Afrique, égalent les plus belles de la Georgie. On peut dire en même temps que le débouché est indéfini, car la seule Europe absorbe tous les ans pour un milliard de coton. En présence de pareils faits, on comprend toute l'importance que le gouvernement attache à cette production. Malheureusement la question principale, celle du prix de revient, n'est pas résolue. Peu importe au fond qu'on récolte le plus beau coton du monde, si l'on ne peut pas le vendre au prix courant. Jusqu'à présent, la culture du coton ne couvre pas, dans toute l'étendue de l'Algérie, plus d'un millier d'hectares, malgré les encouragemens sans nombre qui lui sont donnés. On ne peut s'empêcher de concevoir de grands doutes sur l'avenir au moins immédiat de cette culture, quand on songe à la quantité de main-d'œuvre qu'elle exige sous un ciel brûlant. Pour mon compte, il me paraît impossible que les bras des colons y suffisent jamais; qu'on y arrive quelque jour par le moyen des indigènes, ou mieux encore, d'une importation de noirs libres du centre de l'Afrique, c'est plus croyable, mais là encore on entrevoit bien des difficultés. Jusqu'ici le coton n'a véritablement pu prospérer qu'avec l'esclavage. Il serait beau de lui enlever ce triste caractère; l'Algérie en a-t-elle les moyens?

Il ne s'élève pas tout à fait le même doute sur la production de la soie; il s'en faut pourtant de beaucoup que ce soit un fait accompli. Comme les cotons, les soies envoyées d'Afrique sont admirables, et les étoffes dont elles font la matière première ont un merveilleux éclat; mais c'est l'administration qui achète les cocons et qui fait fabriquer, et, ce qui est plus fâcheux, la production en est insignifiante et diminue au lieu d'accroître. On n'a pu acheter à Alger en 1852 que pour 56,000 fr. de cocons, en 1853 pour 54,000, en 1854 pour 33,000 seulement; il y a loin de là aux 100 millions de soie

que produit la France et aux autres 100 millions qu'elle importe tous les ans. L'administration n'a pourtant rien négligé pour propager ce produit; outre l'achat des récoltes au-dessus du cours, on distribue gratuitement les plants de mûrier et la graine de vers.

L'olivier, le tabac et les fruits donnent de meilleurs résultats. L'Algérie a récolté en 1854 pour 12 millions d'huile d'olive. A la bonne heure, voilà un produit, et qui promet de s'accroître vite, car l'olivier y vient naturellement partout. Le tabac a le même succès, et la fabrication des cigares a pris un grand essor. Les oranges de Blidah arrivent maintenant jusqu'à Paris; soit pour les fruits frais, soit pour les confits, il est évident que l'Afrique a devant elle un bel avenir. Elle commence à faire d'assez bons vins. Sans doute aussi, elle tirera profit de quelques-unes de ces plantes oléagineuses, textiles, tinctoriales ou autres, qui sont maintenant à l'état d'essai. Le crin végétal, extrait du palmier nain, est une invention aussi utile qu'ingénieuse.

Je m'étonne que, dans cette nombreuse nomenclature, on ne voie figurer à peu près nulle part les produits animaux. Les colons européens, c'est pénible à dire, n'ont que très peu de bétail : 5,000 chevaux, 3,000 mulets, 20,000 bœufs ou vaches, 25,000 moutons, 12,000 chèvres, 8,000 porcs, c'est trop peu. On doit pourtant finir par comprendre que l'Algérie ne fait pas exception à la règle générale, et que là comme ailleurs il n'y a pas de bonne culture sans bétail. Que, dans les premières illusions qui ont suivi la conquête, on se soit imaginé que cette terre privilégiée pouvait se passer de tout, je le comprends; mais la rude leçon de l'expérience est venue, et il n'est plus permis d'ignorer que les lois de l'économie rurale européenne s'appliquent à l'Algérie, qui n'est pas aussi différente de l'Europe qu'on le croyait d'abord. Cette négligence est d'autant plus regrettable, que l'exemple des indigènes, dont toute la richesse est dans leurs troupeaux, aurait dû nous éclairer. Nous avons su, dès le premier jour, que cette terre portait en abondance une herbe nutritive. La végétation spontanée, le manque de bras, le défaut de routes, tout pousse à l'industrie pastorale. J'admets que d'autres causes aient développé autour des villes la culture jardinière : l'une n'exclut pas l'autre. La culture jardinière a des bornes très étroites dans un pays où les bras européens manquent, tandis que la culture pastorale, qui économise les bras pour utiliser les vastes espaces, peut s'étendre à volonté sur un sol sauvage.

Heureusement, ce que les Européens ne font pas assez, les indigènes commencent à le faire. Parmi les produits animaux, il en est un, la laine, qui figure déjà parmi les principales richesses de l'Algérie, puisqu'on peut évaluer la récolte annuelle à 15 millions; elle

provient presque tout entière des troupeaux indigènes, qui comptent de 7 à 8 millions de têtes. Arabes et Kabyles ont, sans aucun doute, des procédés de production aussi barbares qu'eux; mais après tout, comme ils sont au nombre de 2 à 3 millions, tandis qu'on n'a pu installer en Afrique, après vingt-cinq ans d'efforts, qu'environ 25,000 cultivateurs européens, ce sont eux qui sont les principaux et presque les seuls producteurs ruraux. Les huiles, les tabacs, les céréales, c'est-à-dire les produits réels, car les autres ne sont encore que des espérances, viennent d'eux en grande partie, aussi bien que les laines. Il faut rendre cette justice à l'administration que, tout en exagérant en apparence ses préférences pour les colons, elle n'oublie pas les indigènes. Elle est plus juste et plus libérale envers eux que ne semblerait l'indiquer l'exposition à peu près exclusive des produits coloniaux. Les uns sont un peu pour la montre, les autres pour la réalité. D'un côté, la qualité éblouissante, mais le très petit nombre; de l'autre, la grossièreté, compensée par la quantité au moins relative. Il n'est plus question, Dieu merci, d'extermination; les indigènes, traités avec bienveillance, admis à tous les concours, peuvent s'instruire et s'enrichir à notre école. Cette politique a un double effet, elle assied la pacification sur sa véritable base, qui est l'intérêt des indigènes, et elle accélère la seule production rurale qui ait jusqu'ici quelque importance.

Je souhaite que les bras et les capitaux de l'Europe émigrent en abondance en Afrique, mais, à parler franchement, je n'y compte guère; l'Europe n'a pas trop de ses capitaux pour elle-même, et ses bras surabondans trouvent ailleurs un emploi plus fructueux. Dans tous les cas, que l'émigration européenne devienne nombreuse ou non, ce que l'Algérie a de mieux à faire, c'est de chercher chez elle ses principaux moyens de progrès. Le plus grand est le bétail. Je ne lui dirai pas tout à fait comme La Fontaine :

> Le trop d'expédiens peut gâter une affaire;
> On perd du temps au choix, on tente, on veut tout faire.
> N'en ayons qu'un, mais qu'il soit bon!

Je crois cependant que le plus simple, comme le plus sûr, est de battre un peu moins les quatre coins du monde et de s'en tenir un peu plus aux entreprises qui se présentent naturellement. Rien n'est plus facile que de doubler la production actuelle du bétail. Il suffit d'enseigner aux Arabes l'art de faire du foin, qu'ils ignoraient; leurs animaux périssaient par milliers, parce qu'ils n'avaient rien à leur donner en temps de sécheresse. Puis viendront l'établissement de quelques abris pour défendre les troupeaux de l'excès de la chaleur, le perfectionnement des races par des croisemens ou plutôt des sélec-

tions, l'amélioration des pâturages par des irrigations et des dessèchemens, la culture des prairies artificielles et des racines; ceci n'est pas aussi brillant, je l'avoue, que le coton, la canne à sucre, le thé et le café; l'expérience dira ce qui vaut le mieux. Outre les moutons, l'Algérie peut produire encore des chevaux et des bœufs. Les chevaux indigènes sont célèbres, et ils remontent déjà exclusivement notre cavalerie d'Afrique. La race bovine ne sera jamais laitière, le climat s'y oppose, mais elle ne demande qu'un peu de soin pour donner de bons petits bœufs de travail et de boucherie, et elle compte déjà un million de têtes. Je n'ai pas besoin d'ajouter que le bétail, c'est de l'engrais, et qu'en Afrique comme partout, l'engrais est nécessaire pour les autres productions, notamment pour les céréales; il faut toujours en revenir là.

Il est un autre intérêt que je regarde comme de premier ordre pour l'Algérie, c'est le bois. S'il manque, ce n'est pas précisément la faute du sol et du climat : on y trouve au contraire de très beaux arbres, et les recherches de l'administration ont révélé l'existence d'un million environ d'hectares de bois, dont quelques-uns sont de véritables forêts; mais qu'est-ce qu'un million d'hectares, la plupart en broussailles, pour une étendue totale de 40 millions? Il en faudrait au moins trois ou quatre fois plus. Les véritables causes du déboisement sont le parcours des troupeaux et l'incendie, les Arabes ayant l'habitude de mettre le feu aux broussailles, pour fumer le sol avec les cendres et se débarrasser des bêtes féroces. Depuis quelques années, un service forestier bien organisé veille à la conservation de ces richesses naturelles. Une des parties les plus intéressantes de l'exposition algérienne consiste, selon moi, dans la collection des essences forestières. Il y a là, si l'on veut, des trésors pour l'avenir et qui n'exigent presque pas de main-d'œuvre; mais il ne suffit pas de conserver, il faut semer et planter beaucoup. Je vois avec plaisir que l'administration y songe, elle a organisé des compagnies de planteurs. On en est encore réduit à importer du bois de l'étranger; en 1854, il en est entré pour 1,300,000 fr., et ce n'est pas seulement pour fournir aux besoins du chauffage, de la menuiserie, de la construction, de la marine, que le bois est nécessaire : il en faut surtout pour remédier aux vices du climat; l'exemple de quelques parties de la Metidja, autrefois inhabitables, maintenant peuplées et cultivées, montre combien les plantations ont de puissance pour vaincre les fléaux de cette rude nature.

Somme toute, on peut regarder l'Algérie comme en bonne voie, sinon peut-être pour ce qu'on cherche à faire à grand bruit, au moins pour ce qui se fait à peu près tout seul. Je ne parle pas de ses richesses minérales et industrielles, parce qu'elles ne sont pas de mon

sujet. Je me contente de dire qu'elles ont bien aussi leur valeur. L'exploitation des mines marche péniblement, l'absence de houille et de bois est un grand obstacle; on voit pourtant à l'exposition de beaux échantillons de minerais. Parmi les marbres, l'onyx translucide se distingue par sa rare beauté, comme le thuya parmi les bois. Toutes les industries européennes sont maintenant importées; de nombreux moulins à farine et à huile ont été construits; d'autres usines s'élèvent. Des lignes de voitures desservent les principales routes. Ces différens métiers sont la principale fonction des colons dans la société algérienne. On a essayé de faire violence à la nature des choses en reportant vers la culture un plus grand nombre d'entre eux, on a échoué. La division du travail se fait naturellement entre les Européens et les indigènes, quand on les laisse libres les uns et les autres; même quand on tente de s'y opposer, elle résiste et finit par l'emporter.

Les colonies anglaises nous offrent à ce sujet des enseignemens. On ne voit pas que le gouvernement y cherche à diriger le travail dans un sens opposé au cours naturel, on ne voit pas non plus que les colons se tourmentent l'esprit pour faire autre chose que ce qui leur profite, et ces colonies sont beaucoup plus prospères que les nôtres. Voyez l'Australie : avant la découverte de l'or, on n'y avait guère d'autre produit que la laine, et avec cette seule richesse on avait fait des merveilles. Au milieu des envois de ce monde nouveau figurent des esquisses de ces villes populeuses qui s'y élèvent à vue d'œil; on ne pouvait en effet rien montrer qui parlât plus haut.

Arrêtons-nous un moment devant une de ces colonies qui a été longtemps française, le Canada. Son exposition compte parmi les plus belles. On sent que les Canadiens ont conservé un attachement filial pour leur ancienne patrie, et qu'ils se sont fait une joie de répondre à son appel. On sent aussi que ces *quelques arpens de neige*, comme disait dédaigneusement Voltaire, ont fait de grands progrès depuis qu'ils ne nous appartiennent plus : leurs 70,000 habitans d'alors sont devenus deux millions. En auraient-ils fait autant s'ils étaient restés sous notre domination ? On est forcé d'en douter quand on songe à toutes les révolutions qui ont bouleversé la France depuis 1763, et qui ont eu dans nos colonies un désastreux retentissement. On en doute encore plus quand on compare le système économique et politique que nous suivons à l'égard de nos possessions et celui que les Anglais ont adopté pour les leurs. Le Canada est, on le sait, complétement libre aujourd'hui; il a un gouvernement représentatif calqué sur celui de la métropole, et le lien qui le retient encore n'est plus que nominal. L'aurions-nous traité ainsi? J'ai peine à le croire; c'est pourtant à cette indépendance qu'il doit la plus

grande partie de sa prospérité. Rien n'est plus digne d'admiration que les fruits et les céréales qu'on sait récolter sous un pareil climat, si ce n'est le parti qu'on sait tirer des produits les plus sauvages, comme le bois, le gibier et le poisson; j'aime, au milieu des œuvres de la civilisation la plus raffinée, cette étiquette curieuse : *Jambons d'ours de Niagara.*

Je ne veux pas dire qu'il y ait lieu d'adopter pour l'Afrique le même système de liberté absolue; nous n'en sommes pas encore là. Je veux dire seulement qu'il faut se confier davantage à la tendance spontanée des faits, et je reconnais que les idées des colons eux-mêmes s'améliorent beaucoup sous ce rapport; ils commencent à moins attendre du gouvernement. Qui sait? Quand on se donnera moins de peine pour développer la colonisation, elle marchera peut-être plus vite; ce ne serait pas la première fois qu'on aurait travaillé contre son propre dessein.

Les États-Unis d'Amérique n'ont rien exposé en fait de produits agricoles; nous verrons tout à l'heure qu'ils ont pris leur revanche pour les machines. Ils ont pensé sans doute qu'ils n'avaient rien à nous apprendre. Du coton, du maïs et du porc salé, voilà à peu près, comme je le disais en commençant, tout ce qu'ils pouvaient nous offrir; mais ce coton, ils en produisent 600 millions de kilos par an, valant au moins 600 millions de francs; ce maïs, ils en récoltent 200 millions d'hectolitres, valant au moins 2 milliards; ces porcs, ils en abattent 20 millions; ces trois seuls articles équivalent à toute la production agricole de la France, et dépassent celle de l'Angleterre. Ajoutez-y le froment, le tabac, le sucre, le riz, le gros bétail, et vous trouverez l'énorme chiffre de 6 à 7 milliards. Aucune nation au monde ne produit autant. Il est vrai que les États-Unis couvrent une surface énorme, mais ils n'avaient, il y a cent ans, qu'un million d'habitans, et ils en ont maintenant bien près de 30. Voilà ce qu'il était impossible d'exposer. Je comprends très bien que tout ce qui se sent mal à l'aise en Europe émigre volontiers dans ce pays-là, où les salaires sont élevés et les denrées alimentaires abondantes. Les merveilles de l'industrie des autres peuples pâlissent, pour moi, devant cette exposition absente. Les Américains ont malheureusement conservé l'esclavage, qui souille encore une partie de leur sol; mais dans les états de la Nouvelle-Angleterre on est plus près que nulle part ailleurs de l'idéal de la société humaine, c'est-à-dire du point où personne ne souffre que les maux inhérens à notre infime et débile nature. L'immense développement agricole que je viens de signaler est pour beaucoup dans cette aisance universelle: la cause première, on la connaît.

A côté du géant américain, le reste du Nouveau-Monde disparaît. Les républiques du Sud, agitées de révolutions continuelles, n'ont pu

donner à leur agriculture qu'une attention distraite. Quelques-unes ont pourtant pris part à l'exposition; il faut leur en savoir gré, surtout si ces envois indiquent une disposition à changer un peu moins de gouvernemens et à se livrer un peu plus au travail. On dit le Mexique sur le point de s'annexer aux États-Unis; on ne peut que l'en féliciter, si cette formalité doit le pénétrer de l'esprit anglo-américain : il en a besoin. L'empire du Brésil, que sa forme monarchique a mis à l'abri des convulsions, se développe un peu plus, mais sa superficie est telle que ses progrès sont insensibles dans cette immensité. Lui aussi sollicite vivement l'émigration européenne; le climat et l'éloignement s'y opposent. Mieux vaut, ce semble, s'attacher à tirer un meilleur parti des bras dont on dispose en appelant à son aide, sinon les hommes, au moins les sciences et les procédés perfectionnés de l'Europe.

Je ne veux rien dire des Indes, de Java, de la Chine, du monde oriental en général. L'agriculture doit y être très avancée sur un grand nombre de points, si l'on en juge par la population; mais il y a peu d'inductions à tirer pour nos propres affaires de ces civilisations lointaines, qui ont beaucoup plus à apprendre de nous qu'à nous enseigner. Aux principales acquisitions qui nous sont venues de Chine par M. de Montigny, je dois ajouter le riz sec. Ce serait un grand bienfait que l'introduction de cette plante en Europe, si elle réalise ce qu'elle promet. Rien de plus riche assurément que les rizières de la Haute-Italie, mais rien de plus infect et de plus malsain; si le riz sec permet d'obtenir les mêmes produits ou même des produits un peu moindres dans un air moins impur, nos régions méridionales ont fait une conquête.

II.

Le genre humain n'a encore cultivé un peu sérieusement que le dixième du monde. Ce dixième lui-même pourrait porter, s'il était bien traité, beaucoup plus qu'il ne produit, et cependant sur presque tous les points les subsistances font défaut aux besoins, ici, parce que la population regorge, là, parce qu'elle manque, partout, parce que le travail de l'homme n'a pas eu jusqu'à présent assez de puissance. La terrible loi que Malthus a signalée s'applique avec une inflexible rigueur, quand cette terre qui engloutit avant l'âge tant de générations condamnées pourrait être forcée d'ouvrir au contraire son sein pour les nourrir. Outre les fureurs et les folies qui l'éloignent du sol, l'homme avait cette excuse, qu'il se sentait faible devant l'immense nature. Livré à ses propres forces, il n'obtenait de ses labeurs qu'un maigre fruit, que venaient à tout moment lui enlever les jeux formidables des élémens; mais voici que de nouvelles armes lui sont

données : il n'est plus seul. Ce qu'il n'a pu faire avec ses bras, il peut désormais l'accomplir par ces machines qui décuplent ou centuplent son action; il a de plus découvert des procédés qui transforment le sol de fond en comble, soit par des engrais naturels ou artificiels, soit par des travaux de défoncement, d'assainissement et d'irrigation, et il a appris à modifier à son gré les espèces végétales et animales, pour les approprier à ses besoins. L'agriculture peut n'être plus l'œuvre ingrate de l'ignorance et de la pauvreté; la science et l'industrie lui ouvrent de nouveaux horizons, et il dépend de chaque peuple de s'y précipiter.

La fabrication des machines aratoires fait évidemment des progrès en France. On compte cent cinquante exposans nationaux de cette catégorie, et il s'en faut bien que tous nos ateliers soient représentés. Une de nos plus importantes et plus anciennes fabriques, celle qui porte encore le nom de Dombasle, n'a rien envoyé. Une foule de charrons de campagne, qui commencent à construire assez bien des instrumens perfectionnés, manquent aussi. En revanche, les écoles d'agriculture de Grignon et de Grand-Jouan, la ferme-école du Mesnil-Saint-Firmin, la colonie agricole de Mettray, les ateliers de nos constructeurs les plus renommés ont fourni un remarquable contingent. Malgré ces efforts persévérans, les machines anglaises et américaines l'emportent encore. Les Belges eux-mêmes, avec leur agriculture plus morcelée que la nôtre, ont trouvé moyen de nous dépasser à quelques égards. Parmi les autres nations, le célèbre institut agricole de Hohenheim (Wurtemberg) nous a offert une collection complète de ses instrumens, qui peut nous donner quelques indications utiles.

De tous ces outils, le plus nécessaire est en même temps le plus difficile à perfectionner; il n'y a pas de charrue parfaite, et on peut même douter qu'il soit possible d'en trouver une qui satisfasse à toutes les conditions. Néanmoins, comme les efforts tentés jusqu'ici pour remplacer cet instrument primitif ont échoué, il faut bien continuer à s'en servir en l'améliorant le plus possible. Toutes les charrues ont été essayées par le jury; celles qui ont paru faire le meilleur travail avec le moins de tirage ont été l'anglaise de Howard, l'américaine de Bingham, la belge d'Odeurs, et la française de Grignon. Comme l'expérience n'a révélé dans aucune une supériorité bien marquée, il est probable que chaque nation gardera la sienne. Ce qu'il y a de défectueux et d'imparfait dans le travail de la charrue oblige à se servir d'autres instrumens pour le compléter; tels sont les scarificateurs, les fouilleuses, les herses et les rouleaux. Pour les uns et les autres, la supériorité des Anglais est incontestée. Rien ne vaut la bineuse de Garrett, l'extirpateur de Coleman, la herse norvégienne et le rouleau brise-mottes de Crosskill. Ces excel-

lens instrumens sont maintenant imités en France autant que le permettent le haut prix du fer et le peu de ressources de nos cultivateurs.

On n'a pas encore trouvé le moyen de labourer à la vapeur, bien qu'on ne cesse de le chercher. Une machine dont nous n'avons vu que le modèle à l'exposition, mais qui a paru tout entière au concours de Carlisle, celle de Usher, n'a pas réalisé les espérances qu'elle avait fait naître. C'est à recommencer. La grande affaire est d'inventer ce qui doit être substitué à l'action de la charrue, pour remuer plus profondément et mieux diviser le sol. Personne n'a jusqu'ici plus approché du but que M. Guibal, de Castres (Tarn), dont *la défonceuse* a reparu à l'exposition. Cet énorme rouleau en fonte, armé de dents en fer légèrement recourbées, d'environ 30 centimètres de longueur, agit comme un assemblage de pioches. Essayée devant le jury, la *défonceuse* a prêté à la critique; elle exige beaucoup de force, et son travail n'a pas paru parfait. L'expérience lui est plus favorable dans le midi, où elle commence à pénétrer dans les cultures. Elle mérite qu'on ne la perde pas de vue.

Je dois dire aussi qu'on n'accorde pas, selon moi, assez d'attention à une catégorie d'instrumens très humbles en apparence, mais qui, chez nous au moins, ne sont pas à dédaigner : je veux parler de ceux qui n'ont d'autre moteur que l'homme, et qui ont pour but de faciliter le travail de la petite culture. De ce nombre sont des fourches à trois, quatre ou cinq dents en fer, destinées à remplacer la bêche et exposées par les Anglais. La Société royale d'Angleterre, qui a cependant plus de motifs que nous pour s'attacher exclusivement à la grande culture, a donné plusieurs prix à ces fourches. Elles pénètrent en terre plus facilement que la bêche, et font tout au moins un aussi bon travail. Quand on songe à l'étendue des terres travaillées à la bêche ou à la houe, les mieux cultivées du monde, on ne peut qu'attacher une importance sérieuse à tout ce qui peut économiser l'effort en maintenant l'effet obtenu. Je sais que l'usage de la fourche n'était pas complétement inconnu dans la petite culture, mais il n'était pas suffisamment répandu; je compte sur les Anglais pour la mettre plus en vogue. Je signale encore un système fort ingénieux inventé par M. Ledocte, directeur de l'école belge d'agriculture de Thourout, et adopté dans les écoles de Mettray en France et de Ruysselède en Belgique : le tout se compose de deux instrumens, un plantoir et une espèce de brouette. Le plantoir dépose dans le sol, avec la semence, la quantité d'engrais pulvérulent nécessaire pour la faire fructifier. La brouette devient successivement un rayonneur, un sarcloir, un bineur et un butoir par le changement de quelques parties. Sous toutes ses formes, elle est facilement conduite par un homme, une femme ou même un enfant. Les témoi-

gnages les plus honorables constatent qu'en Belgique on obtient avec ce système de remarquables résultats. Dans un pays comme celui-là, qui a tant d'exploitations au-dessous de deux hectares, il doit être d'un grand secours; la fourche anglaise peut le compléter.

Revenons aux instrumens de la grande culture. Les hache-pailles et les coupe-racines anglais ont été battus cette année par des belges et des badois. La *faneuse* anglaise a en revanche conquis tous les suffrages; cette élégante machine retourne en une heure le foin d'un hectare, et fait ainsi l'office de quinze ou vingt faneuses. La machine à fabriquer les tuyaux de drainage, de Whitehead, a maintenu sa supériorité; c'est une de celles qui attirent le plus l'attention du public. Un égrenoir de maïs, venu d'Autriche, a été justement remarqué.

Les machines à battre sont depuis longtemps connues en France; dans plusieurs de nos provinces, on ne bat plus autrement. En Lorraine et en Bourgogne, les plus petits cultivateurs s'en servent, et il commence à en être de même dans l'ouest. Ces modestes machines, qui coûtent de 300 à 500 francs, et qui battent environ deux hectolitres à l'heure, ont à peine osé se montrer à l'exposition : elles sont pourtant les plus nombreuses et par conséquent les plus utiles parmi nous. Il est vrai qu'elles ne pouvaient soutenir la comparaison avec les puissans engins de l'Angleterre et de l'Amérique. Dans l'essai qui a eu lieu à Trappes, c'est la machine américaine de Pitts qui l'a emporté; elle a battu, criblé et nettoyé 15 hectolitres de blé à l'heure; la machine anglaise de Clayton 8, et la française de Duvoir 5. Cette dernière n'obtient si peu de résultat que parce qu'elle ménage beaucoup la paille, ce qui a du prix pour les fermiers des environs de Paris; il faut bien qu'elle réponde à un besoin, puisque le constructeur en a déjà livré près de neuf cents.

Voilà donc les Américains qui ont déjà les devans pour le battage. La machine de Pitts est fabriquée à Buffalo, ville de l'état de New-York, qui n'existait pas il y a quarante ans, et qui a aujourd'hui 50,000 habitans. Si beau que soit ce succès, il paraît qu'il a été encore dépassé aux États-Unis. Je ne sais pourquoi nous n'avons pas vu à l'exposition la machine de M. Moffit, fabricant d'instrumens aratoires à Piqua, Ohio, qui a été essayée l'année dernière à Triptree-Hall, en Angleterre, et qui a, assure-t-on, battu et nettoyé 27 hectolitres à l'heure. Ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est qu'elle n'exige, dit-on, qu'une force de quatre chevaux, et ne se vend sans le moteur que 1,125 francs. Espérons que M. Moffit ne nous fera pas défaut à l'exposition de l'année prochaine.

Mais le grand succès de cette année, le produit fondamental de ce vaste concours ouvert au monde entier, c'est la machine à moissonner. Il n'y a plus aujourd'hui le moindre doute, l'instrument qui

doit épargner à l'homme le plus pénible de ses travaux est trouvé, et il est à peu près arrivé à sa perfection. L'Amérique a encore eu cette gloire, sinon d'inventer, au moins d'exécuter mieux que les autres cet outil libérateur. Je ne puis dire de quel sentiment j'étais pénétré en voyant les épis tomber et se ranger en andains sur son passage. Un homme, commodément assis, dirige les chevaux qui traînent l'appareil; un autre est employé, dans quelques machines, à ramasser les épis avec un rateau; mais son intervention n'est pas nécessaire, et il en est qui s'en passent parfaitement. La machine de Mac Cormick, de Chicago (Illinois), moissonne un are par minute, ou plus d'un demi-hectare par heure; c'est la meilleure et la plus ancienne, car elle avait paru à l'exposition universelle de Londres en 1851, où elle présentait encore quelques défauts qui ont été corrigés. Mac Cormick en vend 2,000 par an, au prix de 750 fr. Chicago, d'où nous vient cette révolution bienfaisante, était un désert il y a quinze ans.

La France n'est pas tout à fait sans quelque participation à la solution de ce grand problème. Au nombre des *moissonneuses* essayées cette année, il en est une imaginée et fabriquée en France par M. Cournier, mécanicien à Saint-Romans (Isère). Défectueuse à quelques égards, mais d'un perfectionnement facile, elle a ce mérite, qu'elle marche avec un seul cheval, et je ne doute pas qu'il ne soit possible de l'établir à 500 fr. quand on en aura un débit un peu considérable. Qu'est-ce qu'un pareil déboursé en comparaison des craintes, des lenteurs, des embarras et des dépenses qu'entraîne la moisson? On peut dire que M. Cournier n'a eu l'idée de sa machine qu'après l'apparition de celles de Mac Cormick et de Bell, mais voici qui établit plus nettement en notre faveur un certain droit de priorité : une *moissonneuse* fort analogue à celles-ci a été inventée et publiée il y a dix ans par M. Constant de Rebecque, propriétaire à Poligny (Jura) et frère de Benjamin Constant. On ignore généralement ce fait, qu'il m'a paru juste de rappeler.

Quelques personnes paraissent s'inquiéter des conséquences que peuvent avoir ces machines pour les salaires ruraux. On peut se rassurer. L'invasion ne sera jamais assez subite pour que l'effet en soit sensible partout à la fois; l'extrême lenteur est ici plus à craindre que la précipitation, et dans tous les cas on peut être certain que la somme de travail ne sera pas diminuée; les bras devenus libres seront employés à d'autres travaux qu'on ne fait pas aujourd'hui, et qui augmenteront d'autant la production; c'est ce qui arrive toujours en pareil cas. Dans toutes les industries où a pénétré l'emploi des machines, les salaires ont monté au lieu de baisser; il en sera de même dans l'industrie rurale. L'exemple de l'Angleterre, où l'on emploie plus de machines aratoires et où les salaires ruraux sont plus élevés que chez nous, le démontre suffisam-

ment. Nos propriétaires et fermiers peuvent donc, en toute sûreté de conscience, réaliser dès qu'ils le pourront l'immense économie que les machines doivent leur procurer. On ne se figure pas, quand on n'y a pas réfléchi, de quels chiffres il s'agit pour un pays comme la France. La récolte s'élève annuellement à 200 millions d'hectolitres de tous grains, semence comprise, et le battage d'un hectolitre au fléau coûte en moyenne 1 franc, tandis qu'il ne revient qu'à la moitié avec la machine, même en comptant l'intérêt et l'amortissement du prix d'achat; la substitution d'un outil à l'autre n'entraîne donc rien moins qu'une différence annuelle de 100 millions. Le remplacement de la faucille, de la faux et de la sape par la *moissonneuse* donne des résultats analogues : dans l'un et l'autre cas, c'est une réduction de moitié, et, ce qui vaut mieux encore que l'économie de dépense, une grande économie de temps, avec la liberté de choisir son moment, de quitter, de reprendre et de finir sa besogne quand on veut. Il faut avoir vu les sollicitudes de la grande culture dans ces momens décisifs qui exigent un supplément extraordinaire de bras pour se faire une idée de ces avantages.

D'autres paraissent craindre que les machines ne donnent aux pays neufs, comme l'Amérique, l'Algérie et la Russie, où les terres sont pour rien et les bras peu nombreux, un grand avantage sur ceux anciennement peuplés et cultivés. Sans doute la production de ces régions à demi désertes trouvera des facilités nouvelles et dont il faut se féliciter dans l'intérêt de l'humanité, mais les autres en profiteront tout autant et peut-être davantage. Même avec les machines, la culture exige, pour se développer, un ensemble d'efforts et de ressources qui ne s'obtient que par la civilisation la plus avancée; les contrées où abondent les hommes et les capitaux sont toujours les premières à appliquer comme à imaginer les forces nouvelles, et la barbarie a peine à les suivre, même quand elle en a la volonté. La population ne restera pas d'ailleurs stationnaire, la marée humaine ne cesse de monter, ses besoins tendent toujours à s'accroître plus vite que les moyens de les satisfaire. Si l'on entrevoit la possibilité de lutter un jour contre l'antique fatalité, il s'en faut qu'elle soit encore vaincue; elle résistera longtemps. Les ruisseaux de lait et de miel ne coulent que dans les fables des poètes, et l'âge d'or, si jamais il arrive, aura toujours un mélange plus que suffisant d'âge de fer.

La division du sol ne met pas chez nous à la propagation des machines un obstacle aussi radical qu'on pourrait croire. N'oublions pas que la moitié de notre territoire est entre les mains de la grande et de la moyenne culture. Une récolte annuelle de 100 hectolitres suffit pour supporter l'intérêt des frais d'achat; au-delà commencent les bénéfices. Ne sait-on pas d'ailleurs ce qui arrive déjà pour le bat-

tage? Il tend à devenir une industrie à part, comme celle du meunier, du boulanger et du forgeron. Des entrepreneurs spéciaux achètent une machine et battent pour le public, moyennant un prix convenu, soit qu'on transporte les gerbes chez eux, soit qu'ils se transportent eux-mêmes de ferme en ferme, selon les circonstances. Pourquoi n'en serait-il pas de même pour la moisson? Il faudrait sans doute plus de *moissonneuses* que de *batteuses*, parce que le travail arrive tout à la fois; mais en dépêchant 6 hectares par jour, chaque machine en abattra assez en temps utile pour donner du profit.

L'application de la vapeur à l'agriculture commence à pénétrer parmi nous. Tout le monde peut voir fonctionner des *locomobiles* à vapeur françaises. M. Calla entre autres en a exposé une, de trois chevaux seulement de force, qui est un véritable bijou. Ces locomotives ne sont inférieures en aucun point aux anglaises; seulement, quand nos fabricans en vendent une, les fabricans anglais en vendent cent. La maison Clayton et Shuttleworth, de Lincoln, en expédie à elle seule deux par jour. Je regrette qu'on n'ait pas jugé à propos de faire paraître à l'exposition une invention qui paraît avoir eu du succès cette année en Angleterre : c'est une locomobile qui porte avec elle un chemin de fer sans fin destiné à la soutenir, ce qui lui permet de marcher sans enfoncer sur un terrain meuble et détrempé.

Les engrais commerciaux sont comme un autre genre de machines ayant pour effet d'augmenter la puissance du sol. Le plus actif est le guano du Pérou; l'expérience a prouvé qu'une tonne de cet engrais merveilleux peut produire 100 hectolitres de blé. La France n'en achète cependant qu'une quantité insignifiante, presque toute employée dans le seul département de Seine-et-Marne. Un document présenté au corps législatif a constaté que, dans le premier semestre de 1854, sur 223,000 tonnes de guano extraits des îles Chincha, 113,000 ont été importés en Angleterre, 98,000 aux États-Unis et 5,688 seulement en France; l'Espagne en a reçu tout autant. Malgré cette indifférence pour le vrai guano, la France a imaginé la première de faire avec des débris de poisson du guano artificiel. Ce nouvel engrais figure à l'exposition, où il mérite toute l'attention des cultivateurs : c'est une des idées les plus fécondes; l'engrais de poisson revient un peu moins cher que le guano péruvien, et on peut en produire en quelque sorte à l'infini.

M. le marquis de Bryas (Gironde) et M. le vicomte de Rougé (Aisne) ont exposé chacun un spécimen de drainage. Tous deux ont en effet exécuté de grands travaux de ce genre. Ces deux témoignages venus des deux bouts de la France, accompagnés d'envois de tuyaux et d'instrumens à drainer de plusieurs autres points, montrent que le drainage est maintenant naturalisé chez nous. On aurait pu croire

que cette invention anglaise serait moins applicable dans le midi que dans le nord; l'exemple de M. de Bryas et de son voisin, M. le comte Duchâtel, qui a drainé avec un grand succès ses vignes du Médoc, prouve le contraire. Le drainage, qui assainit les terres humides, a aussi la propriété d'humecter les terres sèches, en attirant l'eau pluviale à des profondeurs qui empêchent sa rapide évaporation aux ardeurs du soleil. Ce fait inattendu est maintenant démontré. Les sols argileux et imperméables se rencontrent d'ailleurs aussi fréquemment dans le midi que dans le nord, et y présentent à peu près les mêmes inconvéniens, que nos cultivateurs essaient de corriger par des fossés, des labours en billons, des transports de terre des extrémités au centre du champ.

Le drainage ne fait pourtant de sérieux progrès que dans les départemens les plus riches de France, comme Seine-et-Marne, l'Oise, l'Aisne, Seine-et-Oise, etc. Malgré les encouragemens répétés de l'administration, le reste du pays s'en occupe peu. C'est une réparation fort chère, et bien qu'il s'agisse, en moyenne, d'un placement à dix pour cent, tout le monde n'a pas 250 francs à dépenser par hectare. L'exécution offre d'assez grandes difficultés; c'est tout un art que l'art de drainer. Il faut pour conduire le travail de véritables ingénieurs, et pour le bien faire des ouvriers spéciaux; la fabrication des tuyaux est imparfaite encore, et il n'est pas certain que sur quelques points on ne soit obligé de recommencer. J'ai vu bien des champs en Angleterre qui avaient été drainés deux ou trois fois, tantôt parce que les tuyaux n'étaient pas bons, tantôt parce qu'ils avaient été mal placés. Nous ne sommes pas assez riches en France pour nous permettre de pareilles écoles.

Avec des champs mal travaillés et mal fumés, comme le sont encore les trois quarts de la France, le drainage ne peut porter que des fruits insignifians. Bien des progrès doivent passer avant celui-là pour la plupart de nos contrées. L'adoption d'un bon assolement ne coûte pas aussi cher et peut être tout aussi productif. Puis vient l'emploi de quelques instrumens perfectionnés, comme une bonne charrue, une bonne herse, le battage mécanique, l'usage de quelques amendemens. Les moyens imparfaits d'écoulement que nous possédons peuvent suffire tant que le sol n'est pas porté à un état supérieur de fertilité, d'autant plus qu'on peut les améliorer, les multiplier sans de grands frais. Que le drainage fasse partie d'un ensemble de mesures pour transformer de fond en comble une terre arriérée, je le conçois; mais alors il ne faut pas parler seulement de 250 fr. par hectare, il faut compter sur 500 et même sur 1,000. Tant qu'on n'en est pas là, et combien de propriétaires y sont parmi nous? il vaut mieux marcher pas à pas et employer les petits moyens en attendant les grands.

Il est enfin une dernière difficulté qu'on a un peu atténuée par la loi nouvellement rendue pour contraindre le propriétaire du fonds inférieur à livrer passage, moyennant indemnité, aux eaux surabondantes du fonds supérieur; mais cette difficulté, on ne l'a pas détruite : je veux parler du morcellement d'une partie du sol. Ce morcellement a deux formes, l'une dont les avantages balancent au moins les inconvéniens, la petite propriété; l'autre qui n'a guère que de mauvais effets, la division parcellaire. Ni l'une ni l'autre ne sont absolument incompatibles avec le drainage, mais elles compliquent beaucoup la question, surtout la seconde. Quand pour poser une ligne de drains, il faut traverser cinquante parcelles appartenant à des propriétaires différens, ou tout au moins enchevêtrés les uns dans les autres, c'est une grosse affaire, même avec la nouvelle loi. On s'en tirera sans nul doute, mais avec le temps; les avantages d'un bon égouttement sont tels qu'ils triompheront peu à peu de toutes les résistances. Reconnaissons seulement que les difficultés existent, et ne nous étonnons pas que le drainage ne s'étende pas plus rapidement.

Je regrette qu'on n'ait pas donné aussi quelque spécimen d'un autre genre de travail qui n'a pas moins d'utilité, l'irrigation. L'eau est à la fois le trésor et le fléau de l'agriculture; il y a autant d'avantage à en fournir aux sols qui en manquent qu'à la retirer de ceux qui en ont trop. Un jour viendra, je n'en doute pas, où l'industrie humaine suppléera dans la grande culture, comme elle fait déjà dans le jardinage, aux caprices de la pluie, et où les végétaux recevront à point nommé, quel que soit l'état du ciel, les arrosages dont ils ont besoin. Dans ce temps-là, on verra des miracles de production, car la différence entre un printemps pluvieux et un printemps sec peut être énorme pour les céréales, comme pour les autres fruits de la terre. L'art d'emmagasiner les eaux et de les distribuer à volonté est l'art nourricier par excellence, surtout dans le midi. En Andalousie, on sème souvent plusieurs années sans rien recueillir, parce que l'eau manque au printemps; une fois en trois ou quatre ans il pleut à propos, et la récolte de cette seule année compense toutes celles qu'on a perdues.

Un homme beaucoup plus compétent que moi dans ces matières, M. Babinet, a donné ici même la recette pour créer à volonté des sources artificielles. Voilà tout un monde qui se découvre pour les pays arides. Ce procédé si simple n'est plus seulement une théorie; il a été mis en pratique en Angleterre, et je crois aussi en Belgique, et ce n'est pas là qu'il est appelé à produire le plus grand effet. Avant la révolution de 1848, l'attention du gouvernement et des chambres s'était portée sur les avantages de l'irrigation; de nombreux projets étaient à l'étude, on avait même commencé à en exé-

cuter un, en réunissant au pied des Pyrénées les eaux de la Neste, pour les répandre, par un éventail de canaux, sur une immense étendue de pays. Ces projets si utiles ont été abandonnés, et ce ne sont pas les seuls. En voyageant dernièrement dans l'est de la France, je suis arrivé dans un chef-lieu de département au moment où les rivières débordées de toutes parts couvraient la plaine à perte de vue; les regains, surpris dans les prés, étaient partout salis ou emportés; une seule nuit de pluie avait suffi pour amener ces dévastations, l'eau monte quelquefois de plusieurs pieds dans l'intérieur de la ville. Un pareil spectacle est une honte pour un pays civilisé. Ces eaux, qui portent maintenant la ruine, porteraient la fertilité, si par un bon système de travaux les inondations régularisées servaient à des colmatages, comme en Italie. Ainsi le génie de l'homme peut faire contribuer les fléaux à l'exécution de ses volontés.

L'irrigation arrive à sa plus haute puissance quand elle sert à distribuer l'engrais en même temps que l'eau elle-même. On se rappelle peut-être ce que j'ai dit il y a deux ans du nouveau système d'arrosage par l'engrais liquide, qui commençait alors à s'essayer en Angleterre; depuis, il a fait de grands progrès; on ne l'applique plus seulement aux prairies, mais aux céréales, et partout il *paie* avec usure, comme disent les Anglais, les frais qu'il exige. Le voici même qui commence à prendre une extension gigantesque par la distribution des égouts des villes dans les campagnes. Jusqu'ici, les Anglais avaient fait peu d'usage de cette espèce de fumure qu'on appelle par euphémie l'*engrais humain;* on sait cependant, par l'exemple des Flamands, combien elle a de puissance. Sans adopter tout à fait la théorie de M. Pierre Leroux, baptisée du nom par trop significatif de *circulus*, on doit reconnaître que les déjections de l'homme, pour appeler les choses par leur nom, peuvent très utilement contribuer à assurer sa subsistance. Ce que des villes comme Londres et Paris peuvent fournir d'engrais est énorme, et la plus grande partie se perd dans les rivières, non sans avoir préalablement infecté l'air de miasmes délétères. Assainissement des villes, fertilisation des campagnes, telle est la devise du nouveau système, qui consiste à emporter les immondices par des courans d'eau souterrains pour les répandre au dehors, et qui commence à être appliqué en grand, soit à Londres, soit sur d'autres points de l'Angleterre.

M. Bazin, directeur de la ferme-école du Mesnil-Saint-Firmin (Oise), a eu l'heureuse idée d'exposer une collection des insectes nuisibles aux plantes cultivées. C'est en effet une des branches principales de la zoologie appliquée à l'agriculture que l'étude de ces petits animaux et des moyens de les détruire. La nature est aussi féconde pour la mort que pour la vie; chaque plante utile a ses enne-

mis, qui peuvent à tout instant se multiplier avec une abondance funeste. Le hasard apprend quelquefois à s'en défaire; je ne sais quel accident aura montré à nos jardiniers qu'une goutte d'huile versée dans le trou d'une courtilière la forçait à remonter pour mourir. D'autres procédés empiriques sont employés. Les Anglais n'ont pu préserver leur culture fondamentale, le turneps, des ravages de l'altise ou puce de terre qu'en pressant à force d'engrais la végétation de la plante, car dès qu'elle a mis sa quatrième feuille, elle est à l'abri. Plus souvent les cultivateurs s'abandonnent à la fatalité, et s'il arrive que les insectes ravageurs disparaissent quelquefois, soumis qu'ils sont eux-mêmes à d'innombrables chances de destruction, il arrive aussi que le fléau se perpétue à l'aide de circonstances favorables. Il n'y a que la science, l'observation infatigable, qui puisse, en étudiant les mœurs et le mode de propagation de ces imperceptibles armées, donner avec sûreté des armes contre elles. Les vignes de la Bourgogne étaient dévastées par la pyrale; le naturaliste Audouin découvrit dans la vie de l'insecte un moment où il était facile de le détruire, et depuis lors il n'est plus à craindre. Sans doute, en examinant d'aussi près les autres parasites, on parviendra de même à les vaincre.

J'en dirai autant de ces maladies mystérieuses de la végétation qui font depuis quelques années le désespoir des cultivateurs. L'imagination publique s'en est frappée; quelques esprits ont été jusqu'à supposer une dégénérescence de la planète que nous habitons, une sorte d'épuisement des élémens. Ces craintes sont chimériques. Les maladies dont il s'agit n'ont rien de nouveau; elles ont sévi de tout temps sur les plantes, comme d'autres sur les animaux et sur les hommes, et si elles ont pris tout à coup plus d'intensité, c'est par suite de circonstances atmosphériques essentiellement passagères. Autrefois on en souffrait sans les connaître, sans les étudier et les nommer, mais au lieu d'avoir moins de gravité que de nos jours, elles en avaient souvent davantage. De même que le choléra, quelque redoutable qu'il soit, n'est pas comparable à la peste noire et aux autres épidémies dont l'histoire nous a conservé le lugubre souvenir, de même le déficit de récolte qu'amène ce qu'on appelle le choléra des plantes n'est rien auprès des famines épouvantables que les mêmes causes entraînaient autrefois. Quand on étudie l'histoire de la production, on voit que les bonnes et les mauvaises années se succèdent dans un ordre en quelque sorte régulier. C'est le fameux apologue des vaches grasses et des vaches maigres, qui remonte bien haut.

Qu'est-ce que l'art de la culture, sinon la lutte contre ces influences morbides qui nous menacent toujours? *Tu mangeras ton*

pain à la sueur de ton front, a dit la colère divine. La vie de l'homme est un combat, mais quand il ne s'abandonne pas lui-même, il triomphe plus souvent qu'il ne succombe. Sans doute les intempéries ont des dangers de plus en plus effrayans, à mesure que la population s'accroît : l'existence de nombreux millions d'hommes peut dépendre d'un excès de froid ou de chaud, de sécheresse ou d'humidité; mais nous avons aussi, si nous voulons, des armes de plus en plus puissantes pour nous défendre, la science et le capital.

Quoi qu'en puisse dire l'ignorance, l'application des sciences à la culture est une nécessité de notre temps. Ce qu'elles ont fait pour l'industrie, elles le feront certainement pour l'exploitation du sol; leur intervention progressive sera plus ou moins rapide, elle est infaillible. Quant au capital, des causes puissantes le détournent aujourd'hui. Il est un fait positif qui frappe tous les yeux : malgré la cherté des denrées agricoles, qui semblerait devoir donner une nouvelle valeur au sol, les baux ne s'élèvent pas, et les terres ne se vendent pas mieux que par le passé. Ce phénomène singulier est le signe évident de la désertion des capitaux; il y a dix ans, des faits tout contraires indiquaient une autre disposition. Cette perturbation n'aura qu'un temps; elle tient à des causes en grande partie artificielles. Livrés à eux-mêmes, les capitaux se répartiraient plus également entre les différentes entreprises qui les sollicitent; ils ne se porteraient surtout que sur des emplois productifs, tandis que nous les voyons s'engloutir dans une foule de consommations improductives. Quand l'ordre naturel sera rétabli, et que le sol recommencera à recevoir la part de capitaux qui lui revient, la France produira non-seulement ce qui est nécessaire à sa subsistance, mais un notable excédant. Dans l'état actuel de sa population, entourée qu'elle est de pays infiniment plus peuplés, comme l'Angleterre, la Belgique, la Hollande, la Suisse, l'Allemagne rhénane, qui ne suffisent plus à leurs besoins malgré l'excellence de leur culture, son rôle naturel est d'être un pays exportateur. Elle le serait déjà sans les circonstances qui ont arrêté son développement. Or de tous les moyens de prévenir les disettes, l'exportation régulière est le plus sûr. Quand on produit tous les ans beaucoup plus qu'on ne consomme, outre qu'on s'enrichit par la vente de ses produits, on est gardé contre les mauvaises années : il suffit alors que l'exportation s'arrête pour combler le déficit.

Au milieu de ces espérances, une triste réalité vient d'éclater. Je n'avais que trop raison en disant, il y a trois mois, que nous n'étions pas au bout de la cherté. La récolte des principales céréales a encore une fois trompé les efforts du cultivateur; le grain a haussé sur tous les marchés, et le prix moyen du blé en France a atteint 32 fr. l'hec-

tolitre. En présence des alarmes que cette hausse a éveillées, le gouvernement a maintenu, grâce à Dieu, les vrais principes; il a renouvelé les déclarations explicites, déjà faites à plusieurs reprises, en faveur de la liberté du commerce. Nous voilà donc rassurés contre le danger d'une intervention de l'autorité dans les prix, le plus grand de tous; si par malheur des idées contraires avaient prévalu dans les conseils du gouvernement, comme en 1812, nous aurions eu à subir, comme alors, une terrible épreuve; la cherté aurait bien vite dégénéré en disette et pis encore. Livré à lui-même, le mal sera moins grave. Il y aura sans doute de rudes privations, mais il ne faut pas s'effrayer outre mesure. Les cultures de printemps et d'été, comme les avoines, les orges, les sarrasins, les maïs, les légumes secs, sont bonnes généralement; la maladie des pommes de terre a un peu cédé; la vigne donnera de faibles produits, mais moins faibles qu'on ne le craignait d'abord. La dernière hausse n'a pas été partout également forte. Dans le nord, elle a touché 3 francs l'hectolitre; dans l'ouest, elle a été à peu près nulle. Chaque jour le commerce intérieur dispose de moyens plus puissans. Le réseau des chemins de fer, qui nous a sauvés il y a deux ans, aura encore plus d'efficacité cette année, parce qu'il est plus étendu. Le chemin de l'ouest arrive jusqu'aux portes de la Bretagne, la partie de la France où le prix du blé est toujours le plus bas; la lacune entre Lyon et Avignon est remplie. Si les blés de Russie n'arrivent plus, l'Algérie nous fournira probablement quelques millions d'hectolitres; l'Espagne a un excédant qui commence à s'écouler vers les marchés anglais, et la récolte des États-Unis est, dit-on, excellente.

Voilà pour le présent; quant à l'avenir, j'espère qu'on sentira la nécessité de détourner le moins possible les capitaux de l'agriculture. Dieu veuille que l'intensité du mal amène une réaction! Il y a désormais une grande place à prendre pour les entreprises agricoles : d'un côté, le blé et la viande hors de prix; de l'autre, les terres à bon marché, et de nouveaux procédés de production, comme le drainage, les machines, l'irrigation par l'engrais liquide, éprouvés par la pratique. Si quelque jour les capitaux peuvent reprendre ce chemin, et si leur emploi est suffisamment éclairé par la science et l'expérience, rapprochées et confondues, nous verrons sortir de ce sol, aujourd'hui si avare, des trésors inconnus; les rigueurs même des saisons seront vaincues, et nous pourrons dire, en nous souvenant de la cherté qui aura provoqué ce retour tardif vers l'agriculture : *A quelque chose malheur est bon.*

LÉONCE DE LAVERGNE.

LE ROMAN

DE

MŒURS INDUSTRIELLES

EN ANGLETERRE

North and South, by the author of *Mary Barton*, 2 vol. in-8°; London, Chapman and Hall 1855.

Je me rappelle avoir vu il y a quelques années un plan de roman, ou plutôt de conte philosophique, extrêmement ingénieux, et qui exprimait assez bien l'antagonisme qui travaille notre société. — Dans un pays imaginaire vit une société imaginaire, sans unité, composée de deux groupes d'hommes nettement tranchés. C'est moins une société que deux sociétés accolées l'une à l'autre : une vieille et une nouvelle. L'un des deux groupes est composé d'hommes extrêmement polis et courtois, avec lesquels il est très agréable de vivre, vrais gentilshommes de manières et de langage, mais d'un caractère affaibli. L'autre groupe est formé d'hommes de labeur et d'affaires, bourrus, grossiers, désagréables, mais solides et actifs. Dire que cette société ainsi divisée marche fort mal, cela est inutile. Les deux groupes n'ont aucun rapport entre eux, ne se fréquentent pas, et en définitive ont l'un pour l'autre le plus parfait mépris. Isolément cependant, chacun ne peut dominer ni prendre un ascendant suffisant pour s'élever au pouvoir. Les uns représentent pour ainsi dire des formes sans représenter des réalités, les autres représentent des réalités sans formes. Les uns sont tout surface sans aucun fonds,

les autres sont des élémens bruts sans surface régulière, blocs de granit mal équarris et tels qu'ils sont sortis des profondeurs de la terre, quartiers de houille noirs et poussiéreux, minerai non débarrassé de ses scories terreuses, matières premières non préparées.

Le plus parfait *statu quo* d'anarchie s'établit, cela va sans dire, dans cette société. Il faut pourtant se choisir un roi, vaille que vaille. Aucun des deux groupes ne veut du roi de l'autre. Enfin nos élégans gentilshommes deviennent les dupes de leurs propres inclinations; ils tombent en proie à une espèce de dandy très rusé, moitié italien et moitié russe, qui, trop fin pour faire d'eux des sujets et sachant fort bien qu'il ne pourrait les gouverner ainsi, les rapproche de sa personne, et par toute sorte de sourires, de caresses, de flatteries, de mots placés à propos, les réduit à l'état de domesticité. Ils n'auraient pas voulu pour tout au monde obéir, s'il leur eût commandé brutalement au nom de la justice, mais les voilà qui sur un geste élégant ou une tournure de phrase ingénieuse se mettent à le servir. Rien n'égale l'empressement bouffon avec lequel ils font reluire ses bottes, et le soin extrême qu'ils mettent à chasser le moindre duvet des vêtemens de sa seigneurie.

L'autre groupe, celui des bourrus, qui ne se paie pas de belles manières, ne se contente point d'un tel roi, et s'en va chercher pour le gouverner un géant vigoureux, musculeux et infatigable, qui mange fort, boit de même, fume sans cesse, ne dort pas, travaille sans relâche et exige que chacun en fasse autant à ses côtés. Cette manière d'Américain réduit les pauvres gens en esclavage, les torture et les exténue bien vite au point de ne leur laisser que la peau et les os. *Go ahead*, en avant! la machine humaine, tendue comme un ressort, va bientôt éclater. Chez le groupe aristocratique, les choses ne vont pas mieux. Chaque jour, nos hommes aux surfaces s'abaissent un peu plus, radotent davantage et tombent en putréfaction. D'un côté, exténuation, affaiblissement des forces par exagération d'activité; de l'autre, enfantillage, sénilité, affaiblissement par absence d'activité réelle. Ce pays souffre horriblement, et il est permis de croire qu'il va disparaître dans un délai donné, si la Providence ne vient à son secours; mais *all is well that ends well*, tout se termine comme dans les contes de fées. Le dandy, roi de nos hommes à surfaces, possède une fille charmante, qui, ingénieuse et sagace comme son père, ne se laisse point prendre aux apparences, et épouse le fils du géant barbare, beau garçon solide et vigoureux, qui ne peut manquer d'avoir une nombreuse progéniture. C'est la race issue de ce mariage en effet qui doit gouverner cette société et terminer cet antagonisme si longtemps prolongé, en unissant dans l'art de gouverner la souplesse et le tact à la vigueur et à la connais-

sance pratique des faits. Alors une société supérieure s'établit, civilisée sans mollesse, active sans excès, idéale sans subtilité, pratique sans grossièreté. Telle est à peu près l'histoire de ce pays d'utopie.

Ce plan bizarre nous est revenu en mémoire à la lecture du nouveau roman de mistress Gaskell, *le Nord et le Sud*. Nous n'avons pas là, il est vrai, le roi dandy et la société des hommes à surface; mais nous avons toute une société polie, morale et instruite, un peu indécise dans sa conduite, un peu faible de caractère, d'une douceur par trop féminine et d'une délicatesse d'esprit déjà trop susceptible et trop maladive, mise en présence d'une société barbare, mal dégrossie, où ne manquent ni les géans infatigables, ni l'activité effrénée qui broie les hommes comme le chanvre ou le coton, ni le dédain de tout ce qui n'est pas palpable et solide, ni les clameurs arrachées par les fatigues d'un travail sans temps d'arrêt. D'un côté, sous les rayons d'un soleil pâle et doux, ni trop brûlant ni trop froid, s'étend un paysage *modéré* et choisi, plein de *cottages* rians et propres. Point de forêts où se cache la bête féroce, point de marais aux exhalaisons insalubres, asile des reptiles immondes; point de rochers abrupts ni de plaines arides : partout un silence profond, troublé seulement de loin en loin par de petites voix singulièrement douces qui parlent de scrupules de conscience, de visites aux bons fermiers des environs, d'écoles de village, de douleurs de famille, de belles affections, de culture classique et de joies de l'esprit. Que vont devenir les habitans de ce pays, lorsqu'ils vont se trouver dans cette autre contrée, où rien ne ressemble à ce qu'ils connaissent et ne rappelle ce qu'ils ont aimé? Là, le paysage est une ville boueuse, bruyante et infecte. La fumée des usines cache le ciel sous ses noires vapeurs et retombe à terre en imperceptible pluie de charbon; les chariots, chargés de marchandises, roulent dans les cours et dans les allées; les métiers bruyans et les cruelles machines font entendre jour et nuit leur étourdissant langage; les locomotives passent dans le lointain en lançant leur sifflement sauvage, et si vous prêtez l'oreille, de quelque taverne ou du fond de quelque cave souterraine vous pourrez entendre le refrain de quelques-uns de ces chants étranges et terribles que l'auteur de *Mary Barton* a placés si heureusement dans un de ses romans, celui-ci par exemple :

Oh! it is hard, it is hard to work
All live long day,

ou cet autre, encore plus effrayant :

You would think it hard
Te be sent in the world,
To be clemmed and do the best as ye can;

ce qui peut se traduire en français par ces paroles, qui n'offriraient aucun sens bien plaisant aux oreilles des voluptueux sybarites : « Vous penseriez qu'il est dur d'être envoyé dans le monde pour y crever de faim et y faire cependant du mieux possible. »

Et pourtant tout ce tapage a son éloquence et sa grandeur; bien mieux, plus il est fort, et plus les habitans jouissent de la sécurité, car rien n'est sinistre comme le silence qui vient de loin en loin rompre ces clameurs continuelles de l'activité humaine. Ces jours-là, la ville tout entière est dans la rue ou aux fenêtres, des groupes animés se forment; puis, tout à coup, la foule s'élance et vient faire le siége de quelque manufacture soigneusement barricadée, et l'on n'entend plus alors que le bruit sourd que rendent les portes de fer sous la pression de la foule, le craquement du bois qui se fend et va céder, et, dans le lointain, le galop des chevaux, le cliquetis des armes, le son clair et métallique des fusils qui se chargent. Les dragons s'élancent le sabre au poing, les constables arrêtent quelques individus dans la foule qui se disperse, et la ville jouit pendant une demi-journée de ce demi-silence solennel qui enveloppe la nature après une tempête.

Le *sud* et le *nord!* deux sociétés très différentes, et dont nous n'avons aucune idée dans notre France, où ces deux sociétés très opposées l'une à l'autre vivent pourtant dans les mêmes lieux, où la société que j'appellerai *historique* occupe les mêmes provinces que la société manufacturière, et où cette dernière est un peu parsemée par tout le pays, au nord et au midi, à l'est et à l'ouest, où Rouen, la ville des vieux souvenirs gothiques, abrite à l'ombre de ses clochers et de ses abbayes les modernes palais de ses cotonnades, où Lyon, la ville catholique, mêle ses manufactures et ses boutiques à ses couvens et à ses chapelles. L'industrie chez nous s'est un peu installée partout, et la société traditionnelle continue jusqu'à un certain point à s'occuper dans son voisinage des choses qui lui furent chères autrefois et qui lui sont encore familières. Au contraire en Angleterre l'industrie est moins disséminée, elle a conquis des provinces entières où elle règne en souveraine. Dans les comtés du sud subsiste encore la vieille vie anglaise : là sont les monumens et les souvenirs; là vivent des populations agricoles depuis longtemps soumises, façonnées par l'aristocratie; là le *gentleman* a encore toute sa puissance; le *clergyman* est encore honoré des fermiers comme aux beaux jours de l'église anglicane; là florissent encore les deux universités avec toute leur culture classique. C'est la région où habite l'âme de la vieille Angleterre avec son mélange de libéralisme et d'aristocratie, c'est la patrie des esprits modérés, monarchistes et anglicans, l'appui du gouvernement *constitutionnel* in-

terprété selon Delolme, — l'Angleterre anglo-normande en un mot. Avancez dans le nord, et là vous risquez fort de rencontrer une autre Angleterre, avec une manière beaucoup plus avancée d'interpréter la théorie des trois pouvoirs. Plus d'Anglo-Normands : des Saxons complets, indomptés par l'aristocratie et la force morale des classes cultivées, hardis, actifs, batailleurs, anarchiques; point de culture intellectuelle et oiseuse, un grand sens pratique : l'éducation que donne l'habitude des grandes affaires, et pour toute érudition une connaissance exacte et complète de l'état de tous les marchés du monde. Point de vieilles villes aux souvenirs historiques; des villes toutes neuves qui avaient longtemps attendu en germe que leur jour vînt d'éclore, et que le XIXe siècle a lancées dans le monde; — pour classes supérieures, des bourgeois durs, infatigables et vaillans, toujours la lorgnette à l'œil, comme un général d'armée, pour suivre la position ou la manœuvre du marché français, américain ou allemand, observant toujours le vent comme le marin, pour savoir d'où vient que les cotons haussent si fort ou que les laines subissent une telle dépréciation. Les doctrines qui ont cours dans cette contrée ne sont plus les ingénieuses théories libérales, mais le radicalisme dans toute sa puissance, — démocratie à l'*américaine* chez les bourgeois et les patrons, tendances socialistes chez les prolétaires. Une économie politique reposant uniquement sur le commerce et en vue du commerce, une philosophie politique, un nouveau droit des gens fondé sur la paix et en vue de la paix sont nés et ont prospéré dans ce pays, comme chacun sait. Là aussi l'église anglicane est moins puissante que dans le sud, et les dissidens sont plus nombreux. C'est une Angleterre toute nouvelle qui se trouve en présence de la vieille Angleterre, qui résiste et refuse de laisser la Grande-Bretagne perdre son caractère distinctif et devenir une nouvelle édition des États-Unis, une Angleterre que l'industrie a créée, que le *bill de réforme* a émancipée, que le rappel des *corn laws* a enivrée d'orgueil, et que la guerre de Crimée a momentanément abaissée et amoindrie.

Au commencement du roman, nous sommes dans le sud, dans l'intérieur d'un *clergyman* dont le visage pâle et inquiet accuse des souffrances dont personne autour de lui n'ose lui demander la cause. Ceux qui connaissent l'histoire de M. Hale ne peuvent pas être étonnés de cette apparence maladive, que son caractère explique assez. M. Hale a toujours été un homme singulièrement timide, sensible à l'excès, scrupuleux et soigneux de son âme comme l'hermine de sa fourrure, un esprit d'une délicatesse morale infinie enveloppé dans un corps frêle et nerveux : deux bonnes conditions pour beaucoup souffrir et beaucoup sentir, et pour absorber jusqu'à la dernière goutte le calice d'amertume et de miel qui compose la vie. M. Hale

l'a bu, et a fait cette expérience que tous les hommes de sa nature ont faite, expérience qui les a toujours sauvés de la misanthropie et réconciliés avec le monde : c'est que le doux était amer et que l'amer était doux. C'est ainsi que M. Hale est arrivé à cette espèce d'optimisme bienveillant et triste qui adresse à la joie et à la douleur le même doux sourire, qui est si rare, si charmant et de si bon goût. Il était fort beau dans sa jeunesse, et distingué particulièrement pour sa chevelure, où se jouait ce reflet bleu comme l'aile du corbeau que les connaisseurs en beauté admirent si fort. La jolie miss Beresford, séduite par toutes ces qualités délicates, — douceur, gentillesse, élégance d'esprit, finesse de tempérament, — qui s'accordent mieux avec la nature féminine en général que les qualités viriles qui distinguent la partie masculine de l'humanité, — solidité d'esprit, force de caractère, — l'avait épousé par amour. Elle ne s'en était jamais repentie. Cependant les années étaient venues, et avec elles cette humeur mélancolique qui s'empare à cet âge des personnes qui ont cherché le bonheur dans l'accomplissement de leurs désirs, sans tenir compte d'aucune considération sociale, mondaine ou matérielle. Toute une vie d'amour, mais aussi toute une vie de petites privations, de gêne, de quasi-solitude ! — les sentimens les plus affectueux et les plus tendres n'y résistent pas toujours; ceux de mistress Hale, toujours persistans, s'étaient cependant enveloppés de mélancolie. En vérité, au foyer des deux époux il n'y avait plus pour génies familiers que cette résignation triste et suave du déclin de la vie, puis ce petit lutin subtil et inquiet comme un enfant qui s'alarme des moindres frémissemens du vent, des bourdonnemens d'un insecte, et dont l'oreille fine surprend les bruits les plus mystérieux, le génie qui hante les tempéramens maladifs et les consciences toujours en éveil. Mistress Hale avait aussi ses inquiétudes, ses exigences doucement absurdes, auxquelles il était fort difficile de résister, ses imaginations opiniâtres et contre lesquelles le raisonnement ne pouvait rien. Tout le tableau de cet intérieur est finement peint par Mme Gaskell; on dirait une chambre silencieuse et close, aux rideaux tirés; l'air est tiède, la lumière y pénètre à peine par les volets et y jette en plein midi des lueurs de crépuscule; ses habitans parlent d'une voix faible et douce, leurs pas sont lents et ne font aucun bruit; une demeure de convalescens en un mot. En effet les époux Hale sont des convalescens : ils commencent à se remettre de cette longue et cruelle maladie qui s'appelle la vie, et ils seront bientôt guéris.

Ce ne sont donc pas les sujets de tristesse qui manquent à M. Hale. Outre sa fille Marguerite, qui vient de revenir de Londres, où elle a été élevée avec une belle cousine récemment mariée, M. Hale a eu

un fils, Frédéric, officier de marine, compromis dans la révolte d'un équipage contre un commandant tyrannique, et à qui le séjour de l'Angleterre est désormais interdit. Cependant cette grande douleur, que le temps n'a pu affaiblir, n'explique pas néanmoins le redoublement de tristesse qui se fait remarquer chez M. Hale. La vérité, soigneusement cachée, finit à la fin par se révéler : le poison du doute s'est glissé dans l'âme de M. Hale. Lui, depuis si longtemps membre de l'église anglicane, il a fini par concevoir des doutes, non sur la vérité de la religion, mais sur la vérité des interprétations de l'église dont il fait partie. C'est là la récompense de toute une vie de réflexions et de labeurs intellectuels. Si M. Hale était une âme ordinaire, il pourrait faire comme tant d'autres, ne révéler jamais ses doutes et continuer son ministère en le regardant tout simplement comme une profession et une condition donnée dans la vie. M. Hale n'est pas capable d'un tel crime; il a toujours ouvert devant lui le livre où un pauvre ministre de l'église, assiégé des mêmes doutes que lui il y a cent soixante ans, raconta ses angoisses, ses épreuves, son triomphe et la paix de sa conscience, obtenue par la satisfaction donnée à la vérité.

M. Hale a balancé longtemps, non par faiblesse d'âme et absence de résolution, mais par timidité de caractère et tout simplement par la difficulté de faire à sa famille et à ses amis une telle révélation; mais enfin il se décide, il s'ouvre à sa fille : il a écrit à l'évêque pour donner sa démission; il a raconté ses épreuves morales à quelques amis d'Oxford; dimanche prochain, il fera à ses paroissiens son discours d'adieu, et dans quinze jours il ne sera plus membre de l'église anglicane. Mistress Gaskell excelle, comme on sait, à raconter ces affaires litigieuses de l'âme et tous ces petits procès intérieurs des facultés morales entre elles. C'est le romancier des cas de conscience; le charmant roman de *Ruth* était, si l'on s'en souvient, fondé sur un mensonge innocent. Armée de cette faculté exquise et toute féminine, le tact, elle ne juge pas les actions humaines d'après le code des conventions mondaines, ni d'après le code légal, ni même d'après le code religieux; elle cherche à pénétrer le vrai motif de ces actions, la racine d'où elles sont sorties, et les absout ou les condamne selon qu'elles sont ou ne sont pas conformes à la vérité, ou, ce qui pour une femme est à peu près synonyme de vérité, à la charité et à la sympathie. Elle sait à merveille et avec un goût parfait poser aux pharisiens de petites questions imprévues et embarrassantes. Ainsi l'affaire de M. Hale pourrait être traitée par plus d'un d'apostasie, de conversion par beaucoup d'autres. Apostasie et conversion, ce sont là de bien gros mots, pourrait-elle répondre; au fond, la conduite du *clergyman* est strictement conforme à la règle du décalogue qui dit :

Tu ne mentiras pas. Et d'ailleurs la grande question est d'obéir à la vérité, qui est toujours invisible, et non pas aux formes extérieures de la vérité, qui sont toujours imparfaites. Armée de ce principe, qui est celui des unitaires les plus éclairés (l'auteur de *Mary Barton* appartient, je crois, à cette église), mistress Gaskell n'a pas de préjugé de secte et regarde d'un œil bienveillant toutes les formes diverses qu'a revêtues l'idée chrétienne. Elle n'a pas le moindre préjugé, comme beaucoup de ses compatriotes, contre les nations et les personnes qui professent tel ou tel culte; elle sait que l'attachement à telle ou telle église dérive d'une foule de circonstances indépendantes de la sincérité d'âme, — l'éducation, l'habitude, les mœurs générales, les différences d'instincts, — mais qu'au fond ce ne sont là que des attachemens secondaires, très matériels, souvent mondains, nullement religieux, et que la grande question, c'est l'attachement à la vérité. Ainsi les personnages de son roman appartiennent tous à diverses sectes : M. Hale est dissident, sa femme et sa fille sont anglicanes; son fils Frédéric, après un long séjour en Espagne, penche vers l'église romaine, et pourtant tous sont sincères.

Les scrupules de M. Hale nous suggèrent une réflexion. Y a-t-il rien au monde de plus dramatique que les tourmens de conscience d'un honnête homme? Je suis toujours étonné que les romanciers et les dramaturges cherchent avant tout les émotions violentes du vice et du crime, comme si l'honnêteté ne leur fournissait aucune ressource. C'est même une opinion généralement répandue que l'honnêteté emporte nécessairement avec elle une certaine monotonie. Rien n'est plus faux, et c'est tout le contraire qui a lieu. Je ne connais rien de monotone comme le vice; son but est toujours le même, et ses moyens pourraient se réduire à cinq ou six tout au plus, qu'il serait très facile d'énumérer. Les mobiles qui font agir l'honnête homme sont excessivement variés, infinis comme le monde moral, complexes comme le monde matériel dans lequel nous vivons. C'est un grand et douloureux travail que d'accorder ensemble, dans la conduite de la vie, les différens principes qui doivent présider à nos actions, de ne pas en violer un pour donner satisfaction à l'autre. Avez-vous jamais réfléchi, par exemple, à l'horrible situation d'esprit d'un homme qui, pour ne pas violer les lois de la justice, est obligé d'être impitoyable? Si vous pouviez lui enseigner une méthode pour concilier ensemble la justice et la charité, vous lui rendriez probablement un grand service. Pour prendre le cas qui nous occupe, celui de M. Hale, il n'est pas difficile de comprendre ses combats intérieurs. Il doit obéir à sa conscience, cela est une règle générale, et cependant il peut arriver tel cas où la stricte application de

cette règle soit, comment dirai-je? une faute, le mot est trop faible, — un péché, le mot est trop fort. Les expressions elles-mêmes manquent pour formuler ces difficiles et subtiles questions. Dans son dernier et admirable livre, M. Kingsley reproche aux dissidens, par l'organe de sir Richard Grenville, de songer toujours et avant tout au salut de leur âme, de s'inquiéter toujours du paradis ou de l'enfer dans toutes les questions de politique, de religion et de vie sociale, et le reproche n'est pas absolument immérité. C'est en suivant le principe adopté par le héros de mistress Gaskell, principe incontestable et qu'on ne viole pas impunément, que George Fox est arrivé à fonder cette étrange morale des quakers, qui est irréfutable, mais qui est évidemment fausse par quelque endroit, puisqu'il est impossible de concevoir une société entière fondée sur cette morale. Risquons donc le mot : il y a souvent de l'égoïsme à avoir trop soin de son âme, à écouter trop scrupuleusement sa conscience, car alors nous courons risque de ne pas avoir soin des âmes qui nous sont confiées. Quelle perplexité! Les romanciers me parlent des remords d'un coquin, mais véritablement toutes ses angoisses méritées ne seront jamais aussi dramatiques que les tourmens de l'honnête homme qui, comme M. Hale, doit concilier ses devoirs envers sa conscience avec ses devoirs envers les siens. Nous conseillons à nos romanciers d'abandonner un peu le monde du vice et du crime, où les émotions sont tout à la surface, et de faire quelques courtes excursions dans le monde moral : ils en reviendront éblouis et confus, après y avoir trouvé une mine dramatique inépuisable. Qu'ils n'aient pas peur de la monotonie, ce monde est extrêmement varié, car Satan lui-même n'en est pas exclu, et y fait maintes fois sa partie avec les anges. Cette parenthèse fermée, revenons à notre récit.

Les ressources de M. Hale n'étant pas suffisantes pour faire vivre sa famille dans l'aisance, il a pris le parti de se retirer dans le nord, à Northern Milton, ville de manufacturiers illettrés, dont quelques-uns ont cependant le désir d'occuper les loisirs de leur âge mûr à apprendre les choses dont les avait écartés leur jeunesse active et besoigneuse. Maintenant qu'ils n'ont plus à s'inquiéter du terme à payer et qu'ils ont fait leur chemin, ils apprendraient volontiers la langue d'Homère et celle de Virgile, s'ils avaient auprès d'eux un homme instruit qui pût ou voulût leur servir de précepteur. M. Hale, jugeant que ce moyen était un des plus acceptables pour occuper les nombreux loisirs et remplir le déficit que lui avaient faits ses scrupules de conscience, ira donc dans le nord. Grave décision! comment mistress Hale, qui supporte déjà si difficilement le climat modéré du Hampshire et les légers brouillards des campagnes, supportera-t-elle le climat du nord et le *fog* épais d'une

ville manufacturière? Et ce n'est pas seulement le climat qui sera insupportable à sa famille. Comment sa femme, qui appartient à un monde semi-aristocratique, sa fille, élevée à Londres et qui a un si profond dédain pour le monde des boutiquiers, et lui-même, qui a toujours vécu dans un monde poli et lettré, qui a toujours été honoré et regardé comme un supérieur par les bons paysans et les honnêtes fermiers au milieu desquels il a exercé ses fonctions, — comment supporteront-ils la société de marchands et de bourgeois illettrés, ne comprenant la vie que sous sa forme la plus âpre et la plus sauvage, ne poursuivant qu'un but, la richesse, ne connaissant de supérieur que l'homme plus riche qu'eux-mêmes, estimant toute chose selon le prix qu'elle coûte et tout homme selon le capital qu'il représente? Si vous voulez connaître les sentimens de ce petit monde sur le commerce et les commerçans, écoutez cette conversation qui se tenait au foyer de M. Hale quelques jours seulement avant la grande résolution.

« Dans la dernière quinzaine de septembre arrivèrent les pluies et les tempêtes d'automne. Marguerite fut obligée de rester plus sédentaire qu'elle ne l'avait été jusqu'alors. Helstone était à une assez grande distance de tous ceux de leurs voisins qui avaient à peu près le même degré d'éducation et de culture intellectuelle qu'eux-mêmes.

« — C'est certainement une des localités les plus retirées de l'Angleterre, dit mistress Hale de son ton de voix le plus plaintif. Je suis constamment à regretter que le *papa* n'ait personne qu'il puisse réellement fréquenter, — il est tellement seul! — Ne voir personne que des fermiers et des paysans du commencement à la fin de la semaine! Si nous demeurions à l'autre extrémité de la paroisse, il y aurait quelque ressource; nous ne serions plus qu'à une courte distance des Hansfield, les Gormon ne seraient qu'à une promenade de chez nous.

« — Les Gormon! dit Marguerite, sont-ce ces Gormon qui ont fait leur fortune dans le commerce à Southampton? Oh! je suis fort contente alors que nous ne les visitions pas. Je n'aime pas ces boutiquiers. Je pense qu'il est infiniment plus agréable pour nous de ne connaître que des paysans et des gens sans prétention.

« — Il ne faut pas être si dédaigneuse, Marguerite chérie! dit sa mère en pensant secrètement à un jeune et beau M. Gormon qu'elle avait une fois rencontré chez M. Hume.

« — Non certes, et je ne le suis point; je puis même dire que j'ai un goût très large : j'aime tous les gens dont les occupations se rapportent au travail des champs, j'aime les marins et les soldats, j'aime les trois professions lettrées, comme on les appelle. Je suis bien sûre que vous n'avez nulle envie de me faire admirer des bouchers, des boulangers et des fabricans de chandelles, n'est-il pas vrai, maman?

« — Mais les Gormon n'étaient ni bouchers, ni boulangers, c'étaient de très respectables carrossiers.

« — Très bien, la carrosserie n'en est pas moins un commerce, et beaucoup moins utile, je pense, que celui des bouchers et des boulangers. Oh! comme ces promenades en voiture chez la tante Shaw me fatiguaient et comme j'avais envie d'aller à pied! »

C'est cependant cette jeune fille si dédaigneuse qui sera le trait d'union entre le nord et le sud. Ces marchands qu'elle abhorre, ce peuple qu'elle redoute, elle apprendra à les aimer, lorsqu'elle aura reconnu sous leur rude enveloppe plus d'un noble cœur : tout mal vient d'ignorance.

La famille quitte le sud; nouveaux visages, nouvelles scènes. Adieu aux villages du Hampshire, aux *cottages* enveloppés de brume ou reluisant de soleil, aux campagnes paisibles! A mesure qu'on avance, tout change d'aspect. Les charrettes qui se croisent sur la route ont plus de fer que de bois et de cuir, les hommes ont un aspect plus affairé : habitations, costumes, instrumens, tout indique un but d'utilité pratique et direct, tout est calculé et proportionné selon ce but, tout a un air *purpose like*. Les boutiquiers ne flânent pas sur le seuil de leur boutique, attendant la pratique; ils travaillent portes closes, roulant et déroulant des marchandises, sans but apparent, et, dirait-on, pour s'occuper seulement. A quelques milles de Milton, le ciel se couvre d'un épais nuage gris; un orage se prépare sans doute. On approche, ce nuage n'est rien que la fumée des usines qui sort à flots épais des cheminées et des fourneaux. On avance lentement dans les rues encombrées de chariots et de véhicules, tous employés à une seule fin : porter des matières premières à la manufacture, emporter des marchandises des magasins. L'intérieur des demeures est riche, même somptueux; mais tout y témoigne de l'opulence plutôt que du bon goût des habitans. On dirait des gens du commun logés dans des appartemens récemment ornés et meublés en toute hâte pour la visite passagère de quelque somptueux nabab. Quant aux mœurs du peuple, elles sont un perpétuel sujet d'étonnement pour la famille, y compris la servante, la fidèle et dévouée Dixon. Dans le Hampshire, M. Hale était traité par ses paroissiens avec tout le respect dû à son ministère; ici, on ne lui paie qu'un respect proportionné à l'argent qu'il peut donner. Rien n'égale la curiosité de tous les boutiquiers, fournisseurs, manœuvres, inférieurs de tout genre et de tout degré relativement aux revenus de leurs pratiques et de leurs maîtres.

Combien peut-il dépenser? telle est l'unique règle que le peuple a à sa disposition pour mesurer le mérite des hommes. Les relations y sont fondées non sur la hiérarchie des fonctions, mais sur une base d'économie politique. Marguerite a besoin d'une servante pour aider miss Dixon et la soulager un peu; elle ne la trouve point sans de

grandes difficultés. Partout on se défie de la solvabilité d'une famille qui paie un modeste loyer de trente livres sterling par an. La population manufacturière, sombre, affairée, vous coudoie sans ménagement dans les rues. Les ouvriers ne donnent à personne le titre de *gentleman*, tutoient presque leurs maîtres et les désignent brutalement par leur nom. Leurs plaisanteries, leurs quolibets et leurs rires exceptionnels sont aussi sauvages que leur mauvaise humeur habituelle, et plus d'une fois, en passant près d'eux, Marguerite a pu s'entendre adresser quelque compliment grossier dans le genre de celui-ci : une belle fille, ma foi! je voudrais bien qu'elle fût ma maîtresse! Bref, cette corruption particulière aux populations industrielles, inconnue avant elles, règne et domine à Milton. Cette corruption inventée par l'industrie, et l'un de ses plus remarquables produits, se compose de trois choses : d'une insolence que rien ne peut corriger, d'une haine profonde, vivace et inextinguible contre les personnes riches, et d'un respect odieux, servile et bas pour leurs richesses. Tout en haïssant les riches, le peuple les respecte parce qu'ils sont riches. Plus un homme possède d'argent et de biens, plus il est estimable et haïssable à la fois à ses yeux. Il règle sa conduite envers les personnes selon les dépenses qu'il leur voit faire, les apparences même de la richesse lui imposent. Tel est l'aimable esprit qui règne parmi le peuple des grandes villes modernes et des grands centres manufacturiers, esprit qui est, selon nous, le dernier terme d'une corruption incorrigible et incurable, car elle se complique d'imbécillité et indique que les instincts naturels sont non-seulement pervertis, mais amoindris, et que la nature de ce peuple est, si nous pouvons employer ce mot, aussi avachie que la nature des plus stupides sybarites dont il peut envier le sort.

N'allons pas trop loin cependant; ces populations contiennent plus d'un élément de force et d'énergie. Les maîtres de ces populations, les supérieurs de cette société odieuse à tous ceux qui tiennent par des liens étroits à l'ancienne civilisation, ce sont les manufacturiers, race dure, implacable et sagace, bourgeois semi-héroïques, toujours en guerre avec des élémens aussi formidables que ceux qui peuvent assaillir le soldat sur le champ de bataille ou le marin sur l'océan, en lutte constante avec des flots d'ouvriers souffrans et irrités, avec la banqueroute et la ruine, avec la concurrence étrangère; hommes de génie à leur manière, et qui élèvent la science des affaires à la hauteur d'une métaphysique, hommes positifs et pratiques dans la conduite de la vie, sans illusion et sans faiblesse, exerçant leur domination sans tendresse, mais aussi (point capital et qui marque un progrès accompli sur l'ancienne société) sans orgueil tyrannique. Il n'est personne qui n'ait été humilié et ne

se soit senti petit jusqu'à un certain point, lorsqu'il s'est trouvé en présence de quelqu'un de ces hommes sur les domaines qui leur sont propres. On est forcé d'estimer, d'admirer même leur solidité, leur justesse de calcul, leur faculté de précision dans tout ce qui regarde les affaires pratiques, leur manière non pas virile ni mâle, mais *masculine*, de comprendre la vie et le but de la vie, sans aucune de ces subtilités jésuitiques, de ces sentimentalités, de ces miévreries féminines, de ces regards rétrospectifs, quelquefois touchans et très souvent ridicules, jetés sur la civilisation du passé, qui caractérisent l'autre partie de la société. Un grand manufacturier est réellement une manière de souverain; il en a tous les attributs, toutes les charges et tous les devoirs. Il a, lui aussi, le déficit à craindre, les séditions à prévenir ou à réprimer; il a ses facultés d'observation à exercer dans le choix de ses ministres responsables, contre-maîtres, commis, caissiers; il a une diplomatie extérieure à entretenir, et il s'acquitte de toutes ces charges à son très grand profit sans doute, mais aussi à son très grand honneur. S'il était possible de convaincre les manufacturiers de l'importance du rôle qu'ils remplissent et de leur donner certaines idées morales qu'ils n'ont pas, ils seraient vraiment dignes d'être les chefs de notre société, car s'ils n'ont pas encore la connaissance de ce qu'il y a d'élevé et d'idéal dans le gouvernement et la politique, ils en ont toute la science mécanique, et en font mouvoir tous les ressorts dans leur petite sphère avec une régularité, un art et une rectitude de mouvemens que personne n'a jamais possédés avant eux au même degré.

M. Thornton, le manufacturier de Milton, tel qu'il nous est dépeint dans le roman de mistress Gaskell, pourrait passer dans tous les pays du monde pour le représentant parfait de cette classe d'hommes et du degré de civilisation auquel elle est arrivée. M. Thornton est un homme d'environ trente ans, bien bâti, musculeux, aux larges épaules, et dont on pourrait dire ce qu'un grand écrivain anglais dit quelque part de Richard Arkwright : ce n'était pas un Apollon. Il n'a pas le moins du monde l'air *distingué*, et au premier coup d'œil personne ne lui appliquerait la belle épithète de *gentleman*. Son extérieur cependant n'a rien de vulgaire, et il a frappé Marguerite à première vue comme une révélation de certaines choses qu'elle ne soupçonnait pas. « Avec une telle expression de résolution et de puissance, aucune physionomie, si ordinaire soit-elle, ne pourra jamais passer pour vulgaire ou commune. Je n'aimerais pas avoir affaire avec lui, il est d'apparence inflexible; après tout, un homme qui semble bien fait pour son état, sagace et fort comme il convient à un marchand. » M. Thornton a connaissance d'ailleurs de ses désavantages; il sait qu'il n'a point l'air d'un *gentilhomme*, et il s'en console

en songeant qu'il a l'air d'un homme. Il a même toute une théorie à ce sujet qu'il expose à Marguerite, théorie vraie et admirable, et sur laquelle certaines gens pourraient réfléchir. — Le *gentilhomme*, dit-il, ce n'est réellement qu'une surface et une apparence faite pour le plaisir des yeux, comme un objet précieux, sur lequel la vue oisive aime à se reposer; c'est une *nature d'homme*, ce n'est pas la vraie nature de l'homme; c'est une nature d'homme artificielle, limitée, capable d'actions de courage et d'héroïsme, mais seulement dans certaines conditions et dans certaines circonstances. Que signifie ce mot *gentleman* et qu'indique-t-il d'ailleurs? Rien, après tout, que la nature des relations de l'homme avec ses semblables; mais allez donc appliquer ce mot pour définir les vertus, le mérite, le courage d'un Robinson Crusoë dans son île déserte, d'un prisonnier enfermé dans un cachot pour toute sa vie, d'un saint dans son exil de Pathmos : cette expression sera ridicule et vous paraîtra bien mesquine en elle-même lorsque vous chercherez le mot propre pour désigner de tels caractères. L'homme, ce qu'on appelle réellement l'homme, domine donc le gentilhomme autant que l'éternité domine le temps, et qu'une vérité absolue domine une mode passagère.

Cette petite théorie indique assez que M. Thornton n'est pas une intelligence vulgaire; son éducation est incomplète cependant, ayant été forcément interrompue. Son père mourut lorsqu'il n'avait encore que quinze ans, laissant des affaires embarrassées. Il lui fallut s'acquitter d'une double tâche : travailler pour soutenir sa mère et travailler pour relever le crédit de sa famille. A force d'économie et de privations, les dettes de son père avaient été payées; mais, lorsque cette tâche était accomplie, une autre s'était présentée : travailler pour faire sa fortune et entourer la vieillesse de sa mère de toute l'aisance qui lui avait été refusée pendant cette période de crépuscule de la famille. Au milieu de tels embarras et de tels devoirs, les études qui servent uniquement à embellir l'esprit et à orner la vie avaient été fort négligées; mais aujourd'hui que la fortune avait récompensé ses efforts, il tâchait de réparer de son mieux cette lacune regrettable, et M. Hale le citait parmi ceux de ses élèves qui montraient le plus de goût véritable pour ces études, si éloignées des préoccupations habituelles de son esprit. M. Thornton n'était pas non plus un simple fabricant, c'est-à-dire qu'il ne considérait pas son métier sous un rapport égoïste et borné. On l'aurait beaucoup offensé, si on lui eût dit que son but était la conquête de l'argent. Non, il avait au plus haut degré cette espèce d'orgueil local qui pousse souvent aux grandes entreprises, et qui enlève aux poursuites individuelles ce qu'elles ont d'âpre et d'égoïste. Il était fier d'appartenir à une ville manufacturière et de contribuer pour sa part à la gran-

deur commerciale de cette ville; il savait qu'il exerçait une part de pouvoir réel dans le monde, et que sa position lui faisait une responsabilité. Qu'il veille bien sur ses affaires, qu'il calcule juste dans ses spéculations, qu'il se garde de toute imprudence et qu'il se défie de toute timidité, car un faux calcul de sa part peut le ruiner, et à sa suite tous ses confrères; une imprudence peut déshonorer le commerce de sa ville, et un excès de timidité laisser la concurrence étrangère prendre les devans.

Avec de pareils soucis, un homme est excusable de ne pas être tendre ni très sentimental, et de tout rapporter à cette mesure virile de la vie, la vigilance et l'action; aussi M. Thornton n'a-t-il que mépris pour cet épicuréisme moral qui jouit trop vivement et trop à loisir des belles choses. « J'aimerais mieux, dit-il, une vie de travail et de souffrances, bien plus, de chutes et d'insuccès ici, qu'une vie prospère dans les vieux bosquets fanés de ce que vous appelez la société aristocratique du sud, où les jours s'écoulent lentement dans une aisance insoucieuse. On doit y être englué de miel et incapable de se lever et de marcher. » A quoi Marguerite répond fort bien que s'il y a dans le sud moins d'excitation, il y a aussi moins de misères, et qu'on n'y rencontre pas dans les rues de ces gens qui marchent la tête basse et l'air soucieux, qui souffrent et haïssent à la fois. Ces raisonnemens ne peuvent convaincre M. Thornton. Bon au fond et compatissant, il n'aime pas, avec son sens pratique, à mêler les questions de sentimens aux questions d'affaires. Lorsqu'il est obligé de diminuer le taux des salaires, ce n'est point par intérêt personnel : c'est que les circonstances l'y obligent, et si on lui demande pourquoi il ne fait point part de ces circonstances à ses ouvriers, il répondra qu'ils ne le comprendraient pas, et que d'ailleurs il n'a que faire d'initier le public au détail de ses affaires. Du reste, dans la direction de sa manufacture, il entend être le seul maître, et ne veut point y établir un gouvernement constitutionnel dont il sera le roi contrôlé par un parlement de prolétaires. Il applique dans son intérieur le système qu'on a nommé le despotisme éclairé. Tant pis pour ceux à qui il ne conviendra point; il n'est pas homme à reculer. Tel est M. Thornton, représentant des caractères du nord, sans grâces extérieures, solide, opiniâtre, d'un courage à toute épreuve, d'une âme dure et forte comme un marteau de forge, et d'un cœur vaillant et fidèle comme une épée d'acier.

Sa mère, mistress Thornton, femme digne d'un tel fils, mérite une mention spéciale. Pour la vigueur et la résolution, elle vaut mieux qu'un homme, et elle ajoute encore à ces vertus viriles les grandes vertus féminines, l'économie, le goût du travail, le dévouement. On dirait une de ces femmes, fidèles compagnes des barbares

ancêtres de ces mêmes Saxons du nord, qui accompagnaient au combat leurs maris et leurs fils, toujours prêtes à ranimer leur courage, à panser leurs blessures et à les consoler des défaites par les perspectives des prochains combats. Il n'y a que les rôles de changés, la nature est la même; seulement, au lieu d'être la femme d'un guerrier, elle est la veuve d'un manufacturier. C'est une walkyrie bourgeoise, et cette expression n'a rien d'impropre, car mistress Thornton pourrait au besoin lancer la fronde et jouer de la lance. Écoutez ce petit fragment d'une de ses conversations avec miss Hale. La ville est menacée d'une grève d'ouvriers : « Mais assurément vous n'êtes point lâche, n'est-ce pas? Milton n'est pas une place convenable pour les lâches. Un jour j'ai été obligée de me frayer un passage à travers des flots d'hommes irrités qui juraient qu'ils auraient le sang de Makinson aussitôt qu'il mettrait le pied hors de sa manufacture. Il ne savait rien de tout cela; il fallait que quelqu'un allât l'avertir, ou c'était un homme mort. Ce quelqu'un devait être une femme; j'allai donc. Une fois entrée, impossible de sortir. Ma vie était engagée autant qu'elle pouvait l'être. Je monte alors au premier, où l'on avait empilé des pierres pour jeter sur la tête de la foule, si elle essayait de forcer les portes de la manufacture, et je les aurais lancées aussi bien qu'un homme, si je ne m'étais pas évanouie à cause de la chaleur que ma course m'avait causée. Si vous demeurez à Milton, il vous faudra prendre un brave cœur, miss Hale. »

Cette femme aux sentimens robustes et profonds, capable d'aimer beaucoup, est aussi capable de beaucoup haïr. Il y a dans ce roman une scène qui éclaire merveilleusement ce caractère. M. Thornton, amoureux de Marguerite, a été repoussé par elle; c'est dire que miss Hale s'est valu la haine de mistress Thornton, qui avait vu cette inclination de mauvais œil, et jugeait déjà une telle union indigne de son fils. Sur ces entrefaites, mistress Hale, qui est à son lit de mort et qui ne sait rien de ces affaires secrètes, mande mistress Thornton et lui recommande sa fille, qu'elle va laisser sans appui. Mistress Thornton veut-elle servir de mère à sa fille? Cette dernière, incapable de dissimuler, même pour adoucir les derniers momens d'une mourante, laisse entendre qu'elle pourra bien aider miss Hale, mais non l'aimer.

« — Vous avez une fille, madame : — ma sœur est en Italie, ma fille sera sans sa mère dans un pays où elle est étrangère, — si je meurs, voudrez-vous?...

« — Vous désirez que je sois une amie de miss Hale? dit mistress Thornton de sa voix mesurée, qui résonnait distincte et claire, non adoucie par l'émotion d'un pareil moment.

« Mistress Hale, les yeux toujours fixés sur mistress Thornton, pressa la

main qui se trouvait à côté d'elle sur la couverture; elle ne pouvait parler. Mistress Thornton soupira : Je serai une véritable amie si les circonstances l'exigent, non une tendre amie. Cela, je ne le puis pas — pour elle, fut-elle sur le point d'ajouter, mais elle se retint à la vue de ce visage inquiet et douloureux. — Il n'est pas dans ma nature de montrer de l'affection même lorsque j'en ressens, et je n'offre pas volontiers mes conseils. — Elle s'arrêta. Mistress Thornton était trop consciencieuse pour promettre ce qu'elle n'avait pas l'intention de tenir, et montrer d'une manière ou d'une autre de la tendresse pour Marguerite, plus détestée à ce moment que jamais, lui était difficile, presque impossible.

« — Je promets, dit-elle avec une grave sévérité qui inspira après tout à la mourante confiance dans quelque chose de plus stable que la vie elle-même, je promets que dans toutes les difficultés qui porteront miss Hale...

« — Appelez-la Marguerite, dit avec effort mistress Hale.

« — A venir chercher mon appui, je la soutiendrai de toute ma puissance, comme si elle était ma propre fille. Je promets aussi que si jamais je lui vois faire ce qui me paraîtrait mal...

« — Mais Marguerite ne fait jamais le mal, jamais volontairement, dit mistress Hale. Mistress Thornton continua comme si elle n'avait pas entendu :

« — Si jamais je lui vois faire ce que je jugerai le mal, — non pas envers moi ou les miens, dans lequel cas on pourrait me supposer un motif intéressé, — je l'avertirai sincèrement et franchement comme je désirerais qu'on avertît ma propre fille.

« Il y eut un long silence. Mistress Hale sentait que cette promesse ne renfermait pas tout, et cependant c'était beaucoup. Il y avait là des réticences qu'elle ne comprenait pas, mais elle était faible, étourdie et fatiguée. Mistress Thornton passait en revue tous les cas probables dans lesquels elle aurait à accomplir sa promesse. Elle ressentait un sauvage plaisir à l'idée de dire à Marguerite de dures vérités sous prétexte d'accomplir son devoir. Mistress Hale rompit enfin le silence.

« — Je vous remercie, je prie Dieu de vous bénir. Je ne vous verrai jamais plus dans ce monde, mais mes dernières paroles sont celles-ci : Je vous remercie pour la promesse que vous m'avez faite d'être tendre envers mon enfant.

« — Tendre, non, répondit en insistant mistress Thornton, disgracieusement véridique jusqu'au bout; mais, après avoir mis sa conscience en repos par ces paroles, elle fut assez satisfaite qu'elles n'eussent point été entendues. Elle pressa la douce et languissante main de mistress Hale, se leva et sortit de la maison sans voir personne. »

Nous l'aimons telle qu'elle est, cette ferme et peu gracieuse mistress Thornton. Du reste elle n'avait d'estime que pour les caractères trempés comme le sien, et quelle que fût sa haine pour Marguerite, elle ne pouvait s'empêcher d'avoir pour elle une certaine considération. « Une fille volontaire, et qui n'aime pas que personne mette le nez dans ses affaires, à la bonne heure! je l'aime ainsi, » dit un jour mistress Thornton après une visite accomplie dans l'intention de tenir

sa promesse en adressant à miss Hale quelques duretés qu'elle supposait méritées. En somme, mistress Thornton est une maîtresse femme, comme on disait autrefois, une femme sur laquelle on peut se reposer avec confiance, qui fait bonne garde aux portes de sa maison, n'y laisse entrer personne et n'en laisse rien sortir!

Volonté, opiniâtreté, telle est la note morale dominante chez tous les personnages de ce livre. Tels maîtres, tels ouvriers. « Comme cet homme est orgueilleux! Il y a chez tous ces hommes du nord quelque chose du granit de leurs rochers, » dit un soir M. Hale à Marguerite en revenant de visiter Nicolas Higgins. Nicolas Higgins était un ouvrier des manufactures que Marguerite avait rencontré plusieurs fois dans ses promenades. La première fois qu'il la vit, elle souriait en passant de quelque pensée qui lui traversait l'esprit, et tout surpris de sa beauté, dans sa rude courtoisie du nord, il lui avait adressé familièrement ces mots : « Vous pouvez bien sourire, ma fille; plus d'une sourirait volontiers d'avoir une aussi agréable figure. » Ce compliment, dit avec un accent de sincérité, avait gagné le cœur de Marguerite. Le brave homme avait une fille devenue phthisique à la suite de travaux prolongés dans les manufactures, et un jour que Marguerite la rencontra avec son père, touchée de son air de souffrance et de douceur, elle lui remit spontanément le bouquet qu'elle tenait à la main. Cet élan du cœur tout désintéressé, et que les malheureux apprécient plus que l'aumône, établit des relations entre Marguerite et la famille Higgins. Ce ne fut pas sans peine; ainsi que mistress Thornton, Higgins n'aimait pas qu'on s'occupât de ses affaires, ni à recevoir chez lui des inconnus. « Je ne suis pas honteux de mon nom, je m'appelle Nicolas Higgins; elle s'appelle Bessy Higgins. Pourquoi voulez-vous venir nous voir? répondit-il lorsque Marguerite lui demanda son nom et son adresse; je n'aime pas à voir chez moi des gens que je ne connais pas. Mais vous êtes étrangère, c'est facile à voir; peut-être ne connaissez-vous pas beaucoup de monde ici. Vous avez donné à ma fille des fleurs de votre propre main, venez si cela vous fait plaisir. »

Nicolas Higgins est un de ces caractères avec lesquels mistress Gaskell nous a déjà fait faire connaissance dans *Mary Barton*, et qui se distinguent de tous les autres caractères populaires par deux traits d'ailleurs essentiellement anglais, une insociabilité féroce, une indépendance sauvage et un profond amour de la famille. Cette insociabilité indépendante, orgueilleuse, fruit d'un pays où les hommes aspirent avant tout à la liberté, et où la liberté est la tradition historique même, contraste singulièrement avec cette sociabilité dangereuse, inquiète, susceptible et taquine, qui distingue nos populations ouvrières, filles d'un pays d'égalité. L'ouvrier ferme sa porte

comme le maître, en véritable Anglais habitué à être roi dans son logis, et se creuserait volontiers des fossés pour en interdire l'accès aux étrangers comme un baron féodal. Nulle envie d'aller espionner les affaires du maître, ni rôder dans ses corridors. Quant à ses idées morales, si nous en croyons mistress Gaskell, elles consistent surtout dans les sentimens naturels du mari pour sa femme ou du père pour ses enfans; de religion, peu ou point; de lecture de la Bible comme en Écosse ou partout ailleurs en Angleterre, encore moins. Un certain athéisme non systématique, tout instinctif, sortant des profondeurs de l'âme comme un cri de douleur et de malédiction, fait exprimer à l'ouvrier des paroles de haine et de vengeance; mais cet athéisme n'a rien d'enraciné : c'est la forme sous laquelle se résume toute une vie d'amertume. Les femmes non plus n'ont pas de sentimens religieux bien arrêtés, et elles les remplacent par des désirs, des hypothèses, des rêves maladifs de béatitude céleste, si bien que dans les ménages de prolétaires décrits par Mme Gaskell, on dirait le millénium vivant côte à côte avec l'incrédulité, ou encore la nouvelle Jérusalem de l'Apocalypse plongée dans les puits de l'abîme. Ce contraste, déjà admirablement marqué par l'auteur dans la peinture des ménages de *Mary Barton*, est reproduit également dans *North and South*. Rien n'est pénible comme de prêter l'oreille à ce duo plaintif et amer, et c'est une corde que Mme Gaskell fait admirablement vibrer. Nous félicitons l'auteur de la modération de son esprit, car elle possède un talent extrêmement dangereux. Oh! quelle musique douloureuse dans ces sanglots! Ne croyez pas que tous les sentimens de la femme ne soient que douceur et religion, et les sentimens de l'homme que rudesse et sauvagerie; non, les plaintes de la femme sont amères, et les cris de l'homme souvent tendres et affectueux. Une grève vient de se déclarer dans la ville et Nicolas Higgins en fait partie; écoutez cette conversation entre Marguerite Hale et Bessy Higgins, la pauvre fille des manufactures.

« — Bien, dit Marguerite, parlons de cela quelquefois, si vous croyez que cela soit vrai. Mais dites-moi, votre père s'est-il mis en grève?

« — Oui, dit Bessy sourdement, et d'une voix fort différente de celle qui résonnait une ou deux minutes auparavant, lui et beaucoup d'autres, tous les ouvriers de Hamper et d'autres encore. Les femmes sont cette fois aussi furieuses que les hommes : les vivres sont chers, et il leur faut donner à manger à leurs enfans, je pense. Supposez que les Thornton eussent employé l'argent du dîner où vous êtes invitée à leur envoyer de la viande et des pommes de terre, ils auraient apaisé les cris de plus d'un enfant et raffermi le cœur de plus d'une mère.

« — Ne parlez pas ainsi, dit Marguerite, vous me donneriez du remords d'aller à ce dîner.

« — Non, dit Bessy, il y en a qui sont prédestinés aux fêtes somptueuses,

à la pourpre et au lin éclatant. Peut-être êtes-vous une de ces personnes. D'autres travaillent et suent toute leur vie, et les chiens eux-mêmes ne sont pas compatissans de notre temps comme du temps de Lazare. Pourtant, si dans l'autre monde vous me demandez de venir rafraîchir votre langue avec le bout de mon doigt, je traverserai le grand abîme pour aller à vous, en pensant à ce que vous avez été pour moi ici-bas.

« — Bessy, vous avez la fièvre, je le sens à votre pouls aussi bien qu'à vos paroles. Il importera peu au grand jour que quelques-uns d'entre nous aient été mendians ici-bas et d'autres riches. Nous ne serons pas jugés d'après cette différence misérable, mais selon la foi que nous aurons eue dans le Christ.

« — Vous auriez été mise hors de vous-même aussi bien que moi, si vous les aviez vus l'un après l'autre venir demander mon père, et me racontant leur histoire. Quelques-uns parlaient de haines mortelles, et faisaient frissonner mon sang avec les terribles choses qu'ils disaient contre les maîtres; mais la plupart, qui étaient des femmes, gémissaient si tristement, si tristement!... Les larmes leur coulaient continuellement le long des joues sans qu'elles daignassent les essuyer, que cela fendait le cœur de les entendre se plaindre de la cherté des vivres, et de ce que leurs enfans ne pouvaient fermer l'œil toutes les nuits grâce à la faim.

. . . . . .

« — Je vous demande pardon, répondit humblement Bessy. Quelquefois, en pensant à ma vie et au peu de plaisir que j'y ai eu, je me suis figuré que peut-être j'étais un de ces êtres condamnés à mourir par la chute d'une étoile: « Et le nom de cette étoile était Absinthe, et la troisième partie des eaux devint de l'absinthe, et les hommes moururent pour avoir bu de ces eaux, qui étaient devenues amères. » On supporte mieux le malheur et le chagrin, lorsqu'on pense qu'ils ont été annoncés pour vous longtemps auparavant. Quelquefois il me semble que mes chagrins m'ont été envoyés pour l'accomplissement des prophéties, autrement ils ne m'ont été envoyés pour rien.

« — Non, Bessy, dit Marguerite, Dieu ne nous afflige pas volontairement. Ne vous occupez pas autant des prophéties, mais lisez les parties les plus claires de la Bible.

« — Je crois que ce serait plus sage; mais où pourrais-je trouver d'aussi grandes paroles de promesse, entendre parler de quelque chose d'aussi différent de ce terrible monde que dans l'Apocalypse? Plus d'une fois je me suis répété les versets du septième chapitre, rien que pour le son. C'est aussi beau qu'un orgue. Non, je ne puis me décider à abandonner l'Apocalypse. Ce livre me donne plus de consolations qu'aucun autre dans la Bible. »

Ces conversations, que nous avons extraites çà et là du roman de Mme Gaskell, marquent le mysticisme que presque sans exception l'auteur prête à la partie féminine des populations manufacturières, un mysticisme fiévreux tel qu'il peut sortir d'âmes lassées par la souffrance, de corps brisés et languissans, de cerveaux qui sont comme étourdis de l'éternel tapage des machines. Un doux vertige se produit, des visions chimériques se succèdent; la souffrance et la misère mon-

tent à la tête comme l'ivresse et ouvrent devant les yeux appesantis des perspectives éblouissantes. Du reste peu d'idées religieuses nettes, saines et claires. Chez les hommes, le phénomène contraire se présente; les hallucinations sont toutes violentes, meurtrières et diaboliques; pas d'autre horizon que celui de la terre, les instincts naturels à l'homme remués jusque dans leurs profondeurs et laissant échapper des émanations grosses de colère et comme d'âcres vapeurs chargées de haine, les sentimens de famille souvent sous leur forme la plus tendre, mais le plus fréquemment réduits à leur essence primitive, c'est-à-dire à ces liens du sang aussi forts que terribles qui font rugir les bêtes elles-mêmes lorsque leurs petits sont en danger ou qu'ils expirent sans secours. Des deux côtés, la vie particulière à l'industrie a perverti, torturé, brisé les facultés, qui ne sont plus en équilibre. Pour toute douceur, de la lassitude; pour toute force, de la violence; de toutes parts des sentimens extrêmes, excessifs et dangereux, et jamais cette nature humaine moyenne qui est la seule vraie, qui se retrouve chez les classes agricoles et jusque chez les populations les plus misérables, pourvu qu'elles ne soient pas soumises au travail industriel.

Bizarre phénomène, et qui est digne de toutes sortes de méditations! Le travail des champs est naturel à l'homme, et si excessif qu'il soit, il ne produit rien de pareil; il peut épuiser le corps, il n'engendre aucun sentiment malsain. Le travail domestique est naturel à l'homme, et il ne produit que bonheur et joie. Le travail des métiers, quelque fatigant qu'il soit, engendre la sociabilité, le compagnonnage, l'association. Seul, le travail des manufactures, invention de la science et de l'esprit humain, tout en tuant le corps, pervertit l'âme. Oh! comme la nature vaincue se venge, elle dont les émanations sont la santé même, la seule vraie médecine, l'unique réparateur des forces épuisées de l'homme! Soumise, elle n'engendre que des germes de mort. Cette vapeur comprimée aveugle et brûle, ces forces domptées foudroient, ces matières premières, jadis innocentes, laissent échapper des gaz délétères; cette fine poussière de coton étouffe; ces atomes de poison, de verre, de substances chimiques, trouvent subtilement le chemin du poumon; ce perpétuel bruit des machines en mouvement engendre la surdité. Avez-vous remarqué l'aspect implacable des machines, leur cruelle précision, leur quasi-intelligence fatale comme un calcul arithmétique, et cette activité absorbante et comme affamée avec laquelle elles mordent le fer, tordent le fil, happent le coton, soulèvent des poids? Eh bien! quelque chose de cette dureté mécanique finit par être le partage des populations qu'elles emploient. Dans le contact perpétuel de l'homme avec les machines, le cœur se vide et ne se renouvelle

pas. Le travail est le remède le plus sain contre le vice, mais pour cela il faut que l'homme soit réellement occupé, qu'il y mette son intelligence et son esprit. Ici rien de pareil : l'homme ne tire de ses efforts aucune satisfaction ni aucune joie, c'est la machine seule qui est réellement productive. Aucune de ces illusions que crée le travail, grâce à l'absorption momentanée des facultés; rien qu'un mouvement mécanique qui laisse la pensée errer dans le vague et se reposer avec mélancolie d'abord, puis avec colère, sur les tristes incidens de la vie, la misère, la privation, la maladie. De l'ennui, de la colère, on arrive bientôt à la haine violente du travail, qui apparaît non comme la condition fondamentale de la vie, mais comme une malédiction. Toute cette série de sentimens s'engendre logiquement. Outre ces souffrances de la haine, de l'ennui, de la fatigue, le travail mécanique crée certains vices qui existeront peut-être toujours, quelles que soient les transformations des rapports du maître et de l'ouvrier : la brutalité, l'ivrognerie, et cet autre vice si puissant qui n'a pas de moyen plus subtil de s'emparer de l'homme que le besoin d'une distraction violente et d'une diversion aux habitudes régulières de la vie. Si encore on avait de l'air, de la lumière! mais non; il faut travailler dans un atelier humide ou étouffant, infect, obscurci par la vapeur ou les millions d'atomes qui s'échappent des matières travaillées, et ainsi les maux physiques viennent s'ajouter aux souffrances morales. En vérité, s'il était un emblème que l'on dût placer aux portes de certains centres industriels, ce serait un groupe représentant la maladie, au pied traînard, mais assuré, donnant la main à l'ennui, tristement accroupi, tête basse, mains croisées, regard morne, dans une attitude de musulman fataliste.

Les vices que l'on reproche aux populations industrielles ne nous étonnent donc point. Ce qui nous étonnerait davantage, c'est qu'ils n'existassent pas. Toute une série d'observations psychologiques et physiologiques démontre d'une manière irréfutable, pour ceux qui connaissent la facilité de corruption qui est dans l'homme, que ces vices sont la conséquence naturelle de ce genre de travail. Le travail industriel est corrupteur. Comment on pourra y remédier jamais et faire de ces masses d'hommes des populations saines, cela est un mystère, car les difficultés semblent insurmontables. Ce qui est certain, c'est que quelque chose peut et doit être tenté pour réagir contre ce fléau.

Les rapports du maître et de l'ouvrier ne valent guère mieux que ces mœurs générales : ce sont des rapports de défiance, de jalousie et de haine. Dans toute condition donnée, l'homme sait positivement d'où proviennent sa gêne, ses besoins, ses malheurs. Ici c'est tout le contraire : le chômage, la misère, la baisse des salaires, tombent

sur l'ouvrier des manufactures sans qu'il en sache bien la raison. Il est soumis au gouvernement invisible, insaisissable, capricieux, d'une sorte de mathématique commerciale tout à fait abstraite; il souffre, parce qu'à cent lieues de lui, à un moment donné, tel produit a éprouvé une dépréciation; il souffre, parce que la concurrence d'un pays qu'il n'a jamais vu et ne verra jamais a donné les mêmes marchandises fabriquées à meilleur compte; il souffre de la hausse et de la baisse des produits, des caprices de la mode, des progrès toujours nouveaux de l'industrie. Ne comprenant rien à ces fluctuations bizarres, dont les initiés seuls ont l'explication, ne sachant directement à qui s'en prendre, il s'en prend au patron, au manufacturier, la seule personne visible, tangible, saisissable, qu'il connaisse. N'essayez pas de vouloir lui prouver qu'il doit nécessairement souffrir en vertu de telle ou telle règle d'économie politique, il vous arriverait ce qui arriva au patron de Nicolas Higgins : « Imbécile! lui dit un jour son maître, ennuyé de le voir crier à tue-tête que les ouvriers étaient exploités, voici un livre qui te prouvera que les salaires trouvent leur propre niveau sans que les maîtres ni les ouvriers y puissent rien. » Higgins prit le livre, lut, ne comprit pas et s'endormit. « Il parlait de travail et de capital, de capital et de travail, comme si ces choses eussent été des vices et des vertus : je ne pus jamais bien fixer dans mon esprit ce que cela voulait réellement dire. » Ces mots *concurrence, offre, demande, marché*, résonnent à ses oreilles comme autant d'abstractions chimériques. En réalité, l'ouvrier des manufactures en sait moins long, en fait d'économie politique, que le simple paysan qui va lui-même porter ses denrées au marché et qui saisit par lui-même le secret de la hausse et de la baisse des marchandises. Il s'en prend donc de ses souffrances directement à son maître, l'en rend responsable, et essaie de lui arracher par la force ce que le maître ne peut raisonnablement pas accorder; de là les coalitions et les grèves. De même que les vices des populations industrielles proviennent du travail mécanique auquel elles sont soumises, les mauvais rapports du maître et de l'ouvrier proviennent de la grande difficulté, pour un esprit ignorant, de comprendre les raisons des fluctuations commerciales. Ces mauvais rapports ont encore une autre cause, très délicate à énoncer et que nous mentionnerons seulement : c'est que ces populations n'ont aucun intérêt à connaître les raisons de ces subits reviremens; peu leur importe, elles ne sont pas intéressées dans la question de la vente des produits; une seule chose les intéresse et les regarde directement, c'est le prix du travail.

Les populations industrielles tournent réellement dans un cercle vicieux. Tout intérêt étant renfermé pour elles dans la question du salaire, elles essaient de conquérir ce qu'on leur refuse par la cessa-

tion du travail; mais si une grève prolongée est nuisible au fabricant, elle l'est bien plus à l'ouvrier, car il se prive volontairement par là de son unique ressource. Ajoutez qu'une telle détermination est non-seulement insensée, mais tyrannique, car, pour être efficace, une grève doit être générale et forcer ainsi, bon gré mal gré, tous les ouvriers d'une même ville à cesser leurs travaux, qu'ils le veuillent ou non. Ces populations se déciment et s'affament elles-mêmes. Mistress Gaskell se montre très hostile en général aux grèves et aux *trade unions*, et nous retrouvons dans son nouveau roman plus d'une scène qui rappelle les douloureux tableaux déjà tracés dans *Mary Barton*. Il y a là quelques exemples terribles des conséquences désastreuses que produisent ces résolutions désespérées. Une grève générale a eu lieu à Milton, et l'un des meneurs est Nicolas Higgins. Défense expresse a été faite à tous les ouvriers de la ville de travailler aux prix nouvellement établis par les patrons; mais tous les ouvriers n'ont pas le caractère intraitable de Higgins, tous n'ont pas un ménage relativement aussi bien tenu, tous n'ont pas une famille aussi restreinte; c'est assez dire que beaucoup auraient bonne envie de faiblir. De ce nombre est un ami de Nicolas Higgins, John Boucher, pauvre homme d'un faible caractère, chargé d'enfans, et qui ne peut résister à leurs cris et à leurs plaintes. Cependant lui aussi il doit faire grève forcément, c'est l'ordre général et auquel il ne peut se soustraire sans danger. Voilà donc un homme placé dans cette affreuse situation, ou de laisser sa famille mourir de faim, ou d'être traître envers la classe à laquelle il appartient. Il y a une scène terrible entre lui et Higgins. Ce dernier le rassure, l'encourage, et subvient comme il peut aux besoins de sa famille; mais enfin Boucher, poussé par la faim, va demander de l'ouvrage à son ancien patron : il est ignominieusement chassé et se noie de désespoir. Une autre scène plus pathétique, et qui mérite d'être citée tout entière, c'est le siége de la manufacture de M. Thornton.

M. Thornton, avec le caractère que nous lui connaissons, n'a pas voulu céder à ses ouvriers, et il n'a pas voulu davantage suivre l'exemple de ses confrères et fermer momentanément sa manufacture. Il a donc fait venir des ouvriers de l'Irlande. On peut juger de quel œil ont été vus les nouveaux-venus. La foule se précipite vers la manufacture justement à l'heure où miss Hale est venue réclamer un service de mistress Thornton, qui ne répond point et écoute d'un air préoccupé. En ce moment, une clameur se fait entendre.

« Miss Hale s'arrêta. Mistress Thornton ne répondit pas immédiatement; tout à coup elle se leva et s'écria :

« — Ils sont aux portes! Appelle John! Fanny, appelle-le! Ils sont aux portes! Ils vont les enfoncer! Appelle John, dis-je.

« En même temps que les cris de Mme Thornton, le bruit sourd de la foule,

auquel elle prêtait l'oreille au lieu d'écouter Marguerite, se fit entendre sur le côté extérieur de la muraille, et un tocsin de voix irritées retentit furieusement par derrière les portes qui tremblaient sous la pression de la foule. On eût dit que ces masses furieuses et invisibles se servaient de leurs corps comme de béliers. L'ébranlement cessait un instant, pendant que la foule se retirait à quelques pas pour se précipiter avec un élan nouveau; il redoublait alors sous ces chocs gigantesques qui firent bientôt trembler les portes épaisses comme des roseaux sous le vent.

« Les femmes se rassemblèrent autour des fenêtres, comme fascinées par le spectacle de cette scène qui les remplissait de terreur. Mistress Thornton, les servantes, Marguerite, toutes étaient là. Fanny était revenue, criant tout le long des escaliers comme si elle eût été poursuivie à chaque pas; elle s'était jetée sur un sofa en poussant des cris. Mistress Thornton, inquiète, surveillait l'arrivée de son fils, qui était encore dans la manufacture. Il sortit enfin, regarda d'en bas ce groupe de pâles figures féminines, sourit pour leur donner bon courage avant de fermer la porte de la manufacture, puis il appela une des servantes pour venir ouvrir une porte de la maison que Fanny, dans son effroi, avait verrouillée derrière elle. Mistress Thornton descendit elle-même. Le son de sa voix impérieuse et bien connue sembla comme donner le goût du sang à la foule furieuse. Jusqu'alors cette foule avait été muette, et sans dire un mot avait employé toute la puissance de son souffle à soutenir son effort pour briser les portes; mais en entendant parler M. Thornton, elle exhala un grognement féroce et infernal qui fit pâlir mistress Thornton elle-même au moment où elle entra dans la salle, précédant son fils. Lui entra, le visage un peu animé, mais les yeux étincelans, et lançant comme un défi au danger avec une expression hautaine et dédaigneuse de physionomie qui faisait de lui un homme noble, sinon beau.

« M. Thornton s'approcha franchement de Marguerite : — « Je suis désolé, miss Hale, dit-il, que vous nous ayez visités dans ce moment où je crains que vous ne soyez enveloppée dans les dangers que nous pouvons avoir à courir. — Mère, ne feriez-vous pas mieux d'aller dans les chambres de derrière? Je ne suis pas sûr qu'ils ne se soient pas ouvert un passage de *Pinner-Lane* dans la cour de l'écurie; mais s'ils ne l'ont pas fait, vous serez plus en sûreté là-bas qu'ici. Allez, Jane! continua-t-il en s'adressant à une des servantes. Et elle sortit avec les autres.

« — Je reste ici, dit sa mère; où vous resterez, je resterai.

« Et en vérité la retraite dans les chambres de derrière était inutile; la foule avait entouré cette partie des bâtimens, et poussait de là ses menaçans et terribles rugissemens. Les domestiques se retirèrent dans les greniers en poussant des cris qui firent sourire de mépris M. Thornton lorsqu'il les entendit. Il jeta les yeux sur Marguerite, qui se tenait debout à la fenêtre la plus voisine de la manufacture. Ses yeux brillaient, la couleur de ses joues et de ses lèvres était plus intense. Comme si elle eût senti son regard, elle se retourna et lui adressa une question qui depuis quelques instans tourmentait son esprit :

« — Où sont les pauvres ouvriers que vous avez fait venir d'Irlande? Là, dans la manufacture?

« — Oui, je les ai fourrés dans une petite chambre, au pied d'un escalier

dérobé, leur recommandant de s'enfuir à tout risque et de se réfugier ici, s'ils entendaient qu'une attaque fût faite contre les portes des ateliers. Mais ce ne sont pas eux, c'est moi qu'il leur faut.

« — Quand les soldats pourront-ils être ici? demanda sa mère d'une voix basse et peu assurée.

« Il prit sa montre avec le même calme qu'il avait montré jusqu'alors; il fit quelques petits calculs :

« — A supposer que Williams soit parti aussitôt que je le lui ai ordonné, et n'ait pas eu besoin de se détourner pour se cacher d'eux, il faut environ vingt minutes encore.

« — Vingt minutes! dit sa mère, dont la voix pour la première fois trahit complétement la terreur.

« — Fermez les fenêtres immédiatement, mère, s'écria-t-il; les portes ne résisteront pas à un second choc pareil à celui-ci. Fermez cette fenêtre, miss Hale.

« Marguerite ferma la fenêtre et vint prêter son aide aux doigts tremblans de mistress Thornton.

« Pour une cause ou une autre, il y eut un silence de quelques instans dans la rue. Mistress Thornton regarda avec inquiétude la physionomie de son fils, comme pour y lire l'explication de ce silence soudain. Une expression de méprisant défi composait toute sa physionomie; on ne pouvait y lire ni l'espérance ni la crainte.

« Fanny se leva : — Sont-ils partis? demanda-t-elle dans un chuchottement.

« — Partis! répondit-il; écoute!

« Elle prêta l'oreille. Ils purent tous entendre le souffle puissant qui sortait de ces poitrines muettes, le craquement du bois qui cédait lentement, le grincement du fer, la chute retentissante des pesantes portes. Fanny se leva en chancelant, fit un pas ou deux vers sa mère et tomba évanouie dans ses bras. Mistress Thornton l'enleva avec une force qui venait autant de la volonté que du corps, et l'emporta hors de la salle.

« — Dieu soit loué! dit M. Thornton en la voyant sortir. Ne feriez-vous pas mieux de monter, vous aussi, miss Hale?

« Les lèvres de Marguerite articulèrent un *non* que M. Thornton ne put entendre à cause du bruit de pas innombrables qui retentissaient sous le mur même de la maison, et du grondement sauvage de voix furieuses et sourdes qui avait je ne sais quelle expression féroce de satisfaction plus terrible encore que les cris des minutes précédentes.

« — N'ayez pas peur, dit-il, pensant l'encourager. Je suis désolé pour vous que vous vous soyez trouvée mêlée à tous ces ennuis; mais cela ne peut pas durer bien longtemps maintenant. Quelques minutes encore, et les soldats seront ici.

« — Oh Dieu! cria soudainement Marguerite, voici Boucher. Je reconnais bien sa figure, quoiqu'il soit livide de rage; il essaie d'arriver tout à fait en avant : voyez, voyez!

« — Qui est Boucher? demanda froidement M. Thornton en s'approchant de la fenêtre pour découvrir l'homme auquel Marguerite prenait un tel intérêt. Aussitôt que la foule aperçut M. Thornton, elle poussa un rugissement.

dire qu n'avait rien d'humain est trop faible, car il était comme l'expression de la convoitise démoniaque de quelque terrible bête sauvage pour la proie qui est hors de son atteinte. M. Thornton lui-même recula un moment, effrayé de l'explosion de haine qu'il avait provoquée.

« — Laissez-les crier, dit-il, cinq minutes encore.... j'espère seulement que mes pauvres Irlandais ne seront pas trop terrifiés par ce bruit infernal. Conservez votre courage pendant cinq minutes, miss Hale.

« — Ne craignez rien pour moi, dit-elle avec impétuosité. Mais quoi, dans cinq minutes? ne pourriez-vous rien faire pour apaiser ces pauvres gens? Il est effrayant de les voir.

« — Les soldats vont être ici dans quelques instans, cela les mettra à la raison.

« — A la raison? dit Marguerite vivement, quel genre de raison?

« — La seule qui convienne à des hommes qui se sont transformés en bêtes sauvages. Par le ciel! ils se sont dirigés vers la porte de la manufacture!

« — Monsieur Thornton, dit Marguerite toute tremblante d'émotion, descendez immédiatement, si vous n'êtes pas un lâche. Descendez et affrontez-les ainsi qu'il convient à un homme. Sauvez ces pauvres étrangers que vous avez attirés ici. Parlez à vos ouvriers comme s'ils étaient des êtres humains. Parlez-leur doucement. Ne laissez pas les soldats venir et tuer de pauvres créatures qui sont absolument folles. J'en vois là un qui est tout à fait en démence. Si vous avez en vous quelque courage ou quelque noble qualité, descendez et parlez-leur, homme contre homme.

« Il se retourna et la regarda pendant qu'elle parlait. Un sombre nuage se répandit sur sa physionomie.

« — Je vais y aller; peut-être dois-je vous prier de m'accompagner et de verrouiller la porte derrière moi. Ma mère et ma sœur auront besoin de cette protection.

« — Oh! monsieur Thornton, je ne sais pas, peut-être ai-je tort, seulement...

« Mais il était parti; il était déjà au bas de l'escalier et avait ouvert la porte. Tout ce qu'elle put faire fut de le suivre en toute hâte, de verrouiller la porte derrière lui et de remonter précipitamment, le cœur malade et la tête pleine de vertiges. Une fois rentrée dans la chambre, elle se remit auprès de la fenêtre. Il était en bas sur le seuil, ainsi que le lui indiqua la direction de mille regards furieux; mais elle ne put voir et entendre autre chose que la sauvage satisfaction du murmure grondeur et menaçant de la foule. Elle ouvrit la fenêtre. Beaucoup dans la foule étaient de purs enfans cruels et ignorans, — cruels parce qu'ils étaient ignorans; — quelques-uns étaient des hommes maigres comme des loups et affamés de proie. Elle savait bien pourquoi. Ils avaient, comme Boucher, des enfans mourant de faim en leur demeure et comptant sur un suprême succès pour obtenir un plus fort salaire; ils étaient exaspérés par ces Irlandais qui venaient voler le pain de leurs enfans. Marguerite savait tout cela, elle lisait tout cela sur la figure de Boucher, contractée outre mesure et livide de rage. Si M. Thornton leur disait quelques mots, leur faisait entendre seulement sa voix, il semblait que cela pourrait quelque chose contre ces sauvages explosions de rage; mais peut-être leur parlait-il maintenant, car un silence momentané interrompit leur bruit confus et inarticulé comme celui d'une troupe d'ani-

maux. Elle ôta son bonnet et se pencha pour écouter. Elle put seulement voir, car si M. Thornton avait fait une tentative pour parler, l'idée instinctive et momentanée de l'écouter était déjà passée, et le peuple était plus courroucé que jamais. Il se tenait les bras croisés, calme comme une statue, la figure pâle d'émotions réprimées. Ils essayaient de l'intimider, de le faire reculer, ils s'excitaient l'un l'autre à quelque acte immédiat de violence personnelle. Marguerite sentit instinctivement qu'il ne fallait plus qu'un instant, une étincelle pour produire une explosion dans laquelle, au milieu de tant d'hommes furieux et d'enfans étourdis, la vie de M. Thornton elle-même serait en danger, — que, dans un autre moment, les passions tumultueuses auraient dépassé leurs bornes et renversé toutes les barrières de la raison et de la crainte. Pendant qu'elle regardait, elle vit les enfans se baisser pour déchausser leurs sabots de bois, le projectile le plus à portée de leur main; elle comprit que c'était l'étincelle à la mine de poudre, et, avec un cri que personne n'entendit, se précipita hors de la salle, descendit les escaliers, déverrouilla la porte avec une force impétueuse, puis se présenta en face de cette mer orageuse d'hommes les yeux enflammés et lançant le reproche comme une flèche étincelante. Les sabots s'arrêtèrent dans les mains qui les tenaient, les physionomies tout à l'heure si féroces exprimèrent l'irrésolution et l'inquiétude, car elle se tenait entre les ouvriers et leur ennemi. Elle ne pouvait parler, mais elle étendit les bras vers eux jusqu'à ce qu'elle pût recouvrer son souffle.

« — Oh! n'employez pas la violence! il est seul et vous êtes mille contre lui! — Mais ses paroles expirèrent sur ses lèvres, car il n'y avait pas de son dans sa voix; ce n'était qu'un chuchotement éteint. M. Thornton se tenait un peu de côté; il s'était placé devant elle, comme s'il eût été jaloux de tout ce qui pourrait s'interposer entre lui et le danger.

« — Allez, dit-elle de nouveau, — et en ce moment sa voix fut comme un sanglot, — les soldats vont venir, allez paisiblement, partez, vos griefs seront redressés, quels qu'ils soient.

« — Renverra-t-on d'où ils sont venus ces fripons d'Irlandais? demanda quelqu'un dans la foule d'un ton de voix menaçant.

« — Jamais à votre commandement, répondit M. Thornton, et immédiatement la tempête éclata. Les huées s'élevèrent et remplirent l'air, mais Marguerite ne les entendait pas. Son regard était fixé sur le groupe d'enfans qui quelques minutes auparavant étaient armés de leurs sabots. Elle vit leurs gestes, discerna leur intention, — un moment de plus, et M. Thornton pouvait être mis en pièces, lui qu'elle avait poussé et comme conduit à cette place périlleuse. Elle songea seulement comment elle pourrait le sauver; elle jeta ses bras autour de lui, et fit de son corps un bouclier pour le protéger contre ce peuple féroce. Il essaya de se dégager de son étreinte.

« — Partez, dit-il de sa voix profonde, ce n'est pas ici votre place.

« — C'est ma place, dit-elle. Vous n'avez pas vu ce que j'ai vu.

Si elle pensait que son sexe pût être une protection, elle était dans l'erreur; la fureur des ouvriers était allée trop loin pour s'arrêter, — au moins elle avait entraîné trop loin quelques-uns d'entre eux, — car ce sont toujours les sauvages enfans avec leur amour des émotions cruelles qui sont à la tête de ces émeutes, insoucians des massacres et du sang versé qu'elles

peuvent produire. Un sabot siffla dans l'air. Les yeux de Marguerite le suivirent dans son vol; il manqua son but. Elle se retourna pâle d'effroi, mais elle ne changea pas de position et cacha seulement son visage sur l'épaule de M. Thornton.

« — Pour l'amour de Dieu, dit-elle, ne nuisez pas à votre cause par ces violences. Vous ne savez ce que vous faites.

« Elle fit un effort pour rendre distinctement ses paroles.

« Un petit caillou vola, déchira sa tête et sa joue, et fit passer un éclair devant ses yeux. Elle se tint comme morte sur l'épaule de M. Thornton; alors il dégagea ses bras et la tint à son tour embrassée un instant.

« — Vous vous conduisez bien! dit-il; vous venez ici pour maltraiter une innocente étrangère; vous tombez par centaines sur un seul homme, et lorsqu'une femme se présente pour vous supplier dans votre intérêt d'être des créatures raisonnables, votre lâche colère tombe sur elle! Vous vous conduisez bien!

« Ils restèrent silencieux pendant qu'il parlait; ils regardaient, les yeux et la bouche ouverts, ce petit filet de sang qui les avait réveillés de leurs transports de colère. Ceux qui étaient les plus près de la porte se retirèrent honteux. Il y eut un mouvement dans la foule, un mouvement de retraite; seulement une voix s'écria :

« — C'était à toi que la pierre était destinée; mais tu te cachais derrière une femme!

« M. Thornton tressaillit de rage. Il plaça doucement Marguerite sur le seuil de la porte, la tête appuyée contre le bois.

« — Pouvez-vous rester ici? demanda-t-il. — Puis, sans attendre sa réponse, il descendit lentement les escaliers et se plaça au milieu de la foule : — Maintenant tuez-moi, dit-il, si telle est votre brutale volonté; il n'y a plus ici de femme pour me protéger. Vous pouvez m'accabler, vous ne me ferez jamais rétracter une résolution, jamais!

« Il se tint au milieu d'eux, les bras croisés, dans la même attitude que sur l'escalier; mais le mouvement rétrograde vers la porte avait commencé aussi peu raisonnablement, peut-être aussi aveuglément qu'avait éclaté le précédent accès de colère. Peut-être l'idée de l'approche des soldats détermina-t-elle cette retraite, peut-être aussi la vue de cette figure pâle, les yeux fermés, triste et calme comme le marbre, les larmes coulant lentement de ses longs cils, et le sang ruisselant de sa blessure plus lentement encore. Les plus exaspérés, Boucher lui-même, reculèrent, grognèrent et finalement se retirèrent en lançant des malédictions au maître, qui continua à se tenir immobile en regardant leur retraite avec des yeux remplis d'une expression de défi. »

Quoiqu'il n'y ait qu'un homme en jeu, cette scène n'est-elle pas émouvante comme le siége d'une ville entière? Si la profession de manufacturier a ses avantages, elle a aussi ses périls, comme on peut le voir, périls qui expliquent bien des duretés de caractère, car pour exercer cette profession il ne faut point avoir un cœur de femme, et lorsqu'on a vu plusieurs fois des scènes de ce genre et qu'on a eu à supporter plusieurs assauts semblables, le cœur doit

nécessairement se bronzer comme celui d'un soldat vieilli dans les combats.

Tout l'intérêt du roman est dans ces scènes de la vie des villes manufacturières. L'idée de mistress Gaskell a été de montrer que cette barbarie extérieure qui règne dans le nord et cette dureté que personne ne songe à combattre, parce que tout le monde y est habitué, disparaîtraient bien vite, si, par un procédé quelconque, on pouvait introduire dans le nord un peu plus de la civilisation du sud. Le représentant du sud est ici Marguerite Hale, qui, par sa seule influence féminine, suffit à apaiser bien des haines et à guérir bien des douleurs. L'emblème de cette union désirable est représenté comme dans les contes de fées par un mariage, le mariage de Marguerite, la fille de la civilisation aristocratique du sud, avec M. Thornton, le type accompli des manufacturiers du nord. Sans trop chicaner mistress Gaskell sur ce que cette donnée a d'un peu sentimental et de trop féminin, nous reconnaîtrons qu'elle est traitée avec un singulier bonheur. L'amour de M. Thornton pour Marguerite Hale est le nœud du roman, le lien qui sert à rattacher les uns aux autres tous les épisodes de la vie du nord, véritable but et principal intérêt du livre. Les répugnances de Marguerite pour cette dure vie des villes manufacturières cèdent peu à peu devant l'admiration qu'elle éprouve pour le caractère solide, orgueilleux et froid de M. Thornton, qui a tant de ressemblance avec le sien propre. Quoiqu'elle n'éprouve d'abord que de l'éloignement pour sa personne, elle est comme fascinée d'étonnement, et quand elle compare ce caractère à celui des élégans cavaliers du sud, si polis et si galans, à celui d'Henri Lennox le *barrister*, par exemple, dont elle a repoussé les avances; quand elle compare leur savoir-vivre gracieux, mais entaché d'égoïsme, aux manières rudes, mais franches, de M. Thornton, elle ne peut s'empêcher de s'avouer intérieurement que tout l'avantage reste à l'homme du nord. Peu à peu les incidens viennent se charger de lui révéler la vraie nature des sentimens qu'elle éprouve. Elle a déjà repoussé une fois les propositions de mariage que lui avait faites M. Thornton; elle se croyait bien sûre de son cœur, et pourtant d'où vient qu'après avoir refusé, elle sent en elle s'élever comme un vague remords? Elle n'a cependant jamais aimé M. Thornton; comment pourrait-elle l'aimer? elle n'a jamais eu pour lui qu'une grande estime. Hélas! l'amour a plus d'une manière de s'insinuer dans le cœur. L'estime n'est pas généralement le mobile de l'amour, et pour peu surtout que cet amour soit romanesque et passionné, pour peu qu'il s'éveille chez des êtres jeunes et sans expérience de la vie, chez des êtres qui n'ont jamais souffert, on peut être sûr que ce sentiment sévère et froid n'aura rien à dé-

mêler avec lui. En revanche, l'estime est le grand mobile de l'amour chez les âmes sévères, éprouvées et nobles, et c'est elle seule qui détermine les choix réellement sérieux, cette chose si rare. Pourquoi, lorsque Marguerite a commis un mensonge pour sauver son frère, qui est venu, au risque de perdre la vie, dire un dernier adieu à sa mère mourante, a-t-elle peur d'avoir perdu précisément l'estime de M. Thornton? Pourquoi pleure-t-elle en secret de ne pouvoir expliquer cette faute prétendue? C'est que l'estime d'un tel homme est d'un prix inappréciable aux yeux d'une femme telle que Marguerite. Est-ce qu'elle se soucierait d'expliquer sa conduite à une autre personne? Cet incident révèle pour ainsi dire Marguerite à elle-même.

Tout cet amour de Marguerite et de M. Thornton est très beau, très sérieux, très anglais, froid comme le nord, sans folles flammes, sans allures séduisantes, sans miévreries sensuelles ni galanteries surannées. C'est réellement l'amour de deux âmes qui sont faites l'une pour l'autre, de deux âmes faites pour s'unir ou pour rester éternellement solitaires, enveloppant l'une et l'autre leur timidité sous une apparence d'orgueil et leur chaleur d'âme sous une apparence d'insensibilité. Ces âmes se reconnaissent l'une l'autre lorsqu'elles se rencontrent, et devinent ce qui est caché en elles sous ces voiles protecteurs dont elles se couvrent pour se garantir de l'importune curiosité des indifférens et des oisifs. Tous ces sentimens sont traités avec cette délicatesse mêlée de force qui distingue mistress Gaskell, qui donne à son talent un caractère tout particulier. Elle ne tombe pas en effet dans les défauts habituels aux auteurs de son sexe; elle voit la société sous un jour plus large et plus sévère, sans pour cela abdiquer les qualités féminines. Quand on compare ses écrits à ceux des dames anglaises qui ont eu le plus de succès dans ces dernières années (Currer Bell exceptée), on voit tout de suite l'immense différence qui la sépare d'elles. Comparez *Mary Barton* par exemple à l'*Uncle Tom's Cabin :* la charité de mistress Gaskell n'est pas sentimentale, comme celle du romancier américain; elle est singulièrement éclairée, impartiale; elle s'aide de l'analyse et s'appuie sur les faits; elle n'attaque ni ne soutient les maîtres et les ouvriers, elle instruit le procès des uns et des autres et leur dit la vérité. Mistress Gaskell joue dans ces querelles sociales le rôle de Marguerite Hale dans l'émeute dont nous avons cité le récit : selon elle, parce que M. Thornton est dans son droit, ce n'est pas une raison pour que ses ouvriers aient tort, ou réciproquement. Leurs griefs aux uns et aux autres ont une cause qu'aucune des deux parties ne veut voir, et mistress Gaskell, s'appuyant sur le privilége d'inviolabilité de son sexe, indique les raisons de ce malentendu. Elle joue le rôle d'arbitre en invoquant pour ainsi dire ses droits de femme.

Nous avons exposé les côtés les plus curieux du livre, ceux qui jetaient quelque lumière sur l'état des esprits et des mœurs du nord de l'Angleterre. Nous n'avons pas à répéter ici ce que nous avons dit ailleurs de la grandeur, de l'importance de l'industrie, des dangers qu'elle fait courir au monde, et cependant ces considérations seraient la conclusion naturelle de ces pages; mais il est une idée que nous avons émise déjà, et que nous répéterons volontiers ici, parce que nous la retrouvons exprimée çà et là dans le livre de mistress Gaskell. L'industrie aurait moins de danger, disions-nous, si ses chefs considéraient le travail, et non pas la richesse, comme le but de leur vie, parce qu'alors l'industrie aurait un but général, social, au lieu d'avoir un but égoïste et individuel. Du jour où cette idée serait admise et serait devenue un *credo*, la plupart des dangers dont elle nous menace n'existeraient plus. C'est aussi pour cela que je crois l'Angleterre industrielle moins menacée par les redoutables problèmes nés de l'industrie que les autres états du continent, et c'est pour cela qu'elle a échappé aux agitations du socialisme. Chez ce peuple, le travail a toujours été considéré comme la première des vertus; il n'est pas une tâche, une dure obligation, une nécessité : il est un instinct. Il n'est pas, comme on l'a dit un jour à la tribune française très imprudemment et très faussement, un châtiment; il est une bénédiction et l'explication même de l'apparition de l'homme sur la terre. C'est pour agir que l'homme est né. Cette doctrine protestante et saxonne produit des résultats tout contraires à la doctrine opposée. En poussant l'homme à la conquête des choses matérielles, elle l'a rendu moins sensible pour ainsi dire à la jouissance de ces biens, tandis que les peuples qui ont toujours montré de l'indifférence pour la conquête des choses matérielles se sont en revanche toujours montrés très ardens au plaisir et à la satisfaction sensuelle. C'est que le travail anoblit tout ce qu'il touche lorsqu'on le considère non comme un moyen, mais comme un principe et un but, comme l'alpha et l'oméga de la vie humaine. Le brave Thornton ne considère pas la richesse comme son but, et il se révolte lorsqu'on exprime devant lui cette pensée, comme si on lui adressait directement une injure. Il y a dans ce *credo* particulier, dans cette foi au travail, la solution de tous les embarras que l'industrie pourra faire naître, car, nous le répétons, le travail n'est pas seulement une vertu individuelle : c'est une idée éminemment sociale, capable de réunir les hommes par des liens moraux et hiérarchiques; c'est une idée qui, à la longue, ronge tout égoïsme, brise les intérêts individuels, si forts qu'ils soient, et les réduit à n'être plus qu'un anneau de la grande chaîne qui enveloppe la société et fait dépendre l'homme de l'homme.

ÉMILE MONTÉGUT.

EXPOSITION
DES BEAUX-ARTS

ÉCOLES DIVERSES.

ESPAGNE, ITALIE, BELGIQUE ET HOLLANDE.[1]

Parmi les écoles que nous avons maintenant à étudier pour achever l'examen des ouvrages envoyés au palais des Beaux-Arts, il y en a quatre qui comptent des antécédens nombreux et glorieux, l'école italienne, l'école espagnole, l'école flamande, l'école hollandaise. Pourquoi et comment ces quatre écoles ont-elles perdu l'importance qu'elles possédaient autrefois? C'est une question que je me propose de discuter après avoir terminé la partie analytique de mon travail. Aujourd'hui ma tâche est circonscrite dans des bornes plus étroites: il s'agit du présent, et de la comparaison du présent avec le passé. Plus tard nous verrons pourquoi ces nations, qui occupent une place si considérable dans l'histoire de l'art, sont maintenant descendues au-dessous de l'Angleterre, de l'Allemagne et de la France.

Pour établir le rang esthétique des écoles italienne, espagnole, flamande et hollandaise, il suffit de faire quelques pas dans la galerie du Louvre. Sans sortir de Paris, on peut savoir à quoi s'en tenir

(1) Voyez les livraisons des 1er, 15 août et 15 septembre.

sur la portée de leur enseignement et sur la valeur de leurs œuvres. La première de toutes les écoles sans contredit, l'école italienne, est dignement représentée dans la galerie du Louvre. Je dis la première, puisque l'école grecque nous fait défaut, car, d'après les débris de la statuaire, nous sommes fondés à croire que la Grèce, institutrice de l'Italie, dominait son élève dans le maniement du pinceau comme dans le maniement du ciseau. Les *Noces Aldobrandines*, trouvées à quelques lieues de Rome dans les fouilles de Frascati, et qui se voient maintenant au musée du Vatican, démontrent surabondamment la légitimité de cette assertion, et sans doute Nicolas Poussin était de cet avis quand il faisait de cette belle composition l'admirable copie qui décore la galerie Doria. Toutefois, si l'Italie ne vient qu'après la Grèce dans les arts du dessin comme dans la poésie, elle domine toutes les nations modernes dans la peinture et la statuaire. Essayer de le prouver serait jeter ses paroles au vent et gaspiller son temps : il y a des vérités tellement évidentes, qu'elles s'imposent sans le secours de la démonstration.

Quant à l'Espagne, quoique son rang ne soit pas aussi clairement établi que celui de l'Italie, il suffit de citer les noms de Murillo, de Velasquez et de Ribeira. Pour estimer la valeur de ces trois maîtres, nous n'avons pas besoin de franchir les Pyrénées. Nous avons sous la main de quoi déterminer la place qui leur appartient. *L'Adoration des Bergers*, de Ribeira, est un des plus beaux ouvrages qui soient sortis de sa main; le portrait de l'infante, de Velasquez, est une perle dont tous les connaisseurs louent à l'envi la pureté. Nous possédons deux morceaux de Murillo, une *Vierge*, qui figure depuis longtemps dans la grande galerie, et qui ravit tous les yeux par son exquise élégance. *L'Assomption*, du même auteur, acquise il y a quelques années à la vente du maréchal Soult pour la somme fabuleuse de 615,300 francs, ne vaut pas, à mon avis, le précédent morceau, car elle a subi de nombreuses retouches, et lorsqu'il s'agit d'un maître tel que Murillo, la virginité de l'œuvre n'est pas à dédaigner.

Ai-je besoin de rappeler les titres esthétiques de l'école flamande et de l'école hollandaise? Ne sont-ils pas représentés par deux noms illustres qui se placent immédiatement après les plus grands de l'Italie? Si Rubens et Rembrandt ne signifient pas la grâce, la pureté, ils signifient la puissance, la vérité, la magie du pinceau. Deux écoles représentées dans le passé par de tels noms ont droit à l'attention la plus vigilante. Qu'elles aient dégénéré, qu'elles se soient montrées infidèles à leurs antécédens, qu'elles ne puissent pas aujourd'hui nous donner la monnaie de ces deux grands hommes, je n'essaierai pas de le contester; mais les efforts de deux nations qui ont de tels aïeux commandent toujours le respect et la sympathie. En parler

légèrement serait commettre une véritable impiété envers ces noms glorieux. Quoique ces deux écoles soient aujourd'hui bien déchues de leur ancienne splendeur, elles ont pourtant conservé avec un soin scrupuleux quelques procédés techniques dont la valeur ne saurait être méconnue; elles n'ont pas trouvé moyen de ressusciter ou de continuer Rubens et Rembrandt, mais elles savent imiter le ton de leurs ouvrages. On dirait, pour me servir d'une expression vulgaire, qu'elles ont trouvé dans les papiers de leur succession quelque recette de famille dont elles n'ont pas divulgué le secret. Imiter avec adresse, reproduire avec bonheur les tons de Rubens et de Rembrandt, c'est trop peu sans doute pour attirer les regards de la postérité, mais c'en est assez pour occuper la génération présente, car il n'est pas sans intérêt de rechercher pourquoi les descendans de Rubens et de Rembrandt ont perdu l'inspiration de leurs ancêtres en conservant leurs procédés; je dis rechercher, il n'est pas facile en effet de trouver une solution.

Parmi les ouvrages envoyés par l'école espagnole, ceux qui attirent les regards de la foule sont les portraits de M. Federico Madrazo. L'engouement de la foule est-il justifié par l'examen attentif de ces portraits? Il faudrait méconnaître absolument toutes les lois de la peinture pour l'accepter et le déclarer légitime. Il est évident que M. Madrazo jouit dans son pays d'une grande autorité; les plus grands noms se pressent dans son atelier et attendent leur tour. La reine et le roi d'Espagne, la duchesse d'Albe, la duchesse de Séville, la duchesse de Medina-Cœli ont tour à tour posé devant lui. Qu'a-t-il fait de ces modèles? Ce que peut faire un peintre qui sacrifie l'effet, la forme du visage et du corps, à la splendeur des étoffes. Je ne veux parler ni de la reine Isabelle, ni de son mari don Francisco, qui n'offrent pas au pinceau d'abondantes ressources: ce serait me montrer trop sévère à l'égard de M. Madrazo que de lui demander pourquoi il n'a pas fait du roi et de la reine d'Espagne deux portraits magnifiques; mais parmi les femmes de la cour qui ont posé devant lui, il y en a de charmantes, qui tenteraient à bon droit le pinceau le plus habile, et quel parti en a-t-il tiré? Hélas! j'ai regret à le dire : s'il n'a pas réussi complétement à supprimer leur beauté, il a du moins prouvé qu'il ne prend aucun souci du masque humain. La duchesse de Medina-Cœli entre les mains de Murillo ou de Velasquez nous eût offert le type accompli de l'élégance et de la grâce. Qu'est-elle devenue entre les mains de M. Madrazo? Je suis vraiment embarrassé de le dire. La tête n'est pas modelée : ni tempes, ni orbites, ni pommettes; les yeux mêmes n'ont pas une forme qui leur permette de voir. Ce qui paraît avoir absorbé tous les soins, toute la sollicitude de l'auteur, c'est l'étoffe de la robe. Peut-être obtiendra-

t-il l'approbation des fabricans de soieries, car il a traité cette partie de son travail avec une attention que je puis appeler religieuse. Quant à la forme du corps, il est impossible de la deviner. Ni les hanches ni les genoux ne sont accusés. Si les femmes de Madrid sont aussi folles que les femmes de Paris, si elles s'obstinent à dénaturer la forme de leur corps par l'extravagance de leur toilette, c'est aux peintres qu'il appartient de les ramener au bon sens en corrigeant sur la toile l'absurdité de leur ajustement. Quelle que soit d'ailleurs la déférence de la duchesse de Medina-Cœli pour les caprices de la mode, j'ai peine à croire qu'elle parodie aussi résolûment la forme humaine. Une femme qui ressemblerait littéralement au portrait signé de M. Madrazo serait à coup sûr très mal construite et ne marcherait pas sans de grands efforts.

Parlerai-je de la duchesse d'Albe, dont le visage, quoique modelé d'une façon très imparfaite, laisse pourtant deviner une physionomie gracieuse? C'est quelque chose de plus triste encore que le portrait de la duchesse de Medina-Cœli. Ici la forme du corps n'est pas même parodiée : elle n'est pas indiquée. Pour donner une idée fidèle de cet ouvrage à ceux qui ne l'ont pas vu, je suis obligé de recourir aux comparaisons les plus vulgaires. La robe de la duchesse d'Albe a précisément la forme de ces gaînes d'osier où l'on place les enfans coiffés de bourrelets, et que les nourrices appellent chariots. Que ce soit là le type vrai de la robe de cour à l'Escurial, je n'oserais le contester, car je suis incompétent dans la question; mais je me rappelle que Van-Dyk et Velasquez, qui nous ont laissé le portrait des plus grandes dames de leur temps et qui se trouvaient, comme M. Madrazo, en présence des caprices de la mode, n'ont jamais renoncé à exprimer la forme des membres inférieurs par quelques plis d'étoffe. Dans le portrait de la duchesse d'Albe, je ne trouve rien de pareil. La robe est faite de telle façon, qu'elle semble pouvoir se tenir debout lors même qu'elle serait vide. Les Vénitiens et les Flamands, qui ont poussé si loin le goût de la splendeur, n'ont jamais sacrifié le modèle vivant à l'étoffe. Si M. Madrazo, en ne suivant pas leur exemple, croit les avoir surpassés, il commet une lourde méprise. Le portrait de la duchesse d'Albe, à parler franchement, est une des œuvres les plus informes que j'aie vues depuis longtemps.

Quant à celui de la comtesse de Vilches, il mérite des reproches encore plus graves, car non-seulement le modèle est mal posé, mal assis, non-seulement il est impossible de deviner la forme du genou droit, mais les deux bras sont estropiés. L'expression peut sembler dure, et pourtant c'est la seule vraie. Si la comtesse de Vilches avait le malheur de posséder deux bras pareils à ceux que lui a faits M. Madrazo, elle ne pourrait ni tenir son éventail, ni monter

à cheval, ni figurer dans un quadrille sans exciter un étonnement douloureux. Avec un visage souriant, des yeux pleins de malice, ce serait vraiment dommage, et j'aime à croire que M. Madrazo a calomnié son modèle en lui attribuant de si vilains bras. A quoi tient pourtant cette odieuse calomnie? A l'ignorance de la perspective. Si M. Madrazo eût mesuré la distance de l'épaule au coude et du coude à la main, nous ne serions pas obligé de lui tenir un langage aussi sévère; mais comment accueillir avec indulgence un portrait dessiné d'une manière si étrange? Ce serait encourager, ce serait prêcher le mépris de toutes les lois de la peinture. Qu'un tel ouvrage se produise dans la patrie de Murillo et de Velasquez, c'est pour nous un légitime sujet d'étonnement. Et pourtant, si nous consultons nos souvenirs, nous trouvons chez nous le même engouement pour des œuvres de même valeur. Nous avons eu, nous avons encore des peintres à la mode chez qui les femmes jeunes et belles s'inscrivent un an d'avance pour obtenir leur tour, et qui n'en savent pas plus que M. Madrazo. La notion de la beauté semble s'obscurcir dans tous les grands centres de civilisation. A Paris comme à Madrid, les femmes admirées pour leur élégance et leur grâce prennent sous leur protection et réussissent à mettre en vogue des peintres sans savoir et sans études. Chose difficile à comprendre, et qu'il faut cependant accepter comme un fait avéré, elles tiennent moins au charme de leur visage qu'à l'éclat de leur toilette dès qu'il s'agit de se faire peindre. L'éclat humide du regard, la longueur des cils, la fraîcheur des lèvres, les touchent moins que l'imitation du velours, du satin et de la dentelle. On dirait qu'elles oublient le portrait de leur personne, et ne songent qu'au portrait de leur robe. Tout en qualifiant sévèrement l'injuste popularité de M. Madrazo, je suis obligé de reconnaître qu'il a trouvé chez nous des exemples dangereux. La faute qu'il a commise à Madrid, d'autres la commettent chaque jour sous nos yeux. Il a préféré l'engouement des gens du monde à l'estime des connaisseurs, et peut-être s'applaudit-il de son choix. Pourtant, quel que soit le charme de la richesse, il y a dans l'approbation des hommes compétens une joie que rien ne saurait remplacer. On a beau voir à sa porte des équipages armoriés, on a beau voir se presser dans son atelier les visages les plus frais, les plus gracieux, les toilettes les plus éclatantes, et recueillir en échange d'un travail imparfait plusieurs milliers de pièces d'or : on ne subit pas sans colère le jugement prononcé par les esprits éclairés. Or j'imagine que parmi les compatriotes de M. Madrazo, il s'en trouve plus d'un pour protester contre l'engouement des dames de la cour. Les Espagnols qui ont visité l'Italie, la Belgique, la Hollande, ne doivent pas cacher leur

dédain pour ces portraits où la grâce est remplacée par l'afféterie. Comment prendraient-ils au sérieux M. Madrazo, à moins de renier leurs souvenirs?

M. Ribera, dans le portrait du marquis d'Alcanices, a montré un talent plus sérieux que M. Madrazo. Il ne jouit pas dans son pays de la même popularité, mais il fait honneur aux leçons de son père et à celles de son second maître, M. Paul Delaroche. Le visage du modèle est traité avec un grand soin, et s'il n'a pas toute la fermeté qu'on pourrait souhaiter, on sent du moins que l'auteur a fait tout ce qui dépendait de lui pour rendre ce qu'il voyait. Ce n'est pas que ce portrait me paraisse à l'abri de tout reproche. Si les yeux et la bouche sont modelés avec finesse, le torse et les membres ne se laissent pas assez clairement deviner. L'intention de M. Ribera n'est pas douteuse : il a voulu exprimer une nature grêle et un peu sénile; mais je crains qu'il n'ait dépassé le but. On ne sent ni la poitrine sous le gilet, ni les cuisses sous la culotte de cour. Ce qui me paraît excellent dans ce portrait, ce qui lui donne un caractère original, c'est le regard attentif du modèle, qui semble guetter les moindres mouvemens du spectateur. Le portrait du marquis d'Alcanices ne possédât-il que ce seul mérite, il faudrait le louer avec empressement, car ce mérite n'est pas vulgaire : on trouve sans peine des peintres qui savent imiter les étoffes, on en trouve plus difficilement qui savent imiter le regard. D'ailleurs M. Ribera traite les étoffes avec autant de soin et plus de vérité que M. Madrazo. Il ne cherche pas, comme lui, à éblouir les yeux par l'éclat des couleurs, il vise plus haut, il vise à l'harmonie, et tous les hommes de goût lui donneront raison. Aussi j'échangerais de grand cœur tous les portraits envoyés par M. Madrazo contre le portrait du marquis d'Alcanices, car en peinture comme en poésie je mettrai toujours la partie humaine en première ligne, et c'est pour cette raison que je suis loin de partager l'enthousiasme des femmes à la mode pour les peintres qu'elles prennent sous leur protection. L'imitation d'un ruban ou d'une dentelle les ravit en extase; elles rougiraient de leur admiration, si elles savaient comment se font les dentelles dans plus d'un atelier. A peine ont-elles pris congé du peintre qu'elles prônent, que, sous prétexte de ne pas les fatiguer inutilement, il ajuste la robe sur un mannequin, et pour être sûr de reproduire fidèlement le point de Malines, d'Alençon ou de Chantilly, il imprime sur sa toile ce qu'il devrait copier. Un bout de dentelle appliqué sur le blanc de plomb suffit à réaliser le prodige enfantin qui les émerveille. J'ignore si M. Madrazo a recours au procédé que je rappelle, et que j'ai vu pratiquer plus d'une fois. J'apprendrais sans étonnement qu'il ne le dédaigne pas. Pourquoi la robe de la duchesse de Medina-Cœli ne

serait-elle pas faite suivant cette méthode victorieuse? M. Ribera, j'en suis sûr, ne s'avisera jamais de cette malice innocente : le portrait du marquis d'Alcanices me prouve qu'il ne tient pas à terminer promptement ce qu'il a commencé, mais qu'il étudie longtemps son modèle avant de tracer les premiers contours au fusain, et qu'il ne plaint pas son temps quand il s'agit de mener son œuvre à bonne fin. J'entends dire par ses compatriotes qu'il ne descend pas de l'Espagnolet, dont le nom s'écrit tantôt Ribeira, tantôt Ribera. Quand on est peintre et qu'on porte un tel nom, on est obligé de le respecter, et je vois avec plaisir que M. Ribera ne l'a pas oublié.

Je dois appeler l'attention sur deux dessins de M. Hortigosa d'après Murillo : *Saint Thomas faisant l'aumône* et *Saint Antoine de Padoue*. Ce qui me frappe dans ces deux dessins, ce n'est pas l'habileté matérielle, quoique M. Hortigosa manie le crayon avec beaucoup d'adresse et de fermeté : c'est la finesse avec laquelle il a saisi, la fidélité avec laquelle il a rendu le caractère du maître. Bien que les originaux d'après lesquels il a travaillé n'aient jamais paru en France, quiconque a vu les Murillo de la galerie du maréchal Soult, les deux Murillo que nous possédons au Louvre, et *la Vierge* du même auteur au palais Corsini, reconnaît sans peine que M. Hortigosa, en copiant deux compositions du maître le plus populaire de son pays, n'a rien épargné pour les transcrire littéralement, et qu'il a touché le but. Il est probable que ces deux dessins seront gravés : c'est du moins ce que j'entends dire par les amis de M. Hortigosa. Pour ma part, je serais bien aise de les voir reproduits par le burin, car les dessins destinés à la gravure manquent trop souvent de caractère. Les meilleurs tableaux, à moins de tomber dans les mains d'un Bolswert, d'un Henriquel Dupont ou d'un Calamatta, sont exposés en passant par le crayon aux plus périlleuses aventures. Il est bien rare qu'ils ne sortent pas de cette épreuve quelque peu écloppés. Murillo a trouvé dans M. Hortigosa un interprète attentif et fidèle. Ces deux dessins ressemblent si peu aux trois quarts des œuvres envoyées à Paris par l'école espagnole, que je me demande avec étonnement comment M. Hortigosa a pu, en étudiant à Madrid, conserver une telle simplicité. Est-ce à M. Vicente Lopez, son maître particulier, que nous devons rapporter l'honneur de cette anomalie? Je ne sais : dans tous les cas, ce qui demeure avéré, c'est que M. Hortigosa, pas plus que M. Ribera, n'a rien de commun avec M. Madrazo.

Pourquoi M. Hortigosa n'a-t-il pas fait un tableau au lieu de copier deux compositions de Murillo? Je ne me charge pas de l'apprendre au public français. J'incline à penser pourtant qu'il est encore jeune, qu'il se défie de ses forces, et qu'il attend pour produire

une œuvre personnelle que son jugement ait été mûri par l'étude des grands maîtres. Si telle est sa pensée, il ne doit pas s'en tenir à Murillo. Il y a sans doute beaucoup à gagner dans le commerce de ce maître passionné, qui a su exprimer le sentiment religieux sous une forme si attrayante. Cependant, malgré la puissance et le charme de son pinceau, il ne saurait être comparé aux cinq grands maîtres de l'Italie, et M. Hortigosa, s'il veut compléter ses études, fera bien de s'adresser à eux. Le *Sposimo* du Sanzio placé au musée de Madrid lui en apprendra plus que Murillo pour l'interprétation de la forme humaine. Toutefois, lors même qu'il s'en tiendrait à l'étude du maître espagnol, j'ai la ferme confiance qu'il ne ferait pas fausse route, car un œil si attentif, une main si docile promettent un peintre de talent.

D'après MM. Madrazo, Ribera et Hortigosa, nous pouvons estimer l'état présent de la peinture espagnole. Il est évident que le goût n'est pas ce qui domine à Madrid. M. Madrazo, pour me servir d'une expression vulgaire, tient le haut du pavé. C'est lui que prônent les femmes de la cour, c'est lui qu'on cite dans les salons comme l'interprète le plus habile de l'élégance et de la splendeur. Ni M. Ribera ni M. Hortigosa ne jouissent de la faveur publique. La simplicité de leurs œuvres ne rallie qu'un petit nombre de suffrages. Qu'ils s'en plaignent, je le conçois; mais ils auraient grand tort de s'en étonner. Ce qui se passe aujourd'hui à Madrid s'est déjà vu à Paris, à Londres, même à Rome et à Florence, malgré le Vatican et le Capitole, malgré le palais des Offices et le palais Pitti, dont les protestations permanentes n'étaient pas entendues. Le triomphe et la popularité de M. Madrazo signifient à Madrid ce que signifiaient à Florence et à Rome le triomphe et la popularité de Sabatelli et de Camuccini, — l'affaiblissement ou du moins l'égarement momentané de l'intelligence publique à l'égard de toutes les questions qui se rattachent à la beauté. J'espère pourtant que l'Espagne abandonnera M. Madrazo pour Murillo et Velasquez, comme elle a renoncé à Gongora pour Calderon et Cervantes, comme l'Italie a renoncé à Marini pour Dante et l'Arioste. C'est une maladie qui ne tiendra pas contre les remontrances et les railleries. Si notre espérance était déçue, si le règne de M. Madrazo durait seulement quelques années, c'en serait fait pour longtemps du goût et du bon sens de l'Espagne. Que notre vœu s'accomplisse donc dans un avenir prochain!

Il serait inutile de rappeler ici les origines de l'école italienne, qui n'offriraient qu'un intérêt purement archéologique. Depuis les byzantins jusqu'à Giotto, depuis Giotto jusqu'à Fra Angelico, cette école, dont la supériorité sur toutes les autres ne saurait être con-

testée par les hommes de bonne foi, et j'ajouterai par les hommes vraiment éclairés, nous présente une série d'œuvres très dignes d'estime assurément par l'expression du sentiment religieux, mais incomplètes au point de vue de la science. La Vierge byzantine placée à Rome sur le maître-autel de l'église appelée Bocca della Verità, les *Prophètes* de Cimabuë dans la crypte de San-Miniato, les fresques de Giotto à Sainte-Marie *all' Arena* de Padoue, exciteront toujours une véritable admiration. Ce n'est pourtant pas à ces ouvrages qu'il faut s'adresser pour établir les principes fondamentaux de la peinture. Le cimetière de Pise, malgré les merveilles qu'il renferme, n'est pas non plus une source d'enseignemens qui puisse dispenser de puiser à des sources plus fécondes. Les inventions terribles des Orcagna, les inventions ingénieuses de Benozzo Gozzoli ne sont pas le dernier mot de l'art italien. Il faut interroger les cinq grands maîtres qui expriment sous la forme la plus pure le génie de cette terre privilégiée : Léonard de Vinci, Michel-Ange, Raphaël, Titien et le Corrège. Quand on les connaît bien, quand on a contemplé à loisir toutes les œuvres créées par leur pinceau, alors, mais alors seulement, on sait ce que vaut l'Italie, ce qu'elle signifie dans le développement de l'imagination humaine. Jusque-là il n'est pas permis d'en parler, car on n'est pas compétent dans la question. On peut mesurer les déviations du goût public à l'estime dont jouit l'Italie. Quand son crédit s'affaiblit, soyez sûr que le sentiment de la beauté s'affaiblit en même temps; quand son crédit se relève, affirmez sans crainte que le sentiment de la beauté se réveille : c'est un signe qui ne vous trompera jamais. On a souvent parlé, on parlera souvent encore des franchises de l'art, et parmi ces franchises on a voulu compter le dédain de l'Italie : c'est là une aberration qui n'a pas besoin d'être discutée. Dans le domaine de l'art, le mépris de la tradition n'est pas une preuve de force. Ceux qui proclament si haut leur indépendance ignorent presque toujours ce qu'ils prétendent dédaigner. Prenez la peine de les interroger, comme Socrate interrogeait les esprits forts d'Athènes, et voici ce que vous trouverez au fond de leur intelligence : ce que je ne sais pas n'est pas; c'est exactement comme si je le savais. Et si d'aventure il s'en rencontre un sur mille qui connaisse ce qu'il dédaigne, ce n'est pas une preuve de supériorité, mais d'infirmité; c'est qu'il a vu sans comprendre.

Pour éclairer ces aveugles, obstinés dans leur cécité, qui repoussent la lumière et ne veulent pas ouvrir les yeux, je n'ai qu'à nommer les deux maîtres qu'ils ont choisis pour guides, et dont ils proclament en toute occasion l'indépendance absolue : Rubens et Rembrandt. Ni l'un ni l'autre ne dédaignaient l'Italie. Le premier l'a bien prouvé par son séjour prolongé sur cette terre savante. Quant

au second, si son voyage à Venise n'est pas clairement établi, nous savons du moins qu'il achetait à grand prix les gravures de Marc-Antoine Raimondi. Or, s'il eût dédaigné l'Italie, comment expliquer cette passion constante? Laissons donc en paix, livrons à l'oubli toutes les déclamations sur l'originalité, sur la liberté du génie, dont nous sommes étourdis depuis trop longtemps, et plaçons notre confiance dans la force du bon sens, dans la force de la vérité!

Toutes les œuvres de l'école italienne, à ne parler que des cinq grands maîtres, n'ont pas la même valeur et ne peuvent prétendre à la même autorité. Léonard, Michel-Ange et Raphaël dominent Titien et Allegri. Il est également vrai que Léonard et Michel-Ange dominent Raphaël lui-même par l'expression de la forme. Si maintenant l'on prend à part chacun de ces puissans génies, on les trouve parfois inégaux à eux-mêmes dans leur fécondité. Ainsi la voûte et les pendentifs de la chapelle Sixtine, sous le rapport du goût et de la composition, sont supérieurs au *Jugement dernier,* qu'on est pourtant habitué à considérer comme l'œuvre la plus parfaite de Michel-Ange. Ainsi *l'Adoration des Mages* et la *Méduse* ne donnent pas la mesure de Léonard, il faut la chercher dans *la Cène* de Sainte-Marie-des-Grâces, qui, malgré les blessures qu'elle a reçues du temps et des restaurateurs maladroits qui voulaient la rajeunir, se prête encore à l'étude et ne trompe pas l'espérance des visiteurs. Les chambres du Vatican, qu'on met souvent sur la même ligne que les loges, ne sauraient leur être comparées sans injustice. Quiconque a visité le Vatican connaît l'intervalle qui les sépare. Non-seulement le Sanzio n'a peint de sa main que la première des cinquante-deux compositions qui forment la décoration des loges, mais il n'attachait pas à ces compositions la même importance qu'aux chambres qui portent son nom. On objectera peut-être la collaboration de ses élèves à cette seconde série comme à la première; on citera *la Bataille de Constantin,* peinte en entier de la main de Jules Romain. Je répondrai que pour juger Raphaël il faut prendre la salle dite de la Signature, où se trouvent la Philosophie, la Théologie, la Poésie et la Jurisprudence. *L'Incendie du bourg,* malgré les admirables parties qu'il renferme, laisse encore deviner trop clairement le pinceau de Jules Romain. Quant à la Farnésine, elle ne saurait soutenir la comparaison avec la salle de la Signature. *Le Triomphe de Galathée* est sans doute une œuvre charmante, l'histoire de Psyché est une invention pleine de grâce, mais la Farnésine ne présente rien d'aussi savant que *l'École d'Athènes,* d'une beauté aussi pure que *le Parnasse.*

Entre les œuvres de Titien, il y a aussi un choix à faire. L'*Assunta* placée à l'Académie de Venise est généralement acceptée comme son chef-d'œuvre, et certes mon intention n'est pas de rabaisser le mé-

rite de cette admirable composition. Les apôtres, la Vierge, les anges, sont d'une splendeur qui n'a jamais été surpassée. Pourtant je préfère à l'*Assunta* la *Présentation au Temple*, qui se trouve aussi à l'Académie de Venise, et je connais plus d'un homme du métier qui partage mon avis. Quoique Titien ait presque toujours peint sur toile, il a cependant écrit sa pensée sur quelques murailles. Sans parler des figures qui se voient encore sur le Grand-Canal et qui rappellent l'ancienne richesse de la reine de l'Adriatique, sans parler du *Saint Christophe* du palais ducal, je puis citer les fresques de Saint-Antoine de Padoue, qui attestent la souplesse de son imagination, et prouvent aux plus incrédules qu'il ne dédaignait pas le travail de la réflexion, comme on se plaît à le répéter. En consultant tour à tour la *Présentation au Temple*, d'une simplicité merveilleuse, et les fresques de Saint-Antoine, on peut se former une idée complète de Titien.

Quant au dernier des cinq grands maîtres, Antonio Allegri, si l'on veut le connaître à fond, c'est à Parme qu'il faut aller l'étudier. Le *Mariage de sainte Catherine* et l'*Antiope*, que nous possédons à Paris, ne montrent qu'une face de son talent. Dire que le Corrége est le plus gracieux des peintres, et ne rien dire de plus, c'est avouer qu'on n'a pas envisagé tous les aspects de ce beau génie. Les coupoles de Saint-Jean et de Sainte-Marie de Parme sont là pour démontrer avec la dernière évidence qu'il a cherché, qu'il a trouvé autre chose que la grâce dans sa courte et laborieuse carrière. Quoiqu'il n'ait jamais vu Rome, quoique le rapprochement des dates suffise pour démontrer que le plagiat était impossible lors même qu'il eût franchi le seuil du Vatican, tous les hommes compétens proclament à l'envi la hardiesse et le savoir qu'il a prodigués dans les deux coupoles de Parme. Il n'a pas copié Michel-Ange, qui n'avait pas encore peint *le Jugement dernier;* mais, par l'étude du modèle vivant et des plâtres moulés sur les statues antiques, il est arrivé à réaliser des prodiges qui rappellent la Sixtine.

Cette rapide esquisse suffit pour établir la primauté de l'école italienne. En est-il une autre en effet qui puisse citer des noms d'une telle valeur? *La Cène, les Sibylles, l'École d'Athènes*, la *Présentation au Temple*, la coupole de Saint-Jean, sont à coup sûr les leçons les plus savantes que le passé nous ait léguées. Il n'est guère permis d'espérer que l'avenir dépasse les œuvres que je viens de rappeler.

En parcourant la liste des ouvrages envoyés à Paris par la ville de Rome, on ne peut se défendre d'une profonde tristesse. Rome, où se donnent rendez-vous tous les peintres du monde qui veulent connaître le type de la vraie beauté, occupe quatre pages dans le livret

de l'exposition universelle, et parmi les noms incrits sur ces quatre pages je trouve des noms français, anglais, allemands, M. Bonnardel, M. Gibson, M. Stattler. Jamais le dépérissement intellectuel d'une grande nation ne fut plus franchement accusé. La patrie réelle de Raphaël, la patrie adoptive de Michel-Ange, arrivée à cette déplorable décadence, prouve trop clairement que les héritiers de Léon X et de Jules II abandonnent les arts à eux-mêmes et ne font rien pour les vivifier. Je sais avec tous les hommes de bon sens qu'il ne dépend pas d'eux de susciter des artistes éminens, mais ils pourraient du moins encourager les artistes de talent, qui poussent sur la terre romaine, comme l'aloès et le laurier aux portes de Palerme. MM. Agneni, Bompiani, Cavalleri, Medici, Podesti et Tosi représentent la peinture romaine d'une manière tellement modeste que s'ils n'avaient pas pris soin d'indiquer le lieu de leur naissance, nous pourrions croire qu'ils n'ont jamais respiré sous le ciel d'Italie. *Ève effrayée à la vue du serpent qui lui rappelle sa première faute, la Vierge et l'enfant Jésus* n'ont rien à démêler avec l'*Ève* du Vatican, ni avec la *Vierge* de Foligno. *Le Prophète Isaïe*, exécuté par le procédé bichromographique du chevalier Cavalleri, ne relève assurément ni de la Sixtine ni du pilier de Saint-Augustin. Comme je suppose que l'auteur de cette figure laborieusement insignifiante ne se pique pas de philologie, je ne le chicanerai pas sur le caractère hybride de la dénomination qu'il a inventée pour son procédé. Les onze miniatures de M. Medici d'après Raphaël, Titien, Francesco Francia, Guido Reni et Carlo Dolci, sont tellement loin de Mme de Mirbel, de Mme Herbelin et de Rochard, qu'il y aurait presque de la cruauté à tenter de les analyser. Essayer son talent d'imitation sur Guido Reni et Carlo Dolci après l'avoir exercé sur Raphaël, Titien et Francia, n'est-ce pas avouer d'ailleurs que l'on confond dans une commune admiration les grands maîtres et les ouvriers de troisième ordre? Ne serait-il pas temps d'abandonner Carlo Dolci à l'admiration verbeuse des touristes ignorans? Déclarer qu'on l'aime, c'est déclarer qu'on ne peut rien aimer de vraiment beau. *Le Siége d'Ancône sous Frédéric Barberousse*, de M. le chevalier Podesti, est une de ces œuvres compassées qui échappent tout à la fois à la louange et au reproche. Il est évident que l'auteur, qui jouit dans son pays d'une grande autorité depuis la mort de Camuccini, et qui prend le titre de professeur, connaît les procédés matériels de son métier; mais, hélas! il ne connaît rien au-delà. Il ne se préoccupe guère de l'invention, et l'on pourrait croire qu'il a étudié la peinture comme on étudie le jeu de la navette. C'est un praticien et rien de plus. Ce n'est pas sur lui que nous devons compter pour la régénération de la peinture italienne. *Les Portes de bronze de Saint-Pierre*, dessinées à la

plume par M. Tosi, sont un ouvrage de patience, auquel nous ne pouvons demander la mesure de l'imagination dans le pays de l'auteur. A quoi sert une telle transcription? S'il s'agissait des *Portes* de Ghiberti, ce serait du moins une étude dont les fruits ne tarderaient pas à se révéler. M. Soulacroix, de Montpellier, qui figure parmi les peintres romains, a prouvé dans *la Vierge*, dans l'*Ecce Homo*, dans *Saül et la Pythonisse*, que s'il n'est pas très habile dans le maniement du pinceau, il a sur sa profession des notions plus hautes que les Romains de Rome; par malheur sa main n'obéit pas à sa pensée.

Parmi les sculpteurs, je ne trouve qu'un nom italien, M. Benzoni. *L'Amour maternel, la Bienfaisance, Saint Jean enfant, l'Espérance en Dieu*, attestent chez lui une imagination gracieuse; mais il n'y a dans ces figures rien qui décèle une vocation bien décidée pour la statuaire. J'y cherche vainement cette pureté, cette beauté de forme, que semblaient devoir inspirer les musées du Vatican et du Capitole.

Quoique MM. Bienaimé, Bonnardel, Stattler, Gibson et Wolff résident à Rome, je ne saurais les comprendre dans l'école romaine. C'est à la France, à l'Angleterre, à l'Allemagne qu'ils appartiennent. M. Bonnardel obtenait, il y a quatre ans, le grand prix de sculpture à l'École des Beaux-Arts de Paris. M. Wolff, né à Berlin, est élève de Schadow. M. Gibson est élève de Canova; mais son nom révèle assez clairement son origine, et d'ailleurs il figure à Paris même dans l'école anglaise. Son *Amazone blessée*, qu'il a placée dans l'école romaine, ne vaut pas *le Chasseur* signé du même nom dont nous avons parlé. C'est une création qui manque d'énergie, et, pour en mesurer les défauts, il suffit de consulter les marbres de Phigalée placés au Musée Britannique. Il y a là des amazones blessées, vraiment blessées, qui ne ressemblent guère à l'*Amazone* de M. Gibson. M. Bonnardel a traité avec élégance, mais avec froideur, la figure de Ruth. M. Wolff a composé de bronze et de marbre une *Canéphore* qu'on ne peut considérer sans étonnement quand on se rappelle la frise du Parthénon. Les canéphores des Panathénées, souples et graves, sont de nature presque divine. La statue de M. Wolff n'exprime pas même la beauté qui charme les yeux sans parler à l'âme.

Et maintenant, après avoir rappelé les antécédens de l'Italie, comment parler de Florence et de Naples, de Venise et de Milan? J'ai dû parler de Rome sévèrement; je ne pouvais en parler avec indulgence sans trahir la vérité : pour changer de langage, il faudrait n'avoir pas devant mes yeux ce que je vois. Tous ceux qui aiment l'Italie, et le nombre en est grand, ne peuvent contempler sans tristesse les ouvrages envoyés par les villes que je viens de nommer. Il vaudrait mieux pour Florence ne pas figurer à l'exposition universelle que d'attester sa présence d'une façon aussi mesquine. *L'Aban-*

donné de M. Ancona, l'*Ève pécheresse* de M. Bezzuoli, ne peuvent soulever aucune discussion, tant ils sont insignifians. C'est ce qu'on appelle en style d'atelier deux *ponsifs*, c'est-à-dire deux ouvrages qu'on salue comme deux vieilles connaissances. Une copie de Fra Bartolommeo en clair-obscur, de M. Burlamachi, exécutée par un procédé de l'auteur, passera certainement inaperçue. Il n'y a dans cette œuvre, achevée d'ailleurs avec soin, rien qui éveille l'attention des gens du monde, rien qui mérite d'être étudié par les hommes du métier. Ce n'est vraiment pas la peine d'habiter la Toscane pour occuper ainsi ses journées. — Le portrait en pied d'un cardinal, de M. Mazzocchi, est d'un aspect tellement vulgaire que je me borne à le mentionner pour mémoire. Puis vient M. Sasso, avec une copie de Fra Angelico, imitation des anciens procédés de peinture. Ainsi pour les Toscans, à l'heure où je parle, le progrès consiste à retourner en arrière. Pour eux, il ne s'agit pas d'inventer, d'élargir le présent, de conquérir l'avenir, mais de reproduire le passé, de le copier servilement. Autant vaudrait pour la Toscane renoncer à la pratique de la peinture. Et pas une statue, pas une figure taillée dans un bloc de Carrare! La patrie de Ghiberti et de Donatello, la patrie de Michel-Ange, si pauvrement représentée par les tableaux qu'elle offre à nos regards, a-t-elle donc abandonné le maniement de l'ébauchoir et du ciseau? Je ne veux pas le croire. Pourquoi donc n'avons-nous au palais des Beaux-Arts ni un marbre, ni un plâtre, ni une terre cuite qui atteste le respect de la Toscane pour les glorieux fondateurs de l'art florentin? Je ne professe pas une bien vive admiration pour les statues de Pampaloni placées dans le voisinage de Santa-Maria de' Fiori; enfin elles prouvent du moins que la Toscane n'a pas renoncé à la sculpture, et pourtant la Toscane n'a pas envoyé à Paris une statue.

Le royaume de Naples n'est pas représenté moins tristement que le duché de Toscane. M. Francesco, qui avait sous la main le Pausilippe et Capo di Monte, Ischia, Capri, Procida, Amalfi, la lumière, la splendeur, s'en vient chez nous pour faire des paysages de Bretagne. Cette tentative, que nous avons le droit de trouver étrange, ne lui a pas porté bonheur. Un fils du pays de la lumière s'en aller vers le pays de la brume, quelle singulière fantaisie! Le contraire se comprend sans peine; mais quitter la Mergellina pour les côtes de Bretagne, quel bizarre caprice! M. Francesco, en copiant le modèle qu'il avait choisi, est demeuré bien au-dessous des paysagistes français, même au-dessous de ceux qui n'occupent pas le premier rang. Les *Vaches dans un enclos* et l'*Intérieur d'une bergerie* de M. Paris sont des études estimables, mais rien de plus. Et que trouvé-je pour la statuaire? Une nymphe en plâtre de M. Lanzirotti, *Érigone et Bacchus*, groupe sans caractère, sans accent, qui ne révèle chez l'au-

teur aucune originalité de pensée, dont l'exécution n'atteste pas une sérieuse étude du modèle vivant. Avoir chaque jour devant les yeux le musée des *Studj* avec ses merveilles sans nombre, avec ses bronzes d'Herculanum, de Pompeï et de Stabia, et ne rien produire de plus élevé! Comment cette terre chérie du soleil est-elle arrivée à cette déplorable stérilité? Quand on se rappelle la pensée de Montesquieu et de Herder sur les relations du climat avec le développement intellectuel des nations, relations que l'histoire confirme, on a peine à s'expliquer une telle anomalie. Pour en pénétrer la cause, il faut oublier l'aspect du ciel et de la mer, les lignes harmonieuses des montagnes, et interroger des faits d'une autre nature.

Venise et Milan occupent-ils au palais des Beaux-Arts un rang plus élevé que Rome, Naples et Florence? Je voudrais pouvoir l'affirmer, mais il faut bien se rendre à l'évidence. Pour la peinture, je ne trouve rien qui mérite même une mention. Dans la statuaire, j'ai à signaler des efforts dignes d'encouragement; mais les efforts les plus sincères, les plus énergiques n'ont pas la valeur d'une œuvre accomplie. *Le premier Sentiment d'amour* de M. Bazzoni, l'*Armide* de M. Bettinelli, sont demeurés à l'état de bonne intention : leur main n'a pas obéi à leur pensée. M. Cacciatori, qui a fait pour l'arc de la Paix, près de Milan, des chevaux que tous les connaisseurs se plaisent à louer, s'est montré inférieur à lui-même dans les sujets qu'il a traités cette année. *L'Enfant Jésus dans une corbeille de fleurs* n'est qu'une œuvre mignarde. Quant à M. Marchesi, qui jouit à Milan d'une autorité singulière, qui occupe sans relâche une trentaine d'élèves et un nombre égal de praticiens, les uns modelant la glaise, les autres taillant le marbre sous sa direction souveraine, et qui se prendrait volontiers pour un artiste de premier ordre en supputant le nombre et l'importance de ses travaux, je crois qu'il a commis une faute grave en paraissant à l'exposition universelle des beaux-arts. Tant qu'il ne sortait pas de Milan, il était protégé contre les sceptiques par les commandes officielles qui lui venaient de Vienne. Ceux qui pouvaient mesurer son talent ne formaient qu'une minorité dont il pouvait se jouer. Aujourd'hui tout est changé pour lui. Le voilà seul, abandonné à ses propres forces, condamné à soutenir les regards de toutes les nations qui se sont donné rendez-vous à Paris. Le *Sauveur*, *une Bacchante* et *l'Amour fraternel* montrent clairement ce qu'il peut faire, et le rang qui lui appartient est facile à déterminer. Il occupe tant d'élèves et de praticiens, qu'on aurait peine à dire la part personnelle qui lui revient dans les œuvres signées de son nom. A proprement parler, c'est plutôt un entrepreneur qu'un statuaire. Cependant il ne peut décliner la responsabilité des figures qui se produisent sous son patronage. Or, pour les juges les plus in-

dulgens, ces figures sont parfaitement insignifiantes. Quoique le musée de Brera ne puisse se comparer aux musées de Rome, de Florence et de Naples, il renferme cependant assez de plâtres moulés sur l'antique pour ramener dans la voie de la vérité un sculpteur égaré; mais M. Marchesi a maintenant passé l'âge du repentir. Depuis plus de trente ans, les plus importans travaux de sculpture à Vienne et à Milan lui ont été livrés; il est donc permis de croire qu'il achèvera sa carrière sans venir à résipiscence.

Au reste, pour ceux qui ont visité Milan, pour ceux surtout qui l'ont habité pendant quelques mois, l'autorité de M. Marchesi n'a rien de surprenant. En Lombardie comme en Autriche, il existe une peinture aulique, une statuaire aulique, dont les conditions n'ont rien à démêler avec l'art proprement dit. On rencontre à Milan des hommes bien élevés, qui ont voyagé, qui ont visité la France et l'Angleterre, et qui pourtant vous citent de bonne foi Appiani comme le peintre par excellence. Pourquoi? Parce qu'Appiani a décoré le palais du vice-roi. Je dois ajouter qu'ils réservent une part de leurs éloges pour les œuvres d'Hayez, qui a peint dans le même palais un immense plafond. Un homme de bon sens, étranger à la peinture aulique, donnerait de grand cœur toutes les compositions d'Hayez et d'Appiani pour une tête, pour une main de *la Cène*.

Applaudi à Bruxelles, M. Gallait boude la France, je ne sais pourquoi, car ses tableaux avaient rencontré chez nous une attention et une sympathie que leur mérite ne justifiait pas. Il est vrai qu'il s'est rencontré parmi les spectateurs quelques esprits chagrins qui ont trouvé les armures et les vêtemens mieux peints que les têtes et les mains. Est-ce en souvenir de cette puérile objection que M. Gallait nous garde rancune? Ce serait de sa part un caprice singulier. Chez nous, qu'il le sache bien, le goût de la foule n'est pas encore assez pur pour qu'une telle objection rallie de nombreux suffrages; les armures et les vêtemens ont à ses yeux, je suis bien forcé de l'avouer, autant d'importance que les mains et le visage. Oublions la bouderie de M. Gallait, et parlons de ses compatriotes. M. Eugène Verboeckhoven a envoyé deux tableaux qui révèlent un talent d'imitation très remarquable : je veux parler de sa *Bergerie campinoise* et de la toile qu'il a nommée *la Bonne Mère*. Je trouve dans ces deux compositions une grande habileté pour la reproduction des détails, mais j'y cherche en vain quelque chose de volontaire, quelque chose qui accuse une intention préconçue. Dans *la Bergerie campinoise* comme dans *la Bonne Mère*, je n'aperçois qu'une transcription littérale du modèle vivant, et, comme il était facile de le prévoir, cette transcription littérale aboutit à l'infidélité. Je m'empresse de recon-

naître que la toison de la brebis et de l'agneau est bien imitée : quant à la forme des membres, je ne saurais la deviner. C'est en un mot l'enveloppe de la forme sans la forme elle-même. Pour être juste, je dois ajouter que l'exemple de M. Eugène Verboeckhoven a trouvé chez nous de nombreux imitateurs.

La Campine, paysage avec bestiaux, de M. Louis Robbe, obtiendra les louanges de tous les connaisseurs; l'auteur voit bien et rend bien ce qu'il voit. Malheureusement il ne paraît pas croire que la pensée doive intervenir dans la peinture; il s'adresse donc aux yeux et ne dit rien à l'esprit. Il ne paraît pas non plus se douter des relations qui existent nécessairement entre la dimension d'une toile et la nature du sujet. Son paysage, dont je reconnais la vérité, non-seulement n'offre qu'un aspect prosaïque, mais encore, abstraction faite de l'invention, dont l'auteur ne paraît pas s'être soucié un seul instant, ne présente point aux regards un ensemble suffisant pour une toile de cette proportion. Réduit de moitié, le tableau de M. Louis Robbe gagnerait beaucoup, car dans cette condition nouvelle l'uniformité de la plaine campinoise n'aurait plus rien de blessant, et la toile ne semblerait plus vide. Il y a dans les bœufs un vrai talent d'imitation, le ciel et la plaine sont bien rendus; mais franchement il n'y a pas dans un tel sujet de quoi défrayer une si vaste composition.

M. Bossuet a voulu se faire espagnol, ou du moins il a renoncé à peindre son pays, et nous offre *les Tours romaines de Grenade au bord du Xenil*. Plus je regardais ces ruines, et moins je comprenais ce que l'auteur avait voulu faire. Ni pierre ni brique, rien qui ressemble aux constructions romaines. Pour donner une idée fidèle de cette singulière peinture, il faut appeler à son secours une comparaison qui n'est pas précisément de l'ordre le plus élevé : les deux tours romaines de M. Bossuet sont tout simplement deux nougats, et dès que l'on consent à prendre les briques pour des amandes, on ne peut qu'applaudir à l'exactitude de l'imitation.

M. Pierre Kiers d'Amsterdam a voulu montrer à l'Europe qu'il avait étudié avec fruit les œuvres de Rembrandt. Je crois qu'il n'a pas choisi la meilleure méthode de démonstration. Le chef de l'école hollandaise se plaisait à emprisonner un rayon de soleil; M. Kiers a cru qu'il obtiendrait le même succès en projetant sur ses personnages la lumière d'une lampe : c'est une méprise trop facile à établir. L'auteur a cherché trois fois le même effet, et trois fois il s'est trompé. *L'Intérieur d'une maison hollandaise, un Peintre dans son atelier, une Dame hollandaise lisant la Bible*, sont trois tentatives conçues dans le même dessein. C'est toujours le reflet d'une lampe. Ici toute argumentation serait inutile, l'évidence se produit d'elle-même sans

le secours de la dialectique. Il règne dans ces trois tableaux, traités d'ailleurs avec une remarquable habileté, une déplorable monotonie, qui ne dépend pas du maniement du pinceau, mais de la nature même du but que l'auteur voulait toucher : trois effets de lampe, et j'emprunte ici l'expression de l'auteur, ne sauraient offrir une grande variété. On aura beau changer la position du réflecteur, on n'obtiendra jamais de l'huile et du coton ce qu'on obtient du soleil. Si M. Kiers veut convaincre les plus incrédules et prouver qu'il appartient à la famille de Rembrandt, il fera bien de chercher une autre voie. Ce n'est pas que je lui conseille de recommencer toutes les tentatives menées à bonne fin par le chef de l'école hollandaise. A Dieu ne plaise! ce serait lui tendre un piége perfide : il doit du moins renoncer aux effets de lampe et chercher des effets de soleil.

M. Johannes-Hubertus-Leonardus de Haas, d'Oosterbeck, a trouvé sur les bords du Rhin le sujet d'un charmant paysage. On pourrait certainement souhaiter plus de solidité dans les terrains sans se montrer trop sévère; mais à tout prendre c'est une toile pleine de fraîcheur et de grâce. Je trouve dans cette composition le sentiment vrai de la nature et une dextérité qui révèle des études courageuses.

MM. Calame et Diday ont dignement soutenu leur réputation. Il y a décidément en Suisse une école de paysagistes qui mérite l'attention de l'Europe. Dans le tableau que M. Diday appelle *Souvenir de l'Oberland*, il y a des morceaux très bien exécutés; mais la toile tout entière manque d'air. Les arbres du premier plan se profilent sur les montagnes comme des feuilles de papier découpées. Cette absence de perspective aérienne diminue singulièrement le mérite de la composition. *Le Lac des quatre cantons*, de M. Calame, me paraît très supérieur au *Souvenir de l'Oberland*. L'élève a surpassé son maître. Ce n'est pas que je déclare le tableau de M. Calame à l'abri de tout reproche; mais l'eau et les montagnes sont admirablement rendues, et ce mérite suffit à justifier nos louanges. Une chose pourtant me frappe dans ce paysage, d'ailleurs si plein de majesté. L'air ne manque pas, on sent que dans cette enceinte de montagnes on peut respirer à pleins poumons; mais on se demande comment avec de telles lignes l'auteur n'a pas obtenu un effet plus puissant. La majesté dont je parlais tout à l'heure se trouve tout entière dans la forme des montagnes; elle serait plus imposante encore, si l'espace était agrandi. Je sais que MM. Calame et Diday sont des observateurs attentifs : comment se fait-il donc qu'en peignant le paysage helvétique, ils demeurent toujours au-dessous du modèle qu'ils ont choisi? Ce n'est pas le talent qui leur manque; mais ils veulent rendre à tout prix ce qu'ils voient et ne comprennent pas la nécessité

de tricher. Or, depuis Ruysdael jusqu'à Claude Gelée, il n'y a pas un paysagiste éminent qui n'ait triché.

M. Hockert, peintre suédois, a traité avec une grande délicatesse un épisode emprunté aux habitudes religieuses de la Laponie. Son *Prêche dans une chapelle* est une œuvre très digne d'estime. Les personnages sont bien placés et dessinés avec soin, la lumière très habilement distribuée. En somme, c'est déjà plus qu'une promesse, c'est un gage précieux. Toutefois je suis obligé de répéter à propos de M. Hockert ce que je disais de M. Robbe : il ne comprend pas que la dimension d'une toile dépend de la nature du sujet. Son *Prêche en Laponie* gagnerait cent pour cent s'il était peint sur ce qu'on est convenu d'appeler une toile de chevalet, quoique les toiles les plus grandes soient placées comme les plus petites sur un chevalet. Pour vérifier ce que j'avance, il suffit de retourner une lorgnette, de transformer l'objectif en oculaire, l'oculaire en objectif. Le tableau de M. Hockert prend alors la dimension qui lui convient, la mesure des personnages se trouve en rapport avec le sujet, et le regard est satisfait.

Je n'ai rien à dire de *Franklin plaidant la cause des États-Unis devant Louis XVI*. M. Healy, dans ce tableau qu'il prend sans doute pour une composition historique, ne s'est pas élevé au-dessus de la médiocrité la plus insignifiante. Je ne sais pas comment se nomme son maître, mais à voir son *Franklin*, on pourrait croire que M. Healy a étudié dans l'atelier de M. Blondel. M. Kranch nous a offert deux *Chutes du Niagara* qu'il désigne sous les noms de *Chute canadienne* et de *Chute américaine*. Je n'examine pas la justesse de ces appellations au point de vue géographique, je m'en tiens à la peinture. Or ces deux paysages sont absolument dépourvus de grandeur quant au dessin, et la couleur n'a rien qui séduise les yeux. Une *Vue de l'Hudson en automne*, une *Vue de West-Point sur l'Hudson*, révèlent chez M. Gignoux une certaine habileté de pinceau; mais il est impossible de découvrir dans ces deux toiles quelque chose qui s'élève au-dessus de la pratique matérielle du métier. Entre les mains de M. Cabat, l'étang de Ville-d'Avray a plus de grandeur que l'Hudson entre les mains de M. Gignoux.

Du Pérou et du Mexique, je n'ai pas grand'chose à dire. *La Femme adultère* de M. Cordero n'indique pas des études bien avancées. M. Laso, élève de M. Gleyre, a prouvé dans le portrait de Gonzalo Pizarro qu'il s'efforce de mettre à profit les leçons de son maître; mais je ne puis guère louer chez lui que l'excellence de l'intention.

Je reviens à mon point de départ. Les quatre écoles qui nous ont

occupé, à savoir l'Espagne et l'Italie, la Belgique et la Hollande, ont-elles surpassé ou seulement égalé leurs précédens esthétiques? Ce n'est pas à moi qu'il appartient de répondre, mais à la galerie du Louvre. Rabaisser les vivans en les comparant aux morts est un passe-temps puéril, et c'est pour cela que les vieillards s'y complaisent; mais il y a profit à mettre en regard le présent et le passé sans esprit de dénigrement. Or, je le demande à tout homme de bonne foi, est-ce que *la Campine* de M. Robbe peut se placer à côté des Ruysdaël et des Wouvermans? Est-ce que les effets de lampe de M. Kiers peuvent être opposés au *Tobie* de Rembrandt? Quant à MM. Madrazo et Podesti, j'imagine que, malgré les éloges qui leur sont prodigués dans leur pays, ils ne se prennent pas pour les héritiers de Murillo et de Raphaël. J'espère qu'il se rencontre parmi leurs amis, parmi ceux mêmes qui les louent, des hommes assez sensés pour leur rappeler la distance qui les sépare de ces maîtres à jamais glorieux. Réveiller le souvenir de ces grands noms, ce n'est pas décourager la génération présente, c'est au contraire lui montrer le but qu'elle doit se proposer. Ce qu'ont pu faire les générations endormies dans le tombeau, pourquoi la génération présente ne le ferait-elle pas? N'a-t-elle pas reçu du ciel les mêmes facultés? Pourquoi, dans le domaine de l'art, aujourd'hui et demain ne vaudraient-ils pas autant qu'hier? L'histoire, image du passé, ne doit servir qu'à expliquer et non à condamner le présent. Signaler les déviations du goût ou les déviations du sens moral, ce n'est pas jeter l'anathème à son temps, mais l'avertir qu'il est placé sur une pente dangereuse. Les peintres et les statuaires fourvoyés peuvent se retourner du côté de la vérité, comme les caractères chancelans du côté de la dignité. C'est aux spectateurs désintéressés des événemens, aux contemplateurs des œuvres accomplies, qu'il appartient d'avertir les nations et les artistes engagés dans la mêlée, — et nous avons choisi le rôle de contemplateur.

GUSTAVE PLANCHE.

LE
MARQUIS DES SAFFRAS

SCÈNES DE LA VIE COMTADINE

I. — ESPÉRIT.

I.

En 184..., pour la Saint-Quinid, fête de leur paroisse, les paysans de Montalric, village du Comtat, donnèrent une grande représentation de *la Mort de César*. Depuis quelques années, on s'était mis ainsi à jouer des tragédies dans les villages comtadins. Pour les fêtes votives, on montait des pièces de Racine et de Voltaire. *Zaïre, Athalie, Brutus* et *César*, — *César, Brutus, Athalie, Zaïre*, — on ne sortait pas de là, à Monteou comme à Saint Didier, à Sarrians comme à Méthamis et à Beaume-de-Venise. Entre toutes ces bourgades, c'était une lutte ardente, une émulation sans égale pour bien faire et se surpasser. Les vieilles jalousies de voisinage s'étaient transformées; on était en rivalité de tragédies, et dans ces luttes pacifiques on apportait la même passion que dans ces rixes terribles où, vingt ans auparavant, des villages entiers venaient offrir la bataille à des villages ennemis.

Pour cette *Mort de César*, il y eut grande affluence d'étrangers à Montalric. La route était obstruée de carrioles et de charrettes; les auberges regorgeaient de gens et de bêtes; tous les tonneaux étaient en perce; dans les rues, sur les places, à toutes les portes des mai-

sons piaffaient et hennissaient des mules, des chevaux, des ânesses. Les tragédiens furent très goûtés, on les rappela à diverses reprises, et il leur fallut jouer deux fois le troisième acte. La joie des spectateurs était au comble; presque tous applaudissaient avec frénésie, d'autres se contentaient d'admirer avec un étonnement profond. Parmi ces derniers, au milieu de ce groupe de silencieux enthousiastes, il y avait un homme de la montagne, potier-terrailler de son état, du nom d'Espérit, — Elzéar-Siffrein-Véran Espérit, citoyen de Lamanosc. Tant que les acteurs furent en scène, Espérit se tint sur son banc immobile et roide, l'oreille dressée, l'œil éveillé. C'était la première tragédie qu'il entendait de sa vie. La mise en scène, l'intérêt du drame, la solennité des vers le charmaient; il ne se lassait pas d'écouter ces longues périodes retentissantes; il en attrapait à la volée quelques fragmens qu'il fixait dans sa mémoire, qu'il agençait entre eux tant bien que mal. Toutes sortes de songeries venaient se mêler à ces impressions si vives, et tout cela se confondant avec de grands efforts d'attention et de curiosité, il en résultait un travail intérieur très compliqué.

A la tombée du rideau, lorsque les farandoles se mirent en danse, Espérit se réveilla en sursaut comme au sortir d'un rêve. Au milieu des mille rumeurs de la fête, il se sentait tout étourdi, ahuri, saisi d'un grand désir de solitude; il aurait voulu se trouver transporté bien loin dans la montagne, au fond des bois. Partout des rires, des chants, des musiques. Sur la place, c'étaient les fanfares de la commune qui reconduisaient en triomphe les vainqueurs de la lutte et des courses, entourés de porteurs de torches; au bord de la rivière, sous les platanes, les orchestres des bals rivaux; çà et là, dans les rues, les tambourins et les galoubets venus de Provence, qui donnaient des aubades en l'honneur des tragédiens. Les cloches carillonnaient, les voitures couraient à grand bruit sur la route, les enfans lançaient des pétards et des fusées dans les jambes des chevaux.

Espérit courut à l'écurie pour seller son ânesse et partir au plus vite, car il était déjà nuit. Avec ses entr'actes et ses reprises, la tragédie avait bien duré quatre heures. *La Cadette* avait épuisé depuis longtemps sa provision de fourrage, elle ruminait tête basse devant une crèche vide. A ses côtés, deux grands ânes noirs dévoraient fièrement une belle ratelée de foin. — Ah! l'avaricieux, dit la femme qui tenait l'écurie, voilà des heures que sa bête lit la gazette! Il a apporté une poignée de paille pour la nourrir toute la journée, vous verrez qu'il aura le cœur de partir sans lui donner seulement du son!

La Cadette regardait avec des yeux d'envie les boisseaux de provende que cette femme portait suspendus à ses deux bras, et pour exciter les désirs de l'ânesse, la femme rapprochait ses picotins à

portée du museau. Espérit prit une mesure d'avoine et l'offrit à la Cadette; mais au moment de partir, il se trouva dans un grand embarras : il fouilla dans ses poches, dans sa ceinture, dans son bissac, pas d'argent, pas un denier. En admirant la tragédie, il s'était laissé enlever sa bourse par un voisin, un petit Marseillais tout réjoui, qui courait les fêtes pour faire tirer en loterie du gibier et des cigares. Ce Marseillais parlait à ravir du théâtre ancien et moderne; pendant les entr'actes, il expliquait très subtilement les beautés de *la Mort de César*. Espérit, en l'écoutant, s'était pris pour lui d'une vive amitié.

Le compte de la Cadette montait à trois sous, deux sous pour l'avoine, un sou pour l'*établage*. Le terrailler ne connaissait personne à Montalric, il prit le parti de demander crédit au logeur d'ânes, et comme il offrait de laisser en gage son bissac, celui-ci répondit en riant : Eh camarade! *Crédit* n'est pas mort; tu me parais bon pour trois sous. A te juger sur ta mine de grand simple, tu n'es pas un escroqueur; gare plutôt qu'on ne te vole ton âne entre les jambes! — Mais la femme du logeur voulait ses trois sous, et lorsqu'elle vit qu'Espérit s'éloignait sans payer, elle courut sur lui, et par derrière le décoiffa. — Ah! il n'a pas d'argent, dit-elle, gardons-lui sa barrette! — Elle s'était emparée de la calotte d'Espérit, elle l'agitait avec colère, et ne cessait de vociférer : — Ah! qu'ils viennent nous voler, ces étrangers! D'où sort-il, celui-là? On t'en tiendra des établages pour rien! et de l'avoine encore pour ta bourrique, qui crève de faim! Il ne manquerait plus qu'il emportât son fumier! On accourut aux cris de la vieille. Espérit la menaçait le bâton levé; la foule des passans s'entassa dans l'écurie, les badauds s'attroupèrent; ceux de Montalric prirent parti pour la femme, ceux du dehors pour Espérit. Sans trop savoir de quoi il s'agissait, on s'injuria des deux côtés, et on allait en venir aux mains. Heureusement le logeur d'ânes était un brave homme, il mit fin à ces querelles en rossant sa femme. Pendant ce tumulte, la Cadette s'échappa, et le terrailler se mit à sa recherche.

Espérit rôdait au hasard dans les ruelles sombres et tortueuses du village, demandant à tout venant des nouvelles de son ânesse; les galopins lui faisaient cortége avec des huées. L'un de ces vauriens se mit alors à imiter les braiemens de l'âne, et si habilement, d'une voix si âpre, si étendue, que la Cadette répondit du bout de la place. Elle arriva en trottinant et reconnut son maître; Espérit sauta en selle et courut jusqu'au carrefour. Tout à coup ce carrefour s'éclaira d'une grande lueur; les gens du quartier allumaient un feu de joie et dansaient en rond. La Cadette recula de frayeur. — Les ânes au feu! crièrent les enfans. Il en sortait de tous côtés, ils tournoyaient

autour d'Espérit, comme une nuée de moucherons. — Les ânes au feu! qu'ils sautent le feu! A la danse! à la danse! — Ces enfans étaient très jeunes. Espérit les écartait en faisant siffler son bâton sur leurs têtes, mais en évitant de les toucher. Quand ils virent que ce n'était qu'un jeu, ils se jetèrent à la bride de l'ânesse et s'efforcèrent de l'entraîner jusqu'au feu, d'autres lui tiraient et lui tordaient la queue. Espérit, pour se dégager, frappa légèrement le plus importun des assaillans; l'enfant se jeta à terre en poussant des gémissemens affreux. On entoura Espérit, et pendant qu'il répondait aux menaces par un discours fort honnête, on attacha un fagot d'épines enflammées à la croupière de la Cadette. Excitée par les piqûres et les brûlures, l'ânesse s'emporta furieusement et partit droit devant elle, renversant tout sur son passage. En moins de dix minutes, Espérit se trouva à une demi-lieue de Montalric, sur le bord d'une rivière; il mit sa bête à l'eau pour la laver et la panser; avec des feuilles de romarin écrasées, il lui composa des onguens; d'un lambeau de chemise, il lui fit des bandages solides, et, l'ayant ainsi radoubée, il reprit tranquillement le chemin de Lamanosc.

Quelques instans plus tard, le terrailler avait tout à fait oublié ses mésaventures de la journée. La Cadette pâturait en marchant; Espérit, assis sur la croupe, se laissait aller à ses mouvemens incertains et lents, les bras pendans, le nez aux étoiles. Il rêvait de Jules César et de la république romaine.

II.

Plusieurs semaines après la Saint-Quinid, tous ces souvenirs de tragédie fermentaient encore dans la tête d'Espérit, si bien qu'un beau matin il se réveilla avec un violent désir de faire jouer *la Mort de César* à Lamanosc. Il revêtit son grand costume des dimanches; pour plus de cérémonie, il se coiffa d'un chapeau rond que lui prêta le professeur Lagardelle, maître d'école du village, et, quoiqu'il ne fût pas fumeur, il alluma un cigare pour se donner une tournure. Ainsi équipé, il s'en alla résolument chez le maire. Le maire était en foire. — Allons, tant mieux! dit Espérit; ce n'est pas trop d'une semaine de plus pour réfléchir avant de lui parler, à ce père Tirart!

A huit jours de là, dans la soirée, il revint chez le maire.

Marius Tirart, maire de Lamanosc, habitait, à l'entrée du bourg, une vaste maison dont les dépendances se prolongeaient jusqu'au fond de la rue des *Pique-Nierres*. Les hangars et les grandes cours s'étendaient sur les derrières jusqu'aux prairies qui bordent le chemin. Les chiens, qui connaissaient Espérit, le laissèrent passer sans aboyer; il franchit le portail, mit la main au loquet et tira la

ficelle. Le maire Tirart, à genoux au milieu de ses valets de ferme et des bergers, faisait la prière du soir; Espérit s'arrêta discrètement sur le seuil de la porte. Vers la fin de la prière, un petit berger s'étant endormi, le maire lui asséna un rude soufflet pour le réveiller. L'enfant se mit à jurer, les pâtres éclatèrent de rire, le maire allongea des gourmades, et, frappant à droite, à gauche, fit tant de bruit pour imposer silence, que toute la cuisine fut bientôt en rumeur. Un des battus souffla sur la lampe de fer suspendue à la cheminée, les cris redoublèrent, Espérit s'en alla comme il était venu.

— Au fait, se dit-il, ce n'est pas le bon moment. Brave homme que le père Tirart! mais sur le soir il est irrité par son gros travail de la journée. C'est au saut du lit qu'il faut le prendre ou bien à table; le matin, on est plus gai.

Un matin donc, après s'être costumé, il prit le chemin de la rue des *Pique-Nierres*. Le maire déjeunait dans la grande cuisine, avec tout son entourage de valets de ferme et de bergers qu'il faisait manger à sa table. Marius Tirart était un homme déjà sur l'âge, mais encore très vert, très actif, trapu, haut en couleur, œil brillant, lèvres rouges, mains fortes et velues comme la poitrine.

— Salut, les amis! dit Espérit en entrant le chapeau sur la tête, comme c'est l'usage à Lamanosc. Et toi, Marius, l'appétit y est-il?

Il y avait déjà longtemps que le maire Tirart cherchait à rompre avec ces habitudes familières des paysans comtadins; il ne pouvait plus se faire à ce tutoiement, à ce *Marius* tout court dont ils usaient obstinément avec lui. Lorsqu'il était en visite chez son préfet, en grande compagnie de gens titrés et décorés, à tout propos on le saluait du titre de maire avec toutes sortes de politesses, et l'envie lui venait alors d'introduire ces belles manières à Lamanosc. Par malheur pour Espérit, il se trouva que le maire avait dîné la veille chez son préfet; il était revenu d'Avignon, très décidé à se faire respecter à Lamanosc comme dans les villes.

— Eh bien! Marius, reprit Espérit d'un ton très dégagé, comment te va le courage?

— Tiens, voilà de mes nouvelles, dit le maire, et de son poing fermé il fit voler à dix pas le chapeau d'Espérit. Espérit répondit par un coup de bâton qui brisa les bouteilles sur la table, et que le maire esquiva très heureusement. Des courtiers de commerce arrivèrent en ce moment fort à propos, et la querelle en resta là. Espérit s'en retourna à sa tuilerie sans grande rancune, et de sens rassis il donna tout à fait raison au maire. — C'était son droit, se dit-il, il était chez lui; j'aurais peut-être dû lui tirer mon chapeau.

Dans l'après-midi, Espérit revint chez le maire; il portait sous son bras une grande bouteille de cinq pots. Le maire avait envoyé les

bergers à l'école, et pendant leur absence il gardait lui-même le troupeau sur la lisière du petit bois qui confine à la prairie. Ce métier de pâtre ne lui allait guère. Tirart n'était pas homme à s'asseoir toute une journée dans les herbes pour jouer de la clarinette ou sculpter des noyaux pendant que les chiens font leur ronde. En attendant le retour des bergers, il s'ébattait avec ses dogues sur le pré; il les faisait courir et combattre; il luttait et cabriolait avec eux.

— De quel cabaret sors-tu, grand ivrogne? dit le maire; que me veux-tu avec ta bouteille?

— Ce matin, répondit Espérit, je vous ai cassé quatre ou cinq fioles; voici qui réglera nos comptes. Maintenant parlons peu et parlons bien. Savez-vous qu'ils ont joué il y a six mois une belle *Mort de César* à Montalric pour leur vote?

— Il s'agit bien de Montalric! dit le maire. Voilà mon troupeau qui s'emporte devers les vignes; tourne sur eux à grands coups de pierre et rabats-les jusqu'ici.

— Les chiens les ramèneront, dit Espérit.

— Je leur apprends des tours, dit le maire; ce n'est pas le moment de les déranger. File par le fossé et fais-moi tout redescendre, hardi!

Le troupeau ramené, Espérit trouva le maire émondant les feuilles grêles de deux grandes tiges d'osier.

— Prends ces *amarines*, dit le maire, et tordons-les à nous deux; il nous faut façonner un grand cerceau pour faire sauter les chiens. Nous allons rire.

On façonna le cerceau, on fit sauter les chiens; le maire était en belle humeur. — Voici le bon moment, se dit Espérit... Et cette *Mort de César*, reprit-il d'un air de finesse, si nous la montions à Lamanosc? qu'en pensez-vous, notre maire?

— Déjà quatre heures! s'écria Marius en tirant sa grosse montre; on m'attend à la commune. Adieu! adieu! je te laisse le troupeau; tu passais pour bon pâtre dans le temps; tiens, prends ma gaule, amuse-toi bien, et bonne garde! Si tu aimes la musique, tu trouveras des fifres dans la besace!... Surtout, attention aux jeunes mûriers!

Et le maire Tirart monta vers la mairie.

III.

Le lendemain, trois grandes charrettes étaient en charge devant la maison du maire Tirart, rue des Pique-Nierres. Les chevaux se cabraient en agitant leurs clochettes, les chiens jappaient; les rouliers, gens d'Avignon et du Pontet, criaient et juraient comme des païens; les oisifs de la commune s'attroupaient autour des voitures et donnaient gravement leur avis. Assis sur une trousse de feuilles,

Marius Tirart fumait silencieusement sa pipe, sans prêter l'oreille aux réflexions des badauds. Espérit, qui depuis huit jours rôdait autour de lui, s'approcha et salua poliment, la barrette à la main.

— A l'amitié, monsieur Marius, je vous trouve bonne mine; toujours le même, et gaillard, gaillard comme une épée! Nous en fumons une? C'est fort bien. Chacun sa fantaisie : moi, j'aime mieux une goutte d'eau de coing pour tuer le ver dans la matinée; chacun ses idées. Les uns aiment le vin rouge, d'autres le blanc, d'autres le muscat. Figurez-vous que ma tante de Méthamis n'a jamais goûté viande de sa vie; à son âge, elle donnerait toutes vos boucheries pour un oignon doux. Est-il vrai, notre maire, que les Turcs fument des pois de senteur? Pour les marchés et les dimanches, il pourra bien m'arriver d'allumer un bout de cigare, je ne dis pas non; les jours ouvriers, je n'y ai pas goût. Ceci peut vous étonner, puisque c'est le parrain de ma mère qui a fumé le premier à Lamanosc, en revenant de la marine, quand nous étions terre du pape. Il était le seul à fumer dans la commune : aussi l'appelait-on Pipette. Jugez un peu comme tout a changé depuis que nous sommes à la France; mais tout ce que je dis là n'appointerait pas un fuseau, ainsi que disent les vieilles, d'autant plus que j'ai à vous parler d'une grande affaire qui fera bien honneur à Lamanosc. Vous savez que, l'année dernière, j'ai été à Montalric pour leur fête; alors je me suis dit : Espérit, tu vois là une belle *vote* (1)! Ah! si notre maire voulait, ce serait encore plus beau à Lamanosc pour notre Saint-Antonin!

— Voyons! que veux-tu? dit brusquement le maire, voilà une heure que tu me cires la guêtre. Je te vois venir, tu viens pour m'offrir ta feuille de mûrier; je te l'achète, tu sais mon prix; si ça te va, j'envoie ce soir les sacs à ta tuilerie.

— Je ne vends pas ma feuille, dit Espérit, puisque je fais couver; vous le savez bien, vous qui m'avez fait compliment pour ma graine.

— Alors combien ta graine?

— Je vous répète qu'il ne s'agit ni de moi, ni de ma feuille, ni de ma graine, mais de la commune : est-ce clair? Ne tenons-nous pas aujourd'hui le 7 mars?

— Oui, le 7 mars 184... Eh bien! après?

— Le 7 mars, fort bien. Qui de 31 ôte 7, nous restons à 24; 24 et 14 sont 38, c'est-à-dire un mois, huit jours, plus cinq mois entre mars et septembre : cela fait juste six mois huit jours, d'ici à la Saint-Antonin, qui tombe le 14 septembre. Nous avons donc devant nous six mois huit jours, pour tout préparer. Savez-vous que nous pourrons faire des merveilles? Ce sera un beau travail. Mais

(1) *Vote*, fête votive d'un village dans le Comtat.

vous ne m'écoutez guère, monsieur Tirart; si je vous dérange, il faut le dire...

M. Tirart n'était pas en belle humeur; il n'entendit rien de tout ce discours. La garance baissait rapidement : elle était tombée de 32 à 29 et de 29 à 26-25; les cocons ne se maintenaient pas; le conseil municipal de Lamanosc, sourdement travaillé par l'huissier Fournigue, se montrait de plus en plus hostile et refusait d'autoriser la construction d'une fontaine dont les travaux étaient commencés depuis six mois. On parlait même de porter les dépenses à la charge du maire, et de clore la session par un vote solennel de méfiance longuement motivé. Les vingt-huit considérans étaient déjà rédigés; il n'était bruit que de ces vingt-huit considérans, libellés en beau langage parlementaire pondéré, cadencé, roide et vague, hérissés de textes disposés en progression : au point culminant, la grande question de l'abreuvoir. Ce chef-d'œuvre révélait le génie d'un avocat de la cour royale, très expert en ces matières, homme savant et maladif, la terreur des autorités du pays, maître Mazamet, pour l'appeler par son nom.

— Monsieur Marius, reprit Espérit, c'est donc le 14 notre *vote*, de manière qu'alors nous avons bien six mois devant nous.

— Eh! Tarascol, cria le maire, dur à toi, tout est sanglé, retirez les échelles. Estienni, hardi! tout va, faites partir!

Les voitures s'ébranlèrent lourdement, oscillèrent en avant et reculèrent bientôt de quelques pas jusqu'au grand bourbier qui s'étend le long du jardin.

— Attelez les renforts, dit le maire. Zoou! des pierres sous les roues! Hardi les enfans! les deux grosses balles à l'avant! bouclez à droite et sautez tous sur les brancards.

— Vous avez raison, dit Espérit; avec cette charge à l'arrière, c'était un mauvais tirage. Maintenant revenons à notre projet. Voici ce que je me suis dit : l'année dernière, la jeunesse de Montalric a joué la comédie de *César*, et très bravement. Alors j'ai eu une idée...

Les voitures étaient dégagées, les chevaux piaffaient, se levaient droit, et faisaient sauter leurs colliers de sonnailles.

— Ah! tu as une idée? dit le maire de son air goguenard. Tu as une idée? reprit-il en sautant d'un bond sur le strapontin. Eh bien! va la vendre à la foire de Beaucaire! Hardi, Tarascol, au grand trot!

Cette saillie plut beaucoup aux rouliers, qui se mirent à la commenter, sans trop savoir de quoi il s'agissait, mais très vivement, chacun à sa façon. Il serait dangereux de risquer la traduction de ces quolibets qui arrivaient à l'oreille d'Esprit à travers le bruit des coups de fouet, des roues grinçantes et des grelots. La langue

provençale est pleine de hardiesses, surtout dans le dialecte des charretiers.

— Voilà un état qui rend bien grossier, dit Espérit, sans prêter plus d'attention à ces brocards.

Il reprit le chemin de sa tuilerie à petits pas, les bras derrière le dos, tirant la jambe. L'argile étant prête, il se mit à travailler sur sa roue. — Notre maire est un homme de la bonne graine, disait-il en tournant ses chandeliers de terre, solide, dur au travail, pas fier et juste. Il est bien entendu pour le bétail comme pour la terre; à première vue, il vous dirait le poids d'un bœuf sans se tromper d'une livre, et l'on peut voir qu'il se donne un rude mal pour la commune. Je ne suis pas contre lui dans cette affaire de l'abreuvoir; ce monument me paraît bien utile pour les bêtes qui reviennent de la montagne, et si les municipaux font ce coup de lui faire payer la dépense, je répéterai partout que c'est une volerie. Il m'est dû douze écus pour mes travaux de conduite, plus quatre francs de ciment romain; si ce n'est pas la ville qui paie, je refuse franc et net. M. Marius est dans son droit contre ces bavards du conseil, mais ce n'est pas une raison pour rudoyer le monde, surtout quand on vient lui parler du bien de la commune. J'aurai son dernier mot. (A vendredi!

Le vendredi 16, à deux heures du matin, Espérit était déjà réveillé. — Tous ces coqs sont fous, disait-il en se roulant dans le foin, je ne comprends plus rien aux heures. Voilà la troisième fois que je prends la lune pour le jour.

Il se leva de nouveau, mit le nez à la fenêtre, regarda les étoiles, et, se frottant les oreilles : — Je me suis encore trompé, ce n'est pas l'étoile marinière; le petit homme est toujours dans la lune.

Il s'étendit dans la crèche pour dormir plus au frais, mais le sommeil ne vint pas. Depuis dix jours, Espérit avait bien rêvé à sa tragédie, mais jamais avec cette persistance, cette passion obstinée qui l'envahissait tout entier. Il avait beau fermer les yeux et remuer la tête, il ne voyait que toges et draperies antiques traînant dans la poussière, tachées de sang; à chaque instant, des formes lumineuses passaient devant lui dans des attitudes solennelles; les déclamations héroïques bourdonnaient à ses oreilles; ses yeux étaient attirés avec violence, dans une vision bizarre, par le scintillement des poignards et l'éclat de la pourpre romaine. — Me voilà timbré! disait-il en tapant des poings contre les barreaux de la crèche. Le sang me brûle les veines, et la cervelle me danse dans la tête. Cela tient au temps; l'air est lourd, nous allons avoir un orage terrible. — Cette nuit de mars était cependant des plus belles : pas un nuage du côté même du Ventoux; les étoiles brillaient dans un ciel limpide, un vent frais passait dans les cyprès de la tuilerie et faisait onduler leurs cimes.

Enfin l'aube parut. Aux premières lueurs du crépuscule, Espérit était à l'abreuvoir, étrillant et lavant son ânesse. Les troupeaux sortaient des étables, les alouettes chantaient dans les blés, des tourbillons de poussière montaient sur le chemin, de toutes parts on entendait tinter les clochettes des chèvres et des capitaines-béliers.

Le soleil tournait du côté de Villes, lorsqu'Espérit et la Cadette arrivèrent à la *croisette* de Saint-Pierre de Vassols. La Cadette s'arrêta net au milieu du chemin. Espérit s'orienta, mit une paille dans ses doigts et se fit un cadran de la main.

— Six heures! dit-il. Il y manque dix minutes. Notre maire est réglé comme un papier de musique, il ne sera à la *croisette* que sur le coup de sept heures. C'est fort bien. Pour ne pas manquer son monde, il faut toujours arriver une petite heure à l'avance. Puisque j'ai du temps, je m'en vais dire mes vêpres de dimanche; qui sait si après-demain j'aurai loisir d'aller à l'office? Allons, Cadette, tu es libre.

Il détacha le mors de l'ânesse, pour qu'elle pût brouter à l'aise l'herbe rare des talus, et pendant que Cadette cherchait sa vie sous la haie, Espérit se promenait à pas croisés au bord du fossé, priant et chantant, le licou attaché au bras, le livre d'heures dans la main gauche, la droite armée d'une branche de romarin pour chasser les mouches.

Sept heures sonnaient au clocher de Saint-Pierre de Vassols, lorsque le maire Tirart parut à la croisette. Espérit tenait le milieu de la route et faisait caracoler son ânesse. — Salut, monsieur Marius et la compagnie! Ça va bien que vous soyez seul, nous allons reprendre notre affaire. Voici près d'une heure que je vous espère, et nous allons causer à notre aise. Vous savez que nous ne sommes pas des ennemis?

— Oh! s'écria le maire, encore ta comédie, je gage! Voilà pourquoi tu m'arrêtes à l'embuscade comme un franc voleur.

— Bien parlé, notre maire; jouez cinquante louis d'or, et vous les gagnerez. Cette nuit je me suis dit : Espérit, tu as eu tort l'autre jour de déranger notre maire, qui était à ses affaires de garance; mais c'est aujourd'hui vendredi : puisqu'il va à la ville pour son marché, tu iras l'attendre sur la route de la ville, vous ferez ensemble une petite lieue, et tu pourras lui expliquer ton système sans lui brûler son temps. Alors j'ai réveillé la Cadette, nous avons déjeuné, nous nous sommes mis en route, et me voilà. Je vous disais donc que l'année dernière on avait joué la comédie de *César* à Montalric; alors je me suis dit que si vous vouliez, ce serait encore plus beau à Lamanosc pour notre Saint-Antonin.

L'ânesse s'était piquée d'honneur et galopait à grands sauts pour suivre l'amble de la jument du maire. M. Tirart crut qu'Espérit

voulait joûter avec lui; il donna de l'éperon, et mit sa bête au trot.

— Eh! eh! dit-il, cette Cadette va comme le vent, dans un quart d'heure nous verrons le pont des Fontaines.

Espérit tourna bride vivement et dit au maire :

— Vous gagnerez le prix tout seul, monsieur Marius. Vous ne connaissez pas la Cadette, elle n'a pas idée de lutter avec les bêtes riches. Bon voyage, monsieur Marius et la compagnie; je vois que vous êtes pressé. Nous parlerons plus tard de notre affaire. Nous sommes gens de revue, la *vote* n'est que dans six mois. Qui a le temps a l'argent.

IV.

Trois semaines s'étaient écoulées depuis la rencontre d'Espérit et du maire à la croisette de Saint-Pierre de Vassols. Le maire Tirart se promenait dans ses garancières du plan Leydet, au Limon, terroir de San-Blaze. Il était venu dans la matinée au plan Leydet pour un rendez-vous d'affaires; tout en attendant les courtiers, il inspectait ses garances, et du pied poussait les pierres. — Mauvais chantier! disait-il, et son pied chassait toujours les cailloux. Partout du chiendent!

Et bientôt la main suivit le pied, puis le corps suivit la main, et tout à coup voilà le maire à genoux dans le sillon, en habit noir, sarclant les herbes folles, arrachant les pierres, les rejetant sur le chemin, à droite, à gauche, en deux tas, cailloux et chiendent. Le voilà s'animant à ce travail, prenant feu, poussant toujours devant lui, avançant des genoux et des mains, si bien qu'il alla ainsi jusqu'au bout du sillon, sans lever la tête, à la lisière même du champ. Cette lisière est longée par une ravine; la route passe à l'autre extrémité. Au milieu des pins, des genévriers et des chênes verts de la ravine, on a laissé pousser un saule en toute venue. En se relevant pour prendre haleine, le maire fut surpris de voir s'agiter la cime de ce saule. Il se mouilla le doigt pour sentir de quel côté le vent se levait. — C'est singulier, dit-il, il n'y a pas un brin de bise, et ces branches tournent et volent comme des plumes.

Les hautes branches s'inclinèrent au ras du sol, et bientôt une barrette rouge se détacha sur ce fond de verdure claire.

— Espérit! dit le maire. C'est donc toi, maraudeur?

— Peut-être bien, monsieur Marius; à votre amitié.

— Et dans quel pays vas-tu ainsi, par ces chemins, avec cette besace? Oh! la belle besace de voyage, pleine et rebondie des deux côtés! Nous allons donc passer la mer?

— Ni la mer, ni le Rhône, monsieur Marius, ni l'Ouvèze, ni même

l'Auzon; pas plus loin que le plan Leydet pour vous servir. Il se peut bien que je reste ici tout le jour. Je suis un peu las, votre compagnie me plaît, et vous savez bien que nous avons à parler longuement ensemble, notre maire, très longuement, sans rien oublier. Vous avez en le temps de réfléchir. La Cadette n'est pas là, et votre jument ne prendra pas le mors aux dents.

— Encore ta comédie? Va-t-en au diable!

— Oh! pour cela jamais, monsieur Marius. Cherchez un autre moyen de vous délivrer de moi; mais je crois que cette fois-ci il vous faudra les gendarmes. En attendant, je vais casser une croûte; voici une yeuse qui a poussé ici exprès pour moi.

— Je ferai couper tous ces arbres, dit le maire, ça me dévore trois éminées de bonne terre.

— Les bûcherons ne manquent pas dans le pays, dit Espérit.

Il s'assit tranquillement sous le chêne vert, la tête à l'ombre, le corps au soleil, puis il tourna sa besace, la fit glisser sur l'herbe, l'ouvrit et la vida lentement, posément, en homme qui a du temps devant lui.

— La table est mise, dit-il. A votre service, monsieur Marius. Si cela vous va, tirez votre couteau et piquez dans la marmite. Et maintenant, écoutez-moi. Aussi vrai que nous sommes des braves gens et que voilà un poivron au bout de mon couteau, il faut qu'aujourd'hui vous m'entendiez, notre maire. Vous êtes venu ici pour faire pacte pour vos huiles, et vous voyez clair : après la récolte, elles tomberont bas, il n'y a plus à craindre de gelée, et cette année les olives casseront les branches dans tout le bas pays, de l'autre côté de la Durance. Vous attendez ici Tonin du Vallat de la Bernarde, qui doit en même temps estimer votre garance en terre; mais sa bête est malade, il n'arrivera au plus tôt que sur les neuf heures. Regardez l'ombre du *roucas*, nous avons une heure pour causer à l'aise. Voici donc mon petit système : l'an passé, la jeunesse de Montalric a joué une comédie, et très bravement...

— Ah! l'horrible chantier! dit le maire, c'est tout pierre et chiendent. Regarde un peu si ce n'est pas une abomination. Je suis sûr qu'il n'a pas un pied de profondeur. Tiens, Espérit, ajouta-t-il en prenant de la terre à poignée et la pétrissant, vois quelle forte terre! touche-moi ça, comme c'est beau! et penser que voilà trois années perdues!

Espérit vanna la terre dans ses mains, et répondit au maire qui le regardait fixement, les lèvres ouvertes, l'œil en feu :

— Belle terre, mauvais travail. Je me sens une grande joie. Pousse, brave chiendent, pousse, pousse toujours, et que toutes les mottes se changent en sables et cailloux! Et que le plan Leydet ne soit bien-

tôt plus qu'une lande sauvage! Ah! notre maire ne sait pas qu'il y a des épargnes qui ruinent! Pousse, brave chiendent, pousse toujours! Voilà ce que c'est que de faire travailler des étrangers, des vagabonds; est-ce que les bras manquent dans notre commune?

A la pointe du plan Leydet, du côté de la route, il y a un bouquet d'ormeaux libres qu'on appelle la Tousque. Au pied de ces arbres, on a creusé un trou profond, où l'eau suinte sous les mousses et les capillaires. Cette source est la seule qu'on rencontre en venant de la plaine : aussi les voyageurs s'arrêtent-ils toujours à la Tousque pour faire boire leurs bêtes et prendre courage avant la montée. Le meunier de Malaucène venait d'y faire halte, avec ses mules, sans qu'Espérit y prît garde. On entendait encore le clarin grêle des sonnettes qui marquaient dans le lointain un rhythme monotone.

— En voilà un qui trouve sans doute la terre trop basse! s'écria le maire lorsque le meunier fut parti. Il ne m'a pas salué parce que je suis en habit : c'est son droit; mais s'il est aussi trop fier pour ramasser les crottes de ses bêtes quand il a des paniers vides, c'est mon droit d'en profiter. Il ne faut pas que ça ne serve qu'à fumer la bise. Arrive, Espérit.

Alors le maire courut à la Tousque, et se mit à balayer la route avec ses mains.

— Vous avez raison, dit Espérit, qui était venu l'aider. Attendez que je vous casse une branche.

— Ni branche, ni rien, dit le maire. Et ces mains, Espérit? Crois-tu donc que je ne sois pas le fils de mon père? Un ménager qui n'aime pas le fumier, c'est comme un soldat qui craindrait de se salir avec la poudre; moi, ça me réjouit les mains.

— Et ça réjouit la terre, dit Espérit.

— Dis donc que c'est le sang de la terre. Avec du fumier, je voudrais couvrir le Ventoux de blés, de luzernes, de garances, depuis les Abeilles jusqu'à la Sainte-Croix! C'est le vin, c'est le feu de la terre.

Quand le fumier fut bien balayé, poussé dans un sillon, relevé, tassé, maçonné de terre, Espérit ouvrit de nouveau sa marmite, piqua un poivron, et reprit ainsi son discours le couteau à la main :

— L'an passé, monsieur Marius, la jeunesse de Montalric a joué la tragédie de *César*. Or Montalric ne vaut pas Lamanosc.

— Mais tu me l'as dit vingt fois, s'écria le maire exaspéré. Tu me feras devenir bouc avec ta vote de Montalric. Puisque tu veux parler, raconte-moi une autre histoire. Voyons, qu'as-tu inventé de nouveau, médecin des puces? Où en est ta musique? Tu passes pour sorcier, dis-moi ce que tu as vu dans la lune?

— Monsieur Marius, dit Espérit, j'ai vu dans la lune qu'un maire doit écouter les gens du pays quand ils viennent pour le bien de la

commune. Il n'y a pas à branler ni à lever la tête comme le roi d'Espagne. Eh çà! oui, ou non, voulez-vous m'entendre, notre maire? C'est la dernière fois que je vous le dis. Eh! brigand de sort! ce n'était pas ainsi autrefois quand nous étions terre du pape. Les consuls écoutaient tout le monde; il y en avait pourtant qui étaient seigneurs, monsieur Tirart; mais de ce temps on n'était pas fier comme à l'heure d'aujourd'hui. Ah! nous sommes tous fils du père Adam après tout. De tout temps, nous avons été en république dans nos communes du Comtat, et vous n'y changerez rien.

— Le voilà parti! dit en riant Tirart; allons, Espérit, calme-toi, ou je te fais arrêter comme ennemi du gouvernement, et je t'envoie à Paris, de brigade en brigade, la corde au cou, pour avoir voulu insurger le pays contre la France.

— Les braves gens ne s'arrêtent pas ainsi entr'eux dans leur commune, monsieur Marius. Je ne suis pas l'ennemi de la France, mais je tiens pour la justice. Vous savez bien que je ne vous parle pas pour moi, mais pour le bien de notre endroit. Alors écoutez-moi, reprit-il en jetant loin de lui son couteau, ou, sur mon nom, ça tournera mal pour tous deux; je vous le dis : je sens les oreilles qui me chantent.

— Marche, marche, dit le maire, conte-moi ton affaire; tu es dans ton droit; mais dépêchons, et surtout pas de menaces; si les oreilles te chantent, les poings me dansent, gare la musique!

Espérit lui tendit la main : — Touchez là, notre maire; à l'amitié! Vous êtes un brave homme, je vais vous raconter mon système de fil en aiguille.

Enfin Espérit put expliquer de point en point son grand projet, et le maire écouta de son mieux l'exposé des motifs que le terrailler lui présentait avec tout le luxe de ses périphrases et de ses métaphores. Les comparaisons, les proverbes, les souvenirs, les anecdotes abondaient dans cette œuvre longuement méditée. Tirart avait fait vœu de patience, il entendit tout ce discours sans trop se mettre en colère; mais quand le terrailler eut fini, les objections lui vinrent en foule : — Comment feras-tu? — Oseras-tu louer une salle? — Et l'argent? — Où prendras-tu des décors, des costumes, des acteurs? — Qui de vous sait le français? le plus malin de vous est de ma force. — Et l'argent?

— Ça me regarde, ça me regarde, répondait invariablement Espérit. Je n'ai besoin que de votre permis.

Quand la matière fut épuisée, il se leva et dit au maire : — Je ne vous demande pas d'écrit, votre parole me suffit. C'est une affaire décidée.

— Nous verrons, nous verrons; ton idée a du bon, mais laisse-moi

réfléchir, je ne te promets rien. Ah! si j'avais un autre conseil municipal!

— Alors, salut, notre maire. Un dernier mot : là, à combien la garance?

— Vingt-six, vingt-cinq; c'est selon.

— Vingt-six? Ah! ah! vous ne savez guère votre métier. Il faut que vous ayez un sort pour faire fortune. Peut-être voulez-vous dire trente-deux? Il arrive que la langue tourne quelquefois aux plus instruits.

— Vingt-six, monsieur le docteur.

— Trente-deux, monsieur le maire, sûr et certain. Demain trente-quatre et peut-être trente-huit!

— Impossible. J'étais avant-hier à Vaison, j'ai livré à vingt-sept; une heure plus tard, j'aurais perdu cent écus.

— Monsieur Marius, c'est comme je vous le dis, et vous savez que je ne suis pas un monteur de plans. Tenez, je ne veux pas vous faire languir plus longtemps, il est venu de grandes nouvelles d'Amérique et de Russie. Lisez-moi cette lettre que mon cousin le courtier d'Avignon m'a envoyée cette nuit par un exprès; un homme de La Charité est arrivé il y a deux heures toujours courant. Mon cousin me dit de tout acheter. Je n'aime pas le commerce, gardez cette lettre, et faites l'affaire à vous deux. Que décidez-vous pour cette comédie?

— Trente-deux! c'est incroyable! Espérit, ce sera entre nous deux de compte à demi.

— Et cette comédie, notre maire?

— Tu y penses donc toujours?

— J'y penserai pendant dix ans, vingt ans, trente ans; j'y penserai au cimetière, si vous vous refusez toujours au bien de la commune.

— Eh bien! à dimanche! nous verrons.

— Il me faut cette permission aujourd'hui même : voulez-vous, oui ou non?

— Allons, arrange-toi avec le curé; s'il consent, je consens. Nous marchons comme les cinq doigts de la main, et je ne veux pas me brouiller avec lui pour tes comédies.

— On aura la permission du curé, dit Espérit en nouant sa besace. Salut, notre maire, et grand merci.

Et sans plus tarder, il se suspendit aux branches du saule et descendit dans la ravine, courant vers le presbytère. M. le curé faisait sa classe dans son bas verger, sous les noisetiers qui s'étendent en tonnelle jusqu'au grand bassin. Les espaliers étaient en fleurs, et les premières asperges sortaient de terre.

— Espérit! Espérit! crièrent les enfans tout joyeux à la vue d'une barrette rouge qui sortait de la haie de grenadiers.

Espérit, qui ne passait jamais par les portes, arrivait des genoux et des mains par le mur à pierres sèches élevé en contre-fort du côté de la rivière.

— Bonjour, toi! dit le curé. Tu viens à propos. Mon azerolier est malade; regarde aussi les pruniers, je crois que les greffes n'ont pas pris; tu trouveras dans le bassin des plançons de toute grandeur, de quoi enter tout le verger.

Espérit ouvrit sa serpette et choisit parmi les branches qui trempaient dans l'eau. Tout en écussonnant et taillant les sauvageons, il exposa son grand projet. Les écoliers avaient jeté leurs livres sous les arbres, et couraient dans les herbes, à plat ventre, pour chercher des violettes.

— A te parler franc, répondit le curé, je te dirai que je ne m'en soucie guère. A quoi bon cette tragédie? N'avez-vous pas la lutte, les courses, le trois-sauts? Ne trouves-tu pas que le bal me donne déjà assez de mal?

Espérit insista. — Nous verrons, nous verrons, dit le curé; mais d'abord je ne veux pas qu'il y ait des filles dans ta tragédie.

— Il n'y aura pas de filles.

— Crois-tu que ce soit plus beau que des garçons se déguisent en femmes?

— Il n'y aura pas de garçons déguisés en femmes.

— Et comment?

Espérit ouvrit sa besace et tira un volume de Voltaire soigneusement enveloppé de papier, sur un lit de feuilles, entre deux fromages blancs.

— *La Mort de César!* monsieur le curé, *la Mort de César!* Lisez-moi cette phrase de l'introduction : « On n'y trouve point d'amour, « l'auteur n'a pas avili ce grand sujet par une intrigue de galanterie. » Qu'en dites-vous? Maintenant tournez la page et voyez-moi la liste des personnages. Où trouvez-vous une femme? Serait-ce le grand César? seraient-ce Marc-Antoine, Décime, Dolabella? ou bien encore Cassius, Casca, Cimber? J'ai beau chercher, ni dames ni demoiselles. Les licteurs peut-être? les sénateurs? les Romains?

— Et celle-là? dit le curé en montrant la gravure.

C'était l'édition de 1735, dont un volume dépareillé se trouvait dans les mains d'Espérit. Les dessins sont de Moreau jeune. L'image placée en tête de *la Mort de César* représente la dernière scène de la tragédie. Au premier plan une femme, allaitant un enfant, montre au peuple le dictateur assassiné, étendu sur un lit de parade; pour légende le vers célèbre :

Du plus grand des Romains voilà ce qui nous reste!

Espérit n'avait pas prévu cette objection. Il n'était pas encore revenu de sa surprise, lorsque le curé lui dit en riant :

— Prends courage; je ne veux pas te chercher une mauvaise querelle d'Allemand. Je ne vois pas de femmes au tableau des personnages, et rien ne t'oblige à copier la gravure.

— Vous consentez donc, dit Espérit.

— Je ne l'ai jamais dit.

— Vous vous y opposez? Et cette tragédie qui a été jouée en 1745 par des religieuses dans le couvent de Beaune! et moi qui vous ménageais une surprise pour votre jeudi-saint!

— Quelle surprise?

— C'est mon affaire. Ne pouvez-vous pas vous fier à moi? Et les reposoirs de l'année dernière! et les jardins dans l'église! les jets-d'eau, les allées sablées, le lac, les fontaines, les grottes, la montagne de fleurs derrière l'autel! avait-on jamais rien vu de pareil à Lamanosc? Tout cela n'est rien à côté de ce que nous aurons cette année : procurez-vous le plan de Jérusalem et de l'Olivette, ainsi que la description de tous les costumes du temps; je ne vous en dis pas davantage. Et que diriez-vous encore si, pour la Noël, vous voyiez entrer tout à coup à la crèche de votre église des bergers en vestes bleues et roses, suivis de leurs moutons blancs comme neige et chantant du Saboly (1), avec des galoubets et des tambourins, comme à Aix en Provence? Et penser que vous me refusez cette tragédie, qui serait pour le bien de la commune! Sans vous, tout serait décidé.

— Reviens dans huit jours, dit le curé; nous verrons, nous verrons.

Espérit mit en avant un argument décisif qu'il tenait en réserve.

— Je n'ai pas grande confiance, dit le curé; mais enfin c'est ton idée. Tu me réponds de tout. Et le maire?

— Il y consent. Il n'y a pas une heure que nous étions à causer de cette tragédie.

— As-tu son permis?

— J'ai sa parole; les papiers sont pour les coquins.

— Allons, agis comme tu l'entendras; tu fais de moi ce que tu veux. C'est votre idée, marchez; je ne suis pas le maire après tout.

V.

Espérit s'attendait à une résistance plus vive de la part du curé. Ce succès inespéré lui donna beaucoup d'assurance, et le lendemain dimanche il s'en alla résolument dans les cabarets de Lamanosc pour lever une bande de tragédiens. Depuis longtemps, il avait fait son

(1) Poète provençal, connu par ses noëls.

choix; les rôles étaient distribués d'après le caractère, les habitudes, les passions des acteurs qu'il avait en vue. Une seule chose l'inquiétait : comment satisfaire à toutes les ambitions que cette tragédie allait susciter? De quelle façon ménager ou repousser les candidatures rivales qui allaient se produire?

Il fit le tour des auberges les mieux fréquentées du village : — *le Mouton couronné, le Petit-Paris, le Grenadier des Alpes, le Panier fleuri, la Mule d'or, la Croix de Malte, le Tivoli du Midi.* Comme il n'était pas homme de cabaret, sa présence fut remarquée; il fut entouré, poussé, harcelé de questions et bientôt de moqueries, lorsqu'il eut lancé ce mot de tragédie, qui n'avait pas un sens très clair pour les paysans de Lamanosc. La plupart l'entendaient prononcer pour la première fois de leur vie : c'étaient ceux qui riaient le plus et qui ne se lassaient pas de malmener Espérit. A *la Mule d'or*, cela faillit même tourner à mal. Espérit s'adressa d'abord au teinturier Triadou, dont l'humeur sombre lui paraissait bien cadrer avec le personnage de Brutus. Triadou s'imagina qu'on voulait se moquer de lui en lui proposant ce rôle. Il était d'un naturel méfiant, et d'habitude il prenait les choses à contre-sens; il lui arrivait d'entrer en colère quand on le saluait et de se mettre en fureur si on oubliait de lui faire bon accueil. — Il y a quelque chose là-dessous, se disait-il. — Le teinturier était du reste un personnage important de la commune, il possédait un gros bien au terroir des Baux, et depuis longtemps on le connaissait pour un des premiers lutteurs du pays.

Le malheur voulut qu'au moment où Espérit s'adressait à Triadou, le joyeux chansonnier Perdigal entrât en ce moment à *la Mule d'or*. Le chansonnier savait à fond son Triadou et l'excitait à plaisir, quand il y prenait fantaisie.

— Calme-toi donc, dit-il en faisant le bon apôtre; il n'y a pas offense, vieux brutal, Espérit a raison.

Le teinturier brisa sa chaise. — Ah! vous croyez me mener, dit-il, nous allons voir.

Espérit et Triadou avaient déjà quitté leurs vestes et s'apprêtaient à se gourmer, lorsque le caporal Robin fit son entrée. Robin s'interposa et fut accepté comme arbitre. Il était à Lamanosc depuis trois semaines. Le soupçonneux Triadou, qui toute sa vie s'était tenu en garde contre ses meilleurs amis, avait eu, dès le premier jour, foi à Robin et lui avait livré son âme. Il croyait, admirait, imitait tout ce qui venait de Robin. Le caporal revenait d'Alger; il était très épris de couleur locale et ne savait plus marcher qu'avec des babouches; Triadou était convaincu que Robin n'aurait pu faire un pas sans ses pantoufles. Le caporal se coiffait d'un tarbouch, jurait en arabe et ne parlait jamais provençal; il avait rapporté d'Afrique la passion

des couleurs voyantes, des histoires fabuleuses et de la liqueur d'absinthe. Triadou, autrefois si sobre, ne quittait plus *la Mule d'or;* il se costumait, fumait à la turque et portait une calotte rouge; rien n'était comique comme son obstination à parler français, et quel français! Si l'on s'avisait de sourire aux récits de Robin, qui avait tué tous les lions du désert : — C'est vrai, disait Triadou d'un air féroce, le poing levé; — et son témoignage était d'un grand poids, car il était un fort tueur de loups, et, quoique chasseur, ne mentait jamais.

Le caporal Robin monta sur une table et s'assit les jambes croisées. Il se fit expliquer longuement la querelle, puis il décida avec la gravité d'un juge en séance qu'il n'y avait pas insulte, quoiqu'Espérit eût poussé la plaisanterie trop loin, que les choses devaient en rester là, et qu'il n'y avait plus qu'à boire à la ronde aux frais d'Espérit. Tous les habitués de *la Mule d'or* ratifièrent la sentence du caporal, et l'affaire s'arrangea, sans plaies ni bosses, le verre à la main. Après boire, Robin leva sa chibouque et donna l'ordre à Triadou d'embrasser Espérit. On se quitta donc bons amis, mais il ne fallait plus songer à venir parler tragédie à *la Mule d'or.*

Au *Grand Alexandre*, Espérit fut accueilli par les mêmes quolibets qui l'avaient déjà assailli dans toutes les auberges du village; mais d'un mot Cayolis, le maréchal-ferrant, arrêta les rieurs :

— Il n'y a pas à se moquer, dit-il; une tragédie, c'est une pièce de théâtre, comme qui dirait une comédie.

— Je suis sauvé, pensa Espérit, Cayolis s'en mêle.

Dominique Cayolis était un bel esprit très écouté à Lamanosc, habile d'ailleurs et connaissant bien les bêtes, en santé comme en maladie. Il avait fait son tour de France jusqu'à Lyon, par Toulon et Bordeaux, et s'était établi depuis peu dans la commune comme maréchal-ferrant. Son influence était grande, et rien n'avait encore altéré le prestige que lui donnaient ses longs voyages. Espérit lui destinait le rôle de Jules César.

— C'est une pièce de théâtre, dit Cayolis, mais rien au monde n'est beau comme *la Muette de Portici.* Je l'ai vu jouer à Toulouse; écoutez un peu le grand air de Masaniello.

On se pressa autour du beau Cayolis, qui se mit à chanter en appuyant sa main sur son cœur. Il fut très applaudi. — Maintenant, dit-il, attaquons le trio; Espérit, fais la basse. — On chanta le trio, puis le quatuor, puis le sextuor, puis les chœurs, si bien que le concert dura jusqu'à la nuit. Impossible de dire un mot de la tragédie.

Il ne restait plus qu'à visiter le *Café d'Apollon.* Cette auberge est fréquentée par les bourgeois de la commune, qui ne sont pas assez nombreux pour former un *cercle;* on y rencontre encore quelques pe-

tits marchands qui se donnent des airs de bourgeois en frayant avec la bonne compagnie. Les paysans et les ouvriers ne s'y hasardaient jamais. Le *Café d'Apollon* était un lieu très respecté, très redouté, une sorte de tribunal qui décidait en dernier ressort des réputations. Ce tribunal tirait une grande force de sa permanence; il n'y a que cette auberge et celle de *la Mule d'or* qui soient fréquentées pendant la semaine. C'était encore un grand centre d'élections, et l'huissier Fournigue y avait un pied-à-terre. Les habitués disaient toujours le *cercle* en parlant du *Café d'Apollon*. C'étaient bien les plus mauvaises langues du pays, le notaire Giniez en tête; mais on ne pouvait pas trop se plaindre, entre eux ils ne se ménageaient guère et se détestaient cordialement. Cette auberge était située sur la place, et souvent, en allant aux offices, les filles faisaient un détour pour entrer à l'église par la petite porte latérale, dans la crainte de passer sous les yeux des terribles censeurs. Espérit pensa fort sagement qu'il n'avait rien à espérer du *Café d'Apollon* : le notaire Giniez voulut l'arrêter sur la porte; mais le terrailler fit la sourde oreille et descendit à son *château des Saffras*. — Il faut avouer que ça n'a pas pris, dit-il. Enfin! à dimanche prochain!

Vint le dimanche, et les choses n'en marchèrent pas mieux. Partout même échec, aux auberges, au jeu de boules, au cours, au plan de l'église, où se louent les journaliers. — Mauvaise journée! se dit-il. Ce sera pour l'autre semaine. Petit à petit l'oiseau fait son nid.

Espérit n'était pas homme à se décourager pour quelques moqueries au début d'une entreprise. Il connaissait par expérience les résistances et les retours soudains de l'opinion publique, et souvent déjà par sa ténacité il avait vaincu les routines les plus obstinées. Lorsqu'il avait parlé pour la première fois de border la rivière de peupliers et d'oseraies et d'établir en aval une écluse comme à Caromb, tous les rieurs avaient été contre Espérit; on l'avait même chansonné, car à Lamanosc on fait des couplets à tout propos et souvent très bien tournés; Perdigal s'y est rendu célèbre pour ses rimes provençales. En dépit des chansons et des railleries, barrages et digues flottantes s'étaient élevés en moins d'un an.

— Eh bien! dit alors le *Café d'Apollon*, à la première crue d'eau tous ces travaux seront emportés. — L'orage éclata, et les digues résistèrent. — Ce sera pour les pluies d'automne, disait le notaire Giniez. — A l'automne, il en fut de même, et de même les années suivantes; l'écluse tint bon et fut encore consolidée par le tassement des terres. On en retira du franc limon à charretées, les peupliers poussèrent comme des pêchers et donnèrent bientôt un bel ombrage; les talus, les berges se gazonnèrent naturellement, et tous les ma-

tins, le notaire Giniez venait s'étendre dans ces herbes pour y lire son journal.

Il n'y avait dans la commune que des pénitens gris; Espérit, qui était d'une famille de pénitens noirs, décida qu'il fallait restaurer cette confrérie. Comme toujours, on se mit à dire dans le village : — Voilà encore des *almanachs* d'Espérit, des *almanacheries* (1). On fit des chansons. Les pénitens noirs n'en furent pas moins rétablis.

Le conseil municipal voulait faire raser la tour Saint-Sébastien, dont l'histoire est des plus glorieuses. C'est là qu'ont combattu au XIIe siècle les consuls de Lamanosc, morts les armes à la main pour les libertés de la commune. En 1359, les grandes compagnies d'Arnaud de Servole l'ont incendiée; en 1562, elle a soutenu trois assauts, quand les huguenots vinrent mettre le siége devant Lamanosc. Espérit se mit en tête de sauver cette vieille tour, et la *Sébastiane* ne fut pas démolie.

Espérit avait introduit dans le pays les mûriers nains et les oliviers de Crimée; on lui devait encore l'industrie des glaces que Lamanosc expédie à Marseille. Ce sont des neiges tassées qui se conservent toute l'année dans des glacières naturelles, formées au nord de la montagne par des anfractuosités de rochers où ne pénètre jamais le soleil.

Cet Espérit qui faisait tant de choses à Lamanosc n'était ni du conseil, ni de la fabrique : les intrigues d'élections le révoltaient; il avait même refusé toute dignité dans la confrérie qu'il venait de restaurer. Heureux de s'effacer, il ne pensait jamais qu'à l'œuvre poursuivie et s'y donnait tout entier. C'est ainsi qu'il gardait toujours la force et la franche liberté d'un esprit désintéressé. Le projet une fois conçu, le but marqué, sa volonté se dressait, se roidissait et poussait droit. Nul n'avait au même degré l'énergie, l'action lente, continue de l'idée fixe, frappant sans cesse au même point, comme ces suintemens des grottes qui creusent goutte à goutte de vastes coupes dans les durs basaltes.

Ce grand vouloir se rattachait à un patriotisme ardent et naïf toujours en éveil. Il serait difficile de faire comprendre le vrai de cette passion à ceux qui par eux-mêmes n'en ont pas éprouvé la douceur et la violence. Espérit avait eu dans sa vie une grande joie, vers les premiers temps du choléra. Jusque-là il avait tout admiré dans Lamanosc, mais au hasard, par instinct d'amour, sans se rendre compte de rien. « Bon air, belle vue, » il n'en savait dire ni penser davantage, du moins le croyait-il. A l'époque du choléra, des familles riches de Lyon et de Paris vinrent se réfugier à Lamanosc.

(1) En provençal *armanagi*, — rêveries, projets chimériques.

Espérit, qui savait un peu de français, leur servait de guide. Les premiers jours, ces étrangers trouvaient tout *ravissant*, le portail, les tours, les rues tortueuses jonchées de buis, le torrent, les fondrières du chemin, non par grand amour des champs et du village, mais par caprice de nouveauté, de contrastes. On les voyait dispersés çà et là, dessinant les brèches du rempart, l'arche du pont, le clocher, ou se poursuivant, s'appelant avec des cris de surprise à la vue d'une baraque vermoulue, d'une fleur, d'une herbe, d'une couleuvre, comme des enfans qui auraient découvert l'île de Robinson. Les demoiselles couraient les champs et revenaient en se couronnant de lavandes et de romarins. On faisait de grandes expéditions dans la montagne, et chemin faisant les étrangers reprenaient leurs longues discussions sur le pittoresque, la nature et l'art, les bois, les eaux, les neiges, les paysages et les couchers de soleil. Tout en conduisant les ânesses, Espérit ne perdait pas un mot de ces discours; il en retenait le plus possible, même sans bien comprendre; souvent le sens d'un mot, d'une phrase lui échappait, mais il prenait la phrase à la volée telle qu'elle lui arrivait, et il la fixait dans un coin de sa mémoire, comme il eût fait d'une phrase latine; elle restait des années entières inerte et sans vie, puis tout à coup ressuscitait et livrait passage à l'idée captive. — C'est singulier, disait-il plus tard lorsqu'il essaya d'analyser ses impressions; il paraît que c'est comme la garance : à ces idées, il leur faut bien rester deux ou trois ans en terre; si la graine est bonne, ça sortira toujours.

Au bout de quinze jours, il arriva que les belles dames n'admiraient plus rien et s'ennuyaient à mourir. Espérit ne s'en inquiétait guère; de tous leurs discours, il avait retiré grand profit. Un monde inconnu lui apparaissait; son esprit avait reçu le choc, il le sentait ouvert et dégagé et comme mis en mouvement dans un courant de lumière. La journée finie, il s'en allait le long des prés, méditant et rêvant, le nez aux étoiles, ruminant ses rêveries, cherchant et comparant, pensant à tout ce qu'il avait entendu, — phrases de livres et singeries dans la bouche de ces citadins, mais pour Espérit idées neuves et vives, provoquant un travail original, libre et sincère, raisons nouvelles d'aimer le pays, et de s'attacher encore par mille liens plus étroits à cette chère patrie de Lamanosc, — semences de rêverie pour des années entières, rêverie ordonnée, ravivée sans cesse, maintenue dans ses vraies limites par la grande piété d'Espérit, pouvant s'étendre sans péril sur ce fonds de mœurs pures qui lui servait en quelque sorte de support.

Cabantoux le pâtre ou quelque vieux paysan l'accompagnait dans ses courses du dimanche qui se prolongeaient très avant dans la nuit; un profond sentiment éclatait par momens sous leurs discours dé-

cousus; ils ne savaient que parler du pays et, leurs cœurs s'élevant, penser aux choses éternelles. Dans nos villages du Haut-Comtat, au fond de ces vallées préservées qui s'étendent au sud de la montagne, il n'est pas rare de rencontrer de ces hommes méditatifs, et la religion vient encore affermir la belle gravité de leurs âmes. Elle crée en eux l'habitude des longues réflexions, du recueillement, des recherches de l'esprit, le sentiment de l'invisible, toute une vie intérieure active et concentrée.

VI.

De son état, Espérit était d'abord paysan; mais comme il réussit dans les tuiles et plus tard dans la *terraille*, il n'alla plus au chantier que pour les fortes journées de garance. Il était du reste connu pour un homme bien adroit de ses doigts, très sûr dans la taille des mûriers et des vignes et pouvant donner un coup de main aux maçons comme aux menuisiers, un peu serrurier, un peu bourrelier, maréchal au besoin, jardinier entendu et surtout bon fontainier, car la baguette *lui tournait*. Ces industries l'aidaient à vivre, et sans quitter la terre, il pouvait donner plus de temps à ses inventions.

Il avait étudié jusqu'en sixième à Sainte-Garde, et les jours de fête il portait une longue lévite taillée droit comme une soutanelle. De là le titre de *moussu* (monsieur) Espérit qu'on lui donnait communément par manière de plaisanterie; mais d'année en année le sens moqueur de ce mot *moussu* s'affaiblissait à mesure qu'Espérit devenait un personnage. A la longue, on l'accepta comme tel dans une certaine mesure : n'être raillé qu'à demi, c'est tout ce qu'on peut demander de respect à l'humeur joviale du peuple comtadin.

La maison d'Espérit était bâtie à quelques jets de pierre du village, en arrière de la route de Carpentras, sous un prolongement de rochers formant voûte. L'aire en terre battue où séchaient les tuiles était fermée à l'est par des amoncellemens de bois et de branches disposés en bûchers; tout autour rampaient des vignes et des câpriers dont les feuillages couvraient les murs en retombant sur le chemin. A l'autre extrémité, les argilières, les fours, le puits à roues, un plan d'oliviers et d'amandiers, et plus loin encore les fumiers, rejetés derrière une haie de cyprès qui les masquait. Partout des fleurs et des plus rares, dans des vases, des caisses, des tuyaux de fontaines, sur les murs et sur les toits, aux corniches, aux lucarnes, à toutes les marches des escaliers extérieurs; des violiers dans les fentes des murailles et des iris dans les cailloux. A l'entrée, derrière deux colonnes retirées des ruines de Notre-Dame-des-Vans, des cyprès très hauts, très épais; sur le portail, des rangées de courges rouges brillant au soleil comme des canons de cuivre fourbis.

A la base des rochers où s'adosse cette maison s'étendent en longueur des bancs de sable durci qu'on appelle dans le pays des *saffras*. Le pic et le ciseau jouent à l'aise dans ces roches sablonneuses, mêlées de cailloutis; Espérit y creusa d'abord des caves, puis des serres, puis des escaliers. D'année en année, la maison s'étendit ainsi de tous côtés, par voûtes, terrasses, galeries et cabanons. Espérit creusait, creusait toujours, et poussait devant lui son terrier, à droite, à gauche, en haut, en bas, niches sur niches, jardinets sur jardinets. Au plus haut de ces constructions s'élevait une sorte de tourelle en bois, à balustres crénelés, où grinçaient des girouettes et des horloges à vent; sur un pivot tournait un ange en métal creux, portant à l'écusson un *Saint-Cloud* et sonnant de la trompette quand la bise se levait. Cette bicoque était connue dans le pays sous le nom de *château des Saffras;* de là le titre de *marquis des Saffras* qu'on donnait souvent à Espérit.

Il avait établi son laboratoire sous un auvent, dans une cour intérieure du château, où le public n'était jamais admis. Depuis quinze ans s'entassaient dans ce hangar les ressorts, les rouages, les instrumens, les ferrailles qu'il achetait de toutes mains. C'est là qu'il poursuivait en secret ses inventions et surtout son grand œuvre : la fabrication d'un orgue et la construction d'un monument en terre cuite. Il s'était creusé une fosse dans son jardin, et ce monument était destiné à lui servir de tombeau. Il devait représenter Espérit étendu sur un lit d'herbages, une croix sur la poitrine, un chien sommeillant à ses pieds. Quand l'idée lui vint d'élever ce tombeau, au retour d'un voyage qu'il fit à Avignon, il essaya d'abord de le sculpter au couteau, en pierre tendre de Saint-Didier; ces sculptures étaient horribles. En observant des enfans qui *faisaient leur portrait* sur la neige, il imagina de s'étendre tout nu, face contre terre, sur une couche de glaise préparée, et de couler du plâtre dans ces empreintes. Il n'obtint d'abord que des moulages informes d'un art barbare qui rappelait les dieux mexicains. Après mille essais, il arriva enfin à modeler un personnage en argile qu'il se proposait d'enduire d'un beau vernis vert qu'il avait inventé. Au four, les armatures prirent feu et firent tout éclater. Le monument en était là, lorsqu'Espérit se résolut à faire jouer *la Mort de César*. Il avait bien d'autres projets en tête pour lui et pour la commune, mais il les ajournait sagement, l'orgue même et le tombeau étaient négligés depuis qu'il avait conçu son grand dessein de tragédie; il fallait, avant tout, que *la Mort de César* fût représentée à Lamanosc.

— Ça ne prend pas, ça ne prend pas, répétait Espérit; je n'ai pas trouvé le bon biais. Quand je leur parle de la belle comédie de Montalric, ils me disent tous : — A Montalric, c'est différent. — Et à Monteux, à Saint-Didier, à Beaume-de-Venise, au Thor, à Vedènes?

—Oh! pour là-bas, c'est différent. — Et en quoi?—Toujours la même réponse; on dirait qu'ils se sont donné le mot.

— J'aurais dû demander l'avis de M. Lagardelle, dit-il un jour en apercevant le maître d'école qui étalait ses compas et ses niveaux d'eau sur le banc de sa porte; c'est un homme instruit et qui me sera d'un bon conseil. Salut, monsieur Lagardelle!

— Salut, Espérit.

On entra dans la salle, et l'on se mit à parler tragédie; dès les premières paroles, le magister fut saisi de colère.

— Une tragédie! s'écria-t-il en levant les bras. Ah! malheureux, retourne vite à ton four. Tu n'es jamais sorti de ton village, et tu veux faire jouer des pièces de Paris! Je te reconnais bien là, et tu seras donc toujours le même? On est jardinier, on est fontainier, on sait faire sécher des tuiles au soleil, on tourne tant bien que mal un chandelier de terre, et puis un beau jour, sans rime ni raison, quand la tête vous part, on se lance tout à coup dans les beaux-arts; c'est à faire suer des clous! Par hasard, serais-tu gradé et diplomé? Montre un peu tes parchemins. T'imagines-tu qu'on me confierait des expertises et des arpentages, si je n'avais pas fait mes preuves devant les juges compétens? Mais il paraît que pour les belles-lettres c'est différent, et tu me soutiendras peut-être que je n'ai pas le droit de te demander tes titres? Alors n'oublie pas de réserver un rôle à la Cadette. Ah! pauvre ignorant! maître sot! Toi, jouer une tragédie! toi, Espérit! Sais-tu seulement ce que c'est qu'une tragédie? t'en doutes-tu? T'es-tu jamais demandé quel était le plus fort auteur tragique? as-tu la moindre teinture de la rhétorique? soupçonnes-tu les lois du goût? Voyons, répondez, monsieur le tragédien, monsieur le docteur. Combien comptez-vous de styles? à quoi reconnaissez-vous le sublime? Sauriez-vous faire la différence entre le noble et le digne, entre le pondéré et le modéré? Tu n'en sais rien; moi, je le sais, et cependant je ne m'avise pas de monter des tragédies. Pourquoi? parce que je ne suis ni un vaniteux ni un présomptueux, et que votre ignorance à tous m'est bien connue. Je ne monte pas des tragédies, et pourtant j'aurais pu en composer tout comme un autre, car je suis l'enfant de la nature...

Espérit s'était rapproché de la porte à pas de loup. — Monsieur Lagardelle, dit-il, je vous donne mon salut; je vois bien que nous ne nous entendrons pas.

A quelques jours de là, il fit une dernière tentative, au *Panier fleuri*, au *Petit-Paris*, au *Grand-Alexandre*. Perdigal rima une chanson, et les moqueries reprirent de plus belle. Il fut même décidé que le tragédien serait berné, s'il venait à reparaître au cabaret. Espérit commençait à perdre patience; il s'en alla le long de la

rivière, assez irrité; son bâton sifflait dans sa main et faisait voler les fleurs de mauve et les tiges bleues des jusquiames.

— Ah! c'est un sort, disait-il, les gens qui ont de l'esprit ne veulent pas me donner un coup de main pour le bien de la commune. Eh bien! je ramasserai les mendians sur les routes, et j'en ferai des consuls et des dictateurs! On verra jouer les bêtes et les infirmes. Oui, Bélésis le muet, Bélésis le manchot sera sénateur; Cabantoux le *fadad*, la bête du bon Dieu, comme vous l'appelez, sera Brutus ou Cassius, et toi-même, Espérit le fêlé, le timbré, Espérit de la lune, Espérit des cigales, tu seras Marc-Antoine ou Jules César. Oui, cette tragédie marchera, et vous l'applaudirez, ou j'y perdrai mon nom!

Le pâtre Cabantoux accepta les yeux fermés; il prit de confiance le rôle qui lui était offert, sans se douter en rien de ce que pouvait être Brutus. Bélésis le muet suivit son camarade Cabantoux, et dans la soirée *la Mort de César* fut mise à l'étude au château des Saffras. Bélésis n'était pas muet de naissance : à l'âge de six ans, il était tombé d'un toit en servant les maçons; dans cette chute, il s'était brisé le poignet et fracassé les mâchoires. C'était un petit homme grêle, chétif, nerveux, toujours malade et toujours gai, d'une imagination très active, d'une vivacité d'écureuil. Cabantoux et Bélésis étaient la risée du village, Cabantoux pour sa lourdeur, Bélésis pour sa pétulance. Boiteux, défiguré, déjeté, Bélésis aimait passionnément la danse; il s'y montrait fort agile. Au bal comme dans la rue, l'animation, l'impatience de tous ses mouvemens excitaient les moqueries des plaisans de Lamanosc, qui ne voyaient que le grotesque de cette gentillesse naturelle retenue captive dans un corps infirme.

Cabantoux était berger, Bélésis tournait la roue chez les cordiers. Tous les jours, à la nuit tombante, le manchot et le fadad se rencontraient à l'étable du maire Tirart, et partaient de là, bras dessus, bras dessous, pour la tuilerie, où les attendait Espérit. A leur arrivée, le terrailler mettait la barre au portail, les deux amis se faisaient une place au milieu des copeaux amoncelés sous l'auvent du hangar, Bélésis à plat-ventre, Cabantoux sur son séant, dans un trou; Espérit montait sur l'établi, et d'une voix perçante déclamait les vers de Voltaire. Bélésis prenait un grand intérêt à cette lecture; lorsqu'un passage le frappait, il lui arrivait souvent d'être saisi d'une envie folle de parler qui se trahissait par des gestes et des cris saccadés. Cabantoux se tenait dans sa niche de copeaux, raide, immobile comme une statue. Les mains collées sur les genoux, l'œil fixe, l'oreille dressée, il écoutait avidement les récitations d'Espérit, sans parvenir à comprendre une seule tirade. Quand on l'interrogeait, il soufflait bruyamment, suait à grosses gouttes, fermait les poings, balançait la tête et restait court. Sa bonne volonté était à toute

épreuve, il ne se lassait pas d'écouter et d'être réprimandé, mais cette attention obstinée restait toujours sans récompense; en quinze jours de leçons, il n'avait pas fait un progrès. Il paraissait impossible de lui faire apprendre deux vers; les eût-il retenus, il les aurait récités d'une façon exécrable.

Espérit n'avait pas lieu d'être beaucoup plus content de lui-même. En donnant des conseils à Cabantoux, il s'apercevait à chaque instant de sa propre faiblesse; il sentait bien que ces conseils portaient à faux, il le sentait fortement, mais sans pouvoir rien préciser. Nuit et jour il récitait et déclamait son premier acte, à la tuilerie, dans les bois, sur les chemins; il lisait et relisait la préface, les notes, l'introduction, les commentaires; ces études opiniâtres ne servaient qu'à lui révéler des difficultés qu'il ne soupçonnait pas, et le jetaient de plus en plus en grande méfiance de lui-même. — Au lieu d'avancer, je recule, disait-il, c'est tous les jours pire. Le professeur Lagardelle avait raison. Ah! mauvais Espérit, tête fêlée, tête cassée! Ce serait pourtant le bien de la commune, cette *Mort de César!* reprenait-il. Et d'ailleurs on l'a bien jouée à Montalric, et Lamanosc vaut bien Montalric. Plus belle vue, meilleurs airs, moins d'ivrognes! Nos terres sont plus fortes, nous travaillons mieux la vigne, et je trouve que chez nous les gens ont plus de biais. Ah! si l'ami Marcel était au pays!

Ces belles raisons ne le tiraient pas de souci. Il n'allait plus ni à ses tuiles ni à son jardinage; les orgues, la sculpture, la mécanique et toutes les inventions étaient délaissées. Pendant la nuit, il relisait avec acharnement son volume, et le jour il errait dans les champs comme une âme en peine.

VII.

Un matin, comme il traversait la route de Flassans, il fit rencontre du maréchal-ferrant Dominique Cayolis, qui venait d'attacher ses mules aux ormeaux de Notre-Dame. Cayolis était en belle humeur.

— Holà! dit-il, holà! seigneur, salut.

— Salut, Ménicon, à l'amitié!

— Salut, Espériton; as-tu toujours des fourmis dans la tête?

— Et toi, quelle chanson nouvelle! où vas-tu?

— Devant mes jambes; la terre est grande.

— Toujours le même? Viens-tu avec moi?

— Avec toi? quand les poules auront des dents.

— Alors adieu, Ménicon, moi je vais à Flassans.

— Flassans? mauvais port de mer; les chats y meurent.

Espérit s'était éloigné de quelques pas lorsque Cayolis le rappela.

— A propos, dit le maréchal, c'est demain marché; il faudra que tu me portes cette montre chez l'horloger; un jour elle va, un jour elle ne va pas; elle est comme la tête d'une femme, — pleine de cigales; on dirait les affaires du gouvernement.

Espérit ouvrit la montre et toucha les ressorts avec une paille. — Ce n'est rien, dit-il, ta montre n'a rien à faire à la ville, je m'en charge; entrons à la tuilerie.

— Bien parlé, dit Cayolis; les médecins des montres, vois-tu, sont comme ceux des gens, ils leur donnent des maladies. Eh bien! en avant au château des Saffras! Écoute un peu, Spiriton, je me sens en voix :

Léonor, mon amour brave
L'univers et Dieu pour moi,
Pour toi...

On revint aux Saffras; le terrailler prit ses pinces et remit la montre en état.

— Déjà! dit Cayolis, tu es un habile homme. Voilà mon oignon qui chante, gai comme un pinson. Eh! eh! reprit-il d'un air fin et goguenard en poussant Espérit par le bras, eh! eh! c'est plus facile à faire marcher qu'une comédie!

— Eh bien! parlons-en de cette comédie, répondit le terrailler. Pourquoi n'en es-tu pas? Je ne t'ai pas cherché, mais puisque tu me provoques, je veux en avoir le cœur net. Il faut que tout soit tiré au grand clair. Allons! pourquoi n'en es-tu pas?

— Mauvaise affaire, dit Cayolis, mauvaise affaire! Assieds-toi là, tu vas m'entendre raisonner; mais commence par descendre cette bouteille qui flane à ta fenêtre, le soleil pourrait l'enrhumer. Très bien. Cabantoux, rince les verres; maintenant verse, Spiriton, et tais-toi. Pas un mot ou tu es un homme perdu. Mauvaise affaire que la tragédie, mauvaise affaire! On n'en joue plus à Bordeaux; j'aime mieux *la Muette*. Moi, je suis comme les linottes en cage, j'ai la pépie, verse encore; ce coudounat se fait. Spiriton, Spiriton, tu n'entends rien au théâtre; je vais t'expliquer les choses, mais surtout tais-toi. Je n'aime pas qu'on me coupe le fil quand je vais dire du nouveau. J'ai la parole.

Cayolis avait la parole facile, et l'eau de coing lui déliait la langue. Il raconta ses voyages, ses bons mots, ses aventures; pendant une heure, il discourut tout à l'aise sur *la Muette*, les jeux floraux, la façade du théâtre de Bordeaux, le commerce colonial, les chœurs de Toulouse, la politique secrète de l'Autriche. Quand la bouteille fut vidée, Ménicon s'arrêta et dit au terrailler : — A toi maintenant! Cayolis t'écoute.

Espérit prit la parole; Cayolis ne songeait pas à le contredire; il

sifflait gaiement dans sa clef d'agate, faisait sonner la montre et tinter les breloques en corail. Quand on l'interrogeait, il répondait d'un visage riant pour approuver. Cayolis avait pris le volume de Voltaire et regardait très attentivement les gravures en fredonnant une ariette. Espérit était en train de développer ses plus beaux argumens, lorsque Ménicon l'interrompit brusquement.

— Voyons ces rôles; quel est celui qui a ce costume? dit-il en montrant le dictateur étendu sur un lit de parade, la poitrine et les bras nus.

— Jules César, l'empereur!

— Eh bien! dit Cayolis, je jouerai César, c'est décidé.

— Un beau rôle, dit Espérit, mais difficile. C'est dur à apprendre. Il y en a long, je t'avertis. Trois cent dix vers!

— Rien, dit Cayolis, rien, rien. Pour la mémoire, je suis le sans pareil. Chante-moi une chanson, celle que tu voudras, la plus longue de ton cahier; que je ne sois plus Cayolis si je laisse en route un seul mot!

Espérit entonna une très vieille complainte que Ménicon ne connaissait pas. Le maréchal dédaignait les airs du pays et ne s'adonnait qu'aux chansons d'opéra qui faisaient valoir sa belle voix blanche. Il était très connu pour sa manière de chanter : *Amour sacré de la patrie* — non-seulement à Lamanosc, mais dans tout le centre et dans plusieurs villes du tour de France. La complainte avait vingt couplets; à la fin du cinquième, le terrailler s'arrêta en voyant que Ménicon ne cessait de rire et de causer, de tirer les oreilles à Cabantoux et de fouailler les chiens.

— Et le sixième? dit Cayolis; allons, reprends tes antiennes pendant que je vais essayer un pas.

De glissades en glissades, Cayolis courut jusqu'à la porte, tourna autour des meubles, battit des entrechats, revint et repartit en valsant avec une chaise, pendant qu'Espérit chantait sa complainte. Au dernier vers, le maréchal s'arrêta, fit une pirouette et psalmodia la complainte; les vingt couplets furent répétés sans erreur. — Voilà, dit Cayolis en secouant Cabantoux, qui le contemplait avec stupéfaction; je te donne trente ans pour en faire autant, et toi, Spiriton, qu'en dis-tu? Pour ta *Mort de César*, ce sera de même. C'est décidé, je me charge de ce rôle. Perdigal, qui est poète, jouera Brutus, et le général Robin, Marc-Antoine. Tu vois bien qu'il te faut des gens qui aient voyagé. Quant à toi, comme tu n'as pas bonne tête, tu vas rester dans les figurans avec Cabantoux et Bélésis. Pour les autres rôles, sois tranquille, ne t'inquiète de rien; je me charge de tout. Ce soir j'aurai enrôlé la troupe, et dimanche, à deux heures, nous venons tous manger la salade au château des Saffras. Que tout

soit disposé, et demain, au marché, n'oublie pas les merluches.

— Tout sera prêt, dit Espérit, et toi, fais à ta guise; je te conseillerais seulement de choisir les acteurs à nombre égal dans les *paysans* et les *moussus*.

— De quoi! de quoi! dit Cayolis. Des conseils? Ris-tu ou fais-tu l'amour? Holà, holà, seigneur! Ne te mêle que de ta cuisine. A dimanche.....

Et le beau maréchal partit en chantant la cavatine de *Robert*.

Au jour fixé, à l'heure dite, Cayolis fit son entrée aux Saffras avec Robin, Perdigal, Triadou et douze compagnons très décidés, — six *paysans* et six *moussus*.

Ces mots de *paysans* et de *moussus* servaient à désigner les deux partis qui divisaient alors la commune. A Lamanosc, il y a toujours eu deux factions en présence. De 1830 à 1834, la politique s'était assoupie; il semblait que le calme allait renaître dans le village, lorsque tout à coup on vit sortir de terre deux nouveaux partis, celui du curé et celui du vicaire. Les premières chansons provençales de Perdigal datent de cette époque. Le pays était en feu, l'autorité supérieure intervint, et le vicaire fut déplacé. A quelques mois de là, un médecin italien vint s'établir dans un hameau voisin de Lamanosc, la faction du vicaire se jeta aussitôt du côté de l'Italien et lui improvisa une clientelle; les animosités se réveillèrent, et bon gré mal gré, le docteur de Bologne et le docteur de Montpellier se trouvèrent les chefs de deux grands partis. La guerre dura trois ans,—trois ans de rixes, de chansons et de procès; à la longue, les passions se lassèrent ou changèrent de but. Le vieux médecin de Lamanosc, sentant sa fin approcher, maria sa fille au docteur italien : les partis se débandèrent, et la fatigue générale ramena l'ordre dans la commune. Ce ne fut qu'à la *vote* de 1838 qu'on vit reparaître deux factions, sous le nom de *paysans* et de *moussus*. Il serait difficile de définir exactement ces deux partis. Il n'y a pas de prolétaires à Lamanosc, et les ouvriers des corps d'état ont tous un champ qu'ils cultivent eux-mêmes; les *paysans* sont propriétaires, les *moussus* portent la veste, et plusieurs d'entre eux vont en journée. Tout ce qu'on peut dire, c'est que dans le parti des *moussus* on rencontre un plus grand nombre de forts cultivateurs et d'artisans.

Les douze jeunes gens qui suivaient Cayolis étaient les chefs des deux partis, et le seul fait de leur rencontre dans une même troupe témoignait de la grande influence du maréchal, car jamais les haines n'avaient été si violentes à Lamanosc. La guerre était partout; une même ardeur emportait les vieillards et les enfans : aux bals, aux promenades, à l'église même, aux confréries, on voyait les filles se grouper en deux bandes ennemies. Cayolis était très considéré des

deux partis. A son arrivée, il ne s'était pas laissé engager dans leurs luttes; l'homme qui avait habité les grandes villes n'avait plus que du dédain pour ces querelles de village; sa rare bienveillance naturelle l'aurait d'ailleurs toujours éloigné des inimitiés et des colères.

Espérit vint recevoir ses convives dans la cour; aussitôt Cabantoux sonna la cloche, et Bélésis mit le feu aux bombes de terre alignées sur la terrasse. Les tables étaient dressées sous la tonnelle; à l'entrée flottaient deux drapeaux tricolores; au fond, sur les colonnes romaines, on voyait le buste du roi et la statue de saint Antonin, patron de la commune, entourés de fleurs et de feuillages. Les tables étaient garnies d'assiettes en forme de feuilles de vigne, revêtues d'un beau vernis vert inventé par Espérit; au centre, sur un socle de bois sculpté, une dame-jeanne de clairette ornée de pampres; les poissons et les salades étaient servis dans des poteries brillantes rangées tout autour de la dame-jeanne. Le caporal Robin loua l'ordonnance du banquet, et Cayolis déclara qu'à Toulouse on n'aurait pas mieux fait. Au dessert, la dame-jeanne était vide; Cayolis et Robin lurent quelques tirades de Voltaire, on les applaudit avec fureur, et les rôles furent aussitôt distribués.

— Maintenant, chantons la gloire! dit un paysan.

— Toujours, répondit le caporal, mais n'oublions pas que le muscat est l'ami de l'homme.

Chanter la gloire signifie toutes chansons sur l'Afrique, l'empereur, les aventures de terre et de mer, le retour au pays, en général tout ce qui n'est ni complaintes ni romances d'amour. Espérit mit en perce le baril de muscat de Beaume. On chanta la gloire chacun à tour de rôle, et quand tous les convives eurent fait montre de leurs talens, Cayolis leur dit : — Maintenant, les amis, nous allons monter *la Muette*, mais commençons par former deux chœurs. Perdigal, tu vas appareiller les voix.

— Les *moussus* à droite, les paysans à gauche, dit le poète, c'est tout simple.

— Je ne connais ni paysans ni *moussus*, répondit Cayolis; je n'en ai pas vu à Toulouse, je n'en ai pas vu à Bordeaux, et le général Robin vous dira qu'il n'y en a pas en Alger; ainsi qu'il n'y en ait plus à Lamanosc! J'entends que pour le chœur de *la Muette* on se donne tous la main, et francs amis. Autrement pas d'*Amour sacré de la patrie!* Allons, Spiriton, le vieux grenache, nous allons fraterniser. Qu'on me donne le drapeau.

— Tout va bien, se disait Espérit; voilà donc une affaire finie, ce n'est pas sans peine. Enfin, Paris ne s'est pas bâti en un jour. Cette tragédie marche bien, ce sera plus beau qu'à Montalric.

Lorsqu'on eut chanté les chœurs de *la Muette*, Perdigal prit son

fifre et joua des quadrilles; le muet courut à l'écurie et revint avec un collier de grelots autour du cou et deux sonnailles de mule pendues à la ceinture. Les acteurs sortirent alors du château des Saffras en faisant la farandole, Cayolis en tête, le drapeau à l'épaule, Bélésis à la queue, traînant gaiement sa jambe infirme, et dansant de son mieux en faisant tinter ses sonnettes. M. Lagardelle était assis devant sa porte et lisait du Crébillon. — Holà! dit M. Lagardelle en relevant ses lunettes, holà! holà! quelle est cette fête nationale?

— *La Mort de César*, répondit Espérit. Allons, les amis, à la danse, deux places au milieu!

Les rangs s'ouvrirent, quatre mains vigoureuses saisirent le magister, et la farandole repartit en l'entraînant dans sa course. De son côté, Cayolis avait enlevé le maire Tirart, qui s'était trouvé sur le passage de la troupe. Massapan, le tambour de ville, voyant danser son maire, prit ses baguettes et battit la caisse à côté de Perdigal. Les habitués du café d'Apollon, s'étant aventurés sur la place, furent entourés et mis à la danse. En quelques minutes, la farandole comptait cent cinquante personnes. Quant à la tragédie, Espérit seul y pensait encore.

VIII.

Il avait été décidé qu'on se retrouverait toutes les semaines, à la même heure, au château des Saffras. Les réunions eurent lieu comme on se l'était promis, les acteurs vinrent avec empressement au rendez-vous, et les répétitions furent suivies très assidûment.

C'étaient de singulières répétitions. Le caporal Robin s'était chargé de dresser les conjurés, et, sous ce prétexte que de tout temps les conspirations se sont ourdies dans les souterrains, il commençait par mener ses élèves à la cave, une torche à la main. Alors on mettait le siphon au tonneau, Robin poussait un cri de hyène et d'une voix caverneuse déclamait le monologue du second acte. A chaque tirade, on se versait des rasades, et quand le monologue était terminé, les assassins de César reprenaient leurs torches, croisaient les bras et portaient le caporal en triomphe.

Triadou le teinturier taciturne admirait Robin, mais il ne l'imitait pas. C'était son premier acte d'indépendance; en toute autre circonstance, il copiait servilement le caporal. — Toi, Triadou, disait Cayolis, tu conspires en silence. C'était vrai à la lettre : le teinturier restait ainsi des heures entières sans desserrer les dents, non-seulement par goût, mais encore par système, parce que telle était sa manière de concevoir le personnage de Cassius, qui lui était échu.

Le caporal était, avec le terrailler, le seul qui eût pris quelque intérêt à la tragédie; les disciples de Cayolis chantaient *la Muette* sous la tonnelle; le beau maréchal avait choisi les voix les plus agréables; son sextuor était bien monté, et les chœurs manœuvraient avec ensemble. Perdigal, qui méprisait les vers français, trouva plus gai d'exercer ses élèves au jeu de boules; du jeu de boules, il les fit passer au jeu de quilles, lequel était inconnu à Lamanosc; comme quilles, on se servit des tuyaux de terre qu'Espérit fabriquait pour les fontainiers. Quand tous les tuyaux furent cassés, on les remplaça par des vases, des tuiles et des poteries. Avec de tels maîtres, le nombre des acteurs fut bientôt triplé; tous les jeunes gens du village voulaient venir aux Saffras. La pièce n'en marcha pas mieux : à la classe de Perdigal, comme autour de Cayolis et de Robin, paysans et *moussus* ne songeaient qu'à vider les dames-jeannes de clairette et de muscat. Après boire, il arrivait souvent que les chefs des deux grands partis se gourmaient en règle, ou se cassaient des bouteilles sur la tête. Quand ils étaient de bonne amitié, c'était encore pis; Perdigal prenait son fifre et les faisait danser, — danses lourdes et violentes! Tout était dévasté, les jardins, les plates-bandes, la pelouse et les jardinets; de la cave aux terrasses, le château des Saffras était mis à sac; on traînait les échelles et les tombereaux en travers de la route, qui se trouvait ainsi barrée du côté de la campagne; les tragédiens faisaient alors une sortie par la petite porte, arrivaient sur les derrières des passans et des curieux, les chassaient devant eux à coups de gaules, et les faisaient entrer de vive force à la tuilerie pour boire et danser.

Espérit avait introduit dans la troupe un ami du maître d'école, le vieux sergent Tistet, pour neutraliser l'action de Robin. A la vue de ces désordres, l'honnête Tistet se retira; Cayolis l'approuva beaucoup, mais il resta aux Saffras pour ne pas compromettre sa popularité.

Le terrailler dit alors à Cabantoux : — Le sergent Tistet a raison. Toi, dès que les citoyens seront partis, tu barricaderas le château, et dimanche visage de bois. S'ils veulent pénétrer de force, que les fusils soient chargés, et samedi soir, en rentrant le troupeau, amène-moi tes chiens de la Crau, ainsi que les dogues du maire. — Espérit mit ensuite la clef à ce tiroir de sa crédence qui ne s'ouvrait que pour les cinq grandes fêtes. — Allons, dit-il, allons, Espérit, voici le moment d'endosser la lévite; il n'y a plus que la *Pioline* où l'on puisse te venir en aide.

Il réunit ses plus belles hardes, la soutanelle des grands jours, le pantalon de velours bleu, le *corset* (gilet) jaune, les bas chinés et les fins souliers de castor. Ce costume complet fut soigneusement

plié dans un panier, et le terrailler descendit dans la cour, le paquet sous le bras, un bout de miroir à la main. L'ânesse était à la porte, sanglée et bridée. Espérit n'eut qu'à l'enfourcher, et la Cadette partit au trot sur la route de la Pioline.

La Pioline est une gentilhommière démantelée où l'on élève à foison toutes sortes de bêtes : entre l'étable et la ferme, les porcheries; autour du corps de logis s'adossent et montent les maisonnettes des chèvres, des lapins, des oies, des canards. Un gros et tortueux mûrier, planté sous Henri IV, sert de retraite aux dindons; les paons voyagent des platanes de l'allée aux marronniers de la grande terrasse. Aux corniches des toits, sur les cheminées, aux lucarnes des greniers, des pigeons par centaines; des ruches dans les jardins; dans les cours, des bandes de coqs russes, de poules, de pintades, des lièvres privés et des perdrix familières qui souvent viennent picorer sur les tables du salon! Tout ce petit monde remue, s'anime, s'agite et tourne sans cesse; dès qu'on ouvre une porte, une fenêtre, les bêtes arrivent par volées : ce ne sont que cris et battemens d'ailes, fourmillemens de pattes, de becs et de queues. A tous les angles des murailles, on voit des poussinières, des cages, des volières. A l'arrière du chenil, un jeune renard, donné par Perdigal, traîne et secoue sa chaîne; vis-à-vis, dans une loge grillée, sont deux loups pris au piége par le chasseur Malaterre; enfin, près des serres des terrasses inférieures, on garde les animaux rares que les officiers de marine envoient, au retour de leurs voyages, à leur ami Cazalis, le seigneur de la Pioline, — le lieutenant de vaisseau Jean-de-Dieu Cazalis, ancien commandant de *la Ville-de-la-Ciotat*.

— On ne saura jamais ce qu'il y a de bêtes à cette Pioline, dit un jour le petit pâtre Cascayot, c'est pis qu'une arche de Noé; quand les pigeons s'y envolent, le soleil en est noir. — De là le mot d'*Arche-de-Noé*, employé aussi communément que celui de *Pioline* par les paysans, grands donneurs de surnoms.

A la montée des Mourgues, Espérit se cacha dans un bouquet de romarin et fit sa toilette.

— Voici l'évêque des cigales, dit la servante Zounet, qui faisait de l'herbe pour ses lapins, à grands coups de faucille dans les fossés. Oh! le bel astre! Spiriton, tu es beau comme un soleil! Tu vas donc à la noce? Il te manque les rubans et le bouquet. Si c'est moi que tu viens demander en mariage, je t'avertis qu'il faudra que tu m'habilles en dame.

— Salut! la Zounet, dit Espérit, le lieutenant est-il de bonne humeur?

— Mais toujours, répondit la servante. Crois-tu que nous soyons, comme toi, des têtes virées? Si tu veux le voir, descends à l'Oli-

vette, près des cerisiers. Tu feras bien d'y rester pour faire peur aux oiseaux.

Espérit lâcha la Cadette dans les joncs et courut au verger d'oliviers. Mlle Sabine, la fille du lieutenant, était assise sous le mûrier, et les moutons venaient prendre du sel dans sa main; Espérit fit un détour pour éviter Mlle Sabine, et d'un bond franchit la muraille du jardin. Sous les cerisiers, il aperçut le lieutenant, qui lançait des mottes aux chèvres de Cascayot. Le lieutenant pestait, jurait, appelait à grands cris Cascayot. Le petit pâtre faisait la sourde oreille et glissait en rampant sous les pampres de la muraille.

Espérit s'avança vers M. Cazalis et lui présenta timidement sa requête. Aux premières paroles, et sur ce seul mot de tragédie, le lieutenant prit un air joyeux.

— Comment donc! dit-il, c'est une excellente idée. Tu es un homme d'esprit, mais d'où diable t'est sortie la pensée de venir me consulter? Pourquoi moi plutôt qu'un autre?

— Tout va mal au château des Saffras, répondit Espérit; alors je me suis souvenu de ce que j'avais entendu à la Pioline il y a trois ans. Vous rappelez-vous quand je suis venu arranger le petit jardin? Vous étiez assis sous le quatrième figuier, celui des figues-dattes, qui a gelé au gros froid; vous lisiez à Mlle Sabine des vers d'*Athalie*, et l'on peut dire que vous leur donniez un bon coup. Vrai! c'était un plaisir de vous écouter.

— Mon ami, dit M. Cazalis, c'est que j'ai vu Talma... Et je l'ai connu, reprit-il avec ce mouvement d'orgueil dont ne peuvent se défendre les vieillards qui ont approché les comédiens renommés.

— Talma? dit Espérit, Talma? — Et, ne comprenant pas, il regardait le lieutenant d'un œil triste et inquiet comme celui des chiens. Le lieutenant s'empressa de lui raconter Talma, *Cinna*, les parterres de rois, Mlle Mars et le décret de Moscou. Les chèvres sautaient de tous côtés dans le verger, faisaient ébouler les murailles et mordaient à belles dents les pousses des jeunes arbres; mais M. Cazalis ne prenait plus garde à ces rapines : il était tout entier au plaisir de décrire les grands triomphes de la Comédie-Française. — Ah! Talma! Talma! dit-il en finissant. Mon ami, je n'ai jamais vu Lekain, mais sois certain qu'il n'allait pas à la cheville de Talma. Spiriton, voici trente ans que je n'ai été à Paris, mais je n'y tiens pas; il n'y a plus de théâtre, le théâtre est mort, c'est fini.

— Vous ne voulez donc pas en être? dit Espérit. Sans vous qu'allons-nous devenir? non-seulement pour les bons conseils à la Talma, mais il n'y a que vous pour pouvoir gouverner cette bande de gueux.

De sa vie, le lieutenant n'avait refusé un service; mais dans cette circonstance moins que jamais pouvait-on mettre en doute son obli-

geance? Il appartenait à une génération qui a aimé la tragédie avec une ardeur, un enthousiasme dont nous ne pouvons plus aujourd'hui nous faire une idée. La proposition d'Espérit ranimait en lui la vieille passion toujours vivace; M. Cazalis se sentait renaître, toute sa jeunesse se réveillait. Il fit à peine quelques objections pour la forme, et séance tenante il fut convenu qu'on se mettrait à l'œuvre au plus tôt.

— Allons, allons! dit le lieutenant en congédiant Espérit, tout cela s'arrangera; mais surtout que ma sœur Blandine n'en sache rien : c'est une femme terrible, elle trouverait mille raisons absurdes pour nous détourner. Amène-moi ton escouade dans la semaine et que je les mette au pas; une fois que vous serez installés, ma sœur n'y pourra plus rien; nous aurons pour nous les faits accomplis, comme on dit dans les gazettes. Va au plus vite, je prends cela sur moi; d'ici-là, qu'elle ignore tout; si elle s'en doute, nous sommes perdus. N'oublie pas que c'est à une heure que Mlle Blandine sort tous les jours pour aller donner ses consultations. Quand une fois elle a bourré ses poches de fioles, d'onguens, d'herbes sèches et de petites boîtes, rien au monde ne pourrait la retenir à la Pioline, et pour qu'elle rentre, il faut que le tout soit vidé, les paniers comme les poches. Allons, allons, tout ira bien; maintenant prends ton sac et tes quilles, et va voir si je suis à Lamanosc.

La Cadette eut bientôt franchi la distance qui sépare la Pioline des Saffras. En approchant du château des Saffras, l'ânesse se mit à braire gaiement et partit au trot. Espérit leva la tête; une fumée légère montait en spirale derrière les cyprès de la tuilerie, et le portail était ouvert à deux battans. Espérit sauta dans le fossé, courut jusqu'à la petite porte et déterra la clé, cachée sous les pierres.

— C'est bien ma clé, dit-il, et c'est bien ici le château des Saffras; voilà la première fois que je ferme de tous côtés, et ma porte est ouverte! Il y a du nouveau. Voyons la niche.

La niche était vide, la chienne Flore jappait joyeusement dans la cuisine. Du fond de la cour, Espérit l'aperçut accroupie devant le foyer, la queue en l'air, le museau dans les cendres; derrière la Flore, la Cadette, déjà installée à la grande table, buvant au broc et mangeant les salades; dans la cheminée un jeune paysan, les pieds à la crémaillère, caressant la Flore et séchant ses guêtres à la flamme claire des genêts. C'était l'ami d'Espérit, le fils du boulanger de la commune de Seyanne, Marcel Sendric, qui revenait au pays après une absence de quatre années.

— Voilà César, dit Espérit en sautant au cou de Marcel; comment es-tu là? depuis quand de retour?

— A Seyanne depuis ce matin, dit Marcel, aux Saffras depuis

une heure. Tu vois que je n'ai pas perdu de temps; les mules étaient au moulin, je n'ai pas voulu attendre, et je suis venu par le chemin de la rivière. Pendant la nuit, l'orage a enlevé la planche, et pour passer la rivière de Mèdes, avec de l'eau jusqu'aux reins.....

Espérit ne l'écoutait plus, il s'était reculé de quelques pas pour mieux le voir. — Mais lève-toi donc, lui dit-il, là, droit! Jour du ciel! comme tu as grandi!

— Et tes cyprès aussi, répondit Marcel. Il y a quatre ans, on n'aurait jamais pu escalader la muraille.

Espérit regardait toujours son ami avec admiration. Il s'écria tout à coup : *César, tu vas régner!*

Marcel ne comprit rien à cette citation de Voltaire. — Oui, tu seras Jules-César, reprit Espérit. Tout va bien. Tu verras quelles braves gens, ces Cazalis. As-tu rencontré Cayolis? il a pris une bien belle voix; il en est, lui aussi. Le sergent Tistet est de retour. Nous avons pour nous le curé et le maire. Il faut décidément que tu sois César, et puisque tu es des nôtres, moi je serai Marc-Antoine. Après-demain, nous irons à la Pioline..

— J'irai où tu iras, dit Marcel, je serai ce que tu voudras, je ferai tout ce qu'il te plaira, mais je te jure que je n'ai rien deviné et que je ne devinerai rien, si tu ne commences pas par le commencement.

C'était demander l'impossible : Espérit avait commencé son histoire par la fin, et, dans son impatience de dire et d'apprendre en quelques minutes tout ce qui s'était passé pendant ces quatre années de séparation, il s'engageait dans mille digressions, questionnait sans cesse Marcel sur son voyage, sa famille, les causes de son retour, écoutait à peine les réponses, donnait les nouvelles du pays et reprenait le récit des mésaventures de la tragédie. Le désordre de ces premières confidences fut encore compliqué par un discours du fadad; le brave Cabantoux, qui venait d'arriver, s'avisa de donner une explication de *la Mort de César*. Enfin, comme les trois amis avaient toute la nuit devant eux, à la longue ils finirent par s'entendre.

Le lendemain Espérit présenta Marcel au lieutenant. — Voici mon camarade, dit-il en entrant, voici Jules César : je serai Marc-Antoine. Comme les autres acteurs ne travaillent guère au premier acte, je les ai laissés au village; il y a d'ailleurs à faire de grands changemens, et tant de monde aurait peut-être effrayé Mlle Blandine pour la première fois.

— Ma sœur est loin, dit le lieutenant; on est venu la chercher à midi; il y a deux malades à la ferme de San-Bouzielli; nous voilà libres comme l'air, ne perdons pas de temps; êtes-vous prêts?

— Nous sommes à vos ordres, dit Espérit, et nous venions prendre votre heure.

— A l'instant même, répondit M. Cazalis : ma sœur ne rentrera qu'à la nuit, nous avons toute la journée devant nous; mais, si cela marche, nous pourrons doubler la répétition. Allons, vivement; donne-moi le bouquin, prenez place et commençons.

On lut le premier acte. M. Cazalis n'eut que des éloges pour Marcel; mais il ne ménagea pas les leçons et les critiques au terrailler. Ce n'était pas sans raison : il était difficile de rencontrer un plus singulier Marc-Antoine. Espérit se laissa malmener sans rien dire; le succès de son ami le remplissait de joie et d'orgueil.

Marcel lisait avec goût, sans accent, dans un sentiment vrai, un peu froidement au dire de M. Cazalis, qui ne craignait pas les grands éclats de voix et les pompes du débit. A ce jeu fin et délicat il aurait préféré sans doute la déclamation solennelle et le grand style des vieux classiques; mais cette réserve même le surprit, il fut surtout frappé de la simplicité de Marcel, de son naturel et de l'aisance de ses manières, et comme il avait l'habitude de penser tout haut, il lui dit à la fin de l'acte : — Mais c'est très bien, mon ami! c'est très bien... Là, franchement, n'y a-t-il pas quelque ruse sous jeu? Est-il bien sûr, monsieur, que vous soyez un paysan? Mais alors pourquoi cette veste? Je ne sais que supposer...

— Ne supposez rien, lui dit en riant Marcel, je m'appelle Sendric, et je suis le fils du boulanger de Seyanne.

— Impossible! s'écria le lieutenant.

A peine ce mot lui était-il échappé, qu'il en eut honte comme d'une inconvenance, et, dans son trouble, il crut tout réparer en ajoutant :

— Mais ces manières, cette distinction? Par qui diable avez-vous été élevé?

— La belle question! répondit Espérit, par sa mère, la Damiane!

Le lieutenant se taisait dans la crainte de commettre une nouvelle sottise. Mlle Sabine, qui filait à la fenêtre, se leva vivement, et s'approcha de Marcel pour lui présenter les excuses de M. Cazalis; mais elle se troubla à son tour, rougit comme une cerise, et s'arrêta près de la table sans pouvoir prononcer un seul mot. Le lieutenant ne savait plus quelle contenance faire. Dans sa confusion, il se levait, s'asseyait, tournait sa tabatière, et regardait sa fille pour qu'elle lui vînt en aide. Mlle Sabine n'osait ni s'avancer ni relever la tête; elle avait repris sa quenouille, et filait très vite; mais ses doigts agiles se prenaient dans la bourre de soie, l'emmêlaient et cassaient les fils.

Enfin le bonhomme prit un grand parti; il s'avança vers Marcel, et lui tendit la main :

— Monsieur Sendric, dit-il d'une voix très émue, je suis le lieu-

tenant Jean-de-Dieu Cazalis; voulez-vous recevoir mes excuses? Vous êtes le premier homme auquel de ma vie j'aurai demandé pardon.

Marcel ne s'était nullement senti blessé. S'il y avait eu offense, l'insistance qu'on mettait à la réparer l'eût encore aggravée aux yeux d'un vaniteux; mais en ce moment Marcel ne songeait qu'à la cordialité qui éclatait dans cette maladresse même : il était très embarrassé de l'embarras de ses hôtes, et volontiers il leur aurait demandé pardon pour tout le trouble dont il était cause. Il lui fut impossible de trouver une seule parole, et pour toute réponse il serra la main de M. Cazalis.

Le lieutenant insista pour retenir Marcel à dîner. Marcel aurait voulu partir, il était attendu à Seyanne; mais il craignait qu'on ne vît dans son refus quelque rancune : il accepta, et le lieutenant sortit avec lui pour aller visiter les semis de melons et les nouvelles vignes. Espérit disparut sous les saules du Grand-Vallat; on ne le revit qu'au dîner. Ce dîner fut très gai. Dès les premiers momens, on causa avec un grand abandon. M. Cazalis voulut connaître l'histoire de Marcel; Marcel raconta sa vie, et tout d'abord il s'établit entre lui et ses hôtes une sorte d'intimité. Il semblait qu'ils s'étaient connus de tout temps.

Avant la nuit, Marcel voulut prendre congé de M. Cazalis. — Je prends toute votre soirée, dit le lieutenant; on vient de m'avertir que ma sœur coucherait à San-Bouzielli; restez, restez, nous relirons le premier acte : nous voilà libres comme l'air.

Marcel répondit qu'on ne pouvait pas se passer de lui à Seyanne pour la fournée du soir.

— Ce n'est pas vrai, dit Espérit; pendant que vous étiez aux nouvelles vignes, je suis parti pour Seyanne et j'ai enfourné le pain avec le petit frère Damianet, la preuve, c'est qu'on va vous servir les fougasses. Appelez la Zounet.

La Zounet vint servir les gâteaux apportés par Espérit, et le premier acte fut de nouveau mis en lecture. Il était très tard lorsque le lieutenant consentit à laisser partir ses acteurs; il les accompagna jusqu'au bois des Gargoris et leur donna rendez-vous pour le lendemain. — La troisième répétition, dit-il, ce sera pour la foire de Vaison, mais demain soyez exacts; c'est jour de lessive, nous serons libres comme l'air. Ah! mon ami, dit-il à Marcel, vous ne savez peut-être pas ce que c'est qu'un jour de lessive. Ce jour-là, le tonnerre pourrait tomber sur la maison sans qu'on y prît garde.

IX.

Le jour de la foire de Vaison, Marius Tirart vint remiser ses troupeaux à l'étable de la Pioline pour leur donner quelque repos avant de les diriger sur les bergeries des Abeilles. Il n'était pas midi, et le maire, qui ne perdait pas son temps dans les cabarets, avait déjà trouvé le temps d'aller au marché, d'y vendre ses bœufs, d'acheter et de ramener du nouveau bétail. M. Cazalis le garda pour la répétition, et lorsque les acteurs furent partis, il voulut savoir ce qu'en pensait le maire.

— Ce n'est pas trop mal, répondit Tirart, et le petit Marcel Sendric me plaît pour son bon air; mais si mon neveu Lucien s'en mêlait, ce serait une autre affaire. Quand il en sera, vous verrez de quel pied marchera cette comédie; vous m'en direz des nouvelles, lieutenant; vous verrez, vous verrez. Vous ne le connaissez pas, mon cadet, car voilà onze ans que je le tiens dehors, et Dieu sait ce qu'il m'en coûte! les yeux de la tête, mon ami, les yeux de la tête! Le collége royal, les chevaux, les facultés, les livres, les arts d'agrément, les voyages, l'argent de poche, que sais-je? Combien de balles de garance y ont passé, et du bétail, et des soies! Enfin c'est cher, mais on peut dire que toutes ces dépenses lui profitent. La bonne instruction, monsieur Cazalis, c'est comme du fumier sur la terre, il n'y faut pas regarder, et ce n'est jamais trop payé. Je vous jure que pour le travail de tête il n'a pas son pareil. Toujours le nez dans les livres. Eh! pourquoi, grand Dieu! Sa fortune est faite. En voilà un original! Quel drôle de corps! Il aime Lamanosc à la folie, et n'y peut jamais rester; il nous adore, et nous le voyons une heure ou deux tous les trois ans; il pourrait passer avec nous la vie la plus heureuse, comme un coq en pâte, à ne rien faire, tranquille comme Baptiste, et depuis six ans qu'il est sorti des écoles, il court le monde, l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre, les pays étrangers, que sais-je? il a tout visité. Il finira par s'en aller dans les îles. Quand il vient ici par hasard, je crois le tenir; bast! on tourne la tête, plus de Lucien. Ah! quel homme! Mais cette fois-ci je lui ai mis la main dessus, et je vous jure que nous le gardons. Dès demain je viens vous le présenter en règle.

— Aujourd'hui même, dit le lieutenant. Je n'entends pas d'une autre oreille, et je veux qu'Espérit lui trouve un beau rôle. Eh! la Zounet! une plume et de l'encre... Très bien. Maintenant prends mon porte-voix et sonne le petit pâtre; qu'il se tienne prêt à porter cette lettre à Lamanosc. Asseyez-vous là, notre maire; écrivons au neveu. Prenez votre temps. Vous dites qu'il arrivera dans une heure;

il est midi. Nous dînons à quatre; votre neveu aura donc tout le temps nécessaire pour se reposer et s'équiper. Je vous déclare que je ne veux pas entendre une objection. Ecrivons, écrivons. Vous êtes mon prisonnier et je vous garde. Vous n'avez pas encore visité mon nouveau plantier de grenache, et j'ai à vous consulter pour mes semis de melon; ainsi c'est entendu. Nous aurons aujourd'hui le notaire Giniez, M. Lajarije, Corbin l'aîné...

— Oh! celui-là me va, dit le maire. Quel rude homme! une santé de fer. En voilà un bâti à chaux et à sable! Et son frère qui n'a qu'un souffle, que devient-il ce petit Corbin, avec ses inventions de lunatique? Veut-il toujours nous faire voyager en ballon?

— Toujours, dit M. Cazalis, et nous l'aurons tout à l'heure avec le vice-président du cercle. Il vous expliquera son système. Nous aurons aussi notre ami le contrôleur Dulimbert.

— C'est un homme bien aimable, dit le maire.

En ce moment, le petit pâtre entra.

— Ah! te voilà, Cascayot, dit le lieutenant, arrive à l'ordre.

Cascayot fit deux sauts de carpe par manière de révérence, et retomba sur ses mains en arbre droit. Pendant que le petit pâtre cabriolait autour de la table, le maire termina sa lettre lentement, péniblement, non sans songer au secrétaire de la commune, qui d'ordinaire lui évitait ces rudes corvées.

— Voilà qui est bien, dit M. Cazalis; maintenant, Cascayot, mets tes jambes à ton cou, et file sur Lamanosc comme l'éclair; tu auras la pièce.

— Monsieur Marius, reprit-il, je suis de votre avis; M. Dulimbert est un homme bien aimable.

— Un homme charmant à table, dit le maire.

— C'est le mot, répondit le lieutenant, un parfait convive.

De son côté, la Zounet disait en hachant ses fines herbes : — C'est un homme fort aimable que monsieur le contrôleur, et qui sait se tenir à table, — un homme bien! Comme il fait attention à tout, comme il apprécie tout! et toujours un mot d'éloge si à propos! Il m'agrée fort de lui donner à dîner, et ça lui profite. Il n'est pas comme son ami le notaire Giniez, qui toujours rit jaune et qui reste maigre comme un coucou. Il a pourtant les dents longues, ce mauvais Giniez. En fait-il des malheureux avec ses fonds perdus! Il est déjà rentré vingt fois dans son argent, et Dieu sait quand il mourra. Ah! ces fonds perdus, c'est le malheur du pays.

— Taisez-vous donc, s'écria Mlle Blandine, taisez-vous, langue de vipère.

— Me taire! dit la Zounet; moi, me taire! quand je serai au cimetière..... J'ai le temps, les vers ne m'ont pas encore mangé la langue.

A quatre heures, le neveu Lucien n'était pas arrivé; les autres convives étaient réunis. M. le contrôleur Dulimbert était dans les transes. Il prit sa montre et compta quinze minutes. — Le quart d'heure de grâce est expiré, dit-il en décrivant un demi-cercle avec sa montre. Voyez : seize minutes; un Bréguet! Nous courons sur les dix-sept. Je suis d'avis d'attendre notre jeune ami à la manière des bons aïeux, les pieds sous la table.

Le lieutenant aurait voulu gagner encore une dizaine de minutes, mais la Zounet arriva sur la terrasse le visage en feu, les poings fermés, la coiffe à l'envers. — Vous êtes servis, dit-elle, je ne veux pas que tout brûle; si vous n'arrivez pas, je vais inviter les chats.

Les convives impatiens coururent au salon, et M. Cazalis les suivit lentement, en braquant une dernière fois sa lunette marine du côté de la route de Lamanosc.

Vers six heures, au sortir de table, le lieutenant se remit en vigie à l'angle de la terrasse; un groupe s'était formé autour de M. Corbin aîné, qui racontait ses exploits de chasse; le maire se promenait à grands pas en maugréant, et le plus jeune des Corbin traçait des courbes sur le sable.

— Messieurs, messieurs, dit le lieutenant, voici un brillant cavalier qui tourne le bois de Lubat. Je gage que c'est le neveu, attention!

— Je l'ai vu avant vous, dit Tirart, mes yeux valent bien vos lunettes.

— Le voilà aux peupliers, reprit M. Cazalis, il met sa bête au galop. Savez-vous qu'il est très bien en selle? Notre ami Marius, vous avez là un joli cheval pie; je ne vous le connaissais pas.

Le maire était déjà dans l'allée et criait à pleins poumons : Cadet! cadet! Il arrêta net le cheval lancé au galop, puis il saisit Lucien par les hanches, l'enleva et l'embrassa rudement après avoir jeté la bride au paysan qui chevauchait derrière en grand costume de laquais.

— Le voilà, le voilà! dit-il en lançant son neveu dans les bras du lieutenant, qui s'avançait le chapeau à la main.

Lucien s'excusa en très bons termes d'arriver si tard; M. Cazalis le prit aussitôt en amitié. En tournant la haie, M. Marius marcha sur le pied de son ami et l'interrogea du regard; le lieutenant passa son bras derrière Lucien, serra la main du maire et hocha la tête en signe de grand contentement.

La compagnie s'était levée; le maire prit son neveu par la main et le présenta en grande cérémonie à tous ses amis. A chaque salut du neveu, M. Dulimbert se penchait à l'oreille de Mlle Blandine et disait : — Parfait, parfait! Cet air anglais me plaît bien.

M. Tirart était déjà très près de M. Dulimbert, dos à dos; le con-

trôleur passa rapidement derrière lui, tourna jusqu'aux arbres, revint droit sur Lucien et prit du champ pour faire ses trois pas.

— Monsieur François Lucien, dit-il avec un geste noble qui datait du directoire, votre présence nous comble de joie; recevez les hommages dont je suis le faible interprète.

Lucien salua et vint s'asseoir à côté de Mlle Blandine. Pour engager la conversation, M. Corbin aîné parla chasse, et M. Corbin le jeune posa des axiomes sur la navigation aérienne; à chaque mot, Corbin l'aîné l'interrompait avec mépris, et le chétif songe-creux, ainsi mal mené, se troublait et bredouillait les larmes aux yeux.

— Monsieur Lucien, avez-vous le goût des voyages? disait M. Dulimbert. Aimez-vous les beaux-arts? — A toutes ces interrogations, Lucien répondait par des monosyllabes, avec une politesse glaciale que rien ne pouvait entamer. Le laconisme et la froideur de Lucien déroutaient les hôtes bruyans de la Pioline; ils le regardaient avec surprise et n'osaient plus dire un mot. — Mais parle donc, parle donc, disait le maire en poussant son neveu du coude. Il s'était fait un grand silence. — Et de sept! dit tout à coup le notaire Giniez, en faisant claquer ses doigts maigres.

— Voici le notaire qui compte ses maîtresses, dit Corbin aîné en riant aux éclats.

Peu à peu le naturel reprit le dessus; le rentier, le contrôleur, les Corbin, qui avaient commencé par échanger quelques phrases banales, ne tardèrent pas à jaser comme des pies. Ils parlaient tous à la fois, chacun pour soi, chacun de soi, chacun se décrivant, se louant, racontant avec complaisance ses goûts, ses humeurs, ses manies, les proposant comme des règles inflexibles, les seules, les infaillibles lois du bien vivre et du bien agir. La grosse voix du maire Tirart éclata enfin au milieu de ces commérages :

— Aura-t-on bientôt fini avec tous ces moi? dit-il. Il n'y en a que pour vous. Moi je me couche, moi je me lève, moi j'aime les gazettes, moi les juges, moi les voleurs, et moi par-ci, et moi par-là! Au diable tous ces moi! il n'y en a que pour vous. Allons, à ton tour, cadet!

Le neveu Lucien n'eut garde de répondre à cette invitation, et M. Dulimbert se hâta de dire :

— Toujours original, notre ami Marius, toujours original! Eh bien! je vous donne mille fois, dix mille fois raison. L'égoïsme est le plus vilain des vices, c'est un défaut que je ne puis souffrir. J'ai lu dans le livre du *Bon ton* que rien n'est malséant comme de parler de soi. Lisez ce livre, monsieur Marius, lisez ce livre; j'y retrouve à chaque instant les préceptes de mon pauvre amiral La Jonquière. Ah! quelles manières! quelle table! quelle distinction! Je sais de lui une histoire

qui le peint tout entier. C'était en 1827, fin octobre, au temps des grives, mais l'amiral donnait la préférence aux ortolans; moi j'inclinerais peut-être pour les becfigues.

— Et moi je tiens pour les ortolans, s'écria le notaire Giniez, je ne vous ferai pas une concession, seulement il faut savoir les engraisser; ce gibier demande de grands soins, n'oubliez jamais de leur crever les yeux quand vous les mettez en cage; je viens de faire des dispositions très ingénieuses dans ma volière. Ces jolies petites bêtes sont logées comme des princesses : des treillis dorés, des mangeoires de marbre, une pendule pour régler les heures des repas, un thermomètre, un ventilateur. Il faut de grands soins, c'est si délicat. Monsieur Lucien, je me ferai un plaisir de vous expliquer tout mon système, si vous m'accordez l'honneur de votre visite. J'ai obtenu des résultats fabuleux.

— Mon ami Giniez, je vous crois, dit le contrôleur, votre procédé est infaillible. Oh! les ortolans ont leur mérite, qui oserait le nier? Nous sommes bien près de nous entendre, mon ami; je n'ai jamais eu l'idée folle de les déprécier, j'indiquais seulement une préférence très légère pour les bec-figues, voilà tout, et j'admets.....

Une décharge de mousqueterie interrompit la narration du contrôleur; les invités de la Pioline se levèrent en grand émoi, les paons poussèrent des cris de détresse, et les colombes s'échappèrent de tous côtés sur les toits. Les volées de coups de fusil se succédaient vivement, et la terrasse fut bientôt envahie par une troupe de paysans qui venaient faire fête à Lucien : c'étaient les tragédiens, les amis de famille, les camarades d'école, tous ceux qu'Espérit avait pu ramasser dans la vallée, à leur retour de la chasse.

— Cadet! Cadet! *Tchois, Tchitchois!* — De tous côtés on n'entendait que ces cris. Lucien était entouré, poussé, enlevé; on l'embrassait, on lui serrait les mains et les épaules, on lui tirait des coups de fusil dans les oreilles.

— Bon Dieu! dit Perdigal en lui tournant la tête, comme tu es maigre! Il paraît que le pain est cher là-bas!

— C'est que les airs ne sont pas aussi bons qu'à Lamanosc, dit Espérit.

— Comme tu es maigre! dit Cayolis. Ah! les gueux! comme ils t'ont fait pâtir dans leurs colléges. Regarde-moi, il fait meilleur sur le tour de France.

— Ah! mon pauvre Tchitchois, reprit Perdigal, tu fais pitié. Ah! tu n'es pas beau. Tu t'es fait bien laid par là-bas; tu ressembles à Espérit.

Perdigal flattait beaucoup le terrailler. Espérit, avec son grand nez recourbé, ses grands bras, ses longues mains, ses jambes lon-

gues, si longues, qu'elles raclaient la terre quand il enfourchait la Cadette, Espérit ne ressemblait en rien au beau, à l'aimable, à l'élégant Lucien; mais Perdigal, en vrai paysan, n'admirait que les brillantes santés, les joues pleines et rubicondes.

M. Cazalis avait déjà traîné une dame-jeanne de muscat sur la terrasse; le maire Tirart était dans la joie; il courait dans les groupes avec le lieutenant, le verre et la bouteille aux mains, criant, chantant, versant à boire. Au milieu de ces amitiés expansives, Lucien essayait de faire bonne contenance, il se prêtait de son mieux à ces ovations, mais sa gêne était extrême. Après onze ans d'absence, il se trouvait tout à fait dépaysé à Lamanosc; de ces camarades d'école, il n'en reconnaissait aucun; leur accueil bruyant le déconcertait tout autant que les façons de l'oncle, les questions du notaire, les rires de Corbin aîné et la politesse surannée du contrôleur. A chaque instant, il semblait être blessé, froissé, et d'autant plus vivement qu'il paraissait d'un caractère fier et réservé.

A l'extrémité de la terrasse, Mlle Sabine ramenait ses pigeons et ses pintades en leur jetant du grain; Lucien se trouva rapproché d'elle par les poussées de la foule. C'était surtout en présence de Mlle Sabine qu'il souffrait de cette familiarité des mœurs provençales, des allures de l'oncle Tirart, des surnoms donnés par les camarades et principalement de l'horrible diminutif de *Tchitchois*, qui revenait avec insistance dans toutes leurs formules d'amitié.

Ce fut bien pis, lorsque le sergent Tistet fit aligner tous les tragédiens l'arme au bras et qu'Espérit, s'avançant à leur tête, vint d'un grand sérieux proposer le rôle de Marc-Antoine à Lucien

— Espérit a bien parlé, dit le maire; allons, cadet! un beau discours aux amis. Monte sur la table. Vive le roi!

Lucien refusa d'une façon qui trahissait tout son déplaisir. Ce mouvement d'impatience blessa l'instinct méfiant des paysans.

— On ne te forcera pas, dit Espérit; ici nous sommes tous libres; tu ne parais pas content, et si nous t'ennuyons, il faut le dire. Es-tu fâché qu'on t'appelle cadet, Tchitchois, comme à l'école? Il paraît que ton nom de François ne te va plus. Va pour Lucien; toi, appelle-moi toujours comme tu voudras : Jean de la lune, roi des almanachs, l'avocat des chats, le marquis des Saffras, tu peux choisir; à l'heure d'aujourd'hui, je ne sais plus combien j'ai de surnoms, et tous les jours il en pousse de nouveaux, comme le chiendent dans les bonnes terres. Tu ne dis rien, tu fais le fier, le *Franciot*, tant pis pour toi; tu reviendrais du bout du monde que tu nous retrouverais toujours les mêmes; salut, salut. A Lamanosc, nous sommes en république, tous pareils; c'était ainsi quand nous étions terre du pape, ce sera

de même jusqu'au jugement dernier; la France n'y changera rien, ni toi non plus; salut, salut.

Le maire Tirart fit entendre raison au terrailler. On se serra la main, mais la mauvaise impression était reçue, les tragédiens reprirent leurs fusils et sortirent de la Pioline.

Sur un signe de Lucien, le laquais galonné courut alors à l'écurie. — C'est une trahison, dit le lieutenant en voyant arriver les chevaux équipés. — Lucien demanda la permission de se retirer. — Ni ce soir, ni demain, dit M. Cazalis. La chambre bleue est préparée depuis ce matin; nous vous gardons toute la semaine. Quand je devrais couper les jarrets à votre beau cheval, vous nous resterez.

— Oui, oui, dit Tirart, je le veux.

— Monsieur Cazalis, dit Lucien, je suis attendu ce soir à Vaison, les chemins sont très mauvais, et je tiendrais à me trouver dans la plaine avant la nuit. Mon oncle vous dira que j'ai rendez-vous à Vaison avec lord Henswood, mon compagnon de voyage; demain, à l'aube, nous recommençons les fouilles; nous avons déjà découvert une tombe romaine.

— Certainement, certainement, dit le maire.

— A une seule condition, dit le lieutenant, c'est que vous nous reviendrez, la semaine prochaine, à pareil jour, et vous retrouverez ici tous nos amis. Est-ce entendu?

— J'allais vous en demander la permission, répondit Lucien. Il ajouta quelques paroles très courtoises, et vint prendre congé de tous les hôtes de la Pioline. Après avoir baisé la main de Mlle Blandine, il sauta en selle et partit au galop.

— A la semaine prochaine! lui cria de loin M. Cazalis.

Lucien était à l'extrémité de l'allée; il fit cabrer son cheval et salua une dernière fois, en agitant son chapeau.

— Vous l'aurez mort ou vivant, dit le maire.

JULES DE LA MADELÈNE.

(La seconde partie au prochain n°.)

LE
CONGRÈS DE STATISTIQUE
ET
LA STATISTIQUE AGRICOLE

La statistique est-elle une science? — Malgré les prétentions et la ferveur de quelques adeptes, il ne nous paraît pas qu'elle doive être ainsi qualifiée. La statistique recueille les faits, elle les enregistre et les classe; puis elle les traduit en chiffres qu'elle encadre dans des tableaux, et, sous cette forme plus commode, elle les livre aux études des savans. Voilà son rôle, rôle modeste en apparence, important toutefois et d'une utilité incontestable. Bien qu'elle ne tire rien de son propre fonds, la statistique féconde le domaine de toutes les sciences; elle éclaire et agrandit le champ des découvertes. — Pour accomplir cette mission, elle peut employer des méthodes plus ou moins sûres, des procédés plus ou moins ingénieux; mais ce n'est pas à elle qu'il appartient de rédiger les lois définitives qui doivent résulter de ses observations : elle laisse à d'autres le soin de tirer des faits qu'elle constate la déduction scientifique; elle ne saurait donc être rangée au nombre des sciences.

La statistique est-elle un art? — Sous cette dénomination, elle prêterait singulièrement le flanc à la critique. Que n'a-t-on pas dit de l'art de grouper les chiffres, et n'est-ce point à leur trop grande habileté dans cet art bien connu que beaucoup de statisticiens ont dû attribuer le discrédit qui frappe leurs travaux? Ces malheureux chiffres, qui semblent au premier abord si rigides, si intraitables, sont au contraire d'une docilité et d'une élasticité vraiment merveilleuses. Ils manœuvrent comme des soldats disciplinés; on les presse en colonnes formidables, on les détache en tirailleurs; on les allonge, on les resserre, suivant la nature du terrain et les besoins du combat. Oui, la statistique alors est un art, mais un art fantasque et perfide dont on a depuis longtemps appris à se défier.

Si donc la statistique n'est pas une science, et si l'honneur de figurer parmi les arts est périlleux pour elle, comment la définir? Cette définition est embarrassante. On comprend qu'un savant s'attache à observer attentivement les faits qui doivent confirmer ses découvertes ou le conduire à des découvertes nouvelles; on comprend que l'homme d'état, que l'administrateur, que le négociant apportent le plus grand soin à étudier jour par jour et à exprimer en chiffres les résultats d'une loi, d'un règlement, d'une spéculation : les uns et les autres font de la statistique, et seuls ils peuvent, dans la sphère de leurs attributions, se livrer utilement à ce travail. Aussi bien nous faisons tous de la statistique, car tous nous avons à constater la régularité ou l'irrégularité, la permanence ou l'intermittence de certains faits, soit dans la vie publique, soit dans la vie privée; mais un statisticien qui ne serait que statisticien, c'est-à-dire qui passerait son temps à remuer et à aligner des chiffres! nous cherchons vainement la classification qui lui convient.

Loin de nous la pensée de contester les services que sont appelés à rendre les travaux statistiques : nous tenons uniquement à établir que ces travaux, au lieu de constituer, comme on l'a souvent prétendu, une science indépendante et spéciale, vivant et se développant par elle-même, dépendent directement au contraire de chacune des sciences au profit desquelles ils sont entrepris. De même qu'un astronome est seul en mesure de noter et de comparer les phénomènes qui marquent le cours des astres, de même le jurisconsulte nous paraît seul apte à rédiger la statistique judiciaire; l'économiste, la statistique industrielle et commerciale, etc. Autrement, de l'ignorance des lois et des causes résulteraient les méprises les plus grossières dans la constatation des faits et des conséquences.

Ce que l'on doit rechercher surtout dans la statistique, c'est l'exactitude. Par malheur, cette qualité se rencontre rarement, même dans les travaux les plus estimables. Cela tient à diverses causes; il faut s'en prendre à l'insuffisance des moyens d'information, à l'imperfection des méthodes, à l'extrême mobilité des faits qu'il s'agit de constater, et, pour une bonne part aussi, à l'aveugle manie qui pousse certains esprits, d'ailleurs distingués, à soumettre toutes choses au régime de la statistique. Quant à la statistique *comparée*, qui a pour objet de placer en regard les faits analogues observés dans différens pays, les difficultés deviennent plus grandes encore, et les chances d'erreur se multiplient. Le relevé des faits n'a réellement d'utilité que s'il est établi suivant l'ordre et avec les divisions et catégories dont il convient de chercher le modèle dans la législation en vigueur; or la législation varie selon les contrées, de telle sorte que pour faire rentrer dans un seul et même cadre les observations que par leur titre on suppose analogues, le statisticien se voit obligé de fausser trop souvent le caractère des faits. Ses tableaux contiennent des chiffres, beaucoup de chiffres, rien de plus. En outre, telle observation est praticable dans un pays et impraticable dans un autre. On peut, sur un territoire peu étendu, obtenir aisément des résultats qu'il serait absolument impossible d'atteindre sur un vaste territoire. Sans aller plus loin, que d'écueils pour la statistique comparée!

L'idée d'un congrès international remonte à l'exposition universelle de Londres. Ainsi que l'exposa M. Quetelet, président de la première session

tenue à Bruxelles en 1853, cette pensée fut inspirée par le désir d'établir une comparaison exacte entre les produits, et de ramener à une même appréciation les forces et les richesses des différentes nations. Il s'agissait donc surtout d'améliorer la statistique comparée, reconnue si défectueuse. Le but était clairement indiqué, et la composition du congrès, au sein duquel figuraient la plupart des publicistes et des fonctionnaires qui s'intéressent au progrès des travaux statistiques, permettait d'espérer que les études, entreprises en commun, ne demeureraient pas stériles. D'ailleurs, en même temps que l'on s'attachait à perfectionner la statistique comparée, on devait naturellement s'occuper de la statistique particulière de chaque état : aussi le premier soin des membres du congrès fut-il de faire connaître quelle était, dans leurs pays respectifs, l'organisation administrative de la statistique. De même, à Paris, c'est par un exposé analogue que les travaux du congrès de 1855 ont été inaugurés.

Il existe dans la plupart des pays, comme en France, un bureau spécial de statistique; mais ce bureau n'a point partout les mêmes attributions. Tantôt, ainsi que cela existe en Prusse et en Bavière, il centralise tous les renseignemens qui lui sont transmis par les différentes administrations, et il est seul chargé de les publier. Tantôt il ne recueille directement et ne livre à la publicité que les informations dont l'objet ne se rattache pas d'une manière spéciale et directe aux diverses branches de l'administration; celles-ci alors se réservent la publication des documens qui les concernent. Le dernier système est le plus fréquemment employé. En Belgique, où les travaux statistiques ont pris un grand développement, on a institué une commission centrale, qui tient lieu de bureau, et qui correspond avec des commissions provinciales.

Le congrès de Bruxelles a émis le vœu, reproduit par le congrès de Paris, que l'on créât dans chaque état une commission centrale de statistique ou une institution analogue. Cette commission tiendrait le second rang dans la hiérarchie de l'organisation statistique, le premier rang étant dévolu au congrès international qui se réunirait à des périodes déterminées, et duquel émaneraient les décisions générales, destinées à guider les recherches et les publications dans les différens pays. Le congrès de Bruxelles demandait en outre la création de fonctionnaires, de bureaux et de commissions spéciales, correspondant avec la commission centrale et lui adressant de toutes les circonscriptions les renseignemens qui ne peuvent être recueillis et vérifiés que sur les lieux mêmes. En d'autres termes, il ne s'agirait de rien moins que d'établir une sorte de direction générale, pourvue d'une armée d'agens salariés ou non, répandus sur toute la surface du pays, et se livrant à la statistique depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin.

Que l'on adopte la première partie de la proposition, à savoir l'institution d'une commission centrale dans chaque état, il n'y a aucun inconvénient. Cette commission serait en mesure de signaler à l'attention publique les documens recueillis et imprimés, soit dans le pays même, soit dans les pays étrangers, et, à ce point de vue, elle pourrait rendre aux hommes d'étude comme aux administrateurs d'utiles services, car, malgré la facilité des communications et des correspondances, on ignore bien souvent l'existence de tel ou tel document officiel, où se trouvent précisément réunies les infor-

mations dont on aurait le plus besoin. Mais que la commission soit chargée à titre général de la collection et de la publication de la statistique, voilà ce qu'il est difficile d'admettre, et il suffit de rappeler le principe en vertu duquel la rédaction de la statistique doit être confiée à ceux qui connaissent et appliquent les lois qui régissent chaque ordre de faits économiques ou sociaux. Il est nécessaire d'insister sur ce principe, parce que le système que l'on préconise dans l'intérêt d'une prétendue centralisation aurait pour résultat inévitable, non-seulement de multiplier les chiffres et les tableaux inutiles, mais encore d'accroître singulièrement les chances d'erreur, et par conséquent de discréditer complétement la statistique. Au lieu d'administrateurs qui informent le public et se tiennent eux-mêmes au courant des faits qu'il leur appartient d'apprécier et de comparer, on n'aurait que des statisticiens uniquement préoccupés d'aligner des totaux et de produire des moyennes, sans examen, sans critique. Pour la France, où toutes les administrations sont fortement organisées, il est désirable que chaque service demeure seul chargé du soin de publier les résultats qu'il constate. Peut-être la publicité devrait-elle être plus régulière et comprendre un plus grand nombre d'objets. A une époque où tant d'esprits éclairés concourent avec les fonctionnaires à l'étude et à la solution des problèmes si complexes qui intéressent la situation économique du pays, il y a tout avantage à mettre à la disposition de chacun les informations administratives; mais, sauf cette observation, les statistiques faites en France par les départemens ministériels sont évidemment beaucoup plus exactes qu'elles ne le seraient si les chiffres qui en forment les élémens étaient livrés à la merci d'une commission centrale, et l'exposé des motifs du décret du 1er juillet 1852, qui a organisé des commissions permanentes de statistique par canton, n'a point entendu modifier sur ce point le régime en vigueur.

Il serait trop long de passer en revue les nombreuses matières qui, à Bruxelles et à Paris, ont été soumises à l'examen du congrès international (1). Les statistiques relatives au recensement de la population, à l'industrie, au commerce, à l'agriculture, aux établissemens pénitentiaires, aux institutions de bienfaisance, aux épidémies, etc., en un mot presque toutes les statistiques ont été tour à tour étudiées, et l'on a proposé des modèles, des

(1) Voici l'énumération des questions qui ont été examinées par le congrès : — statistique des voies de communication; rapporteur, M. de Franqueville (France). — Établissemens pénitentiaires; rapporteur, M. Paul Bucquet (France). — Commerce extérieur; rapporteur, M. Fleury (France). — Accidens dans les mines et sur les voies de communication; rapporteur, M. de Boureuille (France). — Accidens dans les usines et manufactures; rapporteur, M. Achille Penot (France). — Épidémies; rapporteur, M. Tholozan (France). — Nosologie des décès; rapporteur, M. Marc d'Espine (Genève). — Aliénation mentale; rapporteur, M. Parchappe (France). — Établissemens de prévoyance; rapporteur, M. Julien (France). — Idiotie et crétinisme; rapporteur, M. Boudin (France). — Statistique agricole; rapporteur, M. Maurice Block (France). — Statistique des grandes villes; rapporteur, M. le baron Ch. Dupin (France). — Statistique judiciaire et civile; rapporteur, M. Bayle-Mouillard (France). — Vœu pour la création de commissions centrales de statistique dans chaque pays; rapporteur, M. le baron de Czœrnig (Autriche).

Ces rapports doivent être publiés; les procès-verbaux des séances du congrès ont été insérés au *Moniteur* (nos des 11, 13, 14, 15 et 16 septembre 1855).

cadres, afin d'obtenir pour tous les pays des renseignemens complets. Ces travaux, résumés dans des notes et dans des rapports dont une grande partie a été déjà publiée, seront lus avec profit; on remarquera cependant que dans la pratique les plans dont ils conseillent l'adoption sont encore très compliqués. Si l'on tient à posséder des informations exactes, il faut bien se garder d'en trop demander. Assurément, il serait très désirable que des chiffres vrais pussent venir se poser dans les longues colonnes que l'on érige à la statistique de chaque science ou de chaque industrie; mais n'est-on pas suffisamment édifié sur l'abus de ces divisions et classifications multiples, qui, surtout dans les grands pays, ont produit des résultats si contestables? Il ne serait pas téméraire de prétendre que les membres les plus experts du congrès se trouveraient fort embarrassés, s'ils étaient condamnés à fournir, même pour la circonscription la plus restreinte, les observations détaillées qui figurent dans la plupart des programmes. Il vaut mieux recueillir peu de renseignemens avec la certitude qu'ils seront exacts que d'en recueillir un grand nombre avec la chance qu'ils soient faux. Cela est vrai surtout quand il s'agit d'une statistique *comparée*, qui doit être faite dans des régions différentes, et par conséquent à l'aide de procédés différens et au milieu de populations qui n'ont ni les mêmes lois, ni les mêmes mœurs, ni les mêmes habitudes.

Lorsque la statistique s'applique à des matières directement sujettes à l'impôt ou régies par des lois spéciales, il est possible et souvent même facile de l'extraire des documens administratifs. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, la statistique des importations est généralement exacte, au moins en ce qui concerne les principaux articles de consommation, parce qu'elle repose sur la perception d'un droit de douane; celle des exportations présente moins de garantie, parce que les taxes n'existent pas ou sont très minimes à la sortie, et que par suite la vérification des marchandises est moins rigoureuse. Le fisc dans tous les pays est un excellent statisticien, et l'on peut se fier à ses chiffres; mais en dehors de la catégorie de faits, assez nombreuse d'ailleurs, qui est soumise à l'inflexible règle de l'impôt et qui se prête à des comparaisons aisées, il y a une infinité de faits qui se développent sans contrôle et qu'il n'est pas moins essentiel de constater : tels sont ceux qui se rattachent au commerce intérieur, à l'industrie, à l'agriculture, c'est-à-dire aux grands phénomènes de la production et de la consommation. La statistique aspire avec raison à pénétrer et à voir clair dans ce vaste domaine; mais comment pourra-t-elle s'y reconnaître et obtenir des résultats, sinon tout à fait exacts (ce serait trop exiger), du moins approximatifs? Les difficultés abondent; il faut cependant les affronter bravement. Il est du devoir et de l'intérêt des gouvernemens d'encourager, de protéger les patientes recherches qui, si elles sont bien dirigées, fourniront la solution des plus graves problèmes économiques dont se préoccupe et s'inquiète même le temps présent.

Prenons la statistique agricole. C'est à coup sûr la plus difficile de toutes. Recenser la production du sol, mesurer l'étendue des cultures, évaluer les récoltes, dénombrer les têtes de bétail, opérer ces calculs dans toutes les parties d'un vaste territoire, telle est la tâche à accomplir. Le congrès, à Bruxelles et à Paris, s'y est appliqué avec le zèle le plus louable. Il a rédigé

des programmes et indiqué des modes d'exécution. Il y aurait injustice à méconnaître l'autorité de ses conseils. Si la discussion publique, au sein des deux réunions, a paru trop écourtée, les travaux intérieurs des comités et la préparation du rapport, rédigé par M. Block, attestent des études approfondies. Il faut toutefois examiner si les plans proposés sont de nature à doter chaque pays d'une statistique agricole.

D'après le programme, on procéderait à un recensement annuel et à un recensement décennal. On doit tous les ans connaître la superficie consacrée aux diverses cultures (céréales de chaque espèce, fourrages, vignes, légumes, plantes textiles, graines oléagineuses, etc.), apprécier la quantité et la valeur moyenne de produits récoltés sur ces superficies, recenser les bestiaux, constater l'emploi des machines, les perfectionnemens introduits dans les engrais et pour l'irrigation, etc. La statistique décennale doit, indépendamment des renseignemens annuels, embrasser dans ses recherches une étude approfondie de la condition des travailleurs agricoles et des faits économiques de toute nature qui peuvent influer sur les progrès de la production. « Il n'est pas douteux, a-t-on dit dans la note qui a servi de base aux délibérations du congrès, que les dimensions de ce cadre peuvent encore être élargies; mais il y aurait lieu de craindre qu'en donnant aux enquêtes agricoles une trop grande étendue, on ne finit par en compromettre le succès, soit en imposant aux recenseurs une tâche excessive, soit en inquiétant les populations. » Cette appréhension est très fondée, et on se demande comment, même avec le programme réduit aux proportions qu'on lui a laissées, les recenseurs pourront se tirer d'affaire. Mais à quels agens le congrès propose-t-il de confier le travail de la statistique agricole? — En principe, à des commissions gratuites dans chaque circonscription, et subsidiairement, si ces commissions fonctionnent mal, à des agens salariés par l'état. — Voilà le programme et le mode d'exécution.

Le système qui consiste à créer des comités locaux pour la réunion gratuite des documens statistiques a été institué en France par le décret du 1er juillet 1852. Il existe, en effet, aux termes de ce décret, une commission permanente de statistique au chef-lieu de chaque canton. Cette commission se compose des principaux fonctionnaires et des habitans notables; elle doit tenir à jour les travaux statistiques d'après un questionnaire qui a été rédigé par le ministère de l'agriculture et du commerce. Ses réponses sont transmises au sous-préfet, puis au préfet, puis au ministère qui centralise l'ensemble du travail. Préalablement, elles ont été placées sous les yeux du public par un dépôt des pièces dans la salle de la mairie, et soumises à l'appréciation de la chambre consultative d'agriculture de chaque arrondissement, quand il s'agit de statistique agricole. Avec ce mode, on peut dire que la France entière travaille à la statistique, et le contrôle apparaît à chaque pas. Le décret du 1er juillet 1852 est en vigueur depuis trois ans. Le congrès n'a pas été mis en mesure d'apprécier les résultats qu'il a produits; mais on peut, sans trop de hardiesse, supposer que si la statistique agricole, recueillie comme il a été dit plus haut, est une statistique gratuite et très dévouée, elle ne doit pas être une statistique fort exacte. Bien que l'administration, éclairée par l'expérience, ait eu le soin de restreindre ses questionnaires primitifs, ceux-ci présentent encore trop de complication. Est-il admissible que

tant de commissions locales aient partout un égal zèle, qu'elles comprennent également et interprètent dans le même sens les questions posées, qu'elles fournissent des élémens homogènes pour la préparation du tableau qui doit contenir le total de leurs calculs et représenter une statistique générale? Quant au contrôle successif des sous-préfectures et des préfectures, il ne suffit pas, à coup sûr, pour redresser les mille erreurs de détail qui, se multipliant par le nombre des commissions, finissent par former une énorme erreur, ni pour maintenir l'harmonie entre tant de chiffres. On est donc en droit de douter dès à présent de l'efficacité du mode établi en 1852. On a prévu, il est vrai, le cas où la commission locale ne pourrait pas être instituée dans de bonnes conditions : on la remplacerait par des agens salariés; mais ne serait-il pas à craindre que l'emploi simultané de deux catégories de statisticiens ne compromît singulièrement l'homogénéité du travail?

Il faut regretter que les représentans de l'Angleterre au sein du congrès n'aient point pris part à la discussion, et qu'ils n'aient pas fait connaître les efforts tentés dans leur pays pour fonder la statistique agricole. Pendant la dernière session du parlement, un comité de la chambre des lords a été chargé d'étudier particulièrement cette question; son rapport, déposé vers la fin de juillet, est imprimé dans un *blue-book* qui contient l'interrogatoire des témoins entendus dans le cours de l'enquête. Il y a longtemps déjà que les Anglais ont compris l'importance de la statistique appliquée à l'agriculture. Avant d'adopter un système, ils ont fait des expériences : en 1831, en 1836, en 1845, des essais partiels ont été tentés dans quelques districts des trois royaumes, et en 1847 le gouvernement proposa un *bill* pour rendre obligatoire la statistique agricole dans les comtés de l'Angleterre et du pays de Galles. D'après ce *bill*, tout individu cultivant plus de 3 acres devait être tenu, sous peine d'amende, de fournir les renseignemens qui lui seraient demandés par les agens de l'état civil, et de les transmettre à ceux-ci par l'intermédiaire de contrôleurs spéciaux, nommés pour chaque district et salariés. La direction supérieure et la centralisation du travail étaient dévolues au ministère du commerce (*Board of Trade*). — Le *bill* de 1847 fut retiré avant la seconde lecture, mais on poursuivit les expériences. En 1853, un crédit de 50,000 francs, et en 1854 un second crédit s'élevant à 250,000 francs, furent affectés par le gouvernement à la rédaction d'une statistique comprenant, d'une part, 11 comtés de l'Angleterre et du pays de Galles, d'autre part l'Écosse entière. L'épreuve fut jugée décisive. Le comité de la chambre des lords put apprécier à la fois les résultats obtenus et les divers modes employés pour l'exécution : il put faire comparaître devant lui les fonctionnaires et les particuliers qui avaient concouru au travail, les fermiers dont il était si essentiel de connaître les impressions sur l'utilité et l'application pratique de la mesure. Le gouvernement n'avait pas hésité à dépenser, en deux années seulement, 300,000 francs pour expérimenter les différens systèmes, et, pendant qu'il consacrait ainsi à de simples essais les fonds de l'échiquier, les économistes, les négocians et les fermiers eux-mêmes, voyant qu'il s'agissait d'un projet sérieux, se livraient de leur côté à d'utiles investigations pour découvrir le meilleur plan de statistique agricole. C'est en présence des renseignemens qui lui sont arrivés de toutes parts et qui se retrouvent dans un *blue-book*, c'est à la suite d'expériences répétées, que la

commission de la chambre des lords a rédigé les conclusions suivantes dont elle demande instamment l'adoption définitive :

« La formation régulière des statistiques agricoles dans le royaume-uni est un objet d'intérêt national, et parmi les nombreuses classes qui seraient appelées à en profiter, ce serait la population agricole qui en retirerait assurément les plus grands avantages. Il convient qu'un acte du parlement confère à l'administration les pouvoirs nécessaires pour forcer les propriétaires ou cultivateurs à fournir les renseignemens statistiques. Le ministère du commerce doit être chargé de la direction générale du service pour la réunion des statistiques dans la Grande-Bretagne; il emploiera pour l'Angleterre les agens chargés de percevoir la taxe des pauvres, et pour l'Écosse la Société d'agriculture (*Highland Society*); en Irlande, le gouvernement emploiera comme par le passé les services de la police, et il se mettra en rapport avec le ministère du commerce, afin d'introduire dans les documens recueillis sur les divers points du royaume l'homogénité désirable. On dressera chaque année deux états, l'un contenant les faits, l'autre les évaluations. L'état des faits indiquera le dénombrement du bétail ainsi que l'étendue du terrain consacré à chaque culture; il devra être préparé vers le 15 juillet : l'état des évaluations indiquera les chiffres approximatifs du produit de la récolte, et il sera dressé entre le 1er et le 30 novembre. Dans l'Angleterre et dans le pays de Galles, l'enquête ne s'appliquera qu'aux propriétés de plus de deux acres (1). Les registres des taxes paroissiales seront mis à la disposition des agens officiels chargés de la statistique agricole. Il convient que les dépenses nécessaires pour la rédaction de la statistique soient imputées sur le budget général. »

Il ne faut pas être surpris que dans les trois grandes divisions du royaume-uni le même système n'ait pas été jugé applicable. On sait qu'en Irlande la police a été constituée de telle sorte qu'elle pourrait à la rigueur remplacer tous les services; ses nombreux et habiles agens étaient naturellement désignés aux préférences du comité pour l'exécution d'une enquête qui exige des investigations très minutieuses. En Écosse, la Société d'agriculture, connue sous le nom de *Highland and Agricultural Society*, exerce une grande influence; sa fondation remonte à près d'un siècle; autour d'elle se sont groupés un grand nombre de sociétés locales dont elle inspire les travaux. Les plus riches propriétaires et les principaux fermiers sont en rapports constans avec elle; enfin c'est la société *Highland* qui, par les soins de son habile secrétaire, M. John Hall Maxwell, a procédé, en 1853 et en 1854, aux essais statistiques dont nous avons plus haut signalé le succès. L'organisation de la statistique agricole était donc à peu près complète en Écosse, et le comité propose naturellement de conserver un mécanisme déjà éprouvé. Quant à l'Angleterre et au pays de Galles, on a pensé que l'on pourrait utilement avoir recours au *Board of Guardians*, chargé dans chaque circonscription ou *union* de suivre les opérations de la taxe des pauvres, en l'invitant : 1° à nommer dans son sein une commission statistique; 2° à faire répandre dans chaque paroisse les *formules* que doit remplir chaque cultivateur, et à les faire ensuite recueillir par ses agens, exerçant ainsi, pour la

(1) L'*acre* = 40 ares 46 centiares.

statistique, les fonctions d'*enumerators;* 3° à confier au commis du *Board* le soin de réunir et de classer les informations émanées des diverses paroisses qui dépendent de l'*union*. L'ensemble de ces documens serait ensuite transmis au ministère du commerce par l'intermédiaire du *Poor-Law Board*.

Ce système ne proscrit pas les commissions locales; le comité s'empresse même, dans son rapport, de reconnaître les services qu'elles ont rendus lors des précédentes enquêtes; mais, prévoyant le cas où elles refuseraient leur concours, il maintient dans toutes les circonscriptions, et, s'il y a lieu, en dehors de l'action des *Boards of Guardians*, les emplois nécessaires pour la réunion et la classification des bulletins statistiques. Ces emplois seraient salariés; ils constitueraient dans l'administration britannique une branche nouvelle d'attributions, et ils existeraient partout, alors même que les commissions locales ne répondraient pas à l'appel qui leur serait fait. Ainsi, au lieu d'une statistique gratuite, à l'instar de celle qui a été établie en France, on aurait une statistique rémunérée, c'est-à-dire soumise à une responsabilité sérieuse, revêtue d'un caractère officiel, procédant partout avec le même esprit et dans les mêmes formes. En second lieu, il convient de remarquer que, dès la présentation du *bill* de 1847, le gouvernement avait reconnu la nécessité de rendre obligatoire pour les propriétaires ou les fermiers la communication des documens statistiques, et de frapper d'amende les refus de concours ainsi que les déclarations fausses ou incomplètes. Dans l'enquête de 1854, tous les témoins entendus ont affirmé que cette condition était indispensable, si l'on voulait obtenir des chiffres à peu près exacts, et le comité de la chambre des lords n'a pas hésité à proposer l'emploi de mesures coërcitives.

Il résulte enfin de l'enquête anglaise que les bulletins statistiques doivent être très simples et ne comprendre que les objets indispensables : on a même critiqué, comme surabondantes et pouvant devenir la source de graves erreurs, certaines indications que l'administration de la police en Irlande a demandées jusqu'ici aux cultivateurs. Cette observation doit s'appliquer à tout travail statistique, et elle a été trop souvent perdue de vue; mais elle s'applique surtout à une statistique agricole, qui exige un grand nombre d'agens et qui ne saurait présenter d'utilité réelle qu'à la condition d'être recueillie dans un délai assez court. Quel est d'ailleurs le but de cette statistique? Le plus essentiel, sans aucun doute, est de faire connaître au gouvernement et au pays : 1° à l'époque des semences, l'étendue de sol qui est consacrée aux substances alimentaires, afin que l'on apprécie à l'avance le chiffre normal de la production; 2° après la récolte, le chiffre réel ou très approximatif de cette production, afin que l'on juge s'il y a lieu de provoquer les importations de l'étranger, et dans quelle mesure; 3° enfin les ressources que l'on possède en bestiaux. Voilà ce qu'il convient de savoir annuellement. Les congrès de Bruxelles et de Paris ne se sont pas placés au même point de vue : ils ont eu la pensée de recenser dans chaque pays les forces productives, non-seulement en ce qui concerne les denrées alimentaires, mais encore pour toutes les autres branches de culture. Les programmes qu'ils ont rédigés avec tant de soin, et qui pourraient être considérés en quelque sorte comme un modèle de classification agricole, ont une portée plutôt scientifique que pratique. En Angleterre, les plans de statis-

tique dont on propose l'exécution ont exclusivement pour but de fournir aux producteurs, aux négocians et aux consommateurs, c'est-à-dire au pays tout entier, l'exposé de la situation alimentaire de chaque année. Or il est bien évident que cette façon d'envisager et de pratiquer la statistique est de beaucoup la plus utile, et qu'elle mérite d'être recommandée à l'attention de tous les gouvernemens.

Un économiste distingué, M. Leone Levi, mandé devant le comité des lords, a parfaitement exposé les avantages qui résulteraient de la statistique agricole, dans l'intérêt de l'alimentation populaire, de l'industrie, du commerce et de l'agriculture elle-même. L'Angleterre est obligée, chaque année, de demander à l'importation étrangère le complément de ses approvisionnemens. De 1840 à 1846, l'importation annuelle des grains a été en moyenne de 3 millions de *quarters* (1); de 1847 à 1853, cette moyenne s'est élevée à 9 millions et demi de *quarters*. On sait par l'expérience que le prix du grain est en quelque sorte le baromètre sur lequel se règle la hausse ou la baisse de tous les autres articles, ainsi que la situation du marché monétaire. Or comment se détermine aujourd'hui le prix du grain? A l'aide d'impressions vagues et d'informations sommaires recueillies par un petit nombre de négocians ou de spéculateurs qui très souvent sont intéressés à faire circuler de fausses nouvelles, pour faciliter soit leurs achats, soit leurs ventes. On n'ignore pas qu'il y a déficit et que l'on devra introduire des céréales étrangères, mais dans quelle proportion? Si l'on se trompe sur l'importance du déficit et que l'on tarde à envoyer les commandes au dehors, les prix haussent brusquement, et l'approvisionnement devient d'autant plus difficile que d'une part les autres pays ont pris les devans pour faire leurs achats sur les marchés abondamment pourvus, et que d'autre part, les navires disponibles ne suffisant pas au transport simultané de fortes cargaisons de grains, le fret s'élève à un taux exagéré. En même temps, le numéraire sort du pays par grandes masses, et l'équilibre du marché monétaire est sensiblement affecté au détriment du commerce et de l'industrie. Quant au fermier, il ne profite pas de la hausse, car il a vendu ses grains avant que le déficit ne fût constaté, et il éprouve le dépit de voir les spéculateurs réaliser sur le produit de ses récoltes de larges bénéfices dont il eût été plus juste que son travail fût rémunéré. Si au contraire on pouvait, à l'aide d'informations inspirant confiance et recueillies par l'entremise désintéressée du gouvernement, se former chaque année une idée à peu près exacte des ressources alimentaires, le commerce prendrait, en temps utile, ses dispositions pour l'achat au dehors, les prix s'établiraient dès l'origine à leur véritable taux, on ne verrait plus les oscillations si brusques qui se manifestent sur le marché des céréales et qui mettent en état de crise toutes les branches d'industrie; le commerce des grains échapperait aux soubresauts irréguliers de la spéculation, et ce serait le cultivateur qui profiterait de la hausse normale dont jouissent toutes les marchandises, y compris les céréales, lorsque la demande excède l'offre. Tel serait le résultat de l'enquête agricole, non pas minutieuse et compliquée, telle que la science pure l'exigerait, mais approximative et rapide, telle que les esprits pratiques de l'Angleterre voudraient l'obtenir annuellement.

(1) Le *quarter* = 2 hectolitres 90 centilitres.

L'Europe entière, la France surtout, est intéressée au succès des propositions faites par le comité de la chambre des lords. L'Angleterre est le marché régulateur du prix des céréales, puisque le déficit de la production est chez elle permanent, et que par suite son commerce est toujours plus ou moins en quête de grains pour compléter l'approvisionnement intérieur. Informée à temps de l'état des récoltes anglaises, la France peut, si celles-ci sont évaluées au-dessous de la moyenne et si sa propre récolte est abondante, se préparer à une exportation considérable et exploiter les bénéfices que lui offre le débouché voisin. Si, au contraire, notre récolte paraît devoir être insuffisante, nous sommes prévenus que nous rencontrerons nécessairement sur les marchés étrangers la concurrence des négocians anglais, et nous pourrons, en temps utile, suivant le degré constaté du déficit britannique, hâter plus ou moins nos demandes au dehors et nous attendre à des prix plus ou moins élevés. En un mot, la situation du marché anglais étant connue, le commerce français agira plus sûrement à l'intérieur comme au dehors, et le gouvernement pourra utilement faire usage des moyens que la législation lui donne pour favoriser ou entraver, selon les cas, l'exportation ou l'importation des céréales.

Mais à la connaissance exacte de la situation du marché anglais, la France devrait joindre, par des procédés analogues, l'étude de son propre marché. Bien que ses produits agricoles soient en général suffisans pour les besoins de la population, elle est parfois exposée au déficit, et alors elle subit, comme la Grande-Bretagne, toutes les conséquences d'une crise alimentaire mal calculée ou se révélant trop tard. La statistique ne comblerait pas le déficit, mais elle le signalerait de manière à éveiller la prudence et à prévenir la panique. Il appartient à l'administration supérieure de décider si le plan proposé en Angleterre serait applicable en France, c'est-à-dire si l'on pourrait exécuter le recensement agricole de par la loi et à l'aide d'agens salariés. Nous n'y voyons pas d'empêchement absolu. Les cultivateurs anglais ne sont pas plus désireux que ne le sont les cultivateurs d'autres pays d'ouvrir leurs registres et de révéler le secret de leurs affaires. Lors de l'enquête de la chambre des lords, on a rendu compte des difficultés éprouvées sur certains points pour obtenir les informations nécessaires. Quelques propriétaires s'étaient montrés récalcitrans par tempérament ou par principe; d'autres, moins farouches, se figuraient que l'œil du fisc allait lire leurs déclarations, et ils se défiaient; quant aux fermiers, ils craignaient souvent de fournir au *landlord* un prétexte pour élever le taux de la rente. Mais, en moins de deux ans, ces préventions et ces craintes se sont en partie dissipées, et chaque jour, sous l'influence de la presse et de nombreux *meetings*, la cause de la statistique agricole gagne du terrain. Pourquoi n'en serait-il pas de même en France? — Quant au choix des agens qui devraient être chargés du recensement, on ne saurait dire qu'il offrirait plus de difficultés en France qu'en Angleterre, où le personnel administratif est beaucoup moins fortement organisé. Si l'on augmentait le nombre des inspecteurs de l'agriculture et si on mettait à leur disposition certains agens qui, moyennant un faible salaire ajouté au traitement de leurs fonctions, déposeraient et reprendraient les questionnaires auxquels chaque cultivateur serait légalement tenu de répondre, si enfin, à côté de cette organisation salariée, on

maintenait le concours gratuit et dévoué des commissions cantonales, qui exerceraient sur l'esprit comme sur les déclarations des cultivateurs une influence et un contrôle très salutaires, ne serait-on pas en bonne voie pour atteindre le but? A l'objection tirée de la dépense, nous répondrions que dans un pays tel que le nôtre, cette dépense, fût-elle d'un million par an, est insignifiante en regard des avantages que la mesure doit procurer et des inconvéniens ou périls même qu'elle peut atténuer. Devant le comité de Londres, M. Leone Levi, dont nous avons cité le témoignage, déclarait que dans sa pensée une bonne statistique agricole de l'Angleterre vaudrait bien un déboursé annuel de 100,000 liv. st. (2,500,000 fr.). Quant aux obstacles pratiques, on ne saurait se les dissimuler : il faudra que plusieurs années s'écoulent avant que les cultivateurs se prêtent sincèrement à l'exécution du nouveau régime, avant que le personnel des agens salariés et même celui des commissions aient acquis l'expérience nécessaire. Les témoins entendus par le comité de la chambre des lords ont déclaré franchement que les premiers recensemens seraient fort incomplets. Néanmoins à la longue ces obstacles seront vaincus, et alors non-seulement on aura la statistique agricole annuelle, recueillie surtout au point de vue de la question alimentaire, mais encore on possédera les instrumens indispensables pour entreprendre efficacement, à des périodes plus éloignées, la statistique complète dont le congrès international a, dans ses deux sessions de 1853 et 1855, rédigé le programme. Entreprendre cette statistique avant d'avoir créé un personnel et longuement préparé le terrain, c'est, pour emprunter une locution inspirée par le sujet même, mettre la charrue avant les bœufs.

Le congrès aura d'ailleurs rendu un grand service en étudiant, dans ses deux sessions, l'importante question de la statistique agricole. Après lui, et à l'instigation des hommes distingués qui représentaient dans son sein les principaux états de l'Europe et du Nouveau-Monde, on verra les gouvernemens se mettre à l'œuvre. Grâce aux progrès de la navigation et au développement du génie commercial, armé de l'électricité et de la vapeur, les disettes qui, dans le cours des derniers siècles, ont décimé les populations ne sont plus à redouter, et le niveau de l'approvisionnement alimentaire doit peu à peu s'établir, à la condition que chaque pays sache évaluer en temps utile l'excédant de sa production ou le chiffre de son déficit. Cette évaluation, entourée aujourd'hui encore de tant de difficultés, deviendra presque facile à mesure que les saines notions d'économie politique se propageront parmi les peuples, et que la statistique perfectionnera ses procédés. C'est en éclairant chaque pays sur ses forces productives et sur les ressources que lui offrent les régions voisines, c'est en procurant à l'homme d'état et à l'économiste des informations exactes sur les évolutions naturelles des faits comme sur les conséquences des lois appliquées à ces mêmes faits, que la statistique se relèvera au rang qui lui appartient, et qu'elle obtiendra une confiance, une popularité légitime. Il lui en coûtera peut-être d'abdiquer les prétentions scientifiques que certains esprits trop ambitieux voudraient encore lui inspirer; mais qu'elle se contente d'être l'auxiliaire indispensable de toutes les sciences, la lumière qui éclaire tous les problèmes : elle n'en sera pas moins digne de figurer utilement dans les délibérations d'un congrès international.

C. LAVOLLÉE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 septembre 1855.

L'Europe est à peine remise de la longue et virile émotion laissée par la chute de Sébastopol. L'opinion des peuples ne s'y est point trompée; elle est allée droit au résultat, elle en a saisi la grandeur avant même de savoir comment le foudroyant dénoûment s'était accompli, et il s'est trouvé que plus la lumière s'est faite sur cette terrible action de guerre, que mieux on a pu la suivre dans ses détails, dans son plan et dans sa marche invincible. plus aussi la première impression s'est fortifiée. Si Sébastopol eût cédé, il y a un an, au premier effort de nos soldats, si la ville eût pu être emportée par un coup de main heureux au lendemain d'un débarquement, après cette courte et glorieuse halte de l'Alma, peut-être aurait-on été fondé à croire que ce qu'on nommait la force de la Russie était tout au moins une force d'ostentation, et que de la part de l'empereur Nicolas il y avait peu de prévoyance pour des desseins si superbes. La puissance réelle n'eût pas répondu à l'ambition. La citadelle de la Russie dans la Mer-Noire est tombée après une année de travaux gigantesques, et la longueur du siége, l'immensité des moyens de guerre qu'il a fallu employer, l'accumulation des ressources qui ont servi à défendre ces murs, l'opiniâtreté de cette résistance, qui n'a pu être surpassée que par l'indomptable obstination de l'attaque, tout démontre qu'il y avait là un foyer d'agression à détruire, un prestige à dissiper, une politique à vaincre et à désarmer. C'est ce qu'a fait la journée du 8 septembre. Militairement, le siége est fini, les armées alliées sont entrées à Sébastopol, la ville russe a un gouverneur français. Politiquement, il n'est point aussi facile d'apprécier encore de quel poids les événemens de Crimée pèseront dans la balance, quelle influence ils pourront avoir sur les combinaisons possibles des gouvernemens, sur l'issue de la crise actuelle. Ce n'est point la paix sans doute; un des articles de la paix du moins, le plus disputé par la Russie, est aujourd'hui au bout de l'épée victorieuse de nos soldats.

C'est la première partie de l'œuvre que la France et l'Angleterre ont entreprise en commun, non dans une pensée de conquête, mais dans une pensée de préservation pour l'indépendance et la sécurité de l'Europe.

Rien n'est plus émouvant à coup sûr que cette décisive péripétie de la guerre qui vient de mettre Sébastopol dans les mains des armées alliées. On ne connaissait il y a quelques jours que le dénoûment; on connaît maintenant chaque détail, chaque épisode de ce formidable assaut livré à la lumière du jour sur tous les points d'une vaste enceinte inégalement investie. Nos travaux avaient pu s'approcher jusqu'à vingt-cinq mètres du front de Malakof et du redan du Carénage; les cheminemens étaient à trente et quarante mètres du bastion du Mât et du bastion central. Les Anglais, arrêtés par les difficultés du sol et par l'artillerie ennemie, n'avaient pu arriver qu'à deux cents mètres du grand redan. C'est dans cette situation que l'attaque a été décidée sous l'influence, vive encore, de la victoire de la Tchernaïa. Un des caractères de ce grand fait de guerre, c'est un mélange singulier de calcul et d'entraînement. Tout avait été pesé et combiné par les généraux, en vue sans doute d'éviter les divergences qui avaient pu contribuer à l'insuccès de l'assaut du 18 juin. Les divisions d'attaque étaient massées dans les places d'armes les plus rapprochées, tandis que les réserves placées à portée se tenaient prêtes à combattre. Des sapeurs avaient été exercés à jeter des ponts mobiles. Des détachemens du génie étaient attachés aux colonnes d'attaque pour tourner immédiatement contre l'ennemi les pièces qui lui seraient enlevées. La marche de chaque colonne était tracée, et les généraux s'assuraient, en réglant leurs montres, que tout se ferait avec une sorte de précision instantanée. Trois divisions devaient attaquer Malakof, le redan du Carénage et la courtine qui relie ces deux ouvrages. Une autre division sur l'autre face du siége devait à son tour se jeter sur le bastion central, et les Anglais devaient assaillir le grand redan. Ces dernières attaques étaient subordonnées à la principale, à celle d'où dépendait le sort de la journée, et elles offraient surtout l'avantage de disséminer les forces russes au moment où nos soldats, entrés dans Malakof, chercheraient à tout prix à s'y maintenir.

Les choses ainsi réglées, à midi sonnant, le bombardement, qui avait redoublé d'intensité depuis le matin, s'arrêtait tout à coup ou plutôt changeait de direction, et la première division, conduite par le général de Mac-Mahon, s'élançait pour emporter le fort Malakof. Ce n'était point une œuvre facile. Il y avait à franchir, sous un feu meurtrier, un premier fossé de six mètres de profondeur et un parapet de six mètres de relief au-dessus du sol; au-delà, nouveau fossé et nouveau parapet. Nos soldats franchissaient tous ces obstacles avec une impétuosité irrésistible, sans même se servir d'échelles; ils se jetaient dans l'ouvrage ennemi, et là s'engageait une lutte terrible corps à corps, à coups de pierre, à coups de crosse, à la baïonnette. Les Russes se faisaient tuer sur leurs pièces. En peu d'instans cependant le drapeau français flottait sur Malakof; nos soldats restaient maîtres de l'ouvrage après en avoir chassé l'ennemi, et en ce moment le combat prenait une face nouvelle : d'assaillans, les Français devenaient assiégés dans les positions conquises, et ils avaient à subir l'assaut des Russes, qu'ils repoussaient avec une

inébranlable fermeté. En même temps le redan du Carénage était attaqué avec une égale vigueur par nos divisions, qui franchissaient la première enceinte et se portaient jusqu'à la seconde; mais là, décimées par le feu des bateaux à vapeur de la rade et de l'ouvrage de la *maison en croix*, elles étaient forcées de se replier sur la première enceinte.

Au moment où toutes ces opérations étaient engagées, le drapeau français, flottant au-dessus de Malakof, donnait aux Anglais et à la division du côté gauche du siége le signal de l'attaque. Les Anglais enlevaient d'abord le saillant du grand redan, et après une heure de lutte sanglante, ils étaient obligés de se retirer, tandis que la division lancée contre le bastion central, après un premier succès, devait céder aussi de son côté à un feu de mitraille qui mettait hors de combat plusieurs généraux. Le principal objet de ces attaques était d'ailleurs atteint. Désormais l'effort suprême était à Malakof, occupé par nos troupes et invinciblement défendu contre tous les retours de l'ennemi. Les scènes terribles, l'intrépidité, l'intelligent héroïsme, n'ont pas manqué assurément sur cet immense champ de bataille. Dans l'une des attaques, c'est une colonne tout entière, son général en tête, qui disparaît dans une formidable explosion. Ici, c'est une batterie de campagne qui vient audacieusement prendre position en face des remparts pour soutenir les assaillans, et dont les canonniers se font tuer dans cette lutte inégale contre l'artillerie de la place. Partout c'est la même émulation d'ardent courage et de vigueur entre tous ces soldats, dont beaucoup étaient des conscrits qui arrivaient de la veille et qui voyaient le feu pour la première fois. Le dernier mot de ce drame émouvant, c'était la prise de possession définitive de Malakof. Le soir venu, tout était accompli; le dernier effort des Russes était allé se briser contre nos bataillons, et alors se déroulait ce spectacle d'une ville incendiée par ses maîtres eux-mêmes. Les flammes de Sébastopol éclairaient ce champ de bataille encore sanglant. Les principaux établissemens sautaient. Dans le port, la flotte était tout entière brûlée ou coulée. Le matin, après cette œuvre de destruction, qui n'a pu cependant être achevée, les Russes avaient quitté la ville et s'étaient retirés au nord de la rade. La prise de Malakof avait décidé du sort de Sébastopol sans nouveau combat.

Cette grande et héroïque journée a sans doute sa liste funèbre. Cinq généraux ont succombé dans la lutte : ce sont les généraux Rivet, Breton, Pontevès, de Saint-Pol et de Marolles; dix ont reçu des blessures dont quelques-unes sont heureusement légères. Vingt-quatre officiers supérieurs ont été tués et vingt blessés. Plus de sept mille hommes ont été mis hors de combat. Les Anglais de leur côté ont eu plus de deux mille morts ou blessés. Qu'on ajoute à toutes ces victimes celles qui sont tombées depuis le commencement du siége : le génie seul a eu trente et un officiers tués et trente-trois blessés. Parmi les morts sont le général Bizot, un lieutenant-colonel, six chefs de bataillon, vingt capitaines et trois lieutenans. Il y a des compagnies de sapeurs qui en sont à leur quatrième capitaine. Le nombre considérable d'officiers atteints, et dans la dernière affaire le nombre d'officiers supérieurs restés sur le champ de bataille dénotent l'héroïsme avec lequel les chefs de notre armée conduisent leurs soldats. C'est là le côté lugubre

de la guerre; la gloire la plus éclatante ne peut couvrir l'effusion du sang humain. En même temps qu'on observe ce que ce sang répandu pour une grande cause représente d'efforts, de travaux et de résultats! Il y a un an, les armées alliées débarquaient en Crimée; le 17 octobre 1854, elles ouvraient le feu contre Sébastopol; le 8 septembre 1855, elles ont frappé le dernier coup, et dans l'intervalle s'est déroulée une lutte gigantesque. Trois batailles rangées ont été livrées, chaque position a été conquise pas à pas. Et combattre semblait même la moindre des difficultés; plus de vingt lieues de tranchées ont été creusées autour de la ville; huit cents bouches à feu ont été mises en batterie sans égaler encore l'artillerie ennemie. Tous les moyens d'attaque étaient dans une proportion semblable. Quant aux résultats, ils sont palpables aujourd'hui. Outre l'effet moral, la flotte de la Mer-Noire, cette flotte qui était l'orgueil de la Russie et qui pouvait être l'instrument de ses desseins, a disparu obscurément. Dans la ville, les Russes n'ont pas tellement achevé leur œuvre de destruction, qu'ils n'aient laissé intacts les docks, les plus grands établissemens, les casernes, le fort Nicolas et le fort de la Quarantaine. Les alliés ont trouvé dans Sébastopol quatre mille bouches à feu, plus de cinquante mille boulets, vingt-cinq mille kilogrammes de cuivre, cinq cents ancres. Ainsi apparaissent les résultats de cette journée.

La Russie cependant a des amis terribles, grands politiques et non moins grands tacticiens, qui ont imaginé de représenter l'abandon de Sébastopol comme un calcul profond de stratégie. Qu'était-ce après tout que Sébastopol? Une ville, des murs. En se retirant vers le nord, l'armée russe s'est dégagée d'une impasse et a retrouvé toute sa liberté d'action! — Le prince Gortchakof se serait bien passé de recevoir le brevet de grand stratégiste à un tel prix, et ses premiers bulletins sur le succès de sa retraite dénotent moins la satisfaction d'un tacticien qui vient de réussir que celle d'un général heureux d'avoir tiré son armée du péril. L'intention de rendre toute liberté à l'armée russe pourrait d'ailleurs n'être point parfaitement remplie. On peut le remarquer aujourd'hui en effet, les armées alliées, dégagées elles-mêmes, occupent Eupatoria, Sébastopol, les lignes de la Tchernaïa, et semblent entrer dans une phase d'opérations nouvelles : de telle sorte que le mouvement stratégique de l'armée russe pourrait d'ici à peu la conduire plus loin que les plateaux du nord et de Mackensie.

Maintenant l'empereur Alexandre vient de faire un voyage dans le midi de la Russie; il s'est dirigé par Moscou vers Nicolaïef et Odessa. Le tsar, en visitant ces provinces, peut constater quelques-unes des conséquences désastreuses de la guerre et mesurer de plus près ce que la tentative ambitieuse de son père a déjà coûté à son empire; il peut compter les blessures de la Russie. Y trouvera-t-il quelque conseil de paix? Là est le doute aujourd'hui. L'empereur Alexandre a, dit-on, le dessein de faire à Nicolaïef un second Sébastopol. Ce ne serait pas là l'indice d'intentions bien immédiates de conciliation. Et cependant plus que jamais peut-être, il faut le croire, les puissances occidentales seraient prêtes, dans leur victoire même, à signer une paix juste, fondée sur la garantie des intérêts qu'elles ont eu la pensée de sauvegarder dans cette longue crise. Résultera-t-il des derniers événemens de Crimée quelque changement prochain dans la situation générale du

reste de l'Europe? Quelque retentissement qu'ait dû avoir la chute de Sébastopol, rien de décisif n'apparait encore en Allemagne. La Prusse seule semble avoir eu la velléité d'élever une parole pacifique entre les combattans. La chimère, l'illusion de la Prusse, c'est d'entraîner l'Allemagne dans une sorte de médiation. Une fois de plus le cabinet de Berlin paraît avoir fait dans ce dessein quelques suggestions à Vienne. L'Autriche a dû répondre qu'une interposition supposait la neutralité, et qu'elle était l'alliée de l'Occident. N'est-il pas évident au surplus que ce n'est point par une médiation, surtout par la médiation prussienne, que la paix peut se rétablir aujourd'hui?

Chose singulière, au milieu de tous les bruits de la guerre, le pays dont on s'occupe le moins, c'est celui qui a été la première cause de ce grand conflit : c'est la Turquie. Et pourtant, en dehors de la part que l'empire ottoman prend à la guerre, Constantinople est depuis quelque temps le théâtre de la plus étrange lutte d'influences. Le sultan, après avoir disgracié et exilé, il y a quelques mois, Méhémet-Ali-Pacha, son beau-frère, l'a rappelé tout à coup et l'a élevé au ministère. Or c'est là ce que l'ambassadeur britannique, lord Stratford Redcliffe, a paru considérer comme un empiétement direct sur son autorité propre. Ambassadeur depuis longues années à Constantinople, lord Redcliffe s'est fait des habitudes quelque peu despotiques, qui l'ont rendu peut-être aussi antipathique aux Turcs que le prince Menchikof même; il s'est accoutumé à ne point voir les cabinets changer sans son aveu. Très hostile à Méhémet-Ali-Pacha, il n'a point voulu le reconnaître comme ministre du sultan, et il refuse encore d'entrer en relations avec lui. Lord Redcliffe, en agissant ainsi, ne représente point sans doute l'opinion de son gouvernement; il est même présumable que, s'il est resté jusqu'ici à Constantinople, c'est en considération de sa grande connaissance de l'Orient et sans doute aussi de convenances parlementaires. C'est cependant une situation qui ne saurait se prolonger. Il en peut résulter des tiraillemens fâcheux et de plus graves conséquences encore dans la conduite des affaires, par suite une diminution d'influence pour l'Europe. L'Angleterre et la France ne peuvent scinder leur action à Constantinople, lorsqu'elles restent unies par tant d'intérêts, lorsqu'au moment présent encore elles suivent la même politique dans deux questions qui sont pour ainsi dire une dépendance de la question orientale : ce sont les affaires de Naples et de la Grèce.

Comment s'est produit le démêlé avec Naples? On le sait déjà, il est né de l'étrange système intérieur suivi par le gouvernement napolitain et du mauvais vouloir, plus étrange encore, manifesté par lui à l'égard des puissances occidentales. Le roi de Naples est dans une situation dont il est impossible de méconnaître la gravité. Il est menacé par les passions révolutionnaires qui fermentent en Italie. De tous les souverains de la péninsule, c'est celui qui soulève les haines les plus vives et les plus acharnées. Plus cette situation est difficile, plus il semble que la prudence était nécessaire. Le gouvernement napolitain met au contraire un zèle bizarre à aggraver les difficultés, à accroître les mécontentemens par des vexations de police; puis, comme si cela n'était point assez, il s'est jeté dans une voie d'hostilité sourde contre l'Angleterre et la France, tantôt par des mesures commerciales restrictives,

tantôt par des brutalités personnelles qui atteignaient les membres de la légation anglaise, ou par l'affectation à ne point saluer le pavillon français dans le port de Messine. La France et l'Angleterre ont dû demander compte de ces étranges procédés, et ici encore c'est le même système, propre à tout compliquer au lieu de tout aplanir. Le préfet de police de Naples, M. Orazio Mazza, le principal coupable de ces incartades contre la légation anglaise, a été ostensiblement destitué; mais il paraît avoir conservé la direction effective de la police, et de plus le roi de Naples a en même temps éloigné du ministère de la guerre le prince Ischitella, l'ennemi personnel de M. Mazza, et qui professe d'ailleurs les plus sérieuses sympathies pour les puissances occidentales. Le gouvernement napolitain trouve le moyen de réunir à la fois la concession apparente et un nouveau témoignage de mauvais vouloir. Triste expression d'une politique qui est violente sans être conservatrice, et qui, au lieu de rester neutre, comme elle en a le droit, ne peut contenir les mouvemens d'une assez puérile hostilité! La conséquence, c'est que la question demeure entière, et que les deux puissances occidentales ne se contenteront pas sans doute de l'apparence de satisfaction donnée par le cabinet des Deux-Siciles. Quant à la Grèce, la difficulté, on s'en souvient, est dans l'antipathie du roi Othon contre le ministre de la guerre, le général Kalergi. Il y a quelque temps déjà que la lutte existe entre le souverain et son ministre. En écrivant une lettre qui a pu froisser la reine, le général Kalergi a eu évidemment un tort; mais ce tort n'a été en réalité qu'un prétexte dont les partisans de la Russie se sont servis pour évincer du pouvoir l'homme qui y avait pris place sous les auspices des puissances occidentales. Dans cette guerre assez bizarre qui se poursuit encore, la France et l'Angleterre n'ont point sans doute la pensée de contraindre le roi Othon à garder un ministre malgré lui; mais elles paraissent avoir laissé entendre à la cour d'Athènes que la retraite du général Kalergi leur imposerait l'obligation de réclamer d'autres garanties pour le maintien de la neutralité de la Grèce. Ainsi les petits incidens viennent se mêler à la grande lutte du moment, et achever le tableau de la situation générale de l'Europe.

La guerre cependant n'absorbe pas tellement toutes les pensées, qu'il n'y ait place dans plus d'un pays, en France particulièrement, pour une question tout intérieure qui touche à la vie même des populations : c'est la question des subsistances. L'insuffisance de la dernière récolte est venue réveiller le problème dans toute sa gravité. Il est avéré aujourd'hui que dans la production de la France il y a un déficit de sept millions d'hectolitres de blé environ, eu égard à ce qui est nécessaire à l'alimentation publique. La conséquence de ce déficit, c'est l'élévation progressive du prix des grains. Comment pourvoir à cette insuffisance? C'était l'objet d'une note récente du gouvernement, qui arrivait à cette conclusion, que le seul remède était, d'une part, de favoriser l'arrivée de blés étrangers en maintenant une liberté complète des transactions, et de l'autre de multiplier les travaux d'utilité publique, pour venir en aide aux populations laborieuses. Le gouvernement, en effet, a maintenu l'exemption de tout droit d'importation sur les denrées alimentaires, et il a rendu un décret qui ouvre un crédit de dix millions affectés à des travaux d'utilité communale et aux distributions de se-

cours par les bureaux de bienfaisance. Le gouvernement, par les moyens dont il dispose, cherche à subvenir à une nécessité du moment, à une crise accidentelle, née de l'insuffisance d'une récolte; mais à ce fait transitoire, qui paraît suffisamment s'expliquer par un déficit réel dans la production du blé en France, se lie au fond un problème économique plus général : c'est l'élévation toujours croissante du prix des denrées alimentaires depuis quelques années. Or à quoi tient ce phénomène? Il tient sans doute à bien des causes, à la surexcitation de tous les besoins, à la transformation des habitudes et des mœurs, à un développement de la consommation supérieur à celui de la production, surtout peut-être à l'infériorité de l'agriculture comparativement à l'essor immense de toutes les entreprises industrielles et commerciales. Ce qui souffre réellement en France, c'est l'agriculture malgré les progrès qu'elle a pu faire, et elle souffre par deux motifs entre bien d'autres. D'abord les opérations financières démesurées, la soif d'un gain rapide, le besoin de tenter la fortune, jettent l'argent dans toute sorte de spéculations, où le plus grand nombre ne trouve que déceptions, où quelques financiers seuls s'enrichissent en se faisant de leur habileté une puissance équivoque. En outre l'accroissement de tous les travaux industriels enlève des bras à l'agriculture et attire les habitans des campagnes dans des centres où ils se dégoûtent du labeur agricole, où ils contractent des habitudes nouvelles et se dépravent, de sorte que l'argent et les bras s'éloignent de la terre. Ces tendances ne sont pas seulement un fait économique ordinaire, elles faussent l'activité de la France, qui devrait se tourner principalement vers l'agriculture, comme la surexcitation de tous les instincts matériels fausse son génie sous un autre rapport, en atteignant dans sa source la vie intellectuelle.

L'intelligence aussi, en effet, est une des forces naturelles de la France; elle est un des ressorts de sa civilisation expansive, un de ses plus puissans moyens d'action dans le monde, et c'est parce que l'intelligence a ce caractère merveilleux et éclatant que tout ce qui la déprime, la fausse ou l'avilit est une atténuation de l'ascendant de la France. D'où est venue l'influence intellectuelle de notre pays, si ce n'est de la perfection de son goût, de la rectitude de ses idées et de la clarté de son langage? On rapporte parfois au XVIIIe siècle le rayonnement du génie français. Le XVIIIe siècle n'a fait que recueillir en ceci l'héritage de l'époque qui l'avait précédé. C'est le XVIIe siècle qui a créé l'ascendant du génie, de la langue et des mœurs de la France. Au siècle qui l'a suivi, au contraire, remontent bien des déviations qui n'ont fait que s'aggraver, la corruption de la langue et du goût, l'altération du sens littéraire, cette fausse éloquence qui n'est qu'une vide déclamation, et même beaucoup d'habitudes qui ont fini par envahir la vie intellectuelle moderne. L'esprit littéraire a pris surtout ce caractère de précipitation et de fièvre d'un siècle où tout se hâte; il invente peu, il recueille des impressions, il observe; il se mêle aux aventures d'un temps qui en a eu beaucoup, subissant toutes les influences qui se succèdent, et s'arrêtant parfois pour se demander vers quelle direction il est décidément entraîné. Si l'inspiration spontanée lui manque, il se complaît aux révélations de l'histoire, à l'exhumation des documens, sauf à les interpréter à sa manière, souvent avec toute

sorte de vues paradoxales. De là tout un mouvement d'œuvres sérieuses ou équivoques qui dénotent plus d'agitation que d'activité réelle. M. Cuvillier-Fleury est certainement l'un des observateurs les plus exacts et les plus fermes de ce monde littéraire actuel, et ses observations, ses jugemens les plus récens, il les recueille aujourd'hui, comme il l'a déjà fait précédemment pour d'autres, dans ses *Nouvelles Études historiques et littéraires*. C'est notre temps, dans la variété de ses tendances actuelles et dans ses productions de tout genre, qui est l'objet des études de M. Cuvillier-Fleury. Aussi l'auteur étend-il son observation aux hommes, aux choses et aux travaux les plus divers, en maintenant une certaine unité qui naît parfois du sujet, et surtout de la pensée du critique. La meilleure justice qui puisse être rendue à M. Cuvillier-Fleury est celle qu'il se rend à lui-même, quand il dit : « Je n'ai jamais donné au public une ligne qui ne fût la meilleure que je pusse écrire. » Dans quelques pages qui précèdent ces études, peut-être y a-t-il la trace de quelque ancienne polémique sur une question toujours nouvelle : quelle est l'influence de la presse sur la littérature? fait-on des livres avec des articles de journaux? Sans doute les esprits d'élite font toujours des livres avec les fragmens qu'ils publient périodiquement, et les mélanges ne datent pas d'aujourd'hui; mais les mélanges seuls forment-ils une littérature? Et quand la littérature en est venue à se résumer tout entière dans cette vie morcelée, n'y a-t-il pas un travail nouveau à accomplir, un nouvel effort à tenter pour ramener l'intelligence aux vraies et grandes lois de son existence?

La vie publique ne se compose pas toujours heureusement d'incidens dramatiques, ou de ces crises pénibles qui sont l'épreuve des gouvernemens et des peuples. Il est des pays travaillés de profonds et secrets malaises et placés dans des conditions difficiles, comme il en est pour qui le calme semble un état normal, de même encore qu'il s'en trouve qui, après avoir vu passer des révolutions sans nombre, se plaisent à tirer de quelque événement important de leur histoire l'augure d'une ère meilleure. Dans ces deux dernières catégories, ne peut-on pas placer la prudente Hollande, peu accoutumée à courir les aventures politiques, et le Portugal, dont le jeune roi, arrivé à sa majorité, vient en ce moment même de prendre la direction des affaires?

Il y a peu de jours, les états-généraux s'ouvraient à La Haye, et la session nouvelle ne pouvait commencer sous de plus paisibles auspices. Neutre dans la guerre qui tient aujourd'hui l'Europe en suspens, libre et dégagée de toute complication dans sa situation intérieure, occupée d'objets pratiques, surtout d'améliorations matérielles et financières, la Hollande reste dans des conditions régulières que le roi n'a fait que résumer en ouvrant les chambres. Aussi le discours de la couronne semble-t-il avoir produit la meilleure impression. Les chambres de leur côté ne paraissent pas vouloir s'attarder dans de longues et inutiles discussions au sujet de l'adresse. La première chambre a accepté presque sans débats le projet qui lui était présenté, et a seulement insisté par un amendement sur la nécessité de l'abolition de l'esclavage dans les colonies. L'adresse n'a été qu'un écho fidèle du discours royal. Dans la seconde chambre, il n'en a point été autrement; la commission chargée de préparer la réponse au roi se trouvait composée

en majorité de députés favorables à la politique du gouvernement. C'est la même opinion qui a prévalu également dans le choix d'un président de la chambre. M. Gevers van Endegeest a été porté en première ligne sur la liste de candidature soumise au roi, bien qu'on lui opposât M. Strens, ancien ministre de la justice dans le cabinet de M. Thorbecke. La chambre se trouve donc prête aujourd'hui à aborder les véritables travaux de la session, et ces travaux ont quelque importance. De ce nombre est une loi qui doit régler l'abolition de l'esclavage, et dont le roi fait pressentir la présentation dans son discours. Il reste encore à élaborer un certain nombre de lois organiques pour assurer la complète exécution de l'article additionnel de la loi fondamentale. Dans ces grandes mesures mûrement préparées, la constitution ne peut que trouver un élément de force et de durée.

Le roi dans son discours indiquait d'une façon générale la situation favorable des finances; cette situation a été pleinement exposée depuis par le ministère, et les améliorations qu'elle révèle ne font que justifier les paroles du souverain. L'exercice de 1853 présentait un boni de 5 millions de florins; ce boni a été en 1854 de plus de 7 millions. L'année courante paraît devoir offrir les mêmes résultats. De cet état de prospérité financière naît la possibilité de continuer l'amortissement de la dette publique, et cet amortissement graduel contribue à diminuer les dépenses par la réduction des intérêts à payer. La diminution obtenue par suite des amortissemens opérés depuis 1850 s'élève annuellement à plus de 1,600,000 florins. La discussion du prochain budget soulèvera sans doute d'assez graves questions, d'autant plus qu'en présence de l'abolition des droits de mouture et de tonnage, prononcée l'an dernier, le gouvernement demande comme équivalent une légère augmentation de divers autres droits. Quoi qu'il en soit de ces projets, la session législative qui vient de commencer ne peut qu'y trouver l'aliment de discussions sérieuses et profitables pour le pays. C'est ce genre de travaux qui convient à l'esprit et au caractère de ce peuple sensé et modéré. La Hollande n'est pas seulement pratique par essence, elle a d'habitude peu le goût des excès et des exclusions en politique. Elle vient d'en donner un exemple récemment encore. Un homme éminent, le chef du parti protestant, qui s'appelle aussi anti-révolutionnaire, M. Groen van Prinsterer, avait été écarté de la représentation nationale aux élections dernières. La ville de La Haye vient de le nommer député. Ce n'est point peut-être par une vive sympathie pour ses opinions que les électeurs l'ont élu; ce serait plutôt par antipathie pour les libéraux avancés, dont M. Thorbecke est le chef, et aussi pour rendre sa place dans la vie politique à un homme considérable, afin que toutes les opinions aient leurs chefs les plus autorisés dans la représentation nationale. On aime ainsi en Hollande un juste équilibre de forces, et n'est-ce point là une garantie de sincérité et de durée pour un régime constitutionnel dont l'essence est de faire appel à toutes les opinions et de ne laisser à aucune le droit de méconnaître la puissance de la loi?

C'est récemment aussi que s'est accompli à Lisbonne ce sérieux événement de la prise de possession du pouvoir par le jeune roi de Portugal. Dom Pedro V est né le 16 septembre 1837. Il est le petit-fils de l'empereur dom Pedro, qui réunit un moment les deux couronnes du Brésil et du Portugal,

et le fils de doña Maria, cette reine si éprouvée, qui n'a guère connu le repos pendant sa vie. A la mort de doña Maria, en vertu d'une loi du 7 avril 1846, la régence restait conflée au roi dom Fernando, duc de Saxe-Cobourg-Gotha, père du jeune roi dom Pedro, jusqu'à la majorité du souverain, fixée à dix-huit ans. Le roi achevait sa dix-huitième année le 16 septembre dernier. A cette date commence donc réellement un nouveau règne, qui s'est inauguré à Lisbonne au milieu de toutes les fêtes et de toutes les démonstrations monarchiques. Les cortès avaient été convoquées pour ce solennel événement, et c'est dans le sein des deux chambres réunies que dom Pedro V est allé prêter le serment voulu entre les mains du cardinal-patriarche. Pendant plusieurs jours, les fêtes se sont succédé. Suivant un vieil usage, le roi s'est rendu avec toute sa cour sur la place du Commerce, où la municipalité lui a remis sur un plateau d'argent les clefs de la ville, comme un symbole de la prise de possession du royaume. Une pensée plus sérieuse du reste s'est mêlée à cette inauguration d'un nouveau règne; on a voulu marquer l'avénement de dom Pedro par de nombreux actes d'utilité publique ou de bienfaisance. A Lisbonne, plusieurs maisons d'asile ont été créées; la ville de Porto a fondé un mont-de-piété et une caisse de secours. A Coïmbre, à Villa-Real, des établissemens du même genre ont été ouverts. C'était donner un caractère pratique et généreux à un événement qui domine et résume aujourd'hui la situation politique du Portugal. Le discours prononcé par le roi devant les cortès est d'ailleurs d'un esprit sage et éclairé, très explicitement constitutionnel et naturellement empreint de cette confiance que donne la jeunesse. En prenant la direction des affaires, dom Pedro trouve le Portugal non certes à la hauteur de ce qu'il a été dans d'autres temps, mais du moins apaisé, et préparé, par la lassitude des révolutions, à chercher dans le repos et dans les améliorations positives les élémens d'une fortune moins précaire.

Chose étrange! il y a eu dans ces dernières années en Portugal deux événemens, deux crises de nature à rejeter le pays dans des épreuves nouvelles: c'était d'abord l'insurrection militaire d'où est née la situation politique actuelle, résumée dans la présence au pouvoir du duc de Saldañha; puis est venue la mort de la reine. Ces deux événemens devaient, selon toute vraisemblance, bouleverser le Portugal. Il n'en a rien été. La révolution, maîtrisée par le duc de Saldañha, s'est disciplinée d'elle-même; les insurgés de la veille se sont groupés autour du trône, non sans l'avoir humilié, il est vrai. La révolution portugaise, modèle anticipé de la dernière révolution espagnole, a su éviter la plupart des écueils contre lesquels celle-ci est venue se heurter. Il s'est formé justement à Lisbonne ce qui n'a pu se former à Madrid, un parti composé de conservateurs et de progressistes, c'est-à-dire de chartistes et de septembristes, — et, appuyé sur cette base, le ministère s'est maintenu depuis trois ans à peu près sans contestation. Ce n'est pas qu'il n'y ait parfois une vive opposition. Les septembristes extrêmes continuent leur guerre contre le gouvernement. L'opposition chartiste est principalement représentée dans la chambre des pairs, où le comte de Thomar a repris son siége depuis quelque temps. Cependant en dernière analyse on en est venu à penser que le duc de Saldañha, par le prestige de son nom, par l'influence qu'il exerce sur l'armée, pouvait seul garantir le Portugal de ce-

tastrophes nouvelles, et cette croyance a si bien prévalu, que le vieux maréchal, malade, affaibli par l'âge, ne paraissant jamais dans les chambres, fait néanmoins à peu près tout ce qu'il veut, secondé qu'il est du reste par des hommes remarquables de son cabinet, MM. Rodrigo da Fonseca et Fontes Pereira de Mello. La mort de doña Maria pouvait avoir des conséquences plus graves encore : c'était la première transmission de la couronne après une guerre de succession. Il s'est trouvé au contraire que cette mort a rendu en quelque sorte une popularité nouvelle à la monarchie. On s'est plu à rendre justice à cette reine, qui avait vu sa couronne tour à tour usurpée par son oncle dom Miguel et menacée par les factions révolutionnaires. Le roi dom Fernando, porté tout à coup à la régence, excitait des méfiances par sa qualité d'étranger. La loyauté du régent a dissipé ces ombrages. Jeune encore, aimant les arts, désintéressé dans sa conduite, le roi dom Fernando s'est trouvé bientôt aussi populaire qu'il était suspecté auparavant. Il a trouvé en lui-même le meilleur moyen de désarmer tous les partis, c'est de ne point tenir à sa position et de convaincre tout le monde qu'il ne gardait l'autorité souveraine que par devoir. Bien loin de se mettre en lutte avec les chambres ou avec son ministère et d'aller au-devant des difficultés, le régent s'est appliqué à les éviter, à calmer les passions, à raffermir la paix publique, pour laisser à son fils une situation régulière et libre. Il y a réussi, et il a pu se rendre cette justice en descendant du pouvoir.

Maintenant le poids du gouvernement repose sur dom Pedro V. Le premier acte du jeune roi a été de confirmer dans ses fonctions le cabinet du duc de Saldañha, déjà maintenu par le régent à la mort de doña Maria. Un des caractères de ce commencement de règne, c'est l'extrême confiance qu'il inspire. Peut-être même y a-t-il la part de l'illusion, car on ne peut se dissimuler que le jeune souverain portugais aura de singuliers obstacles à surmonter. Ces obstacles naissent d'un délabrement assez général, fruit de causes héréditaires et de révolutions accumulées. Seulement, et c'est là le côté favorable, les passions des partis semblent s'assoupir aujourd'hui, et faire place à un goût très vif pour toutes les améliorations sérieuses et positives. Si le Portugal n'est plus ce petit pays qui envoyait partout des navigateurs audacieux et des conquérans, il a encore en lui-même assez de ressources pour reprendre un certain rang. Qu'on voie se réaliser le double projet de chemin de fer qui doit relier la frontière française à Madrid, Madrid à Lisbonne, et la capitale portugaise peut devenir un des grands ports européens. Dans l'ordre politique comme dans l'ordre matériel, travailler à rajeunir le Portugal, c'est l'œuvre difficile du règne qui commence.

Qu'on passe de l'Europe à l'Amérique du Sud, ce n'est pas seulement ici un monde nouveau, un nouvel hémisphère : c'est aussi un autre ordre de phénomènes et d'événemens politiques; des révolutions qui se nouent ou se dénouent, des insurrections qui éclatent, des dictatures qui s'élèvent ou disparaissent, voilà jusqu'ici, il faut le dire, la seule histoire de ces populations, disséminées sur un continent qu'elles n'occupent et n'animent que par leurs discordes. Parmi ces républiques sud-américaines, la Bolivie est peut-être une des moins connues. L'élection d'un nouveau président vient d'avoir lieu, et si l'événement s'est accompli régulièrement en apparence, il ne laisse

pas d'avoir son côté curieux. Il faut se rendre compte de l'état singulier et obscur de ce pays, soumis depuis quelques années au pouvoir d'un chef militaire, le général Belzu, qui s'appelle président constitutionnel, et qui en réalité est un dictateur comme il y en a beaucoup en Amérique. La Bolivie, gouvernée par le général Belzu, s'est trouvée dans ces derniers temps aux prises avec deux genres de difficultés : elle avait à faire face à la guerre que lui avait déclarée le Pérou sous la présidence du général Echenique, et elle était agitée en même temps par des tentatives incessantes de révolutions intérieures. Le général Echenique étant lui-même renversé au Pérou il y a quelques mois, le danger de la guerre disparaissait; mais il restait les tentatives de révolution, qui prenaient chaque jour un caractère plus grave. Fatigué d'avoir à lutter sans cesse, désirant peut-être aussi se faire donner plus de pouvoirs, bien que dans le fait il les eût tous, Belzu avait recours, au commencement de cette année, à un expédient dont le général Rosas s'est servi souvent avec succès à Buenos-Ayres : il réunissait le congrès et se déclarait décidé à abdiquer le pouvoir. Ce qu'il y avait de plus curieux du reste, c'était le message par lequel il motivait sa résolution. Belzu faisait le plus triste et le plus sanglant tableau de la situation du pays; il montrait l'anarchie se répandant partout, l'égoïsme dominant tout sentiment patriotique, la démoralisation gagnant toutes les classes, l'oisiveté laissant le sol stérile, la manie des emplois dépravant tous les cœurs et minant tout ordre social, les femmes elles-mêmes se livrant aux agitations révolutionnaires; bref, il déclarait cette société ingouvernable, et c'est pourquoi il offrait sa démission, sous-entendant sans doute que la dictature était devenue nécessaire. Le congrès n'accepta pas la démission de Belzu; mais il ne lui offrit pas la dictature qu'il demandait implicitement, et comme les pouvoirs réguliers du président allaient bientôt expirer, il restait à élire un nouveau chef de l'état.

Ce ne sont point les prétendans qui ont manqué, comme bien on pense. Il y avait en première ligne le général Santa-Cruz, qui a longtemps gouverné la Bolivie, qui a été un certain moment le protecteur de l'éphémère confédération péru-bolivienne, et a depuis rempli une mission diplomatique en Europe au nom de divers pays de l'Amérique. Le général Santa-Cruz adressait de Paris un manifeste à ses compatriotes, et il se rendait lui-même à Buenos-Ayres pour se rapprocher de son pays. Le général Santa-Cruz a fait, il faut le dire, une campagne malheureuse. Il n'a pas vu que, n'y eût-il point même d'autre obstacle, il allait trouver des candidats qui lui disputeraient le pouvoir : de ce nombre était le docteur Linarès, qui paraissait avoir des chances sérieuses; mais en outre il y avait une difficulté bien autrement grave, c'est que Belzu devait songer à garder le pouvoir, soit pour lui, soit pour quelqu'un des siens. C'est ce qui est arrivé en effet. Le président bolivien a fait élire à sa place son gendre, le général Cordova, et il n'a point renoncé probablement à ressaisir quelque jour pour lui-même l'autorité suprême. Maintenant le général Belzu réussira-t-il à établir dans la Bolivie une sorte de dynastie dictatoriale, comme l'ont fait les Monagas dans le Venezuela? Les tentatives de révolution qui ne manqueront pas de se renouveler triompheront-elles au contraire? C'est le malheur de ces républi-

ques de s'absorber dans ces luttes et de ne pas voir que leur avenir est bien plutôt dans un simple fait comme celui qu'on annonçait récemment, — l'arrivée en Europe d'un navire chargé de blés du Chili, ou bien encore le voyage que vient de faire un petit bâtiment de commerce partant d'une des provinces les plus centrales de la Confédération Argentine et atteignant Corrientes, à travers les rivières du Vermejo et du Parana. CH. DE MAZADE.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

HANDBUCH DER SPANISCHEN LITERATUR (*Manuel de Littérature espagnole*), von Ludwig Lemcke (1).

L'Allemagne continue à s'enrichir de sérieux travaux sur les littératures romanes. Lorsque don Agustin Duran, il y a quelques années, proclamait la part immense des érudits allemands à la restauration des vieux monumens poétiques de l'Espagne, ce n'était pas seulement l'œuvre isolée d'un petit nombre d'écrivains et le caprice passager du public qu'il signalait ainsi; ce mouvement d'études va s'accroissant toujours. L'Espagne et l'Italie sont pour toute une école de savans l'objet d'une sollicitude passionnée. Cette même ferveur que d'autres érudits ont portée et portent aujourd'hui encore dans l'interprétation de l'antiquité grecque et latine, ceux-ci l'appliquent à l'Italie de Dante et de Pétrarque, de l'Arioste et de Machiavel, à l'Espagne d'Alphonse le Savant, de l'infant don Juan Manuel, de Lope de Vega, de Cervantes, de Quevedo et de Calderon. Parmi les commentaires si nombreux que l'Europe a consacrés depuis vingt ans au poète de *la Divine Comédie*, les plus remarquables peut-être, ceux-là du moins qui partagent la prééminence avec les publications de Fauriel et d'Ozanam, nous viennent de Dresde, de Berlin et de Leipzig. Dans cette assemblée d'*homérides* (on peut bien donner ce nom aux adorateurs du vieil Alighieri), dans ce chœur de disciples rivalisant de zèle et d'enthousiasme, il y a une place d'honneur pour le souverain lettré qui cache son érudition et ses travaux sous le nom de Philaléthès; le roi de Saxe commande aujourd'hui la légion que l'Allemagne a mise au service de Dante. J'espère bien réunir un jour ces fidèles ouvriers, et il y aura quelque intérêt, ce me semble, à les comparer avec leurs confrères de France et d'Italie. Aujourd'hui c'est seulement à propos de la littérature espagnole que je veux signaler la sollicitude de l'école *romaniste* en Allemagne.

Or, tandis que le savant grammairien des langues romanes, M. Diez, complète ses travaux antérieurs par la publication d'un dictionnaire étymologique des cinq ou six idiomes dont il a expliqué le génie; tandis que M. Franceson publie une grammaire espagnole qui peut être considérée comme un

(1) Premier et deuxième volume, Leipzig, 1855.

modèle, et un dictionnaire espagnol-allemand d'une précision lumineuse; enfin tandis que des pièces de Calderon et de Lope sont traduites ou commentées avec intelligence dans des recueils ou dans les chaires publiques, voici un livre qui secondera efficacement ces sympathies croissantes du pays de Goethe pour le pays de Cervantes. Sous ce titre modeste, *Manuel de la Littérature espagnole*, M. Ludwig Lemcke vient de publier à Leipzig les deux premiers volumes d'un ouvrage qui sera tout à la fois une histoire et un tableau des lettres en Espagne depuis le XIIIe siècle jusqu'à nos jours. C'est une histoire, car la vie et le développement des siècles, la biographie des hommes éminens en qui se personnifie le génie littéraire de la péninsule, tout cela est exposé avec méthode dans une série de notices très substantielles, et en même temps c'est tout un tableau, un tableau vivant et animé, puisque l'historien s'effaçant laisse la parole aux écrivains, qu'il se contente d'introduire sur la scène. M. Wackernagel et M. Henri Kurz avaient déjà présenté d'après ce plan l'histoire littéraire de l'Allemagne, et leurs publications occupent une place honorable à côté des histoires de Gervinus et d'Hillebrand; M. Lemcke réussira de même : auprès de l'histoire un peu vieillie, mais intéressante encore de Bouterweck, à côté de l'histoire si complète, si détaillée, trop détaillée peut-être, du patient Ticknor, auprès des monographies de don Agustin Duran, de Martinez de la Rosa, de don Alberto Lista, de José Quintana, l'ouvrage de M. Lemcke s'est fait sa place et saura la garder.

M. Lemcke a cherché à être utile, sans renoncer jamais à la gravité de la science. En de telles publications, ce qui importe avant tout, c'est le choix des spécimens qu'on met en usage. Il faut certes une connaissance approfondie d'une littérature pour extraire ainsi de l'œuvre d'un écrivain les pages les plus propres à faire apprécier sa pensée et son style. M. Lemcke me semble avoir compris et exécuté sa tâche avec une rare habileté. L'introduction, excellent résumé des origines littéraires de l'Espagne, atteste déjà une science très sûre; l'ouvrage tout entier nous montre cette science en action.

La publication de M. Lemcke se divise en trois parties, la première consacrée à la prose, la seconde à la poésie, la troisième à la littérature dramatique. Le premier volume s'ouvre avec les *Siete partidas* d'Alphonse le Savant et nous conduit de tableaux en tableaux jusqu'aux écrits récens de l'historien Toreno, de l'humoriste Larra, de l'ardent publiciste Donoso Cortez, ou du noble vieillard qui a été le biographe des plus illustres enfans de l'Espagne, don Manuel José Quintana. Après les naïves prescriptions d'Alphonse le Savant sur les devoirs du souverain (*qual deve el rey ser comunalmente a todos los de su señoria*), après des pages bien choisies de la *Cronica general de España*, l'infant don Juan Manuel se présente à nous avec quelques-uns des plus charmans récits que le sage Patronio ait faits au comte Lucanor. Ces deux princes, l'oncle et le neveu, Alphonse le Savant et don Juan Manuel, président noblement la famille des prosateurs espagnols. Le premier appartient au XIIIe siècle, le second a illustré le XIVe, et de l'un à l'autre on voit déjà le progrès qu'a accompli l'idiome. Quelle grâce, quelle netteté, quel mélange de chevalerie vaillante et de bon sens politique dans les moralités de Patronio! Il y a tel de ces récits qui atteste un contem-

porain de Froissart, tel autre qui semble faire pressentir Commynes. Voici encore un contemporain de Froissart, mais sans aucun mélange de sagesse didactique; c'est le peintre des prouesses amoureuses et des batailles chevaleresques, le brillant gentilhomme portugais, Vasco de Lobeira, qui fut la souche, à ce que l'on croit, de l'innombrable lignée des Amadis. Mais pourquoi les chroniqueurs si intéressans du XIVe siècle, chroniqueurs espagnols et portugais, n'ont-ils pas de place ici? Pourquoi Ayala ne fournit-il pas sa part? On ne sait, en vérité, comment expliquer une telle lacune. Nous entrons bientôt dans le XVe siècle, et ce siècle, qui, en Espagne comme dans le reste de l'Europe, n'est qu'une période de transition, est très suffisamment représenté par trois ou quatre noms. Signalons surtout (c'est une des trouvailles de l'auteur) ce curieux archiprêtre de Talavera, Martinez de Tolède, avec son livre de morale populaire et pratique dont l'épigraphe pourrait être ce verset de la Bible : *Ne dederis mulieribus substantiam tuam*. Ni M. Ticknor dans l'*History of spanish Literature*, ni M. Clarus dans sa *Darstellung der spanischen Literatur im Mittelalter*, n'ont cité une seule fois l'archiprêtre de Talavera; il y a plaisir à trouver chez M. Lemcke un spécimen fort étendu de ce singulier ouvrage, l'une des plus précieuses raretés de la bibliographie espagnole.

Le XVe siècle va finir; quelques années avant que le XVIe siècle fasse son apparition sur la scène, un livre paraît qui semble proclamer à son de trompe la mort du moyen âge : c'est le Rabelais de l'Espagne qui l'a écrit, l'ingénieux et cynique Fernando de Rojas. Il suffit de parcourir la *Célestine* de Rojas pour comprendre quelle distance il y a des récits du *Comte Lucanor* et de la morale de Martinez de Tolède à la liberté effrontée du disciple de Pétrone. A sa suite se déroule le groupe étincelant des écrivains du XVIe siècle : Oliva et Salazar, qui célèbrent tous deux la dignité de l'homme et semblent avoir ressenti un instant l'inspiration virile de la renaissance; Hurtado de Mendoza, singulier mélange de Salluste et de Callot, le peintre fantasque de Lazarille de Tormes et le chroniqueur vigoureux de la guerre de Grenade; George de Montemayor avec sa pastorale de *Diane* continuée, surpassée peut-être (c'était l'opinion de Cervantes) par la *Diana enamorada* de Gaspar Gil Polo; Perez de Hita, qui raconte avec tant de verve et de couleur les luttes des Zégris et des Abencerrages, *Caballeros moros de Grenada;* Mateo Aleman, qui recueille l'héritage de Hurtado de Mendoza, et donne un frère à Lazarille de Tormes dans la personne de Guzman d'Alfarache; puis les écrivains plus sérieux, — l'historien des Indes, Antonio de Herrera, — le subtil et audacieux jésuite Mariana, écrivain supérieur à sa réputation, penseur tenace et profond, qui compromit l'institut naissant d'Ignace de Loyola par sa théorie du régicide, et attira lui-même sur sa tête chargée d'années de rigoureuses punitions en dénonçant les méfaits de la compagnie de Jésus. Louis de Grenade avec ses belles pages religieuses toutes rayonnantes de lumière et d'or, Antonio Perez avec ses lettres politiques, Cervantes avec sa *Galatée* et ses drames, terminent ce mouvement du XVIe siècle, moins grand sans doute en Espagne qu'en Italie ou en France, en Allemagne ou en Angleterre, mais bien intéressant encore par les germes de vie qu'il contenait dans son sein.

Cervantes n'est pas seulement un homme du XVIe siècle; il ouvre aussi le siècle suivant, et l'immortel hidalgo de la Manche appartient aux premières années de cette période qui devait régulariser et féconder le mouvement confus d'une renaissance incomplète. Cervantes et Quevedo représentent tous deux cette direction nouvelle, avec quel éclat et quelle verve! l'Europe le sait; mais l'esprit du moyen âge, d'un moyen âge artificiel et convenu, reparaît bientôt pour étouffer l'esprit moderne, et l'école des grands prosateurs se trouve subitement arrêtée. Quels noms citer après ces noms glorieux, à moins que ce ne soit le méthodique Saavedra ou un historien secondaire, Antonio de Solis, qui raconte la conquête du Mexique comme Saint-Réal a raconté la conjuration de Venise? Dès lors il faut traverser rapidement le groupe insignifiant des écrivains du XVIIIe siècle, Feijoo, Isla, Cadalso, Muñoz, Jovellanos, Capmany, jusqu'à ce qu'on arrive enfin aux tentatives récentes qui ont repris les traditions interrompues du XVIe siècle et associé l'Espagne de nos jours aux luttes viriles de la pensée moderne.

C'est ainsi que ce choix intelligent des prosateurs de l'Espagne provoque utilement la pensée et présente un tableau rapide et net des vicissitudes d'une grande littérature. Le volume consacré à la poésie offre les mêmes avantages et mérite les mêmes éloges. M. Lemcke n'a rien négligé pour donner à son recueil la correction achevée qui fait le prix des publications de ce genre; il a confronté les manuscrits des grandes collections de l'Europe, il a consulté surtout et nos richesses de la Bibliothèque impériale et les hommes qui connaissent le mieux chez nous ces délicats problèmes de bibliographie et de philologie moderne. M. Hase, M. Magnin, M. du Méril ont rendu à M. Lemcke des services qu'il n'hésite pas à proclamer hautement. M. Lemcke s'étonnera sans doute que nous le félicitions d'une chose si simple; mais n'avons-nous pas vu tout récemment deux écrivains de l'Allemagne, M. de Rochau et M. Édouard Brinckmeier, piller consciencieusement deux ouvrages français sur l'histoire et la littérature espagnole, et donner comme des recherches originales une traduction mal faite? Il est vrai que, dans ce domaine peu surveillé des études sur l'Espagne, la France non plus n'est pas à l'abri de tout reproche; je sais tel ouvrage sur la littérature castillane qui n'est qu'une traduction des notes dont M. Martinez de la Rosa a enrichi sa *Poétique*. M. Lemcke n'est pas de cette école-là; il est savant et n'a pas besoin de se parer de la science de ses confrères. Qu'il publie avec le même soin son troisième volume, consacré au théâtre : il aura accompli une œuvre utile, et cette intéressante publication lui assurera un rang digne d'envie parmi les plus laborieux ouvriers de la renaissance romane.

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

V. DE MARS.